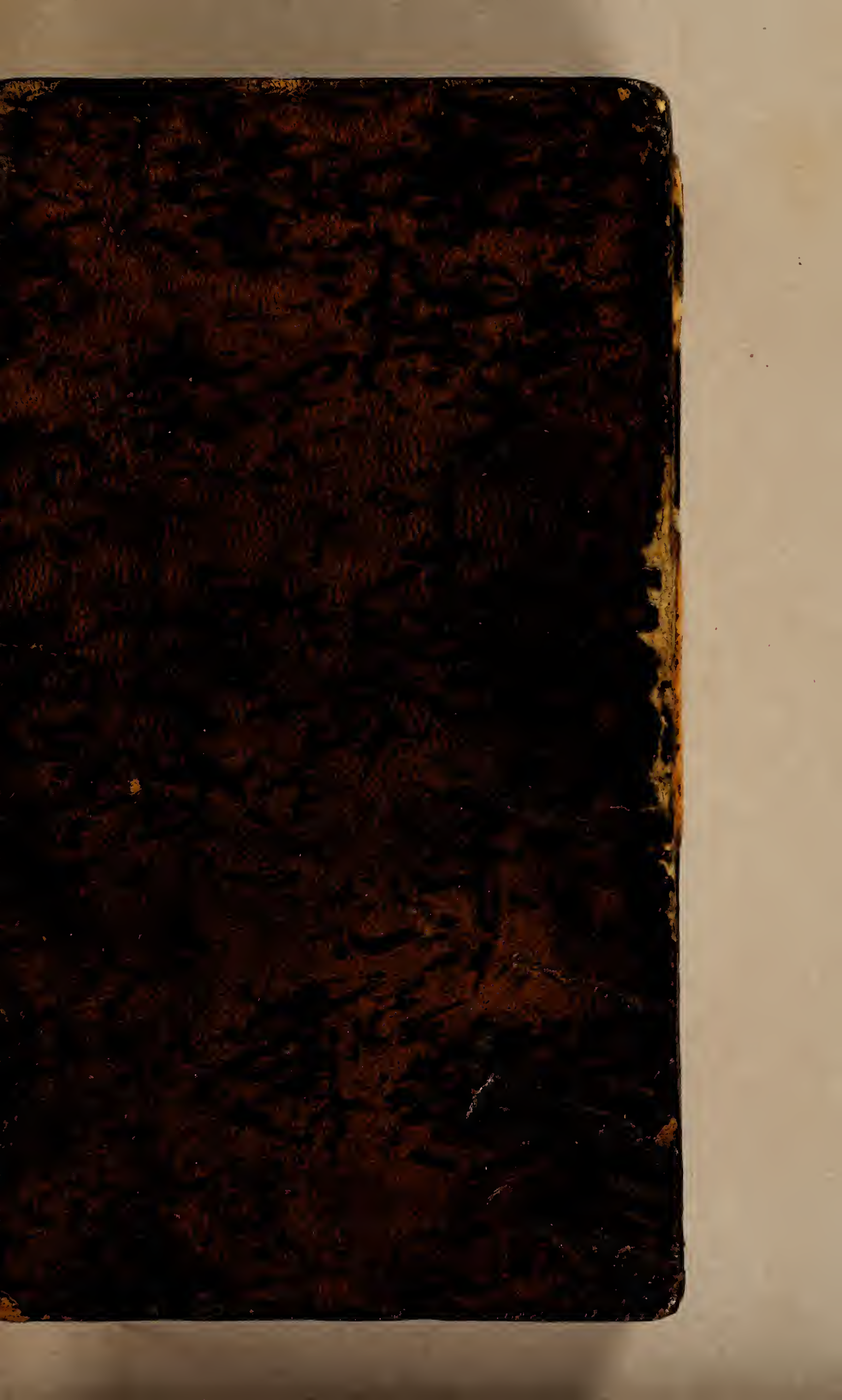



GAUDEO
John Carter Brown

By Pierre de Longchamps.

HISTOIRE IMPARTIALE DES *ÉVÉNEMENS MILITAIRES* ET POLITIQUES DE LA DERNIERE GUERRE, DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

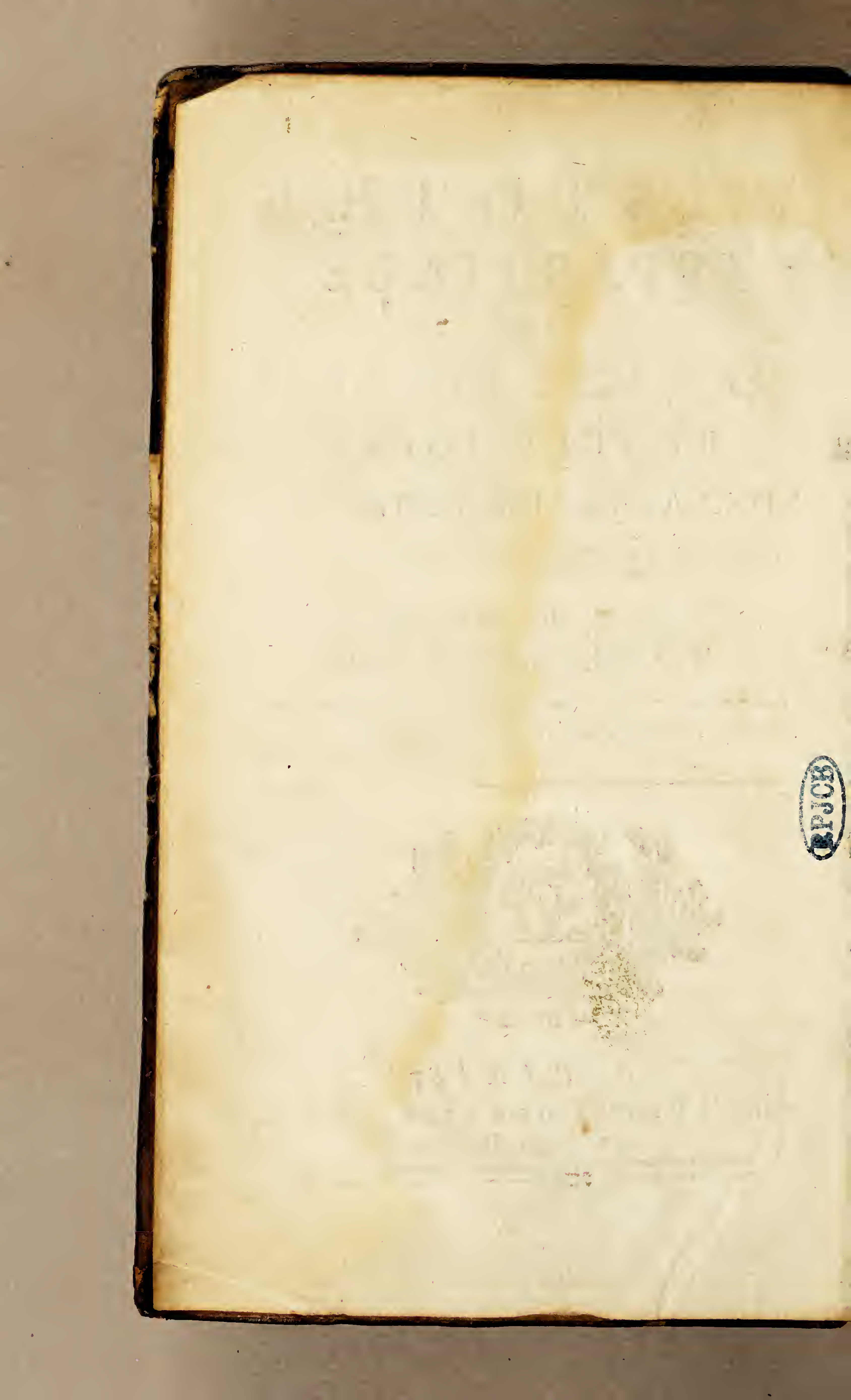
TOME SECOND.

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.
Virgil. Eneid. l. 6.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.

1785.


RPJCB



HISTOIRE
IMPARTIALE
Des Événemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

1779.

Préparatifs des Anglois pour la campagne prochaine. Leur convoi est retardé par une tempête.

CEPENDANT l'Angleterre faisoit des préparatifs immenses & ruineux pour la campagne prochaine. Un convoi de trois cens navires se disposoit à mettre à la voile sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de ligne, de sept frégates, & de trois flûtes armées. Lord Shuldam avoit ordre de les accompagner jusqu'à une certaine latitude, où le Commodore Rowley devoit le remplacer, & prendre le commandement général de la flotte. Elle attendoit le signal de quitter la rade, lorsqu'elle fut dispersée par une tempête qui

ſubmergea pluſieurs vaiſſeaux, &
1779. força Shuldam à relâcher dans la baie de Torbay. Ce même coup de vent avoit contraint M. de la Touche Tréville à gagner la rade de Breſt avec ſa diviſion; mais à l'exception du lougre l'Eſpiegle, violemment endommagé dans ſa mâture, tous ſes vaiſſeaux furent bientôt en état de reprendre leur croiſière.

Le déſaſtre de la flotte angloiſe retardoit néceſſairement les ſecours attendus aux Indes occidentales, & cauſa de grandes allarmes parmi les négocians intéreſſés au commerce des Iſles angloiſes. Pour les calmer, l'Amirauté fit annoncer le départ de trois autres convois; mais ces vaines promeſſes ne raſſuroient perſonne. Les beſoins étoient preſſants, & le moindre retard pouvoit décider le ſuccès des opérations du Comte d'Eſtaing, qui, diſoit-on, venoit de toucher à la Martinique. Quoique douteuſe encore, cette nouvelle allarmoit les Anglois; ils avoient lieu de tout craindre, par là même qu'ils ne ſavoient rien de poſitif.

Conjectu- Clinton venoit d'écrire à Lord

Germaine qu'il n'avoit aucunes lumieres ſur la poſition reſpective de l'Amiral Byron, du Général Grant & du Commodore Hatam. Les deux vaiſſeaux de ligne, & les onze autres voiles en ſtation dans les Indes occidentales, ſous les ordres de l'Amiral Barrington, n'étoient point en état de faire tête à nos forces navales, ſi le Comte d'Eſtaing y devançoit l'Amiral Byron. D'ailleurs le bruit déjà répandu que la frégate angloiſe la Roſe avoit coulé bas dans les parages des Antilles, après un combat de pluſieurs heures contre une de nos frégates, venoit de ſe confirmer dans les ports de Breſt & de Ports-Mouth. On apprit en même tems qu'un autre vaiſſeau de quarante canons s'étoit rendu, dans les parages de Saint-Domingue, à notre frégate le *Triton*, (1) qui n'en montoit que trente.

1779.
res ſur leur poſition dans les Indes occidentales.

(1) On ne confondra pas cette frégate avec *le Triton*, vaiſſeau de ligne de ſoixante-quatre canons, ci-devant commandé par le Comte de *Ligondès*, & qui le ſera déſormais par M. *de la Clocheterie*. Ce brave défenſeur de *la Belle-Poule*, avoit obtenu que l'Etat-Major & l'Equipage de cette frégate, ſerviroient ſur *le Triton*.

1779. M. de Caluélan qui la commandoit, bleſſé dangereuſement au milieu de l'action, fut obligé de deſcendre pour ſe faire panſer. On vint lui dire que ſon équipage commençoit à foiblir; quoique mourant, il ſe fit reporter ſur le tillac, où il harangua les Soldats & les Matelots : *Mes enfans*, leur dit-il, *vous voyez l'état où je ſuis; j'ai peu d'heures à vivre; mais que je n'aie pas la douleur de mourir ſans vous voir maîtres de la frégate angloiſe, il ne vous reſte plus qu'un coup de force à donner pour avoir pleine victoire.*

Ces paroles ranimèrent leur courage; & après un choc des plus violens, la frégate angloiſe amena pavillon. Le brave Caluélan mourut le lendemain des ſuites de ſa bleſſure.

Priſe de Sainte-Lucie. M. le Comte d'Eſtaing eſſaye de la reprendre.

Tous ces événemens ne préparoient point les Anglois à la nouvelle de la conquête de Sainte-Lucie. Ils l'apprirent avec d'autant plus de joie, que des bruits ſemés par les émiſſaires de l'oppoſition, ne laiſſoient entrevoir que des malheurs, toutes les fois qu'on ſe livroit aux conjectures ſur les iſles angloiſes

de l'Amérique. Les nouveaux rapports venus de ces isles mirent fin pour quelques momens à ces cruelles inquiétudes. On sut que l'Amiral Byron étoit parti de Rhode-Island le 14 Décembre avec son escadre, composée de onze vaisseaux de ligne, & du sloop le *Star*; qu'il avoit touché à la Barbade le 4 Janvier, & qu'avec neuf vaisseaux il étoit allé joindre Barrington à Sainte-Lucie, dont le Général Grant venoit de s'emparer. Suivant les relations, cette isle sans défense avoit capitulé à la premiere sommation du Général anglois, qui s'y vit bloqué presqu'aussitôt par le Comte d'Estaing. Le Vice-Amiral, arrivé de Boston au Fort-Royal de la Martinique le 8 Décembre, apprit le 14 du même mois, que dix Régimens anglois, sous le commandement du Général Grant, avoient débarqué depuis deux jours à l'isle de Sainte-Lucie, sous la protection de sept vaisseaux, aux ordres de l'Amiral Barrington; il appareilla sur le champ pour aller attaquer l'ennemi, & tenter de reprendre cette isle. Son escadre s'y rendit 1779.

1779. le 15 avec quatre mille cinq cens hommes de troupes, & environ mille Volontaires. Les vaiſſeaux anglois étoient emboſſés dans le grand cul-de-ſac de Sainte-Lucie, & protégés par des batteries diſtribuées ſur la côte, dont l'aſſiette naturelle ajoutoit encore à la force de leur poſition. D'ailleurs un calme preſqu'abſolu ne permettoit pas de les combattre avec avantage. Nos troupes mirent à terre dans le deſſein de s'emparer des ouvrages préparés pour la défenſe de l'Iſle; mais l'ennemi s'en étoit rendu maître, & il fut impoſſible d'y forcer le Général Grant.

Retraite du Comte d'Eſtaing,

Le 18, il y eut deux actions très-vives; dans la premiere, nos Grenadiers & nos Chaſſeurs formés ſur trois colonnes au nombre d'environ quatre mille hommes, vinrent attaquer la *vigie du Carenage*, ce qu'ils firent avec tant d'activité, qu'ils enlevèrent en un inſtant la premiere redoute; mais la peur ayant ſaiſi les guides, ils conduiſirent ſi mal notre armée, que les trois colonnes ſe trouvèrent engorgées.

Dans la ſeconde action, nos troupes ſe formèrent en pluſieurs corps au débouché d'un bois, ſous le feu d'une mouſqueterie dominante, d'une nombreuſe artillerie de campagne & de pluſieurs pièces de gros canon, qui, tirant à mitraille, y faiſoient le plus grand ravage. Pendant trois heures, les François ſoutinrent ce feu avec leur bravoure ordinaire; mais les Anglois arrêtoient par-tout leurs efforts, avec d'autant plus de facilité, que deux vaiſſeaux auxquels M. le Comte d'Eſtaing avoit donné ordre de venir s'emboſſer ſous les batteriers des ennemis, ne purent exécuter cette manœuvre à cauſe du calme qui nuiſit infiniment au ſuccès de notre attaque. A cet obſtacle ſe joignit celui d'une pluie continuë qui nous laiſſoit à peine l'uſage du fuſil, la ſeule arme que nous euſſions, pour ainſi dire, à oppoſer au feu de l'artillerie angloiſe. Cependant, le combat ſe ſoutint pendant quatre heures & ne ceſſa que faute de munitions. Enfin nos troupes ſe retirèrent à la demi-portée du 1779.

canon de l'ennemi qui n'ôſa les
1779. pourſuivre; leur retraite ſe fit dans le meilleur ordre, ainſi que leur embarquement; notre eſcadre vint mouiller le 19 au Fort-Royal, avec tous ſes vaiſſeaux en bon état. Le Comte d'Eſtaing étoit informé de l'arrivée prochaine de l'Amiral Byron avec douze vaiſſeaux de ligne, & dans cette conjoncture critique, il n'y avoit point à délibérer; le ſeul parti ſage étoit de regagner la Martinique. Quoi qu'il en ſoit, notre Vice-Amiral, ainſi que MM. de Bouillé & de Lowendal avoient ſignalé leur prudence & leur valeur dans ces deux actions peu importantes en elles-mêmes, quoique vives & meurtrières. Nous y perdîmes cent ſoixante-douze hommes tant Officiers que Soldats; & le nombre de nos bleſſés fut de quatre cens cinquante hommes. La perte des ennemis égala preſque la nôtre; mais ils eurent la gloire de garder leur conquête, ſi l'on doit appeller de ce nom la priſe d'une iſle mal fortifiée, que cent hommes de garniſon ne pouvoient

défendre contre une flotte royale équipée à grands frais pour cette expédition.

1779.

Capitulation de Sainte-Lucie.

La capitulation de Sainte-Lucie fut honorable pour les habitans & pour la garnison, qui sortit de ses postes avec les honneurs de la guerre. Le Chevalier de Micaud, Lieutenant-Gouverneur de l'isle eut la permission d'y séjourner tout le tems nécessaire pour mettre de l'ordre & de la sûreté dans le transport de ses effets. On lui refusa la liberté de continuer son service, & il fut censé prisonnier de guerre jusqu'au moment de l'échange. Les Soldats emportèrent leurs bagages, & les habitans eurent le choix, ou de rentrer en possession de leurs domiciles, en prêtant le serment d'allégeance au Roi d'Angleterre, ou d'être transportés à ses frais, soit en Europe, soit à la Martinique.

Utilité des croisières du Comte d'Estaing dans les parages de la Martinique.

La prise de Sainte-Lucie fut avantageuse aux Anglois, en ce qu'elle retarda l'expédition de M. d'Estaing, contre l'isle de la Grenade; ce fut d'ailleurs un bien foible dédommagement des pertes qu'ils faisoient chaque jour dans ces pa-

1779. rages. Le Vice-Amiral retiré ſous le canon du Fort-Royal, ne pouvoit ſans imprudence, riſquer alors une affaire générale avec l'Amiral Byron, dont les forces réunies à celles de Barrington étoient de beaucoup ſupérieures aux nôtres; il attendoit pour cela, la jonction de l'eſcadre de M. de Graſſe, & faiſoit croiſer en conſéquence ſes frégates, qui ne pouvoient manquer de la rencontrer & d'informer à tems le Comte d'Eſtaing de l'approche de ce renfort. Un autre avantage de ces croiſières étoit d'intercepter les communications avec Sainte-Lucie, & de s'emparer des bâtimens qui tentoient de la favoriſer.

L'Amiral Byron ne peut empêcher la jonction des eſcadres françoiſes.

Le nombre & l'importance de ces priſes furent conſidérables & balançoient au moins le dernier triomphe des Anglois dans les Indes occidentales, où le ſcorbut exténuoit les Matelots & les Soldats de leur flotte, tandis que la fièvre faiſoit d'affreux ravages parmi les troupes qui compoſoient la nouvelle garniſon de Sainte-Lucie; dans ce même tems, le Comte d'Eſtaing n'avoit pas plus de cent

huit malades ſur ſon eſcadre. Celle de Byron, toujours maltraitée par les vents, & dont les équipages incomplets avoient ſouffert conſidérablement, ne pouvoit mettre en mer tous ſes vaiſſeaux. On ne préſumoit pas qu'elle ſe montât à plus de vingt, même depuis la jonction du Commodore-Rowley, dont l'eſcadre étoit arrivée d'Angleterre, le 12 Février. Ces vingt vaiſſeaux étoient ſi foibles d'équipages & de munitions de guerre, qu'ils ne pouvoient faire tête aux forces combinées de M. d'Eſtaing & de M. de Graſſe qui venoit enfin d'entrer au Fort-Royal avec quatre vaiſſeaux de ligne, quelques frégates & pluſieurs navires d'approviſionnement. L'Amiral Byron avoit détaché le Commodore, avec huit vaiſſeaux de ligne, pour intercepter la flotte du Comte de Graſſe; mais après une croiſière aſſez longue, il lui fit expédier l'ordre de rejoindre l'armée; Rowley eût à peine quitté ſa ſtation, que le Commandant françois paſſa avec ſes vaiſſeaux & ſes tranſports; il ne perdit pas un ſeul bateau.

1779.

1779. Cette réunion, même en laiſſant à l'ennemi l'avantage du nombre, nous donnoit la prépondérance des forces ; & l'on ne doutoit pas que le Vice-Amiral françois ne ſe hâtât d'attaquer l'armée britannique, & ne forçât les Anglois à reconnoître enfin notre ſupériorité ſur ces mers, dont ils avoient ſi longtems uſurpé l'empire. Mais c'étoit dans l'Amérique proprement dite, que des échecs répétés leur apprenoient chaque jour qu'ils n'étoient point invincibles ſur un élément, dont ils ſe diſoient les Souverains. En moins de trois mois, les corſaires américains avoient conduit dans les ports de Salem, de Marblehead, de Piſcataqua & de Boſton, près de ſoixante voiles angloiſes, qui pour la plupart étoient d'une grande valeur.

Echecs des Anglois ſur mer.

Les Anglois avoient été plus heureux dans leurs expéditions de terre ; & leur défaite à quelques milles de Beaufort dans la Caroline méridionale, où le Général Moultrie, avec neuf compagnies de troupes continentales, battit complettement un corps de troupes

Ils ſont plus heureux dans leurs expéditions de terre. Journée de Savannah.

royales tirées de l'infanterie ; & les trente-huit priſonniers & les ſept 1779.
déſerteurs qu'ils perdirent à la retraite de Horſeneck dans le Connecticut; & l'invaſion inutile d'Eliſabeth-Town que le Général Maxwel ſut tourner contre eux par une manœuvre habile qui leur enleva près de quatre cens hommes, & pluſieurs autre actions vives & meurtrières où les Américains ſe meſurèrent glorieuſement avec les troupes britanniques ne compenſoient point la priſe de Savannah, capitale de la Georgie. Le Lieutenant-Colonel Campbell & le Commodore Parker eurent la principale gloire de cette expédition imprudemment haſardée ; mais que le ſuccès juſtifia. Ils ignoroient quelles pouvoient être les forces militaires de la Province & les diſpoſitions faites pour ſa défenſe ; cependant après avoir paſſé la barre avec toute leur eſcadre, & pris quelques informations ſur l'état de Savannah, ils firent leur deſcente dans la matinée du 27 Décembre, au poſte de Guerridoé, à deux milles de la place. Une partie de l'armée ayant

1779. pris terre ſur la riviere Dam, s'empara d'une éminence que cinquante Américains diſputèrent courageuſement à l'infanterie légere ; mais les montagnards fondant ſur eux avec impétuoſité, les forcèrent bientôt à s'enfoncer dans les bois, & facilitèrent ainſi le débarquement du reſte de l'armée. De cette éminence le Colonel Campbell découvrit l'armée américaine, commandée par le Major-Général *Robert-Howe*, & formée environ à un demi-mille à l'Eſt de Savannah. Elle avoit en front pluſieurs pièces de groſſe artillerie ; cela n'empêcha pas Campbell de marcher à l'ennemi avec toutes ſes troupes, ne laiſſant qu'un bataillon du Régiment de *Delancy* & une autre compagnie pour couvrir le lieu du débarquement. Elles s'avancèrent du côté de la ville dans l'ordre ſuivant : L'infanterie légere, débarraſſée de ſes havreſacs, formoit l'avant-garde, les Volontaires de *New-York* ſuivoient pour la ſoutenir : le premier bataillon du ſoixante-onzième Régiment marchoit après les Volontaires avec deux pièces de ſix, & le bataillon

heſſois de *Wellworth* venoit enſuite avec deux autres pièces ; une partie du bataillon heſſois de Wiſſenbach formoit l'arrière-garde. L'armée de *Campbell* arriva ſur les trois heures après midi en pleine campagne, près de la plantation de *Tatnal*, & fit halte ſur le grand chemin, environ à deux cens pas de la barriere qui conduiſoit à la plantation du Gouverneur *Wright*. 1779.

Suite de cette expédition.

L'ennemi étoit formé en travers du grand chemin, à la diſtance de huit cens verges de cette barriere, avec deux Régimens des troupes de la Caroline commandés par le Colonel *Eugée*, & les quatre premiers bataillons de la brigade de Georgie ſous le Colonel *Elbert*. Sa droite portoit ſur le chemin, & ſa gauche ſur la riviere de la plantation du Gouverneur ; de ce côté, le fort de l'éminence Savannah lui ſervoit de ſecond flanc, & c'étoit par-là que les Américains deſiroient d'être attaqués. Le Colonel Campbell s'en apperçut à leurs mouvemens, & par une feinte heureuſe que favoriſoit la pente du terrein, il ſut porter toute l'attention de

1779. l'ennemi à ſon aîle gauche ; mais les Anglois ſe diſpoſoient à l'attaquer d'un autre côté. *James Baird*, qui commandoit l'infanterie légere, reçut ordre de pénétrer dans un marais, dont la vue étoit dérobée par des bois, & de gagner les derrieres du flanc droit de l'armée de Savannah ; le Colonel *Tunbull* devoit le ſoutenir avec les Volontaires de New-York. Tandis que ce mouvement s'exécutoit, l'artillerie angloiſe ſe porta ſur une éminence à l'inſu des Américains qui s'amuſoient à de vaines canonnades ; les troupes royales attendoient pour faire feu, que l'infanterie légere eût gagné les derrieres de l'ennemi. Alors le Colonel Campbell fit avancer la ligne ; le ſignal du combat fut donné, & les Géorgiens furent diſperſés à l'inſtant par les troupes de *James Baird*, & par celles que Campbell commandoit en perſonne. Ainſi fut décidé le ſort de la journée de Savannah, où les Américains perdirent trente-huit Officiers de grades différens, & quatre cens quinze tant Soldats qu'Officiers ſans brevet, un drapeau, quarante huit

pièces de canon, vingt-trois mortiers, quatre-vingt-quatorze barrils de poudre, le fort & tout ce qu'il contenoit de munitions, en un mot, la capitale de la Géorgie, & les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans ſon port. S'il faut s'en tenir à la relation du Colonel Campbell, cette importante expédition ne lui coûta qu'un Officier & deux Soldats. 1779.

Suivant le même rapport, l'armée royale s'empara en moins de quatre jours, de tous les poſtes intermédiaires entre Savannah & la ville d'Ebenezer, dont elle prit poſſeſſion le 2 Janvier. Elle pénétra bientôt juſqu'à cinquante milles au-deſſus de la capitale, ſans trouver la moindre oppoſition de la part de l'ennemi, dont l'armée, ou plutôt ſes débris s'étoient refugiés à *Two-Siſters*. Ayant privé en grande partie cette Province des troupes républicaines, & gêné la communication de ſes habitans avec la Caroline méridionale, Campbell & Parker firent publier une proclamation & la forme du ſerment que devoient prêter les Géorgiens,

1779. qui, s'il faut en croire ces Commandans, se rangèrent en foule sous les drapeaux britanniques.

Prise de Dumbury.

Le Colonel Campbell se disposoit à gagner *Dumbury* où deux cens hommes de l'armée de Robert Howe s'étoient retranchés, lorsqu'il apprit que cette ville venoit de se rendre à discrétion au Général Prevost qui, après avoir mis une garnison dans le fort, annonçoit son arrivée à Savannah; il y devoit reprendre la conduite de l'armée victorieuse, dont Campbell n'avoit le commandement que par *interim*. Avant de se rendre maître de Dumbury, le Général Prevost avoit eu à soutenir un choc très-vif avec la milice rassemblée sous les ordres du Colonel *Screven*, qui fut tué dans cette action d'une manière tout-à-fait barbare. Cet Officier ayant reçu un coup de feu étoit tombé de cheval; aussitôt plusieurs Soldats anglois se précipitent de son côté, & le reconnoissant à son uniforme pour un Officier de distinction, se disputent l'honneur de l'achever, en déchargeant sur lui leurs mousquets.

Quoique très-malheureuſes, les deux expéditions de Dumbury & de Savannah ne découragèrent point la Milice de la Géorgie qui, ayant reçu des renforts de la Caroline méridionale, ſe raſſembla de toutes parts, & prit des meſures vigoureuſes, non-ſeulement pour faire échouer les deſſeins de l'ennemi, mais pour lui couper ſa retraite. Déjà même le bruit ſe répandoit que Washington étoit arrivé ſur les frontières de la Province; &, ſuivant d'autres nouvelles mieux accréditées, il y avoit eu dans la Géorgie entre les Généraux *Prevoſt* & *Lincoln*, deux eſcarmouches où l'avantage étoit reſté à ce dernier. On ſut bientôt après qu'un corps de troupes angloiſes s'étant engagé trop avant dans les terres, avoit été forcé de reculer en déſordre juſqu'à Savannah, avec perte de tous ſes bagages, & d'environ cent cinquante hommes, non compris les bleſſés & les priſonniers, dont le nombre étoit conſidérable. On ajoutoit que Washington, informé des deſſeins de Clinton, avoit fait avertir les Etats de Virginie & de Ma-

1779.

Que les Géorgiens ne ſont point découragés.

Poſition fâcheuſe de Clinton, qui ne peut renforcer le Général Prevoſt

1779. ryland de ſe tenir ſur leurs gardes ; & que ſur cet avis, les milices de ces provinces ſe diſpoſoient à bien recevoir l'ennemi, & brûloient de ſe meſurer avec les troupes angloiſes. Mais le fait eſt que ce Général ne méditoit point alors de nouvelles tentatives, que la flotte & l'armée manquoient de tout à New-York, & particulièrement des choſes néceſſaires à l'équipement des navires ; que les bateaux plats deſtinés au tranſport des Soldats avoient été détruits par les glaces, que les voitures de terre étoient dans un délabrement affreux, & que les troupes, hors d'état de rien entreprendre, ôſoient à peine, vu leur petit nombre & leur épuiſement, s'écarter de New-York pour ſe procurer des vivres & du fourrage.

Cependant le Général Prevoſt avoit beſoin d'être renforcé dans la Géorgie, & Clinton ne pouvoit détacher une ſeule compagnie de ſon armée. Ce fut par ſes ordres que le Colonel Campbell entreprit le voyage d'Angleterre, pour aller repréſenter au gouvernement ce beſoin & cette impoſſibilité. A ces repréſentations, le Colo-

nel devoit ajouter que les forces des Américains ſe portoient dans la Caroline méridionale, que lors de ſon départ, elles ſe montoient à plus de douze mille hommes, que le Congrès ſe propoſoit d'y faire paſſer de nouvelles troupes, & que malgré l'effet prétendu ou du moins très-exagéré des proclamations, le peuple de *Charles-Town* étoit moins diſpoſé que jamais à la ſoumiſſion ; qu'en un mot l'opinion générale étoit qu'il falloit ou renoncer au ſuccès de cette campagne, ou porter tout l'effort de la guerre dans les parties méridionales de l'Amérique, & ſe tenir ſur la défenſive à New-York. 1779.

Embarras de Clinton. Washington eſt puiſſamment ſecondé par ſes concitoyens.

Dans cet état de criſe, Sir Henri Clinton flottoit entre deux partis également extrêmes, celui d'abandonner le Général Prevoſt, & de rendre nulle, par cette inaction, la conquête d'une grande partie de la Géorgie, ou de s'y tranſporter en perſonne avec un corps de troupes conſidérable, au riſque de voir paſſer New-York & ſes dépendances ſous la domination du Congrès. Tandis qu'il balançoit entre ces deux réſolutions, Washington plus

1779. ferme dans ses desseins, méditoit des projets moins impraticables, & se voyoit heureusement secondé par l'ardeur de ses concitoyens, qui tous brûloient de concourir aux succès de leur Général. Ils ne pouvoient se dissimuler l'affront qu'ils avoient reçu dans la Géorgie; pour réparer ce malheur, il falloit une armée formidable, & les treize Colonies envoyèrent des renforts à cette armée. Ce concours généreux de toutes les provinces démentoit bien les bruits accrédités en Angleterre de la prétendue mésintelligence des Américains.

Contestation élevée entre MM. Lée & M. Silas Déane. Elle donne lieu à des suppositions de mésintelligence entre les différens Membres du Congrès.

Ces bruits n'eurent d'autre fondement qu'une contestation élevée entre M. Silas Déane, ci-devant Commissaire de l'Amérique à la Cour de Versailles, & MM. Williams, Arthur & Richard-Henri Lée, Membres du Congrès, ou ses Commissaires à la même Cour. Dans une adresse très-prolixe aux Américains ses compatriotes, M. Déane, inconsolable de sa disgrace (1) qu'il imputoit à MM. Lée, s'é-

(1) Les engagemens que M. *Déane* avoit

toit

toit permis contre eux des insinuations odieuses, où il les représentoit comme ennemis de la Patrie; il les accusoit indirectement d'avoir négligé ses intérêts en France, & de les avoir trahis en Angleterre. Cette imputation donna naissance à quelques troubles intérieurs, &, pour ainsi dire, à des querelles domestiques, dont le scandale n'auroit point passé l'enceinte des Etats-Unis, si M. Paine n'eût pris parti dans cette affaire. Il répandit sous la signature ordinaire de *Common Sense*, une espèce d'apologie de MM. Lée, & la publicité de son ouvrage en donna beaucoup à ce procès. Quelques-unes des Parties étoient Membres du Congrès; il n'en fallut pas davantage aux Royalistes pour faire courir le bruit 1779.

contractés en France, étoient d'une nature si embarrassante & si onéreuse pour le Congrès, que ce Corps se vit dans la nécessité de le rappeller, tant pour lui demander compte de ses opérations, que pour le soustraire à une chaîne de conséquences désagréables qui en pouvoient résulter, s'il eût séjourné plus longtems en France.

1779. que ce corps étoit entièrement déſuni, que des troubles inteſtins fermentoient ſourdement dans les Treize Etats de l'Amérique, qu'il s'y formoit des partis, des complots & des ſéditions ; qu'en un mot, cette République, à peine créée, alloit ſe déchirer de ſes propres mains, & par tous les déſaſtres d'une guerre civile, épargner aux Anglois les frais de ſa deſtruction. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'à cette même époque tous les Membres du Congrès étoient parfaitement d'accord ; il régnoit parmi eux une harmonie qui ſe réfléchiſſoit dans les provinces, dont ils étoient les repréſentans. Le patriotiſme & la fidélité y donnoient chaque jour des exemples de cette vertu républicaine, dont l'héroïſme conſiſte dans le ſacrifice de ſes intérêts propres aux intérêts de la cauſe commune.

Traîtres exécutés.

Parmi ces vrais Citoyens, il ſe mêloit ſans doute quelques faux frères ; mais le Gouvernement mieux affermi ne craignoit plus d'en ordonner le ſupplice. Aux aſſiſes de *Glouceſter* dans le Jerſey

occidental, dix-ſept de ces lâches furent condamnés à perdre la vie pour crime de haute trahiſon, & leur exécution fixée au 29 Janvier ſuivit de près cette ſentence. Ces exemples d'une ſévérité néceſſaire étoient plus efficaces que les belles promeſſes énoncées dans les proclamations du Miniſtere britannique. La République Américaine ſe vit bientôt purgée de ces traîtres, & l'Angleterre eut beau exagérer les effets de ſes proclamations, ce qu'elle appelloit ſoumiſſion fut déſormais regardé chez toutes les nations comme une lâcheté, dont les coupables même cherchoient à ſe laver dans l'opinion publique. Entre autres chefs d'accuſation intentés contre le Général Arnold, on lui reprocha d'avoir fait entrer à l'inſçu de l'Etat, dans un des ports de la République, un navire appartenant à des perſonnes mal intentionnées pour l'Amérique inſurgente. Ce fait bien prouvé étoit un indice des ſecretes diſpoſitions de ce Général, & n'en étoit point une démonſtration. Cependant quoique bien réſolu ſans doute d'aban-

1779.

1779. donner honteuſement la cauſe qu'il pouvoit défendre avec tant de gloire, Arnold rougit du ſoupçon qu'il ſe promettoit de juſtifier un jour; il demanda un Conſeil de Guerre, dans l'eſpérance de ſe diſculper d'un crime qu'il vouloit commettre, & d'éloigner ainſi de quelques mois, l'opprobre d'une défection déshonorante même à ſes propres yeux.

Moyens adoptés de rétablir le papier-monnoie.

La politique du Congrès s'étoit particulièrement exercée à modifier l'opinion générale en faveur de ſa cauſe; ce fut le grand reſſort de la révolution d'Amérique, & le principe de tous ſes ſuccès. Cette opinion lui fit trouver des reſſources dans la confiance & les richeſſes de l'Europe, &, par une eſpèce de magie, donna de la valeur à ce papier-monnoie que des altérations & des fraudes multipliées ſembloient devoir décréditer abſolument, mais qui devint un des nerfs de la guerre la plus glorieuſe, dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire moderne. Le Congrès devoit trop à ce papier, pour négliger d'en conſerver le crédit; le plus ſûr moyen étoit d'ar-

rêter la circulation des billets contrefaits par les Anglois, & notamment de ceux en date du 20 Mai 1777, & du 11 Avril 1778, qui s'étoient répandus avec profusion dans toutes les parties des Etats-Unis. En conséquence il fut résolu que jusqu'au premier Juin 1779, les effets portant ces dates seroient reçus au trésor continental & aux bureaux d'emprunt; qu'à ce terme on les échangeroit, dans l'espace de soixante jours, pour des billets de la même teneur préparés à cet effet, & que les billets enlevés à la circulation, seroient biffés & percés avec un poinçon d'un pouce de diamêtre, pour être ensuite examinés & brulés suivant les instructions données par le Congrès. Il suit des rapports impartiaux concernant les affaires de l'Amérique à cette époque, que celles du Congrès n'étoient point aussi désespérées qu'on vouloit le faire entendre, & que s'il régnoit de la division entre quelques Membres de ce corps, sur des objets étrangers à la liberté, tous s'accordoient à préférer la gloire de

1779.

1779. l'Indépendance la plus orageuse, au repos honteux d'une soumission désormais flétrissante ; & cette résolution étoit celle de tous les Officiers de l'armée, de tous les Membres de l'Etat, de toutes les classes du Peuple, qui même au sein des horreurs de la guerre, commençoit à goûter les délices de la liberté. L'enthousiasme républicain étoit à son comble, & rien ne pouvoit le refroidir, pas même les nouvelles fâcheuses qu'on venoit de recevoir de la Virginie.

Projet d'une descente dans la Virginie. Prises de Ports-Mouth & de Suffolk.

Clinton ayant jugé qu'une descente dans cette Province étoit un moyen sûr de restreindre le commerce des Américains, fit partir de New-York, sous les ordres de Sir George Collier & du Major-Général Mathew, les vaisseaux le Raisonnable & le Raimbow, les sloops le Otter, le Diligent & le Haerlem, la galère le Cornwallis, & vingt-deux bâtimens de transport. Les Grenadiers & les compagnies légeres des Gardes, le quatrième Régiment, les Volontaires royaux d'Irlande, & le Régiment Hessois du Prince Charles, composoient

les troupes de terre destinées à cette expédition. Elles s'embarquèrent le 5 Mai, & dans la soirée du 9, la flotte jeta l'ancre entre les basses de Willoughby-Point, dans la Virginie. Le lendemain elle remonta la rivière Elisabeth, laissant le Raisonnable dans la rade d'Hampton, parce qu'il tiroit trop d'eau & que la rivière n'étoit pas assez profonde. Les autres vaisseaux allèrent jeter l'ancre une seconde fois à cinq milles de l'endroit où la descente devoit s'effectuer ; mais comme l'ennemi pouvoit recevoir des renforts, ou faire des préparatifs de défense, on prévint ces obstacles en faisant embarquer à la hâte la première division de l'armée sur des bateaux plats, couverts & précédés par la galère le Cornwallis & par deux chaloupes canonnieres. Elle prit terre à trois milles de la ville, & à deux milles & demi du fort de Ports-Mouth. Un vent frais amena les vaisseaux, & le reste des troupes débarqua sans trouver presqu'aucune opposition. Après quelques coups de canon sans effet, les Américains aban-

1779.

1779. donnèrent la place, dont ils ne pouvoient prolonger la défenſe ſans la plus grande témérité. Mais avant que d'évacuer Ports-Mouth, ils brûlèrent quelques-uns de leurs vaiſſeaux, entr'autres deux grands navires françois, dont le chargement étoit d'environ mille tonneaux de tabac.

Avantages de ces priſes. Fanfaronade du Général Collier.

Les Anglois ne s'arrêtèrent point à cette première expédition. Après avoir établi les poſtes néceſſaires, & s'être mis en poſſeſſion de la ville & du fort de Ports-Mouth, le Général Mathew fit marcher vers Suffolk un détachement qui détruiſit les vivres deſtinés à l'armée de Washington; & tandis que le Raiſonnable, demeuré en ſtation devant la ville d'Hampton avec quelques pataches armées, bloquoit ce port & rendoit impraticable aux Américains la navigation de la riviere James; des vaiſſeaux détachés ſous la direction du Capitaine Creyk, leur fermoient en quelque ſorte l'entrée & la ſortie de la Chéſapéak. On doit convenir que le ſuccès de ces expéditions ſurpaſſa de beaucoup l'eſpérance même des

Généraux qui les dirigèrent. Ports-Mouth offroit aux vaisseaux du Roi d'Angleterre un asyle sûr contre les entreprises de l'ennemi, un attelier de marine vaste & commode pour la construction des navires, d'abondantes provisions de bois prêts à être employés, & une grande quantité d'autres approvisionnemens; c'étoit le port de l'Amérique dont l'acquisition promettoit le plus d'avantages à la couronne. En le conservant, elle pouvoit anéantir tout le commerce de la Chésapéak, & détruire ainsi les principaux ressorts de l'insurrection américaine; mais pour tirer de cette position tout le parti qu'on en devoit attendre, il falloit des renforts considérables, & Clinton qui n'en recevoit point d'Angleterre, ne pouvoit en envoyer au Général Mathew. Faute de secours, l'armée royale se vit dans l'impossibilité de poursuivre ses avantages. Le courage & le patriotisme des habitans de la Virginie, conservèrent cette province aux Américains, & Sir George Collier s'exagéroit les effets de son triomphe,

1779.

1779. lorsqu'il écrivoit à Clinton. « S'il » y a quelque fond à faire sur les » comptes rendus au Général Mathew & à moi, on peut se livrer » à l'espérance de voir bientôt la » majeure partie de la Virginie » rentrer dans l'obéissance envers » son Souverain. Le peuple semble porter jusqu'à l'impatience le » desir de voir arborer l'étendard » royal, & l'on nous donne les as» surances les plus positives, que » les habitans de tous les Etats » sont au moment de se rendre ».

Résolution du Congrès de ne faire la paix qu'avec l'agrément du Roi de France.

Ces vaines conjectures étoient démenties chaque jour dans les divers comités des treize Provinces confédérées, par des actes plus ou moins solemnels, qui confirmoient la résolution prise au Congrès général, de ne conclurre ni trève ni paix avec l'ennemi commun, sans l'agrément du Roi de France, & le consentement préalable de l'auguste allié des Etats-Unis. Ils prévoyoient avec raison que cette alliance ameneroit tôt ou tard le triomphe de la liberté en Amérique, & malgré les avantages momentanés des troupes royales, le

Congrès ne laiſſoit échapper aucune occaſion de manifeſter ſa reconnoiſſance envers les François, pour le bienfait d'une révolution déſormais infaillible, dont l'événement alloit être en partie leur ouvrage. L'intrépidité de M. de Touſart, Officier d'Artillerie du Régiment de la Fere, s'étoit ſignalée dans la derniere expédition de Rhode-Iſland, où il avoit perdu le bras droit. En conſidération de ſa bravoure & de ſon zèle, il fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel, & le Congrès lui accorda ſur le tréſor des Etats, une penſion de trente dollars par mois. Le Préſident joignit à ce brevet une lettre où les ſentimens de la plus haute eſtime étoient exprimés dans les termes les plus flatteurs pour cet excellent Officier.

1779.

Sa reconnoiſſance envers les Officiers françois.

MM. de la Neuville, Deſpinier, Sematte, & beaucoup d'autres Officiers françois, emportèrent dans leur patrie des témoignages non moins honorables de leur valeur & de leur bonne conduite ; mais aucun d'eux ne les obtint à de plus juſtes titres que le Chevalier

Eloge du Chevalier Mauduit du Pleſſis.

Mauduit du Pleſſis, à qui le Doc-
1779. teur B. Ruſb, l'un des Membres du Congrès, rendit cet hommage diſtingué dans une lettre imprimée, dont on va détacher ce fragment. « La promotion de cet Officier, » (le Chevalier Mauduit) qui, du » rang de Lieutenant d'Artillerie, » a été élevé au grade de Colo- » nel, eſt d'autant plus honorable, » qu'il ne le doit qu'à ſon mérite. » Si je voulois rendre compte de » tous ſes vaillans exploits, ce ſe- » roit la matiere non d'une lettre, » mais d'un mémoire. Je dirai ſeu- » lement qu'il a eu la plus grande » part à la défaite du Colonel » *Donop* à *Red-Bank* : qu'à la ba- » taille de Germantown, il s'eſt » avancé preſque ſeul ſous le feu » de tout un Régiment des troupes » britanniques ; & enfin qu'il avoit » l'honneur de commander l'aîle » droite de l'artillerie qui fit tant » d'*exécution* à la bataille de Mont- » mouth..... Le nom du Cheva- » lier du Pleſſis eſt enrolé parmi » ceux des illuſtres Héros qui ont » élevé une fabrique de liberté dans » ce nouvel hémiſphère ».

Le Général *Conway* & le Marquis de la *Fayette*, avoient ſur-tout des droits à la reconnoiſſance des Etats, & ſi quelque choſe porta le découragement dans les Provinces américaines, ce fut la retraite de ces Officiers Généraux, dont l'abſence devoit affoiblir conſidérablement le parti républicain. Les circonſtances honorables qui accompagnèrent leur départ pour la France, méritent d'être rapportées. Le premier avoit donné ſa démiſſion juſqu'à trois fois; elle ne fut acceptée qu'à la quatrième, & toute l'armée en témoigna ſes regrets; ſa brigade refuſa longtems de ſervir ſous un autre chef. Quant au Marquis de la Fayette, ſon retour en France étoit motivé, de maniere à ne laiſſer aucun prétexte aux difficultés de la part du Congrès. Sa demande ſe trouve énoncée en ces termes dans la lettre qu'il écrivît à ce ſujet à M. Henry Laurens, Préſident de cette auguſte aſſemblée. « MONSIEUR,
» Quelqu'attentif que je duſſe être
» à ne pas employer les inſtans
» précieux du Congrès à des con-

1779. Départ du Marquis de la Fayette. Hommages rendus à ce jeune Héros.

1779. » ſidérations particulières, qu'il me » ſoit permis de lui expoſer les » circonſtances dans leſquelles je » me trouve, avec cette confiance » qui naît naturellement de l'affec- » tion & de la reconnoiſſance : il » n'eſt pas poſſible de parler plus » convenablement des ſentimens » qui m'attachent à mon pays, » qu'en préſence des Citoyens qui » ont tant fait pour le leur ! Tant » que j'ai cru pouvoir diſpoſer » de moi-même, mon orgueil & » mon plaiſir ont été de combat- » tre ſous les drapeaux améri- » cains pour la défenſe d'une cau- » ſe, que j'oſe d'autant plus par- » ticulierement appeller *nôtre*, que » j'ai eu le bonheur de verſer mon » ſang pour elle. Actuellement, » Monſieur, que la France eſt en- » gagée dans une guerre, le de- » voir, l'amour de mon pays, me » preſſent également de me pré- » ſenter devant mon Roi, pour » ſavoir de quelle maniere il jugera » à propos d'employer mes ſervi- » ces ; la plus agréable de toutes » ſera toujours celle qui me mettra » à portée de ſervir la cauſe com-

» mune, parmi ceux dont j'ai eu » le bonheur d'obtenir l'amitié & » de ſuivre la fortune, dans des » tems où les perſpectives ſourioient » moins qu'aujourd'hui ; cette rai- » ſon & quelques autres que le » Congrès appréciera, m'engagent » à lui demander la liberté de re- » paſſer dans ma patrie l'hiver pro- » chain. Tant que j'ai pu eſpérer » que la campagne ſeroit active, » je n'ai pas penſé à quitter le champ » de Mars ; actuellement que tout » eſt calme & paiſible, je ſaiſis cet- » te occaſion de ſolliciter le Con- » grès.... Vous trouverez ci-in- » cluſe une lettre de Son Excel- » lence le Général Washington, » par laquelle il conſent à ce que » j'obtienne la permiſſion de m'ab- » ſenter. Je me flatte qu'on me » regardera comme un Soldat ab- » ſent par congé, & deſirant ar- » demment de rejoindre ſes dra- » peaux, ainſi que ſes camarades » eſtimés & chéris, &c. »

1779.

La lettre de Washington au Congrès, eſt une expreſſion bien ſentie de la haute opinion qu'avoit ce Général, des qualités héroïques

1779. du Marquis de la Fayette. Voici comme il la termine. « Ce qu'il » m'en coûte pour me féparer d'un » Officier qui, à tout le feu militai- » re de la jeuneffe, unit une rare » maturité de jugement, m'enga- » geroit, fi la chofe dépendoit de » moi, à defirer, de préférence, » que fon abfence fût fur le pied » d'un congé. Je m'eftimerai tou- » jours heureux de pouvoir rendre » à fes fervices les témoignages » auxquels il a des droits par la » bravoure & la conduite qui l'ont » diftingué dans toutes les occa- » fions ; & je ne doute pas que le » Congrès ne lui exprime encore » d'une maniere convenable, com- » bien il fait apprécier fon mérite, » & les regrets que lui caufe fon » départ ».

L'efpoir de Washington ne fut point déçu, & le départ de M. de la Fayette fut marqué par des regrets & par tous les honneurs dûs à la qualité, au dévouement, & fur-tout au mérite de ce jeune Héros. Pour le ramener en France, le Congrès fit équiper l'*Alliance*, frégate de trente-fix canons, dont

le commandement fut donné à un Capitaine Malouin, attaché au service des Etats-Unis. Plusieurs Officiers françois, entr'autres M. de Raymondis, Capitaine de Pavillon, & MM. de Broves & Duplessis, Officiers d'Artillerie, s'étoient embarqués sur le même vaisseau, qui arriva à Brest le 6 Février, après une traversée de vingt-trois jours. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt bien funeste à l'équipage de la frégate. Pour le completter, on s'étoit vu forcé d'employer vingt-cinq déserteurs anglois; ces scélérats avoient formé l'horrible complot d'égorger tous les Officiers françois, à l'exception du Marquis de la Fayette, qu'ils se proposoient de conduire en triomphe à Londres, avec la partie de l'équipage américain qui ne seroit point entrée dans la conspiration. Ce fut le vingtième jour de la traversée que cette conspiration fut découverte. Il étoit midi, & le signal étoit donné pour quatre heures; le Capitaine aussi prudent que résolu, fait contenir son indignation; il monte sur le pont, prend

1779.

Conspiration contre les Officiers françois, à bord de la frégate l'Alliance.

sa lunette & dit qu'il apperçoit une
1779. voile ennemie ; il demande si les
armes sont en état, & se les fait
apporter dans sa chambre, sous
prétexte de les examiner. Ses ordres sont exécutés ponctuellement,
& les factieux perdent ainsi leur
principale ressource. Alors il arme
sept ou huit de ses gens les plus
braves & les plus affidés ; les
mutins sont appellés les uns après
les autres ; on les force au silence
en leur mettant l'épée sous la gorge, & on les charge de fers ; plus
de trente étoient déjà à fond de
cale, lorsque leurs camarades commencèrent à se douter de ce qui se
passoit; ceux-ci voulurent faire quelques mouvemens ; mais les Soldats
armés les tinrent en respect, & ils
furent mis aux fers comme les autres. Alors le Capitaine monta sur
le pont, où il apprit au reste de
l'équipage le danger qu'il avoit
couru; il loua les autres Matelots
de ce qu'ils avoient résisté aux sollicitations de leurs camarades. Quarante-cinq hommes ou environ, les
seuls dont il fut sûr, ne suffisoient pas
pour la manœuvre de la frégate, & le

moindre navire armé pouvoit la forcer à se rendre ; le Capitaine passa trois jours dans cette inquiétude ; mais il eut le bonheur d'entrer dans la rade de Brest sans avoir rencontré un seul bâtiment ennemi.

1779.

Réception faite au Marquis de la Fayette. Le Docteur Franklin prend le titre d'Ambassadeur.

Le Marquis de la Fayette arriva le 12 à Paris, d'où il se rendit à Saint-Germain pour y jouir des embrassemens de sa famille, qui s'y trouvoit rassemblée en grande partie. On a prétendu qu'il y fut exilé pendant quelques jours, pour avoir servi dans les armées américaines sans une mission spéciale de la Cour de France ; mais l'accueil flatteur qu'il reçut du Roi, semble démentir cette anecdote. Quoi qu'il en soit, rien ne prouva mieux notre bonne intelligence avec les Etats-Unis, que le nouveau titre dont le Docteur Franklin fut décoré lors de l'arrivée des Officiers françois ; il prit, à cette époque, le rang d'Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Versailles ; & ce fut en cette qualité qu'il exécuta la résolution du Congrès, en remettant au Marquis de la Fayette, une épée enrichie de diamans,

1779.

Prises de Sir Peter Parker, dans les mers de la Jamaïque. Naufrage d'une escadre angloise.

A ce tableau des événemens de l'Amérique, dont la plupart furent confirmés par les rapports des Officiers nouvellement débarqués, on ajoutera qu'il se faisoit de grands préparatifs de guerre à la Jamaïque, & que l'escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, s'étoit emparée de cinquante navires dans les mers de cette isle. Mais on apprenoit d'ailleurs le désastre d'une autre escadre angloise sortie d'Hallifax, dont un coup de vent avoit fait périr tous les vaisseaux, sans qu'il échappât un seul des dix-huit cens hommes qui composoient ses équipages. D'un autre côté, on débitoit, sans fondement, que l'Amiral Barrington venoit de mourir, que faute d'être secouru, le Général Prevost avoit subi dans la Géorgie le sort du Général Burgoyne, & que Clinton, au désespoir de n'avoir pu lui faire passer des renforts suffisans, demandoit son rappel en Angleterre. On assuroit que ce Commandant avoit mis pour condition à la continuation de ses services en Amérique, l'exécution d'un plan envoyé à Lord Germaine pour la

Plan de la campagne d'Amérique, par le Général Clinton.

campagne de 1779. Il exigeoit, disoit-on, cinq mille hommes pour agir dans les Colonies méridionales, douze mille pour attaquer, comme Burgoyne, en arrivant du Canada, dix mille pour former le siége de Boston, & une armée principale de vingt-cinq mille hommes pour faire face aux circonstances tant dans la Pensylvanie que dans les Jerseys. Sans le total de ces cinquante-deux mille hommes effectifs, Sir Henri déclaroit qu'il étoit inutile de songer à réprimer la rebellion en Amérique. 1779.

A ce plan trop dispendieux, M. Jenkinson, le nouveau Ministre de la Guerre, opposoit celui-ci : Rester sur la défensive ; en cas d'événemens, construire quatre forts imprenables, un sur la riviere de *New-York*, un second en *Géorgie*, le troisieme à *Crown-Point*, & le dernier à *Pittsburgh* sur le *Ohio* ; avoir dans ces places de fortes garnisons & les approvisionnemens nécessaires ; entretenir des forces considérables à *Long-Island* & dans le Canada ; brûler & ravager, au moyen de la flotte, toute la côte des pro-

Plan du nouveau Ministre de la Guerre, M. Jenkinson.

1779. vinces révoltées, y porter ainſi les allarmes & la déſolation, anéantir leur Marine ou la rendre inutile; en un mot, épuiſer toutes les reſſources de la rebellion, & ſoumettre l'Amérique après avoir détruit la Marine de France.

Ce plan étoit d'une exécution auſſi difficile & beaucoup moins réfléchi que le plan attribué à Clinton, en ce qu'il ſuppoſoit l'éternelle neutralité de l'Eſpagne. Cependant cette Puiſſance faiſoit de grands préparatifs de guerre, dont l'objet n'étoit plus douteux pour les vrais ſpéculateurs, & tout annonçoit dans ſes arſénaux & dans ſes ports, que cette guerre alloit avoir pour théâtre l'élément, dont les Anglois affectoient la ſouveraineté; déjà même l'Eſpagne faiſoit eſcorter tous ſes vaiſſeaux; mais l'Angleterre ſe raſſuroit ſur la proſpérité de ſes armes dans les deux Indes.

L'Eſpagne ſe prépare à la guerre.

Expédition contre Poonnah, capitale du gouvernement des Marattes.

On a vu que dans le continent & dans les iſles de l'Amérique, les haſards de la guerre ſe balançoient entre les Puiſſances belligérantes; il en étoit à-peu-près ainſi dans les Indes orientales. Cependant le

bruit ſe répandit que le Brigadier-Général *Leſlie* étant parti de Bengale avec ſix bataillons de troupes nationales & une compagnie d'artillerie pour une expédition contre *Poonnah*, capitale du Gouvernement des Marattes, n'avoit fait ce trajet de douze cens milles à travers des contrées brûlées par les rayons du ſoleil, que pour ſe voir enveloppé lui & ſes gens, ſans qu'aucun d'eux put échapper à la captivité. On comparoit cette avanture de *Poonnah* à celle de *Saratoga*; mais comme on le verra dans la ſuite, le Général Leſlie n'eut aucune part à cette expédition, dont le déſaſtre fut ſans doute exagéré par les agioteurs de la Bourſe de Londres. 1779.

Quoi qu'il en ſoit, la nouvelle de la priſe de Pondichéry ne tarda pas à conſoler les Anglois. Informé de l'arrivée prochaine d'une eſcadre françoiſe, le Major-Général *Munro*, Commandant en chef les armées britanniques dans les Indes, preſſoit le ſiége de cette ville depuis deux mois & dix jours, à dater du moment où la place

Priſe de Pondichéry.

fut investie ; elle se rendit par capitulation le 17 Octobre 1778. Entrons dans quelques détails sur cette prise.

1779.

Détails de cette expédition.

Le 8 Août, une partie des troupes destinées à cette expédition vint se porter sur le *Mont-Rouge* à quatre milles de *Pondichéry*, & le 21 elles commencèrent à tenter les approches; ce jour-là même elles prirent possession de la borne du *Buisson*, & coupèrent ainsi toute communication par terre avec la ville. L'intention du Général Munro étoit de faire une double attaque ; en conséquence, il fit travailler aux tranchées tant du côté du Nord que du côté du Midi, & le 18 ses batteries furent ouvertes avec vingt-huit pièces de grosse artillerie & vingt-sept mortiers. Si le feu des Anglois fut des plus vifs, celui de la forteresse assiégée ne le fut guère moins, pendant près de douze heures ; il ne se ralentit que sur le soir. Cependant on continua les approches avec la célérité & les précautions qu'exigeoit l'intrépide résistance de la garnison. Le Général *Munro* avoit pratiqué au Midi un chemin

chemin couvert qui conduisoit au fossé de la ville; il avoit détruit les parties extérieures de plusieurs bastions, & son intention étoit de passer le fossé sur un pont de bateaux construit à cet effet, & de livrer l'assaut de ce côté-là; mais l'abondance des pluies qui duroient depuis trois jours, avoit tellement grossi les eaux du fossé, qu'elles s'étoient ouvert un passage dans le chemin couvert, & avoient endommagé les bateaux employés à la construction du pont: on s'occupa deux jours à réparer les dommages; alors tout étant prêt pour l'assaut, il auroit eu lieu le 17, si M. de Belle-Combe, Gouverneur de Pondichéry, n'eût envoyé M. de Vilette, son Aide-de-Camp, au Général Munro, avec une lettre relative à la capitulation qui fut signée le lendemain; les conditions en furent honorables pour le Commandant françois, & telles qu'elles devoient être après une défense qui le couvroit de gloire. Cependant on n'épargna pas les critiques indirectes à ce brave Officier, au sujet de la capitulation de Pondichéry, qu'on

1779.

Capitulation.

1779. disoit être plus favorable aux individus assiégés, qu'avantageuse à la nation françoise. Par les articles I, II, XII & XIX, les seuls vraiment essentiels, il fut convenu que la garnison auroit les honneurs de la guerre ; mais que les troupes françoises n'emporteroient point leurs armes, qu'elles seroient conduites en France & non pas à l'Isle-de-France ; qu'à l'égard des fortifications & des édifices publics de Pondichéry, dont M. de Belle-Combe avoit demandé la conservation, on se conformeroit par la suite aux ordres de l'Europe. Quant aux papiers du Gouvernement & de l'Intendance, on promit d'abandonner ceux qui, après un mur examen, seroient jugés indifférens aux intérêts de la Grande-Bretagne.

On n'épargne pas les critiques à M. de Belle-Combe.

Observations d'un Censeur, au sujet de la capitulation de Pondichéry.

» Ainsi, dit à ce sujet un des » censeurs de la capitulation, les » Anglois se réservant la faculté de » raser la place, & ne permettant » à M. de Belle-Combe, d'emporter que les papiers du Gou» vernement qui paroîtroient leur » être inutiles, ont pourtant accordé » que la garnison ne seroit point

» prisonniere ; mais n'est-il pas
» clair que six ou sept cens hommes 1779.
» retenus prisonniers n'eussent fait
» que les embarrasser dans un pays
» où ils voudroient ne plus voir la
» trace d'un françois. S'ils se sont
» chargés de les conduire, non pas
» à l'Isle-de-France, sur laquelle
» l'Angleterre pouvoit avoir des
» vues ultérieures, mais en France,
» où ce nombre d'hommes ne peut
» influer en rien sur les affaires gé-
» nérales, n'est-il pas évident que
» par l'ensemble & les résultats de
» cette disposition, ils se sont ha-
» bilement assuré un autre avan-
» tage? Tous les vaisseaux de leur
» compagnie, quel qu'en soit le
» nombre, n'ayant besoin que
» de foibles équipages, pourront
» cette année revenir des Indes
» avec pavillon parlementaire. Aux
» termes convenus, quatre vais-
» seaux seront affectés aux transports
» des Commandans, Administrateurs
» & Etat-Major; mais il restera cinq
» à six cens François de tous états,
» qui étant directement repartis sur
» la flotte ennemie devront la mettre
» en totalité dans le cas d'arriver

1779. » en Europe avec les plus riches » cargaisons, sans courir aucun risque de guerre. Les obser- » vations ci-dessus démontrent » à-peu-près que les clauses de » cette capitulation, ne pouvoient » être plus adroitement combinées » par l'ennemi, auquel elles sont » infiniment plus avantageuses, que » s'il eût pris la ville à discrétion ».

Réponse aux observations.

On répondoit à ces observations que les bâtimens parlementaires ne pouvoient se charger d'aucune espèce de munitions, marchandises & & autre cargaison, que celle qui étoit nécessaire à l'équipement & à la subsistance des Soldats & des Matelots; que nos corsaires s'empareroient légalement des vaisseaux parlementaires en contravention à cet égard; que l'Amirauté avoit le droit de les fouiller à leur arrivée en France & d'en confisquer les marchandises, sauf à renvoyer en Angleterre les bâtimens & les équipages.

Réplique des Censeurs.

Les Censeurs répliquoient que les avis étoient partagés sur ce droit; mais qu'en le supposant incontestable, les Anglois étoient censés en avoir prévenu les risques, en remettant

à leur flotte parlementaire des ordres ſimulés oſtenſibles pour venir directement dans les ports de France, quoi qu'elle dût ſe rendre en droiture dans ceux d'Angleterre. » Que » de tels bâtimens, ajoutoient-ils, » euſſent été rencontrés par nos » corſaires beaucoup plus circonſ- » pects que ceux des Anglois, » c'eſt un fait conſtant que ſur dix, » il n'y en a peut-être pas un ſeul » qui, ſans ordres exprès, eût ôſé » prendre ſur lui d'arrêter, fouiller » & amariner ces bâtimens, dont » la cargaiſon ſeroit pourtant de » bonne priſe ». 1779.

Au reſte, quand bien même les Anglois auroient eu en vue de ſe ménager par cette capitulation, des avantages clandeſtins d'une certaine importance, il n'en eſt pas moins vrai que la capitulation de Pondichéry, conſidérée en elle-même, fut honorable dans preſque tous ſes articles; mais ne l'eût-elle pas été, les obſervations des critiques n'en ſeroient pas moins étrangeres à M. de Belle-Combe, qui n'eut pas le choix des conditions, & qui, après avoir fait tout ce qu'on pou-

Que M. de Belle-Combe ne pouvoit mieux faire, & que la capitulation ne fut point dure.

1779. voit attendre d'un bon Officier, dut enfin ſubir la loi impérieuſe de la néceſſité. Quoi qu'en diſe l'Auteur des obſervations, ces conditions ne furent point dures : dans une place ouverte de tous côtés, & qui, bien fortifiée, auroit exigé une garniſon de ſix mille hommes, que pouvoit demander de plus M. de Belle-Combe à la veille d'un aſſaut, que de conſerver la liberté à cinq ou ſix cens hommes accablés des travaux d'un long ſiége, & de les rendre au ſervice de la Patrie, pour tout le reſte de la guerre ?

Que la perte de Pondichéry étoit inévitable.

Par l'état des morts & des bleſſés, il parut que la conquête de Pondichéry avoit coûté cher aux Anglois; mais cet état ne fut jamais bien conſtaté de part ni d'autre. L'armée britannique étoit compoſée de dix mille cinq cens hommes, dont quinze cens Européens. On ne comptoit que huit ou neuf cens François parmi les trois mille hommes chargés de défendre la place, & qui l'auroient conſervée, s'ils avoient été ſecondés par l'eſcadre de M. de Tronjolly. Mais

après une action très-vive, où cet Officier avoit eu l'avantage sur le Capitaine Vernon, il tenta vainement d'engager l'escadre angloise dans un second combat auquel elle se refusa toute la journée du 21 Août, malgré la supériorité de ses forces accrues des trois vaisseaux le *Southamton*, le *Nassau* & le *Boshorough*, qui, joints au Rippon, au Coventry, au Seahorse, au Cormorant & au Valentine, formoient à Sir Edward Vernon une escadre de huit vaisseaux, tandis que celle de M. de Tronjolly n'étoit composée que du Brillant, de la Pourvoyeuse, du Lauriston, du Brisson & du Sartine; encore ce dernier fut-il jeté par un coup de vent dans l'escadre ennemie qui s'en empara. Cette circonstance ne déconcerta point le Commandant françois; avec ce qui lui restoit de vaisseaux, il continua de porter sur l'escadre angloise, offrant toujours le combat qu'on refusoit d'accepter. Enfin, il prit le parti d'aller joindre deux vaisseaux de soixante canons qui mouilloient à Trincomale, où se trouvoient onze cens hommes, dont

1779.

1779. sept cens de troupes réglées. Si le vent & la fortune avoient favorisé le mouvement de ces forces, il est probable que Sir Edward Vernon eût été défait & que Pondichéry étoit sauvé; mais la perte de cet établissement si difficile à conserver & presque inutile au commerce en tems de guerre, fut un malheur inévitable pour la France, & qu'on pouvoit tout au plus éloigner jusqu'à l'arrivée de la flotte récemment appareillée de la rade de Sainte-Helen pour les Indes orientales. Cette prise envisagée sous un certain point de vue, fut d'ailleurs fatale à l'Angleterre en ce qu'elle donna de l'ombrage aux Puissances rivales; les politiques de Londres, de Paris & de Madrid avoient prévu qu'elle hâteroit le rappel de Lord Grantham & du Marquis d'Almodavar, & le Duc de Richmond qui présageoit les suites de ce triomphe plus imposant que réel, dit à la Chambre des Pairs: « On fait » sonner bien haut la prise de Sainte- » Lucie & de Pondichéry: j'appelle » tout cela des bagatelles, en com- » parant ces conquêtes à la perte

» de Gibraltar & de Minorque, perte » inévitable & différée ſeulement » jusqu'au moment où l'Eſpagne ſe » déclarera contre nous ; & cet évé» nement eſt néceſſaire & prochain, » à moins que pour acheter la » neutralité précaire de cette Puiſ» ſance, on n'ait arrêté dans le Ca» binet qu'on lui feroit hommage » & de Minorque & de Gibraltar ».

1779.

Conquête du Sénégal.

La moitié de cette prédiction eut ſon effet, & ſi Gibraltar n'étoit imprenable, l'autre moitié ſe feroit effectuée infailliblement. Quoi qu'il en ſoit, la perte de Pondichéry, même en y donnant toute l'importance qu'elle n'avoit pas dans cette circonſtance, fut au moins compenſée par l'acquiſition du Sénégal, l'établiſſement le plus important des Anglois ſur la côte d'Afrique. Cette iſle qui nous avoit appartenu, fut cédée à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763. Le commerce de Sénégal conſiſte en gomme, ivoire, coton, cire, ambre gris, indigo, negres & poudre d'or. La chaleur de ce climat eſt exceſſive, & les hivers y ſont plus brûlans que nos étés. Entre une infinité de

1779. plantes qui croissent au Sénégal, dans une perfection égale à leur abondance, on distingue l'ananas, la figue, la grenade & le raisin. Il n'est point de contrée sur la terre où la volaille se multiplie avec autant de succès, & où elle soit plus exquise; on vante sur-tout les dindons du Sénégal, ses pintades, ses oies & ses canards. Le gibier d'eau y est excellent, & la pêche n'y laisse rien à desirer pour la quantité & la qualité du poisson. Telle est l'isle si bornée quant à son étendue, puisqu'elle n'a que onze cens cinquante toises de long, sur deux cens de largeur, mais importante par son commerce & ses productions, qui vient de rentrer sous la domination de ses anciens possesseurs. Le fort Louis est la principale défense du Sénégal, & sert, pour ainsi dire, de clef au grand établissement de Gorée, dont il devint le refuge, lors de l'évacuation de cette isle où les Anglois ne trouvèrent pas un canon, lorsqu'ils y débarquèrent au mois de Février suivant.

Prise du fort James.

Les François ne s'en tinrent point

à la conquête du Sénégal, ils détachèrent deux frégates de quarante canons, & deux petits navires armés pour aller attaquer le fort James ſur la riviere Gambie; ce fort n'étoit point en état de défenſe, il capitula à diſcrétion le 11 Février. Le Gouverneur avoit eu précédemment l'intention de nous chaſſer de la riviere, & pour cet effet, il avoit aſſemblé tous les Marchands anglois établis ſur les bords de la Gambie. Tandis qu'ils délibéroient enſemble ſur les moyens d'effectuer ce projet, les François parurent, firent main-baſſe ſur les Marchands & ſur leurs navires & n'épargnèrent point ceux des Nationaux qui avoient des connexions avec le fort, dont ils détruiſirent tous les ouvrages. Ils en envoyèrent l'artillerie à Sénégal, qu'ils fortifièrent de leur mieux & où ils laiſsèrent une garniſon d'environ trois cens hommes. Cette expédition valut aux François pour neuf mille livres ſterling de richeſſes enlevées aux Marchands anglois qui tous reçurent ordre d'évacuer le pays. Nos troupes dirigèrent

1779.

Autres avantages des François en Afrique.

ensuite leur marche vers la côte, avec le projet de ruiner, chemin faisant, les fortifications de l'isle Bance; tous les navires pris sur la riviere Gambie, furent équipés en conséquence de ce projet. Ainsi, par la suite d'une négligence totale, fut perdu pour l'Angleterre l'un des pays les plus riches du monde connu.

1779.

On apprit qu'à cette même époque, M. de Vaudreuil, en longeant la côte du Sénégal, s'étoit emparé de vingt-deux navires négriers appartenans aux Anglois; ces prises furent estimées sept ou huit millions. Ce Commandant n'ayant plus rien à faire dans ces parages, se disposoit alors à mettre à la voile, pour aller joindre M. le Comte d'Estaing.

On peut mettre au rang de nos avantages en Afrique, la riche prise de l'*Osterly*, vaisseau de la Compagnie angloise, dont la cargaison fut estimée trois cens mille livres sterling. Ce bâtiment parti de l'Inde le 16 Décembre, fut apperçu le 22 Février par deux frégates françoises, qui s'en emparèrent à la vue du Cap de Bonne-Espérance.

Telle fut au commencement ou à la veille de la campagne de 1779, la poſition reſpective des Puiſſances belligérantes dans ces trois parties du monde, l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique. Les préludes de cette campagne étoient encore plus formidables en Europe. Déjà les flottes de Breſt & de Ports-Mouth ſe diſpoſoient à ſortir du port. L'eſcadre du Chevalier de Ternay ſembloit n'attendre qu'un vent favorable pour faire voile vers les Indes orientales; la légion de Lauzun devoit ſervir ſur cette eſcadre. Une maladie très-grave ſurvenue au Commandant, fit changer la deſtination de ſa flotte & le commandement en fut donné à M. de la Motte-Piquet, qui vint attendre de nouvelles inſtructions dans la rade de Breſt. Sa deſtination étoit encore un myſtere, lorſqu'il ſortit de cette rade, pour ſe rendre à la hauteur de la Rochelle, où le convoi aſſemblé à l'iſle d'Aix, ſe rangea ſous l'eſcorte de l'Annibal, que montoit le Commandant, & des quatre autres vaiſſeaux le Diadême, l'Artéſien, l'Amphion & le Réfléchi qui com-

1779.

Leurs préparatifs de guerre, en Europe, ſont encore plus formidables que dans les autres parties du monde.

1779. posoient la division. Il appareilla le 8, accompagné d'environ cens voiles, parmi lesquelles on comptoit plusieurs frégates & corsaires américains. On le perdit de vue le 10, & bientôt on apprit qu'il avoit heureusement débouqué avec tout son convoi, & qu'il emmenoit une frégate angloise, dont il s'étoit emparé. Le 28 il étoit à plus de cent lieues à l'Ouest du cap Finisterre.

Destination de l'armée navale, aux ordres du Comte d'Orvilliers.

A cette même époque, la grande armée navale aux ordres du Comte d'Orvilliers avoit été rencontrée à quarante lieues de Brest. Ce Commandant étant allé en personne recevoir de nouveaux ordres de la Cour, en étoit parti le 4 de Mai pour se rendre à sa destination; il n'attendit pour mettre en mer que les trois vaisseaux le Scipion, le Pluton & l'Hercule partis de Rochefort & retenus quelques tems à l'isle d'Aix par des vents contraires. Les vaisseaux de Toulon la Bourgogne & la Victoire devoient aussi se joindre à la grande flotte déjà composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de neuf frégates, de six corvettes & de trois brulots; mais

on ſut par des lettres d'Eſpagne, que les vaiſſeaux de Toulon avoient relâché à Malaga avec la frégate angloiſe le Montréal de trente-deux canons dont ils s'étoient emparés. Ce retard obligea le Comte d'Orvilliers d'appareiller ſans la Bourgogne & la Victoire, qu'on préſumoit devoir rejoindre l'armée à une certaine hauteur. On ignoroit encore ſa deſtination ; mais on croyoit généralement qu'elle alloit au-devant de la flotte eſpagnole. Les cocardes rouges & blanches des équipages étoient regardées comme un témoignage déciſif de la vérité de cette conjecture. Quoi qu'il en ſoit, on ne doutoit pas que ſous des chefs tels que MM. d'Orvilliers, de Guichen & de la Touche Treville, les trois diviſions de la flotte françoiſe ne fiſſent naître une prompte occaſion de ſe ſignaler par quelque expédition éclatante.

1779.

On avoit le même eſpoir en M. de Sade, nommé pour commander, à la place du Chevalier de *Fabry*, la nouvelle eſcadre qu'on armoit à Toulon. M. le Chevalier Gras de Préville ſon Capitaine de pavillon inſpi-

Belle manœuvre de M. le Chevalier Gras de Préville.

roit ſur-tout la plus grande confiance.
1779. Cet habile Officier s'étoit déjà rendu recommandable par ſa manœuvre ſavante dans la conduite de la flotte nouvellement arrivée de la Martinique. Ce convoi auroit été ſauvé en entier, ſi l'ennemi plus avide de gloire que de butin, s'étoit attaqué aux frégates & non pas aux vaiſſeaux marchands. Pour témoigner leur reconnoiſſance à M. de Préville, les Négocians de Bordeaux lui avoient écrit la lettre ſuivante :

» MONSIEUR, malgré l'injuſte » préjugé qui, le plus ſouvent, » n'attache la gloire qu'aux ſuccès, » la reconnoiſſance de la patrie n'eſt » pas moins due au militaire intré- » pide qui fait tous ſes efforts pour » prévenir des revers & ſecourir ſes » compatriotes; c'eſt à ce titre que » le commerce s'empreſſe de vous » faire ſes juſtes remerciemens du » zèle & des talens que vous avez » développés dans la conduite du » convoi de la Martinique. C'eût été » le premier depuis les hoſtilités, qui » ſeroit arrivé à bon port, ſans la » rencontre funeſte des vaiſſeaux

» ennemis ; votre habile manœuvre » en cette occasion, ayant mérité » les plus grands éloges, nous nous » sommes fait un devoir de l'annon- » cer à M. de Sartine, & de prier » le Ministre de reconnoître ce ser- » vice par quelque faveur éclatante ; » nous apprenons avec une véri- » table satisfaction que notre recom- » mandation n'a pas été stérile, & » que vous avez agréé le témoigna- » ge de notre vive reconnoissance ».

1779.

Prémices de la Campagne. Différentes prises faites par les François.

Tous ces apprêts annonçoient de grandes expéditions sur mer & le projet bien médité de faire respecter notre marine, à l'ouverture de la campagne. Déjà nos vaisseaux en croisière en avoient signalé les prémices dans ces combats particuliers qui sont comme le prélude des entreprises plus décisives. Dès le mois de Janvier, on écrivoit de Toulon que deux de nos frégates s'étoient emparées de cinq bâtimens, dont un vénitien étoit chargé de ballots de soie pour le compte des Anglois. Le Capitaine voyant qu'on lui donnoit la chasse, avoit jeté ses papiers à la mer, & perdu de cette manière le privilege de la neutra-

lité. Cette riche priſe fut évaluée
1779. à plus de deux millions. Le ſeul corſaire le Duc de Mortemart, n'ayant à bord qu'environ quatre-vingt-dix hommes, douze canons & des pierriers, fit rencontre, à cette même époque, d'une flotte non convoyée de quarante navires anglois; il en prit cinq des plus richement chargés, & ſi trente de ſes gens n'avoient pas déſerté dans un relâche qu'il avoit fait à *Cherbourg* avant l'action, il ſe ſeroit emparé de la moitié de cette flotte marchande. Le Capitaine la Cocardiere, commandant le corſaire l'Américaine de vingt-quatre canons & de deux cens cinquante-ſept hommes d'équipage, rentra dans le port de Granville accompagné ou ſuivi de ſix bâtimens anglois qu'il avoit pris. Cent cinquante-ſix priſonniers débarquèrent avec lui, ſans compter les ôtages de cinq autres navires qu'il avoit rançonnés. Il chaſſoit vivement un corſaire de ſeize canons auquel il avoit tué quinze hommes ſans perdre un ſeul de ſes gens, lorſqu'il fut arrêté par un calme qui ſuſpendit ſa pour-

ſuite & ſauva le bâtiment anglois. Cette croiſière fut, ſans contredit, une des plus brillantes de la campagne. La priſe du corſaire la Marquiſe de Granby fut remarquable par la belle défenſe du Capitaine, jeune homme de vingt-deux ans, qui, après un engagement de trois heures & demie où il avoit perdu la moitié de ſon équipage, ſe rendit enfin à notre frégate la Senſible, commandée par M. de Kergarion, dont tout le dommage ſe réduiſit à cinq hommes tués ſur ſon bord. Le Prince de Montbarrey, corſaire de vingt canons, s'empara, le 19 Avril, après un combat très-vif, du navire le Montagu, venant de Livourne avec un chargement pour l'Angleterre, eſtimé cinq cens mille livres. Mais toutes ces priſes & beaucoup d'autres non moins conſidérables, ne pouvoient ſe comparer pour la richeſſe à celle du paquebot le Prince d'Orange rencontré ſur la route d'Oſtende, par MM. de Rocquefeuil & de Clonard, Commandans des cutters le Mutin & le Pilote, qui l'amenerent dans le port de Dunkerque. L'état des

1779.

1779. ſeules eſpèces d'or & lingots trouvés à bord du paquebot, fut porté à plus de ſept cens cinquante-cinq marcs.

Naufrage de la frégate angloiſe l'Aréthuſe. Humanité des François.

Comme on l'a dit, l'Angleterre eut à regretter dans ce même tems beaucoup d'autres pertes, & entr'autres celle de l'Aréthuſe, la même frégate qui avoit commencé les hoſtilités en attaquant la Belle-Poule. Elle s'étoit perdue ſur nos côtes entre des rochers affreux, d'où il fut impoſſible de la relever. Quatre cens Soldats envoyés de Breſt pour s'emparer du canon & des munitions de la frégate échouée, trouvèrent que l'équipage anglois s'étoit rendu à trente Grenadiers du Régiment de Foix. Le Capitaine Charles Holmes Everett, dans ſa lettre à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté d'Angleterre, rend compte de cet accident en des termes qui juſtifient bien l'idée qu'on s'eſt faite avec raiſon de l'humanité des François envers leurs ennemis malheureux. » Il nous eſt, dit-il, impoſſible de » rendre toute la juſtice qui eſt » due à l'empreſſement des Fran-

» çois pour nous arracher des
» bras de la mort, à l'attention
» avec laquelle tous les Officiers qui
» se trouvent ici, depuis l'Amiral &
» l'Intendant, jusqu'au dernier Garde, ont cherché à adoucir notre
» situation, & à nous la rendre
» supportable ».

1779.

Belle défense de notre frégate l'Oiseau.

Lors de cet accident, l'Aréthuse venoit d'escorter un convoi de plusieurs bâtimens, & de soutenir un combat de quelques heures contre notre frégate l'Aigrette, commandée par M. de la Bretonniere, Lieutenant de vaisseau. Il étoit onze heures du soir, lorsqu'un coup de vent sépara les deux frégates également endommagées dans leurs agrès & dans leur mâture; elles avoient fait de vains efforts pour s'éloigner de la côte, & suivant le rapport de l'équipage anglois, l'Aréthuse se croyoit à quarante lieues au large, lorsqu'elle fut jetée sur l'isle de Moleine près Saint-Mathieu. Ce vaisseau doublé en cuivre étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre, il portoit trente-six canons de douze, & sa perte ne fut point compensée par la prise

1779. de l'Oiſeau qui n'en montoit que vingt-ſix d'un calibre inférieur. Chargé de l'eſcorte d'un convoi de Breſt à Saint-Malo, il fut approché le 31 Janvier par l'Apollon, frégate angloiſe de trente-deux canons, dont les gaillards étoient percés à douze ſabords. Cette diſpoſition donnoit à l'ennemi la faculté de combattre avec l'avantage d'un vaiſſeau de trente-huit. Malgré la diſproportion de ces forces, M. de Tarade, Capitaine de l'Oiſeau, arbora pavillon françois, & tandis que ſon convoi faiſoit route pour l'iſle de Brehat ſous l'eſcorte du cutter l'*Expédition*, il s'engagea dans un combat inégal qui dura depuis une heure juſqu'à quatre, preſque toujours à la portée du piſtolet. Son feu ſe ſoutint avec une vivacité incroyable, tant qu'il lui reſta aſſez de monde pour ſervir la batterie, & qu'elle ne fut pas entierement déſarmée. Mais les gaillards ne pouvoient plus fournir aux remplacemens, & M. de Tarade y combattoit preſque ſeul, lorſque l'Apollon héla la frégate françoiſe, pour ſavoir ſi elle étoit rendue : ce brave Offi-

cier ne répondit rien ; mais le ſilence de la batterie lui prouva que ſes forces ne ſecondoient plus ſon zele & ſa bravoure, & l'Oiſeau fut amariné. Cette frégate avoit perdu ſon grand mât de hune & ſon mât d'artimont ; ſes autres mâts étoient abſolument hors de ſervice ; le corps du bâtiment fut criblé de boulets, & il eût été impoſſible de la conduire en Angleterre, pour peu que le vent eût ſoulevé les flots. M. de Tarade arriva à Plymouth comblé de gloire & couvert de bleſſures. Trente-cinq hommes de ſon équipage avoient perdu la vie dans le combat, & le nombre des bleſſés étoit de beaucoup ſupérieur à celui des morts. Cette action ne fut gueres moins ſanglante pour l'équipage de l'Apollon ; le Capitaine anglois, M. Pownall, y reçut un coup de feu dans la poitrine, & pendant pluſieurs jours on eut lieu de tout craindre pour la vie de cet Officier.

1779.

La belle défenſe de la frégate l'Oiſeau, ſignala d'une maniere ſi frappante l'intrépidité de nos braves Marins, qu'on a cru devoir ſe per-

Expédition manquée contre l'iſle de Jerſey. Réſultat de cette tentative.

1779. mettre ces détails ſur le combat du 31 Janvier. Quoique ſuivi d'une défaite que les circonſtances rendoient inévitable, ce combat n'en fut pas moins honorable pour notre marine ; & ſi le ſang françois n'eût coulé dans cette journée, j'oſerois la citer parmi les événemens heureux de cette guerre. Le ſuccès n'eſt pas l'unique meſure de la gloire dans les entrepriſes militaires ; il eſt des circonſtances où l'on peut échouer ſans honte, reculer avec honneur & ſe glorifier de ſa retraite. L'expédition projetée contre l'iſle de Jerſey manqua ſon effet direct, & cependant la France dut s'applaudir de l'avoir tentée. Le Prince de Naſſau attendoit, à Saint-Malo, un vent favorable, & le 30 Avril il mit à la voile entre cinq & ſix heures du ſoir. Sa flottille étoit compoſée de deux frégates, d'une gabarre, du navire la Valeur, de deux bateaux-cutters, du corſaire le Duc de Mortemart, de deux autres bâtimens armés, & d'environ ſoixante bateaux-pêcheurs. Son armée conſiſtoit en ſeize cens hommes tant Volontaires que Soldats de ſa légion.

légion. C'en étoit bien aſſez pour réduire cette iſle, dont la garniſon étoit foible & les fortifications mal entendues. L'ardeur de nos troupes ne pouvoit être plus vive ; elles vouloient effectuer la deſcente à quelque prix que ce fût ; mais au moment le plus déciſif, les vents & la marée contrarièrent ce projet ſi bien concerté, & ce ne fut pas le ſeul obſtacle que rencontra le Prince de Naſſau. A l'approche des François, le Lieutenant-Gouverneur de l'iſle avoit expédié un navire armé, pour en donner avis au Gouverneur de Ports-Mouth ; cet exprès rencontra l'Amiral Arbuthnot, qu'il inſtruiſit du péril où ſe trouvoit Jerſey. Au lieu de continuer ſa route vers New-York, & ſans en attendre l'ordre, l'Amiral anglois fit relâcher ſa flotte marchande à Torbay, & vint au ſecours de l'iſle avec ſes vaiſſeaux de guerre & les troupes deſtinées pour l'Amérique. Des forces auſſi conſidérables & ſi rapidement détachées contre la flottille françoiſe, lui faiſoient une néceſſité de la retraite. Le Prince de Naſſau reprit la route

1779.

de Saint-Malo, & vint attendre à
1779. Sézambre des circonstances plus favorables au succès de son expédition.

Ces circonstances ne devoient plus renaître. La flottille s'étoit refugiée dans la baie de Concale; elle y fut attaquée le 13 Mai par six vaisseaux anglois, dont un étoit de cinquante-quatre canons. La mer étoit malheureusement très-basse; après une défense courageuse, nos vaisseaux se virent obligés d'échouer; mais tous les équipages se sauvèrent à la faveur des canots. A la marée montante les Anglois s'emparèrent de la frégate la Danaé, & les autres bâtimens françois furent tous brûlés à l'exception de la Guespe, dont le salut fut l'ouvrage du régiment Royal-Roussillon, qui s'étant posté sur la côte avec de l'artillerie, la servit avec autant d'activité que de précision. L'ennemi ne s'éloigna de cette côte, qu'après avoir tiré environ deux mille coups de canon sur les maisons du bourg de Concale; il n'y eut que peu de dommages & pas un homme de tué. Le Prince de Nassau se vit donc

obligé de renoncer à ſon entreprife, qui, heureuſement, n'avoit pas coûté un Soldat à la Nation. Il reparut à la Cour, y reçut les applaudiſſemens dûs à ſa valeur & à ſon intelligence, & obtint pour ſa légion, les graces qu'il étoit venu ſolliciter. On lui tint compte, avec juſte raiſon, comme d'un ſervice important, d'avoir retenu dans nos mers l'Amiral Arbuthnot. En effet, la diverſion occaſionnée par la petite expédition de Jerſey, fut plus funeſte à l'Angleterre que ne l'eût été le ſaccagement de deux iſles. L'Amiral anglois toujours arrêté par les vents contraires, & par la néceſſité de ſe renforcer, depuis que la grande flotte françoiſe avoit mis à la voile, étoit encore à Torbay le 27 du mois de Mai, & il paroiſſoit impoſſible qu'il arrivât en Amérique aſſez-tôt pour y favoriſer les opérations de la campagne. Ce contre-tems offroit d'ailleurs un autre inconvénient en ce qu'il retardoit le départ de la flotte de Ports-Mouth, qui pour mettre en mer, étoit forcée d'attendre le retour des onze vaiſſeaux aux or- 1779.

dres de l'Amiral Darby, deſtinés
1779. à fortifier Arbuthnot juſqu'à la hauteur du cap Finiſterre, où, ſuivant de nouveaux avis, une partie de la flotte de Breſt croiſoit pour l'intercepter.

Conduite d'Arbuthnot approuvée. Inductions qu'en tire le Duc de Richmond.

Lord Sandwich & ſes fauteurs, appuyoient avec complaiſance ſur cet obſtacle au départ de la grande flotte; mais on écrivoit de Ports-Mouth, qu'il manquoit encore huit mille hommes pour completter ſon équipement. Cependant la conduite d'Arbuthnot fut examiné dans la Chambre des Pairs, & toutes les voix ſe réunirent pour l'approuver, ſans excepter celle du premier Lord de l'Amirauté qui ne mit aucune reſtriction aux éloges de ce Commandant. Il déclara que l'Amirauté en corps avoit témoigné par écrit à l'Amiral ſa ſatisfaction au ſujet de la diverſion de Jerſey. Cet aveu du Comte de Sandwich ſervit de texte à de nouvelles réflexions du Duc de Richmond contre l'Adminiſtration actuelle. » La réponſe, » dit-il, du premier Lord de l'A- » mirauté, ſignifie-t-elle que le » Gouvernement approuve l'Amira

» Arbuthnot, de ce qu'il a paſſé
» par-deſſus ſes ordres? Il faut 1779.
» croire que non; cet exemple ſeroit
» trop dangereux. Ayant eu l'hon-
» neur de ſervir dans les troupes
» de Sa Majeſté, je connoîs la diſ-
» cipline, & je ſerois bien fâché
» d'y trouver un relâchement tel
» que l'indiqueroit l'uſage d'accor-
» der des louanges à un Général
» ou à un Amiral qui auroit enfreint
» ſes ordres, qui auroit perdu de vue
» le ſervice auquel il étoit deſtiné,
» pour exécuter un autre projet
» comme plus avantageux que ce-
» lui, dont on lui avoit confié l'exé-
» cution. En m'exprimant ainſi, je
» ne prétends point inculper la con-
» duite de l'Amiral Arbuthnot; tout
» ce que je ſais de lui tend à me
» convaincre qu'il eſt un digne
» homme & un excellent Officier;
» il eſt poſſible que dans la cir-
» conſtance actuelle il ait rendu un
» ſervice eſſentiel à la Nation, que
» peut-être il l'ait ſauvée; en un
» mot, il s'en faut de beaucoup que
» je prétende haſarder la plus légere
» inſinuation au préjudice de M. Ar-
» buthnot; ce que je veux établir

1779. » en principe, c'eſt que la ſûreté d'un » Royaume ne peut dépendre entiérement de la ſageſſe des Officiers » employés à ſon ſervice, ſans que » ce Royaume ſoit mal gouverné; » cela ſuppoſe que les Adminiſtrateurs ſont d'une ignorance ou d'une » négligence, impardonnable; & » dans l'un ou l'autre cas, ils ne ſont » pas propres à manier le timon de » l'Etat. Dans un Royaume bien » gouverné, le devoir des Miniſtres » eſt de former des plans, celui » des Officiers de terre & de mer » eſt de les mettre à exécution: » par-tout où ces derniers ont la » liberté d'agir à diſcrétion, il » n'exiſte plus de diſcipline, & il » eſt probable que la ruine totale, » la deſtruction abſolue de ce Gouvernement, vont être les ſuites » immédiates d'un pareil déſordre ».

Emeute à bord de la Défiance.

Ainſi l'oppoſition ſouvent injuſte dans ſes imputations, rendoit les Miniſtres reſponſables des événemens les plus étrangers aux délibérations du Miniſtere. Et de quoi n'inculpoit-on point l'adminiſtration? Il s'étoit élevé une eſpèce d'émeute à bord de la *Défiance*,

vaiſſeau de ſoixante-quatre canons 1779.
qui faiſoit partie de l'eſcadre de l'Amiral Arbuthnot. Peu s'en fallut que cet incident particulier ne fournît la matiere d'une enquête contre le premier Lord de l'Amirauté. On concluoit de ce fait particulier, que l'eſprit de mutinerie infectoit toute la marine anglaiſe, que c'étoit le crime du Comte de Sandwich, & que pour prévenir la révolte générale, il falloit ſe hâter d'écarter un Miniſtre indigne de ſa place, la confier à un homme de mer, dont l'expérience ſût preſſentir les ſéditions & les étouffer dans leur germe.

Quoi qu'il en ſoit, cette émeute, à laquelle pluſieurs Membres de la Chambre des Pairs donnoient tant d'importance, fut appaiſée au premier ſignal d'aſſembler les Capitaines à bord de l'Amiral. Les plus mutins étoient rentrés dans le devoir lorſqu'Arbuthnot & Darby mirent Départ d'Arbuthnot.
enfin à la voile. Ils ſurent éviter l'un & l'autre la rencontre de la flotte ennemie, & ce dernier rentra ſans accident à Ports-Mouth. On prétendit qu'il devoit le ſalut de ſes onze vaiſſeaux à la précaution

1779. qu'il avoit eue de ranger de très-près la côte d'Irlande; il avoit accompagné l'efcadre d'Arbuthnot & fon convoi de quatre cens cinquante bâtimens, jufqu'à cent lieues à l'Oueft de Madere. Il rejoignit l'Amiral Hardy dans la baie, & fon retour ne laiffa plus de prétextes à l'Adminiftration, pour juftifier le retard de la flotte de Ports-Mouth. Mais les obftacles, qui, jufqu'alors, l'avoient comme enchaînée dans le port, fubfiftoient encore pour la plupart; les équipages n'étoient point complets, & plus de fix cens Matelots venoient de s'échapper des vaiffeaux du Roi. Pour fuppléer à la défertion, on s'étoit vu forcé de mettre les prifons à contribution, & d'employer au fervice de la Marine un grand nombre de vagabonds détenus pour crimes non capitaux.

Découragement des Miniftres britanniques; caufe de leur indolence.

Ce défaut d'activité dans l'équipement des flottes, prenoit fa fource dans la défiance fecrette & le découragement réel des Miniftres. L'Adminiftration avoit beau exagerer fes reffources, & produire dans le public des états illufoires & fimulés de fes efcadres & de leurs

approviſionnemens, états néceſſairement conteſtés, & preſque toujours démentis par les vérifications du Parlement; elle avoit beau groſſir le nombre de ſes vaiſſeaux, en ſuppoſer quarante-deux dans la flotte de Ports-Mouth, en fortifier les équipages, en multiplier l'artillerie au gré de ſa politique menſongere; ce phantôme d'une puiſſance vaine & d'une ſupériorité chimérique, pouvoit bien en impoſer au peuple ignorant & crédule, mais ne pouvoit tromper des obſervateurs éclairés. Un illuſtre Membre de la Chambre des Pairs, avoit dit publiquement que la derniere campagne s'étoit terminée à l'avantage de la France; même en conteſtant cette aſſertion du Duc de Richmont, les Miniſtres laiſſoient percer leur défaut de confiance ſur le ſuccès des opérations de la campagne prochaine. Lord Sandwich s'étoit vu forcé d'avouer en pleine Chambre que, depuis la guerre d'Amérique, on avoit pris ou détruit cinquante-ſix vaiſſeaux de la Marine royale d'Angleterre; & dans la même ſéance, il n'avoit

1779.

1779. pas craint d'énoncer cette propoſition. « C'eſt pour moi une démonſtration mathématique, que » le 27 Juillet (au combat d'Oueſſant) la flotte angloiſe a été plus » battue que la françoiſe. » Cette déclaration étrange de la part du premier Lord de l'Amirauté, n'eſt-elle pas une démonſtration de la juſtice de nos prétentions à la gloire de ce fameux combat?

13 Avril.

Aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques.

Un autre aveu de ce Miniſtre, ou ce qui revient au même, ſon embarras & ſon ſilence, lorſque le Duc de Richmond dans un rapprochement fait à la Chambre des Pairs, de la puiſſance navale de l'Angleterre & de celle de la France, porta l'état de cette derniere à quatre-vingt-trois vaiſſeaux de ligne prêts à mettre à la voile, n'étoient point ſans doute un encouragement pour la Marine angloiſe. Cet aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques, étoit de nature à ralentir les efforts de la Nation, & dut retarder par conſéquent l'équipement de la flotte de Ports-Mouth. D'ailleurs, le tableau des frais énormes qu'alloit entraîner la

campagne, devoit naturellement en éloigner l'ouverture. M. Burke avoit démontré à la Chambre des Communes, que ces frais ne pouvoient aller à moins de vingt millions ſterling; & les ſubſides votés, le produit de la caiſſe d'amortiſſement, les revenus exagérés de la Compagnie des Indes, en un mot toutes les reſſources de l'Etat, même en les appréciant ſuivant les ſuppoſitions du Miniſtre des Finances, laiſſoient un *deficit* que ſes ſpéculations ne pouvoient remplir. L'intérêt de la dette nationale contractée depuis le commencement de la guerre d'Amérique, abſorboit une partie de cette ſomme; l'Angleterre étoit obérée, & les dépenſes d'une nouvelle campagne ſuffiſoient pour achever de l'écraſer.

1779.

Que toutes les reſſources de l'Angleterre ne peuvent ſuffire aux frais de la campagne.

Les Miniſtres ne pouvoient ſe diſſimuler l'épuiſement extrême de pluſieurs provinces. La miſere portée à ſon dernier période en Irlande y faiſoit craindre un ſoulèvement général, & l'on ne s'accordoit point encore ſur les moyens de ſoulager ce Royaume. Dans un moment d'émotion compatiſſante, la Cham-

Requête de Lord Newhaven en faveur de l'Irlande.

bre des Communes avoit promis
1779. ſolemnellement, de prendre en
conſidération les loix relatives au
commerce des Irlandois. Dans la
ſéance du 12 Février, Lord Newhaven lui reprocha ſa négligence à cet égard. Il anima ſa requête en faveur de ces malheureux inſulaires, par un tableau pathétique de l'état d'affaiſſement & de langueur auquel ils ſe trouvoient réduits. Il peignit leur déſeſpoir & ſes funeſtes effets. » Les émigrations, dit-il, ſont l'unique reſſource de ces infortunés. » Dans une ſeule année ſeize mille » habitans ſe ſont embarqués pour » l'Amérique, où ils forment dans » ce moment l'armée du Général » Washington. Les fideles Irlandois » ſont réduits à la cruelle extrémité, » ou de ſe laiſſer conſumer par » la famine, ou de porter les armes » contre la Grande-Bretagne: » quelle horrible alternative »!

Détreſſe de l'Angleterre oppoſée à celle de l'Irlande.

Lord Newhaven avoit établi d'abord, qu'il n'eſt point de pays dans le monde qui ſubſiſte des produits de ſon exportation, ſi l'importation lui eſt interdite. Depuis le règne de Charles II, la ſeule Irlande étoit

dans ce cas; le noble Lord demanda qu'elle fût rétablie dans ſes anciens droits. Sir Thomas Egerton & Sir George Yonge furent les premiers à rejeter cette motion. Ils opposèrent à la détreſſe de l'Irlande celle de la Grande-Bretagne, dont les intérêts leur étoient plus chers encore. Ils rappellèrent les troubles de l'Ecoſſe, les émeutes de la ville de Londres, le déclin de ſes manufactures, & l'impuiſſance où étoit l'Angleterre de ſe ſecourir elle-même. » Nous n'avons rien à donner, ajoutèrent-ils, & tout ce » que nous pouvons faire, c'eſt de » lutter contre la ruine abſolue ».

1779.

Que l'Angleterre n'a point le droit d'aſſujettir l'Irlande.

Pour un Miniſtre des Finances, l'Angleterre étoit plus à ménager que l'Irlande, auſſi Lord North ne manqua-t-il pas de ſeconder les oppoſans. Il appuya ſur le danger qu'il y avoit de conſidérer l'état du commerce de l'Irlande. Mais le plus éloquent orateur de la bienfaiſance, le célebre M. Burke, prit en main la cauſe de ce déplorable Royaume. » Il eſt vrai, s'écria-t-il, en cher» chant à guérir le mal, on ne fe» roit que l'envenimer; notre état

1779. » eſt déſeſpéré ; l'Angleterre eſt » dans un *délabrement* qui annonce » ſa deſtruction ; le moindre mouvement peut entraîner ſa chûte. » Grace à notre politique étroite » & *meſquine*, l'Amérique nous eſt » enlevée pour toujours, & les » reſtes de l'Empire britannique ſont » peut-être au moment de crouler tout-à-fait. L'Angleterre » convient de ſa décadence, de ſa » détreſſe & de ſon impuiſſance » abſolue ! Et d'où vient donc cet » orgueil de mendians qui nous fait » parler en ſouverains, qui nous » fait traiter l'Irlande en ſujette ? » Quoi, dire à un peuple, vous » êtes mon ſujet ; mais arrangez-vous, paſſez-vous de moi, je ne » puis rien pour vous ! Bon Dieu, » quelle honte ou quelle extravagance ! Mais que vous demande » l'Irlande ? De la laiſſer vivre en » paix, de conſentir qu'elle proſpere ſans notre aſſiſtance.... »

Menaces en partie effectuées.

Les Lords Nugent & Beauchamp appuyèrent la motion. Le premier s'éleva contre les villes manufacturieres les plus intéreſſées à l'anéantiſſement du commerce d'Irlande ;

ils déclarèrent que ſi on ne lui faiſoit pas juſtice, elle ſe la feroit elle-même. Cette menace, en partie effectuée depuis plus d'un an, avoit déjà fait baiſſer de ſix cens ſoixante-dix mille livres ſterling la maſſe des effets importés d'Angleterre en Irlande; & la réſolution énoncée dans cette lettre d'un Gentilhomme irlandois à un de ſes amis de *Salisbury*, faiſoit préſager l'anéantiſſement abſolu de toute importation. 1779.

» Les Irlandois ne porteront point » d'habits faits du drap de vos » manufactures, ils ne boiront point » des liqueurs que vous buvez, ils » n'auront plus en commun avec » la Grande-Bretagne que vos » femmes & le portrait de votre » Roi, empreint ſur des eſpèces » d'or, d'argent ou de cuivre: telles » ſont les réſolutions priſes dans » toute l'étendue de ce Royaume ».

Progrès des troubles, du déſeſpoir & de l'anarchie des Irlandois.

La rupture entre les Anglois & les Américains avoit eu des commencemens plus foibles. Cette menace de ne rien tirer des manufactures angloiſes, pouvoit avoir les plus terribles conſéquences, & combler la meſure des calamités

de l'Angleterre. Pour prévenir ce
1779. malheur, il falloit des ſecours immédiats à l'Irlande, & comme l'obſerva le Marquis de Rockingham, il n'y avoit pas un jour, pas une heure à perdre. Affaiſſée ſous le joug de l'oppreſſion, elle ne connoiſſoit déjà plus l'empire de la raiſon, le ſeul déſeſpoir dirigeoit ſes conſeils, & venoit d'armer quinze mille hommes dans ſes parties intérieures. Tout ce que la langue angloiſe peut fournir d'expreſſions ſéditieuſes, étoit prodigué dans l'énoncé des réſolutions de *non-importation* priſes par les comtés de Galway, de Mayo, de Corke & de Dublin. Tous les excès, avant-coureurs d'une guerre civile, faiſoient regner l'anarchie dans cette capitale. Les plus riches propriétaires, impunément dépouillés par des brigands affamés, y partageoient les horreurs de la famine avec la derniere claſſe du peuple; & les moins malheureux des habitans végétoient dans une affreuſe indigence. Des émeutes populaires faiſoint craindre à tout moment une combuſtion générale. Les marchandiſes angloi-

ſes, que cette ville déſolée recéloit encore dans ſes magaſins, étoient le principal aliment de la révolte; le peuple furieux s'acharnoit à les détruire, & ce genre de violence ſignaloit particulièrement le déſeſpoir des Ouvriers ſans emploi. Pour arrêter le déſordre, on fit marcher les Volontaires de Dublin, on s'aſſura des plus mutins, & bientôt les priſons regorgèrent; mais on ne manquoit pas de Tribuns qui fomentoient l'eſprit de révolte parmi le peuple; & ce fut d'après les conſeils de ces perturbateurs, que les Ouvriers de Nottingham n'eſpérant plus que le Parlement *fît droit* à la requête par laquelle ils ſollicitoient l'augmentation de leurs gages, ſe portèrent à des excès qui firent craindre un maſſacre général. Pluſieurs des Officiers municipaux perdirent la vie dans ce tumulte qu'ils vouloient appaiſer; les autres n'échapèrent à la mort qu'en laiſſant un libre cours au déſordre. Ces tragiques ſcènes étoient une répétition de ce qui s'étoit déjà paſſé, tant à Dublin que dans la petite ville d'Ardée, l'année précédente.

1779.

1779. Depuis un an, on n'avoit encore pris aucune meſure afin d'arrêter les progrès d'un mal déſormais ſans remede, pour peu qu'on différât d'employer le ſeul efficace, je veux dire, la franchiſe du commerce d'Irlande, & l'anéantiſſement des reſtrictions qui en obſtruoient les canaux.

Lenteurs funeſtes du gouvernement d'Agleterre relativement à l'Irlande.

Entre les premières remontrances des Américains & leur déclaration d'indépendance, onze mois à peine s'étoient écoulés, tant la marche du mécontentement eſt rapide. Cet exemple devoit apprendre à l'Angleterre, qu'il eſt des circonſtances où le moindre délai peut avoir les conſéquences les plus funeſtes. Cependant l'adminiſtration agit avec tant de lenteur dans l'affaire d'Irlande, qu'on parla de remettre à la ſeſſion prochaine la conſidération de ce Royaume, & par conſéquent de laiſſer ſes habitans ſept ou huit mois de plus dans la ſituation la plus déplorable où puiſſe ſe trouver une Nation. Seulement, dans un meſſage adreſſé à la Chambre des Communes, Sa Majeſté Britannique crut devoir

ſuggérer à cette Chambre une ré- 1779.
ſolution en vertu de laquelle les ſix Régimens ſoudoyés aux frais de l'Irlande & ſervant hors de ſon territoire, ſeroient déſormais à la charge de l'Angleterre; ce fut tout l'adouciſſement qu'on apporta d'abord aux rigueurs d'une Adminiſtration oppreſſive & tyrannique. Mais ſi des conſidérations frivoles empêchoient la Grande-Bretagne de ſecourir & de pacifier l'Irlande, elle ne pouvoit plus fermer les yeux ſur le danger de l'oppreſſion; & les meſures à prendre pour triompher avec le moins d'inconvénients poſſibles de la réſiſtance des Irlandois, durent néceſſairement occuper ſa politique & ralentir par conſéquent les opérations ou les préparatifs de la campagne.

Quarante-deux mille Volontaires armés pour aſſurer la liberté du commerce en Irlande.

Cette réſiſtance d'abord partielle & ſéditieuſe étoit devenue générale, & pour ainſi dire légitime, par la ſanction qu'y donnèrent les repréſentans des Villes & des Comtés. Dans leur ſéance du 12 Octobre, dont l'objet fut de repréſenter au Roi d'Angleterre que le ſeul moyen de ſauver l'Irlande étoit d'ouvrir dans

1779. tous ſes ports un commerce libre & illimité, les Communes osèrent parler en corps de nation indépendante, parce qu'elles ſe ſentoient appuyées de quarante-deux mille hommes qui, ſous le nom de volontaires aſſociés, ſe formoient publiquement aux exercices & à la diſcipline militaires. Le Duc de Leinſter & Lord Shannon étoient à leur tête, & n'en faiſoient point myſtère. Le 13 du même mois, le premier chef des aſſociations libres fit diſtribuer dans toute la Ville une invitation en forme de billet circulaire, dont voici la traduction.

« Sa grace, le Duc de Leinſter » vous prie de vous rendre demain » à midi & demi précis à l'Hôtel de » Leinſter avec tous vos accoutre» mens, à l'effet de former une » double haie le long des rues par » leſquelles les membres du Parle» ment doivent paſſer en ſe rendant » de la Chambre des Communes » au Palais de Son Excellence le » Lord-Lieutenant, pour lui pré» ſenter l'adreſſe relative à un com» merce libre ».

Tous les Volontaires de Dublin

ſe portèrent en conſéquence au lieu aſſigné, où ils rendirent les honneurs militaires aux membres de la glorieuſe adreſſe. Les choſes en étoient au point, qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de voir fléchir l'Irlande. Le 4 Novembre, un corps de mille citoyens parfaitement diſcipliné ſe forma en bataillon quarré autour de la ſtatue de College-Green, tandis que la cavalerie légère voltigeoit ſur les flancs & protégeoit l'infanterie. La ſtatue nouvellement peinte étoit ornée de rubans couleur d'orange. L'objet ou le prétexte de cette fête étoit de célébrer l'anniverſaire du débarquement du Prince d'Orange à Torbay. Sur chacune des quatre faces du piedeſtal de la ſtatue, on liſoit ces inſcriptions : *Que l'Irlande ſoit ſoulagée.* —— *Cinquante mille volontaires prêts à mourir pour leur pays.* —— *Un bill pécuniaire à terme court.* —— *Un commerce libre, ou bien ... la glorieuſe révolution.* Le ſoir du même jour, toute la Cité fut illuminée, & cette fête, ou plutôt ce tumulte, dura juſqu'au lendemain matin.

1779.

1779.

Bill pécuniaire borné à six mois. Grand tumulte à ce sujet.

Tandis que les Irlandois prenoient des mesures vigoureuses pour assurer la liberté de leur commerce, plusieurs villes de la Grande-Bretagne mettoient tout en œuvre pour en perpétuer les restrictions; mais ces mesures étoient bien combinées, & l'une des plus décisives fut de borner à six mois la durée du bill pécuniaire, qui, suivant l'usage, devoit être de deux ans. Le cri populaire étoit universel à cet égard, & toutes les villes & comtés avoient donné pour instruction à leurs représentants de voter pour cette résolution; mais la multitude ne voulut point attendre que le Parlement eût prononcé; elle prit sur elle la décision de cette affaire, & le résultat de ses premières délibérations fut de massacrer ceux dont l'autorité pouvoit contrarier ces mesures. Le Procureur-Général de Sa Majesté Britannique fut une des victimes dévouée; dans la matinée du 15 Novembre, la foule des conjurés se porta devant sa maison avec l'intention de la renverser, & d'écraser ce Magistrat sous ses ruines. Ayant

ſu qu'il étoit au Palais, elle s'y précipita, bien réſolue de le poignarder. Il échappa heureuſement à la rage de ces furieux qui, s'étant répandus dans les environs du Parlement, exigèrent de tous les membres qui s'y rendoient, le ſerment d'être fidèles à l'Irlande & de voter pour un bill pécuniaire de courte durée. Les membres des Communes ſe crurent engagés par ce ſerment forcé ; ils paſsèrent un bill pour la durée de ſix mois ſeulement, & malgré la proclamation du Lord-Lieutenant, les excès du 15 Novembre reſtèrent impunis.

1779.

Le Parlement d'Angleterre s'en prend aux Miniſtres, de tous ces déſordres. Effets de leur négligence à cet égard.

Le Parlement d'Angleterre s'occupa des troubles de l'Irlande, moins pour y porter remède, que pour en dénoncer les auteurs ; & ce fut aux Miniſtres qu'il s'en prit de tous ces déſordres. Suivant le comte de Shelburne, tout le mal venoit des lenteurs, de la négligence, & de l'inſenſibilité du premier membre de l'adminiſtration britannique. En prêtant l'oreille aux juſtes plaintes des Fabricans irlandois, en cherchant à diſſiper leurs préventions, à calmer leurs allarmes, il eût été facile de

conjurer l'orage dans ſa naiſſance.
1779. Lorſqu'au mois de Mai de cette même année, Lord Shelburne avoit ſollicité auprès des Miniſtres quelques adouciſſemens en faveur du commerce de l'Irlande, il s'en falloit bien qu'elle préſentât le ſpectacle allarmant qu'elle offrit ſix mois après. On y comptoit alors tout au plus quinze mille hommes armés pour la défenſe de la Patrie, & ce nombre s'étoit accru depuis juſqu'à quarante-deux mille Volontaires aſſociés contre leurs ennemis domeſtiques. Ils ſe feroient contentés d'abord qu'on affranchît leur commerce de quelques entraves intolérables, & maintenant ce n'étoit point aſſez de la liberté illimitée de ce même commerce; ils ſe plaignoient de beaucoup d'autres griefs, dont le redreſſement ne pouvoit avoir lieu ſans un bouleverſement total dans la conſtitution de l'Empire britannique. Pour prévenir les plus grands malheurs, il eût ſuffi dans la première effervescence des Irlandois, que le miniſtère ſortît un moment de ſon engourdiſſement habituel, & qu'il accordât alors comme

me une grace ce qu'ils alloient obtenir par la force, & pour ainſi dire à la pointe de l'épée. Lord Shelburne finit par *réciter* ſa motion, dont la ſubſtance fut de propoſer un vœu de cenſure contre les Miniſtres, qui par négligence ou par incapacité avoient laiſſé s'envenimer les mécontentemens de l'Irlande au point de menacer la connexion des deux Royaumes d'une diſſolution évidente. 1779.

Plan de Lord North, relatif au commerce de l'Irlande.

En effet, le ſoulèvement étoit à ſon comble, & particulièrement à Dublin. Dans la ſoirée du 22 Novembre, une foule armée ſe porta chez un Négociant de cette capitale, força ſes magaſins, & ſous prétexte que ſes marchandiſes étoient de fabrique angloiſe, emporta ce qui s'y trouvoit de toiles & d'étoffes de laine, avec une ſomme conſidérable, tant en eſpèces qu'en billets de banque. Cette violence exercée contre un ſimple particulier, manifeſtoit de la part des habitans la réſolution bien formée de ne tolérer aucune eſpèce de commerce avec l'Angleterre; & ce fut dans cette circonſtance que Sir *Ri-*

1779. *chard d'Heron* ôsa proposer aux Communes d'Irlande un subside extraordinaire de six cens mille liv. sterling. Cette proposition du Ministre fut rejetée comme insidieuse avec les témoignages d'une indignation universelle. Enfin le Ministère britannique comprit qu'il falloit céder à l'orage, & Lord North fut chargé de rédiger un plan de modification relatif au commerce de ce royaume, ce qu'il fit de manière à contenter les prétentions des plus exigeans. Dans la séance du 13 Décembre, il soumit les résolutions suivantes à la considération du Parlement d'Angleterre.

1°. *Qu'il est expedient* de révoquer l'acte qui prohibe en Irlande l'exportation des laines & des étoffes de laine manufacturées dans ce Royaume; celle du verre & de tout ce qui se fabrique en cette matière tant en Europe que dans les Colonies angloises de l'Amérique, & dans les établissemens anglois sur la côte d'Afrique.

2°. Qu'il soit permis aux Irlandois de faire le commerce d'exportation & d'importation avec toutes

les Colonies angloises, sans que le- 1779.
dit commerce soit assujetti à d'autres droits & restrictions que ceux, dont le Parlement d'Irlande avouera la légitimité.

Comment ce plan est accueilli des Irlandois.

Le plan de Lord North, dont les propositions qu'on vient de lire sont la substance, obtint, sinon l'approbation du moins l'acquiescement de tout le comité; mais quoique très-favorables aux Irlandois, ces propositions ne furent point d'abord accueillies à Dublin comme elles auroient dû l'être. Le Lord Lieutenant les ayant reçues, en fit part au Lord Maire, & lui persuada qu'il étoit de la bienséance d'engager le peuple à faire des illuminations; & sur le champ, il se forma des comités de volontaires où il fut résolu qu'il n'y auroit point de réjouissances jusqu'à nouvel ordre. Le Parlement d'Irlande sentit mieux le prix de la révolution qui alloit s'opérer en faveur du commerce de ce Royaume. La Chambre des Pairs voulant reconnoître le bienfait de la Grande-Bretagne, s'engagea, par différentes motions faites au nom du peuple, à soutenir de tout son pouvoir

l'intérêt, l'honneur & la dignité de
1779. l'Empire britannique. La Chambre des Communes témoigna le même zèle & la même reconnoiſſance. MM. Forſter, Gratham, Metge & vingt autres Membres de la Chambre, payèrent aux Miniſtres d'Angleterre le tribut d'éloges qui leur étoit dû pour l'affranchiſſement du commerce irlandois, & l'on peut dire que le 21 Décembre, jour de cette ſéance, fut un des plus beaux jours de la vie de Lord North ; mais en témoignant à ce premier Membre de l'adminiſtration britannique la gratitude de la nation Irlandoiſe, M. Metge ne crut pas devoir lui accorder tout l'honneur de cette heureuſe révolution. Son diſcours vraiment éloquent fut une expreſſion vive & préciſe de la ſorte de reconnoiſſance qui animoit l'aſſemblée; on nous ſaura gré de l'extrait qu'on en va préſenter. « Nous » devons à la poſtérité, dit cet Orateur, une mention honorable des » perſonnages illuſtres qui ont ſouſ» trait ce pays à l'oppreſſion d'une » infinité de loix dictées par le pou» voir arbitraire, & qu'une aveugle

» politique a maintenues pendant un » ſiècle entier. Cette poſtérité fera » retentir les louanges des Miniſtres » britanniques, lorſqu'en liſant l'hiſ- » toire, elle verra l'Angleterre pro- » diguer ſon ſang & ſes tréſors pour » ſubjuguer un peuple mâle & cou- » rageux, mais infidèle & révolté, » & ſe prêter à la même époque aux » juſtes pétitions de l'Irlande, pé- » titions trop longtems éludées par » une politique non moins aveugle » que barbare. On ne peut diſſimu- » ler combien nous ſommes rede- » vables aux talens, aux conſeils, à » la ſageſſe de Lord North; mais en » reconnoiſſant toute ſon influence » dans cette révolution heureuſe, je » doute cependant que nous euſſions » obtenu le redreſſement de nos » griefs ſans l'interpoſition du peu- » ple; la gloire de Lord North eſt » d'avoir puiſſamment ſecondé cette » interpoſition louable. Comme mé- » diateur entre les deux nations, il » a des droits égaux à la reconnoiſ- » ſance de l'une & de l'autre; car » enfin l'Angleterre va tirer un avan- » tage immédiat de cette heureuſe » conciliation. L'Irlande eſt une na-

1779.

1779. » tion brave, généreuſe, & ſuſcep-
» tible d'affection. Quel en ſera dé-
» ſormais l'objet? Sa ſœur en dé-
» treſſe, la Grande-Bretagne ſon
» aînée. Cinquante mille hommes
» déterminés à verſer juſqu'à la der-
» nière goutte de leur ſang pour
» établir leurs droits conſtitutionels,
» ont à regret tourné leurs armes
» contre une ſœur injuſte; du mo-
» ment où elle ceſſe de l'être, ils
» tournent ces mêmes armes contre
» l'ennemi commun. Oui, la cauſe
» de la Grande-Bretagne devient
» aujourd'hui la cauſe de l'Irlande;
» ſa ſituation la met dans l'impoſſibi-
» lité d'ouvrir à ſa ſœur des tréſors
» qu'elle n'a pas; mais elle lui prê-
» tera ſes héros, elle en a ».

L'Irlande pacifiée pour un moment.

La tranquillité momentanée du Royaume d'Irlande fut le réſultat heureux de la conciliation des deux Royaumes; mais il reſtoit d'autres troubles à pacifier au ſein de la Grande-Bretagne.

A quels excès ſe porte le fanatiſme des Preſbytériens d'Ecoſſe.

Au commencement de cette année, l'intolérance des Preſbytériens d'Ecoſſe s'étoit portée à des excès inquiétans pour l'adminiſtration, & non moins faits que les troubles de

l'Irlande pour détourner l'attention du Gouvernement, & la porter ſur des objets étrangers à la guerre préſente. Ce nouvel obſtacle à l'activité des préliminaires de la campagne, eut ſon principe dans le fanatiſme, & devoit par conſéquent enſanglanter l'Ecoſſe ; mais il fut ſurmonté dès ſon origine, & il n'y eut que peu de ſang répandu. Les actes paſſés l'année précédente en faveur des Catholiques romains d'Angleterre & d'Irlande, avoient fort allarmé le Clergé d'Ecoſſe. Pour arrêter les progrès de cette eſpèce de tolérance, il préſenta requête au Parlement. La réponſe ſe fit longtems attendre, & la ſecte dominante dans cette partie ſeptentrionale de la Grande-Bretagne ſe perſuada qu'on n'avoit aucun égard aux pétitions de ſon Clergé. Il n'en fallut pas d'avantage pour enflammer ſon fanatiſme ; & dans les derniers jours de Janvier, on vit circuler à Edimbourg des milliers de billets, par leſquels on invitoit les habitans à renverſer les colonnes du Papiſme. Ces colonnes étoient une pauvre chapelle nouvellement 1779.

construite par les Catholiques. Le
1779. Lord Prevoſt allarmé de cette fermentation naiſſante, enjoignit aux différents corps de métiers, de ne point laiſſer ſortir leurs ouvriers reſpectifs le 3 Février, jour fixé pour cette grande expédition. Le même jour un parti des gardes de la ville fut poſté autour de la chapelle; mais au lieu de la protéger, ces lâches Soldats favorisèrent l'entrepriſe des aſſaillans. Dans le premier moment on n'avoit pas ſongé à faire marcher les troupes contre ces fanatiques; mais comme les ſéditieux étoient répandus en divers quartiers de la ville, on en ſaiſit douze ou quinze à une certaine diſtance. Les aſſaillans informés de leur détention, firent dire au Lord Prevoſt qu'ils alloient ſe retirer, s'il conſentoit d'élargir les priſonniers; ayant obtenu ce qu'elle demandoit, cette populace forcenée ſe livra bientôt à de nouveaux excès. La chapelle étoit à moitié incendiée, lorſque le Lord Prevoſt, les Magiſtrats inférieurs, tout le corps des gardes de la ville & un parti du régiment de *Buccleug* ſe

portèrent ſur les lieux où triomphoit le déſordre. On lut à haute voix l'acte contre les attroupemens & le tumulte. L'Officier qui commandoit le détachement des troupes réglées, pria le Magiſtrat de l'autoriſer à faire feu ; les mutins le défioient de tirer, & le Lord Prevoſt n'ôſa le permettre. Sur les dix heures & demie du ſoir il ſe retira lui & ſa troupe, & la ville fut abandonnée à la diſcrétion de trois mille forcenés. A peine avoit-il diſparu, que dévorée par les flammes, la chapelle croula, & ce fut un moment de triomphe pour les ſéditieux. Le déſordre n'alla pas plus loin cette nuit ; mais dès la pointe du jour les maiſons de quiconque étoit Catholique ou ſoupçonné de l'être, furent livrées au pillage. Ce brigandage dura juſqu'à onze heures du matin, que les Magiſtrats reparurent avec des forces plus impoſantes ; l'arrivée de quelques compagnies de Dragons qui étoient en quartier à Haddington, intimida les ſéditieux qui commencèrent enfin à ſe diſperſer. Mais la ville d'Edimbourg ne dut pas uniquement ſon

1779.

salut à leur crainte. Pour calmer
1779. ces fanatiques, le Lord Prevost s'étoit vu contraint de faire publier à son de trompe une proclamation qui annulloit, du moins pour l'Ecosse, la révocation des loix pénales contre les papistes. Ainsi les Catholiques romains furent privés des adoucissemens que la sage tolérance du Parlement leur destinoit.

Indemnités accordées aux Catholiques Ecossois.

Tandis que l'autorité cédoit au fanatisme dans Edimbourg, en paroissant le soumettre ou l'intimider par la force des armes, les Catholiques écossois gémissoient dans plusieurs autres villes, de tous les excès qu'on vient de décrire. Les Presbytériens de Glasgow s'étoient portés à des violences, qui vingt fois exposèrent leur ville aux horreurs d'un incendie général. Ces enthousiastes, armés de torches ardentes, visitoient les maisons de leurs concitoyens soupçonnés de Papisme, & sur le moindre indice, un prompt embrâsement leur faisoit justice des malheureux habitans de ces maisons dévouées aux flammes; plus de quarante furent réduites en cendres dans un même

jour. Le Gouvernement ne pouvoit tolérer de pareils excès ; & ſi, dans la poſition critique où ſe trouvoit l'Angleterre, il y avoit des ménagemens à garder avec l'Ecoſſe, la politique ne permettoit pas à George III, de retirer, dans cette circonſtance, ſa protection aux Catholiques romains. L'humble pétition qu'ils préſentèrent contre leurs perſécuteurs écoſſois, fut appuyée de Lord North, qui la recommanda ſpécialement à la conſidération de la Chambre des Communes. On ignore quel eût été le réſultat de cette affaire, ſi, dans le cours des débats occaſionnés par la pétition, M. Dundas, & Lord Frédéric Campbell n'euſſent informé la Chambre, des réſolutions de la cité d'Edimbourg & de celle de Glaſgow. Ces villes offroient aux Catholiques romains des indemnités proportionnées aux dommages qu'ils avoient eſſuyés. Ce n'étoit pas le moment de ſe montrer difficile, & l'avis de la Chambre fut de renvoyer après les fêtes de Pâques, la conſidération ultérieure de cette pétition ; c'étoit 1779.

dire aſſez clairement qu'on ſe propoſoit de civiliſer cette affaire.

1778. Embarras du miniſtere pour le choix d'un Commandant en chef de la grande flotte de Ports-Mouth.

Quoique très-allarmans par le défaut d'harmonie qu'ils ſuppoſoient entre les trois Royaumes, les troubles d'Ecoſſe & d'Irlande n'étoient pas ce qui inquiettoit le plus le Miniſtere dans la circonſtance préſente. Au défaut de l'Amiral Keppel, dont le fameux procès n'étoit point terminé, on ne ſavoit ſur qui jeter les yeux pour le commandement en chef de la grande flotte de Ports-Mouth. On étoit à la veille de la campagne, & ce choix n'étoit point encore fixé. Pluſieurs Amiraux des plus capables, mettoient pour condition à leurs ſervices, le renvoi préalable du Comte de Sandwich, aux inſtigations duquel ils attribuoient la conduite de Sir Hugh Palliſer, à l'égard de l'Amiral Keppel. Ils accuſoient le Miniſtre d'une infâme colluſion avec le Vice-Amiral, & cette imputation odieuſe prouve à quel point la haine étoit envenimée contre le premier Lord de l'Amirauté. Ce reproche haſardé ſans preuves, fut moins une inculpa-

tion qu'une inſinuation offenſante ; il tomba de lui-même, & ne devint point la matiere d'une diſcuſſion ſérieuſe. Mais Lord Sandwich eut à ſe défendre contre des imputations tout auſſi graves & beaucoup mieux fondées en apparence. L'Amirauté fut accuſée publiquement d'avoir diſtrait, la premiere année de l'administration du Comte de Sandwich, deux cens mille cinq cens vingt-cinq livres ſterling, des ſommes deſtinées à la ſolde des Matelots. Après avoir établi que cette aſſertion téméraire ne le regardoit pas & ne portoit aucune atteinte à ſon privilége de Pair du royaume, il déclara que l'accuſation étoit fauſſe, parce que le délit étoit impoſſible. « Tout le monde ſait, ajouta-t-il, que l'Amirauté n'a » rien de commun avec le maniement des deniers publics, ni » avec le bureau du tréſor : toutes les ſommes deſtinées au ſervice de la Marine, ſont directement verſées dans la caiſſe du » Tréſorier, qui en fait l'emploi » ſans la participation du bureau » de l'Amirauté. Il eſt vrai que

1779.

Lord Sandwich accuſé de malverſation.

1779 » dans les eſtimations des dépenſes
» relatives à ce ſervice pour l'année courante, on exagere fréquemment ſur les états, le nombre des matelots employés ; le fait eſt arrivé la premiere année de mon adminiſtration ; mais la diſtraction du ſurplus des deniers n'en eſt pas réſultée. Les eſtimations ou apperçus de dépenſe ne peuvent jamais être exacts : on y porte, par exemple, la paie de chaque Matelot, à quatre livres ſterling par mois ; or, perſonne n'ignore que cette ſomme n'eſt pas ſuffiſante ; ſi l'on économiſe quelque choſe ſur d'autres articles, le produit de cette économie eſt employé à acquitter une portion des dettes de la Marine ».

Sa défenſe jugée irréguliere. Diſcuſſions à ce ſujet.

Cette réfutation étoit contraire à l'ordre, en ce qu'on y ſuppoſoit des faits non conſtatés, & qui pouvoient être démentis dans le cas d'une diſcuſſion légalement conduite ; l'avis du Duc de Richmond fut de la rejeter comme irréguliere. Il fit à ce ſujet diverſes motions, qui toutes avoient pour objet de prou-

ver que le Miniſtre de la Marine s'étoit rendu coupable de malverſation. Celle de M. Fox, à la Chambre des Communes, tendoit à peu près au même but ; quoi qu'en termes plus ménagés, il établit que la négligence, pour ne pas dire l'infidélité du premier Lord de l'Amirauté, avoit mis la Grande-Bretagne à deux doigts de ſa perte. M. Temple Lutrell, qui le premier avoit accuſé Lord Sandwich d'avoir diſtrait les deniers de l'Etat, pour bien diſcuter cette motion, conſidéra les moyens qu'avoit eu le noble Lord d'entretenir & d'augmenter la Marine, examina l'uſage qu'il avoit fait de ces moyens, compara ſon adminiſtration avec celle de ſes prédéceſſeurs, & ſes déclarations faites au Parlement, avec l'état actuel de la Marine royale. Suivant les calculs de M. Lutrell, pendant les quatre dernieres années de l'adminiſtration de Lord Hawke, les ſommes accordées annuellement pour l'entretien de cette Marine, n'excédèrent pas un million cinq cens cinquante mille livres ſterling. Il faut pourtant excepter l'année

1779.

1779. 1770, qui fut néceſſairement plus diſpendieuſe que les autres, à cauſe des préparatifs de guerre contre l'Eſpagne, des treize mille Matelots levés au-delà du nombre voté par le Parlement, & de l'équipement des nouvelles eſcadres. Au commencement de Janvier 1771, le Comte de Sandwich ſuccéda à Lord Hawke; il trouva vingt-huit mille tant Matelots que Soldats de Marine, quatre-vingt-un vaiſſeaux de ligne parfaitement équipés, & les arſénaux complettement fournis de leurs divers approviſionnemens; mais quinze jours s'étoient à peine écoulés depuis la promotion de Lord Sandwick, que le Prince Maſſerano & Lord Rochfort ſignèrent à Londres la convention qui rendoit tous ces préparatifs inutiles. C'étoit le moment de diminuer les dépenſes de la Marine; mais comme le Parlement venoit de voter quarante mille Matelots, ſur le pied de quatre livres ſterling par mois pour chaque tête, le bureau du Tréſor & celui de l'Amirauté ne jugèrent pas à propos d'épargner les deniers publics; dès la

premiere année de l'adminiſtration du noble Comte, la caiſſe du Tréſor verſa dans celle de l'Amirauté une ſomme de deux millions huit cens quatre-vingt mille livres ſterling. Si l'on conſulte les Journaux de 1770 & de 1771, l'état des dépenſes de la Marine prouvera que de cette ſomme énorme, il n'y eut pas un ſchelling d'employé à la liquidation des dettes contractées par Lord Hawke en 1770; & à cette époque, les arſénaux, les magaſins, & la Marine en général, ſe trouvoient dans un état infiniment ſupérieur à tout ce que l'hiſtoire de la Marine angloiſe offre de plus floriſſant. Dans les trois années antérieures aux troubles ſurvenus en Amérique, les ſommes votées pour l'entretien de la Marine, excédoient de beaucoup ce qu'on devoit accorder en tems de paix; & les dettes s'accumulèrent en proportion de la profuſion des ſommes votées! Depuis cette époque, il eſt impoſſible de calculer avec la même préciſion; mais on ne peut nier que le Parlement n'ait accordé les ſommes demandées pour

1779.

1779. le ſervice de la Marine. Ont-elles été fidèlement employées à leur deſtination ? Non, répondit M. Temple Lutrell; & pour le prouver, il entra dans un dédale de calculs & de citations où nous craindrions de nous perdre. Pluſieurs autres Membres appuyèrent la motion qui tendoit à faire nommer un ſucceſſeur à Lord Sandwich. L'Amiral Keppel déclara qu'il n'accepteroit aucun commandement, tant que le noble Lord préſideroit au bureau de l'Amirauté.

L'Amiral Keppel lui reproche ſa négligence & ſes lenteurs dans les préparatifs de la derniere campagne.

Cet Amiral étoit plus inſtruit qu'un autre des torts de Lord Sandwich, & s'il n'avoit pas à lui reprocher des malverſations qui ne furent jamais bien prouvées, il pouvoit du moins l'accuſer de négligence & de lenteur dans les préparatifs de la derniere campagne. Peu s'en étoit fallu qu'elles n'euſſent compromis ſa gloire & celle de la Marine angloiſe; pour ne plus courir le même riſque, il demanda l'expulſion du premier Lord de l'Amirauté. Son intérêt & celui de l'Angleterre, l'autoriſoient à mettre cette condition aux ſervices

qu'il brûloit de rendre à la patrie, dès qu'il auroit triomphé des imputations téméraires de Sir Hugh Pallifer. Le procès de ces deux Amiraux étoit enfin au moment d'être jugé dans un Confeil de guerre. Voici le précis très-fuccinct de cette grande querelle, qui fut pour l'Angleterre un objet d'intérêt national, & dont l'Europe entiere attendoit la décifion avec la plus grande impatience. 1779.

Procès de cet Amiral & de Sir Hugh Pallifer.

On fe rappelle que fur le vu de l'accufation intentée contre l'Amiral Keppel, l'Amirauté avoit ordonné une enquête & la tenue d'un Confeil de Guerre. En conféquence de cet ordre, le 7 Janvier de cette année, fur les neuf heures du matin, l'Amiral Pye, comme Préfident du Confeil, hiffa fon pavillon à bord du *Britannia*. Un quart-d'heure après, le pavillon d'union fut hiffé fur les haubans d'artimon à babord ; c'étoit le fignal du Confeil de Guerre ; & en même tems l'étendard royal fut arboré fur les haubans d'artimon à ftribord, ce qui annonçoit qu'un Amiral alloit être jugé dans ce

1779. Conſeil. A dix heures le *Britannia* tira un coup de canon, & le pavillon de beaupré fut hiſſé au petit mât de hune, ſignal pour tous les Amiraux & les Capitaines de ſe rendre à bord de ce vaiſſeau. Ils s'y rendirent à dix heures & demie. Alors on appella par leurs noms les treize Amiraux & Capitaines les plus anciens, & ces treize Officiers conſtituèrent la Cour. Les Membres du Conſeil de Guerre ayant prêté ſerment, s'ajournèrent à l'hôtel du Gouverneur de Ports-Mouth, où s'étant aſſemblés, ils entendirent la lecture de l'accuſation intentée contre l'Amiral Keppel, & dont voici les principaux chefs.

Principaux chefs de l'accuſation intentée contre l'Amiral.

1°. Que dans la matinée du 27 Juillet 1778, cet Amiral commandant une flotte de trente vaiſſeaux de ligne, & ſe trouvant en préſence d'une flotte françoiſe d'égale force, il n'a pas fait les préparatifs néceſſaires pour le combat; que ſa flotte étant déjà diſperſée, il a fait ſignal pour que les vaiſſeaux du Vice-Amiral de l'eſcadre bleue chaſſaſſent au vent, ce qui a aug-

menté le défordre, & n'a pas empêché l'Amiral de s'avancer vers l'ennemi & de donner le fignal pour le combat. Que la flotte françoife étoit alors formée en ligne régulière de bataille, & que tous fes mouvemens annonçoient le deffein de combattre, ce qu'elle exécuta fans qu'il fut poffible d'engager une affaire générale. De cette conduite indigne d'un Amiral, il réfulta la plus grande confufion; plufieurs vaiffeaux ne prirent aucune part à ce combat; d'autres firent feu fur la flotte britannique, & le Vice-Amiral de l'efcadre bleue fut laiffé feul & dut combattre fans appui. 1779.

2°. Que les divifions de l'avant-garde & du centre de la flotte britannique ayant dépaffé l'arriere-garde françoife, l'Amiral ne vira pas de bord fur le champ pour doubler l'ennemi avec ces deux divifions, qu'il ne les raffembla pas de manière à pouvoir renouveller le combat; qu'au contraire il fe porta à une grande diftance de l'ennemi, avant qu'il virât vent arriere pour l'approcher une fe-

1779. conde fois, laissant ainsi le Vice-Amiral de l'escadre bleue en danger d'être coupé au premier moment.

3°. Que le Vice-Amiral de l'escadre bleue se trouvant dans les eaux de l'ennemi, & attendant que l'Amiral avançât avec tous ses vaisseaux, l'Amiral n'avança point, mais diminua de voiles & baissa le signal du combat; que dans ce moment ni dans aucun autre tems, il n'a point rassemblé les vaisseaux pour renouveller l'attaque, comme il le pouvoit, vu particulièrement que le Vice-Amiral de l'escadre rouge, dont la division avoit reçu peu de dommage, se trouvoit alors au vent, pouvoit virer vent arrière, & attaquer n'importe quelle partie de la flotte françoise, si l'on n'eût pas baissé le signal du combat, ou si l'Amiral Keppel eût fait usage du signal indiqué par l'article XXXI des instructions relatives aux combats sur mer. Ce signal, propre à la circonstance, eût fait renouveller le combat avec avantage, après que la flotte françoise avoit été battue,

& que ſa ligne avoit été forcée & miſe en déſordre ; dans ſa 1779.
poſition l'Amiral n'a pas fait ce qui étoit en ſon pouvoir, pour enlever, couler bas, brûler ou détruire la flotte françoiſe, qui avoit attaqué la flotte britannique.

4°. Qu'au lieu d'avancer pour renouveller le combat, comme il eût dû le faire, l'Amiral vira vent arrière, gouverna directement en s'éloignant de l'ennemi, ce qui lui donna l'occaſion de ſe rallier ſans être moleſté, de ſe former de nouveau en ligne de bataille, & de pourſuivre la flotte angloiſe ; manœuvre déshonorante pour le pavillon britannique, qui avoit l'air d'une retraite forcé, & qui fournit à l'Amiral françois un prétexte pour réclamer la victoire & publier que la flotte britannique avoit pris la fuite, qu'il l'avoit pourſuivie avec la flotte françoiſe & lui avoit offert le combat.

5°. Que dans la matinée du 28 Juillet, on s'apperçut que la flotte françoiſe, à l'exception de trois vaiſſeaux, ne gardoit plus la poſi-

1779. tion de la veille, & qu'au lieu de la pourſuivre dans ſa fuite & de donner la chaſſe aux trois vaiſſeaux qui la ſuivoient, l'Amiral avoit fait prendre à la flotte angloiſe une route directement oppoſée à celle de l'ennemi. Ainſi par ces traits de mauvaiſe conduite & de négligence, on a perdu l'occaſion de rendre à l'Etat un ſervice eſſentiel, & l'honneur de la Marine angloiſe a été flétri.

Les témoins ſont entendus.

Après avoir entendu la lecture de ces différens chefs, l'Amiral Keppel requit qu'il fût ordonné aux maîtres des vaiſſeaux de délivrer à la Cour leurs livres de loc, & que ces journaux reſtaſſent ſur la table, afin que chaque Membre du Conſeil de Guerre put en prendre communication. Enſuite la Cour s'ajourna pour le lendemain matin, jour auquel on commença l'examen des témoins. L'inſtruction de ce fameux procès occupa le Conſeil de Guerre pendant plus d'un mois; on n'entreprendra point d'en ſuivre la marche, & d'extraire ces longues ſéances qui ne ſont guères que des répétitions les unes des autres.

autres; il ſuffira d'obſerver que dans ces interrogatoires ſi multipliés & ſi faſtidieux, le ſeul maître du *Robuſte*, & les ſeuls Officiers du *Formidable*, répondirent favorablement aux queſtions de Sir Hugh Palliſer; mais le premier étoit une créature du Vice-Amiral, & le Capitaine Buzeley & ſon premier Lieutenant James Kinnear, étoient ſubordonnés au Commandant de l'eſcadre bleue, ainſi que les deux autres Lieutenans, Hill & Waller, dont les dépoſitions furent au moins très-ſuſpectes de complaiſance & de partialité. Tous les autres témoins déposèrent en faveur de l'Amiral Keppel. Cependant Lord Mulgrave, Capitaine du *Courageux*, n'ôſa répondre poſitivement à la queſtion de l'Amiral Montagu, qui lui demanda s'il étoit de ſa connoiſſance perſonnelle que l'Amiral Keppel eut rempli négligemment ſon devoir, ainſi que le portoit l'accuſation. Il dit qu'il étoit venu pour dépoſer, & non pour juger; & ſe voyant preſſé de répondre plus catégoriquement: « Si » j'entends ma langue, ajouta-t-il,

1779.

1779. » j'ai parfaitement compris le ſens » de la queſtion ; qui dit négli- » gence en pareil cas, dit crime ; » un ſeul Membre du Conſeil n'eſt » pas en droit de me faire expli- » quer ſur un point auſſi délicat, » & le ſerment que j'ai prêté ne » m'impoſe pas cette obligation. » D'ailleurs, il m'eſt arrivé quel- » quefois de penſer que l'Amiral » Keppel avoit tort, & en y ré- » fléchiſſant mieux, de trouver en- » ſuite qu'il avoit raiſon. La Cour » me preſſera-t-elle encore de » communiquer à cet égard mon » opinion qui peut changer au pre- » mier moment ».

En éludant la queſtion de l'Amiral Montagu, l'intention de Lord Mulgrave étoit de ne ſe compromettre ni avec Keppel, ni avec Palliſer. Mais ces ménagemens devenoient inutiles ; toute l'Angleterre étoit déjà du parti de l'accuſé, & les viles manœuvres employées dans cette affaire, avoient éclairé le Conſeil ſur les motifs odieux de l'accuſateur. Dans l'examen des livres de loc, on en trouva pluſieurs de falſifiés, &

quelques-uns, dont on avoit arraché des feuillets. Cette fraude indigne de Keppel fut généralement imputée à ſon adverſaire. Quoi qu'il en ſoit, la partie de cette procédure relative à l'accuſation, ſe termina dans la ſéance du 29 Janvier. Palliſer avoit demandé la permiſſion d'en faire la clôture en liſant un diſcours apologétique de ſa conduite. Cette grace ne lui fut point accordée, & l'on s'ajourna pour entendre la défenſe de l'Amiral Keppel. Cette pièce éloquente & bien raiſonnée, eſt un chef d'œuvre de modération & de bonne foi dans tout ce qui a trait au procès des deux Amiraux; mais on y deſireroit plus d'exactitude & de véracité dans quelques détails relatifs au combat d'Oueſſant. Quoi qu'il en ſoit, voici le préambule de cette belle défenſe, où l'Amiral Keppel s'exprime avec l'énergique ſimplicité qui convient à l'innocence outragée.

1779.

» MONSIEUR, (en s'adreſſant » au Préſident) après quarante ans » employés au ſervice de ma pa- » trie, je ne m'attendois pas à me

Préambule de la défenſe de Keppel.

1779. Suite du préambule.

» voir cité devant un Conseil de » Guerre, pour y répondre à des » accusations de mauvaise condui- » te, de négligence & de flétris- » sure par moi imprimée sur l'hon- » neur de la Marine angloise ; tels » sont les différens chefs avancés » par mon accusateur, & sur les- » quels la Cour doit prononcer. » Avant que de me citer à ce Tri- » bunal, il eût sans doute été plus » honnête de ne point dissimuler » avec moi, d'écarter les démons- » trations de la bienveillance, de » se dépouiller, en un mot, des » apparences de l'amitié, quand » on étoit mon ennemi dans le fond » de l'ame, & que bientôt on al- » loit être mon délateur. Au » reste, Monsieur, cette mauvaise » conduite, cette négligence cri- » minelle, cette tache imprimée à » notre Marine, n'ont point em- » pêché Sir Hugh Pallifer de faire » voile une seconde fois avec l'hom- » me qui avoit trahi son pays ; il y » a plus, tout le tems que nous » avons été à terre, non-seulement « il a entretenu avec moi les cor- » respondances de l'amitié ; il a

» même approuvé par des lettres
» ce qu'il condamne aujourd'hui,
» & donné des éloges à cette même
» négligence qu'il a dénoncée de-
» puis. Je n'étois pas, il faut en
» convenir, préparé à cette démar-
» che de mon accusateur par sa
» conduite antérieure, & je n'avois
» aucune raison de supposer que
» l'Etat inculpoit la mienne.

1779.

Suite du préambule.

« A mon retour, Sa Majesté me
» reçut avec des applaudissemens
» marqués; & le premier Lord de
» l'Amirauté lui-même applaudit,
» avec toutes les apparences de la
» sincérité, au zèle que j'avois té-
» moigné pour le service: tout cela
» n'empêchoit pas qu'il ne se tra-
» mât dès-lors un complot contre
» ma vie. Sans que j'en eusse reçu
» le plus léger avis, cinq chefs
» d'accusation furent produits con-
» contre moi par Sir Hugh Palli-
» ser, qui, malheureusement pour
» sa cause, étoit prévenu lui-mê-
» me d'une accusation de désobéis-
» sance aux ordres, dans le moment
» où il m'accusoit de négligence!
» C'étoit, il faut en convenir, une
» maniere assez ingénieuse de pren-

1779. Suite du préambule.

» dre les devans ſur moi ; une ac-
» cuſation intentée contre un Com-
» mandant en chef, étoit faite pour
» diſtraire l'attention du public
» ſur la conduite d'un Officier in-
» férieur. Avant que l'inſtruction de
» mon procès commençât, je ſup-
» poſois à mon accuſateur quelque
» raiſon pour ſe conduire comme
» il l'a fait ; mais d'après la dépoſi-
» tion même des témoins les mieux
» diſpoſés à juſtifier ſa conduite
» dans la journée du 27 Juillet,
» je m'apperçois de mon erreur ; le
» cours de l'inſtruction a laiſſé Sir
» Hugh Palliſer ſans excuſe; & main-
» tenant on remarque en lui les
» ſymptômes qu'il plaira toujours
» à Dieu d'imprimer ſur le front
» des accuſateurs de l'innocence.

» Je déſirerois, Monſieur, que
» la Cour voulût bien conſidérer
» que dans les grandes opérations
» navales & militaires, les diverſes
» manœuvres peuvent avoir une
» apparence étrange aux yeux d'un
» obſervateur mal inſtruit des in-
» tentions de celui qui les ordonne.
» On a appellé des maîtres d'équi-
» page pour donner leur opinion

» ſur les départemens ſupérieurs du » commandement; il eût fallu s'ap» puyer d'autorités plus élevés, elles » ne ſont pas rares; j'ai la ſatisfac» tion de pouvoir déclarer que ja» mais Nation n'a été ſervie par des » Officiers de mer plus braves & » plus habiles que ceux dont l'An» gleterre s'enorgueillit actuelle» ment. A l'égard de cette Cour, » je vous ſupplie, Meſſieurs, qui » la compoſez, de vous rappeller » qu'elle eſt une Cour d'honneur » auſſi bien que de juſtice; que vous » y ſiégez en cette double qualité, » & que je parois devant vous, non » dans l'unique vue de ſauver ma » vie, mais rempli d'un objet bien » plus important, celui de laver ma » réputation.

1779. Suite du préambule.

» Mon accuſateur s'eſt fait les » idées les plus fauſſes des obliga» tions d'un Commandant en chef; » mieux inſtruit, il eût donné à ſon » accuſation une forme plus adroite. » Dans un engagement général, les » Officiers ſubordonnés ſont ou » doivent être trop occupés de leur » devoir, pour obſerver les manœu» vres des autres, & à peine eſt-il

1779. Suite du préambule.

» possible qu'un même objet s'y » présente sous un même aspect » aux Commandans de deux vaisseaux différens ; l'inégalité des » distances & des positions, les nua- » ges ou la fumée interceptent ou » changent le point de vue. De-là » vient la différence qui se remarque » dans l'opinion des Officiers sur » telle ou telle autre manœuvre, » sans que leur jugement soit sou- » mis à l'influence d'une partialité » volontaire. Ai-je conçu les objets » tels qu'ils étoient? Les ai-je vus » avec les yeux de l'expérience, ou » d'une manière indigne d'un Com- » mandant, comme il plaît à mon » accusateur de l'avancer? Tous ces » points sont encore à décider; mais » j'ôse le dire, ce que Sir Hugh » Palliser impute à ma négligence, » étoit l'effet de la délibération & » du choix. J'ajouterai que lorsque » je mis à la voile, je n'étois point » limité dans mes pouvoirs ; on lais- » soit à ma discrétion d'agir comme » je le jugerois convenable, pour le » bien du service. J'ai manœuvré, » j'ai combattu, toujours de mon » mieux. Si mes talens n'étoient

1779.

Suite du préambule.

» pas proportionnés à l'importance
» du commandement, j'ai la ſatiſ-
» faction de penſer que je ne l'ai
» point ſollicité, que je n'ai pas traité
» pour l'obtenir. Il y a plus de deux
» ans, qu'au mois de Novembre
» 1776, je reçus du premier Lord
» de l'Amirauté une lettre dans la-
» quelle il obſervoit que, vu les
» mouvemens des Cours étrangè-
» res, il pourroit devenir néceſ-
» ſaire de préparer une flotte d'ob-
» ſervation ; ma réponſe à cette
» lettre fut que j'étois prêt à rece-
» voir de Sa Majeſté les ordres, dont
» elle daigneroit m'honorer. Je n'en-
» tendis plus parler de rien juſqu'au
» mois de Mars 1778, époque à la-
» quelle j'obtins deux ou trois au-
» diences de Sa Majeſté ; je lui dis
» que je n'avois aucune liaiſon avec
» ſes Miniſtres ; mais que je plaçois
» ma confiance dans ſa protection &
» dans ſon zèle pour le bien public.
» Dans tout cela il n'entroit point
» de vues ambitieuſes ou baſſement
» intéreſſées ; je n'y gagnois rien, je
» cédois ſeulement au déſir qui me
» preſſoit de ſervir ma patrie. Il y
» a plus, ce ne fut qu'avec répu-

1779.

Suite du préambule.

» gnance que j'acceptai le com-
» mandement en chef ; je craignois
» de n'être pas ſoutenu par le Gou-
» vernement. Plus le commande-
« ment étoit éminent, plus ma ré-
» putation étoit expoſée ; je pré-
» voyois que s'il m'arrivoit quelques
» revers de fortune, on ne man-
» queroit pas de me les imputer
» comme des crimes. Pendant qua-
« rante ans de ſervice je n'avois reçu
» aucune faveur particulière de la
» Couronne ; ſeulement dans les
» tems de danger public, j'avois
» été honoré de la confiance de
» mon Souverain. On n'avoit en-
» core déféré ni mon inſuffiſance,
» ni mon inconduite ; ſans doute
» que mon accuſateur étoit dès-
» lors inſtruit de mon incapacité,
» & il paroît étrange que dans
» ce cas, il ait pris ſur lui de m'ap-
» porter le meſſage qui me char-
» geoit du commandement de la
» flotte, & qu'en me l'annonçant, il
» ait témoigné la plus vive ſatisfac-
» tion : il exiſtoit alors ou il n'exiſ-
» toit pas de raiſon de ſe défier de
» mes talens ; s'il en exiſtoit, com-
» ment Sir Hugh a-t-il pu deſirer

» de me voir accepter un commandement dont j'étois incapable ? Et s'il n'en exiſtoit pas il y a ſeize mois, depuis ce tems ai-je donné quelque ſujet de les révoquer en doute ?

1779. Suite du préambule.

» A mon retour de l'expédition, je ne me ſuis plaint de rien ; j'ai même fait tout ce qui a dépendu de moi pour prévenir l'éclat des murmures ; je me ſuis ouvert au premier Lord de l'Amirauté comme je l'euſſe fait avec mon ami : cela pouvoit être imprudent & dangereux ; mais je ſuis naturellement ſans défiance, & je ne m'attendois pas aux piéges où l'on devoit chercher à me prendre ſur l'autorité de mes paroles.

» On m'avoit dit au mois de Mars 1778, que la grande flotte de Ports-Mouth n'attendoit que moi pour mettre à la voile ; je m'y rendis auſſiôt, & ne trouvai que ſix vaiſſeaux prêts, encore étoient-ils d'une *condition* à ne point ſoutenir l'examen d'un homme de mer. Enfin, j'appareillai le 30 Juin avec vingt vaiſſeaux de ligne équipés à la hâte. Je rencontrai

1779.

Suite du préambule.

» heureuſement la Belle-Poule & » quelques-autres frégates fran- » çoiſes, à bord deſquelles il ſe » trouva des lettres & des papiers » qui ont été d'un ſervice impor- » tant à l'Etat. A la vue de ces » frégates, j'avois balançé quelque » tems ſur le parti que je devois pren- » dre. Si, d'une part, l'incident étoit » favorable à l'Angleterre, de l'au- » tre je craignois les conſéquences » de ces premieres hoſtilités contre » la France, & qu'on ne mît ſur » mon compte la guerre qui pou- » voit en réſulter. C'eſt ce qui peut » encore arriver; car au moment » où je parle, ma conduite n'a reçu « à cet égard, ni approbation ni » cenſure; on peut réſerver cette » circonſtance pour fournir contre » moi un nouveau ſujet d'accuſa- » tion. Lorſque je fis voile avec » vingt vaiſſeaux de ligne, une flot- » te françoiſe de trente-deux vaiſ- » ſeaux, ſans y comprendre les fré- » gates, mouilloit dans les eaux de » Breſt. Devois-je chercher à com- » battre une force ſupérieure? Je » ſais ce que des hommes & des » vaiſſeaux peuvent faire; ſi la flot-

» te que je commandois étoit dé-
» truite, les François reſtoient maî-
» tres de la mer. Je me vis donc
» obligé de tourner le dos à la
» France, je quittai ma ſtation, &
« jamais le courage d'un Anglois
» ne fut mis à une plus cruelle
» épreuve.

1779.

Suite du préambule.

» On me permit de faire voile
» une ſeconde fois, & je partis ſans
» avoir reçu ni louange, ni blâme
» au ſujet de ma conduite. Ce dé-
» couragement ne m'affecta pas
» d'une certaine maniere; je n'étois
» occupé que des moyens de re-
» mettre en mer le plutôt poſſible;
» mais à mon retour, je fus étran-
» gement ſurpris de me voir accuſé
» de lâcheté & menacé du ſort de
» l'Amiral *Byng*.

» Au commencement de Juillet,
» j'appareillai avec trente vaiſſeaux
» de ligne, & la flotte de Breſt ap-
» pareilla avec trente-deux. Lorſ-
» que les deux armées furent en
» vue l'une de l'autre, les François
» durent s'étonner de me trouver
» ſi fort. Mon intention n'eſt pas
» de haſarder la plus légere impu-
» tation ſur le courage de leur Ami-

1779. Suite du préambule.

» ral que je crois un très-brave » homme ; mais il fut en son pouvoir de m'attaquer pendant quatre » jours, & il évita constamment » le combat ; j'étois d'autant plus » déterminé à l'y forcer, que je le » croyois au moment de recevoir » quelque renfort considérable, & » que nos flottes des Indes pouvoient être interceptées, & leurs » convois traversés. Qu'il me soit » permis de rappeller que sous le » règne de Guillaume, le brave » Amiral *Russel* fut deux mois en » vue d'une flotte françoise, sans » pouvoir l'engager au combat. Il » n'est donc pas extraordinaire que » j'aye tenu la même position quatre jours, avant d'en venir à une » action. Si le vent n'eut changé le » 27, je n'aurois pu sans doute engager les François à combattre » ce jour-là.

» Quoique j'aye combattu, & » j'ôse dire battu mon ennemi (1) le

(1) Il est singulier que l'Amiral Keppel, obligé de prouver que la plupart de ses vaisseaux étoient désemparés, & qu'une

» 27 Juillet, quoique je l'aye réduit » à chercher un asyle dans son port, » il est pourtant vrai que cet avan- » tage n'a répondu en aucune ma- » niere à mes desirs. J'ai forcé de voi- » les pour renouveller l'attaque: les » témoins que je produirai expli- » queront pourquoi je n'ai pas rem- » pli mon dessein. Il est certain que » j'aurois pu chasser les trois vais- » seaux qu'on découvrit dans la » matinée du 28 Juillet, mais avec si » peu d'apparence de succès, que » je préférai de retourner à Ply- « mouth avec ma flotte désempa- » rée, pour me mettre en état de » reparoître en mer; cependant je » n'oubliai pas de laisser deux vais- » seaux en croisiere pour la protec- » tion de nos flottes marchandes, » qui, Dieu merci, sont toutes ar- » rivées sauves.

1779. Suite du préambule.

» A mon retour, j'évitai soigneu- » sement de prononcer un mot de » plainte ; cela pouvoit suspendre » nos opérations navales qu'il étoit

de ses divisions n'avoit pu le suivre, dise au milieu de tous ces aveux : *j'ai combattu & battu mon ennemi.*

1779. Suite du préambule.

» important de continuer. Je ne de» vois pas m'occuper de Conseils » de Guerre, lorsqu'on avoit de plus » grands objets en vue.

» La *seconde édition* du livre de » loc du *Formidable*, paroît avoir » été plutôt fabriquée pour discul» per mon accusateur, que pour » m'inculper moi-même; je passe» rai donc par-dessus, & je permets » à l'accusateur d'en tirer le meilleur » parti qu'il pourra; mais je ne puis » être aussi civil à l'égard des alté» rations & des additions faites au » livre de loc du *Robust*; la con» duite du Capitaine Hood a dû » frapper d'étonnement les Mem» bres de ce conseil.

» On a cru, Monsieur, tirer » un grand avantage de ma lettre à » l'Amirauté; il s'y trouve un pas» sage d'où il résulte que j'ai ap« prouvé indistinctement la con» duite de tous les Officiers de la » flotte: la Cour voudra bien ob» server que je ne devois pas infor» mer l'Europe entiere qu'un Vice» Amiral sous mes ordres, s'étoit » rendu coupable de désobéissance, » tant qu'il a paru possible qu'il justi-

» fiât ſa conduite. Quant aux Conſeils de Guerre, celui-ci ne peut avoir qu'un très-mauvais effet, & dégoûter tout Officier d'accepter la commiſſion de Commandant en chef.

1779. Suite du préambule.

» Ayant fait mention de mes lettres, j'obſerverai que celle du 30 Juillet, a été pour moi une tâche infiniment déſagréable ; au reſte ſi j'écris mal, je me flatte que je me ſuis bien battu ».

Après ce début, l'Amiral demanda que le Juge-Avocat fit lecture des chefs d'accuſation, & il y répondit article par article, toujours de la maniere la plus triomphante. L'interrogatoire des témoins produits par l'accuſé, confirma tout ce qu'il avoit déclaré dans ſa réplique. Sept ſéances furent employées à cet interrogatoire, qui fut plutôt une apologie qu'un examen de la conduite de l'Amiral. Dans celle du lundi 8 Février, il notifia qu'il n'avoit plus de témoins à produire, & le Conſeil s'ajourna au lendemain pour entendre la lecture des dépoſitions. Enfin, le 11 du même mois, George

1779. Jackſon, Juge-Avocat, prononça au nom du Préſident, la Sentence que voici.

Sentence du Conſeil de Guerre.

» La Cour, en vertu d'un » ordre des Lords-Commiſſaires de » l'Amirauté, en date du 31 Dé- » cembre 1778, & adreſſé à Sir » *Thomas Pye*, a procédé à l'exa- » men de l'accuſation intentée par » le Vice-Amiral Sir *Hugh Palli-* » *ſer*, contre l'honorable Amiral » *Auguſtus Keppel*, à raiſon » de mauvaiſe conduite & de né- » gligence de la part dudit Ami- » ral, à remplir ſon devoir les 27 » & 28 Juillet 1778, en diverſes » occaſions mentionnées dans un » papier annexé audit ordre. Ayant » inſtruit, en conſéquence, le pro- » cès dudit Amiral, ayant entendu » les témoins & la défenſe du pri- » ſonnier, conſidéré le tout mure- » ment & ſérieuſement, la Cour » eſt d'opinion que l'accuſation eſt » malicieuſe & mal fondée, vu qu'il » a paru que, dans les deux jour- » nées dont elle fait mention, loin » d'avoir, par mauvaiſe conduite » ou négligence dans le devoir, » perdu l'occaſion de rendre un ſer-

1779.

» vice essentiel à l'Etat, & flétri » en conséquence l'honneur de la » marine angloise, ledit Amiral » s'est conduit comme il convenoit » que le fit un Officier judicieux, » brave & expérimenté.

» En conséquence la Cour dé» charge unanimement & honora» blement ledit Amiral *Augustus* » *Keppel*, des différens chefs con» tenus dans l'accusation intentée » contre lui ; & conséquemment, » par la présente Sentence, IL EST » PLEINEMENT ET HONORABLE» MENT DÉCHARGÉ ».

Alors le Président adressa le discours suivant à l'Amiral en lui présentant son épée.

» AMIRAL KEPPEL, la Cour » que j'ai l'honneur de présider, » m'ordonne de vous rendre votre » épée, & de vous féliciter de ce » qu'elle vous est rendue si hono» rablement ; elle espere qu'avant » peu vous en ferez encore un no» ble usage pour la défense de la » patrie ».

Triomphe de Keppel, Hommages publics rendus à cet Amiral.

Tandis que ces choses se passoient dans l'hôtel du Gouverneur, une multitude immense en assié-

geoit les avenus; & dès que le mot
1779. *honorablement déchargé* ſe fit entendre au dehors, la ſatisfaction publique ſe manifeſta par des acclamations répétées; la voix du canon fit retentir au loin cette heureuſe nouvelle, & chaque vaiſſeau qui mouilloit dans la rade de *Spithead*, ſalua l'Amiral par dix-neuf volées. Sa ſortie de l'hôtel du Gouverneur fut un véritable triomphe. Dès qu'il parut, une troupe nombreuſe de Muſiciens qui l'attendoit à la porte ſe mit en mouvement pour l'accompagner chez lui. Il s'y rendit entouré des plus grands Seigneurs d'Angleterre, parmi leſquels on diſtinguoit Son Alteſſe Royale le Duc de Cumberland. Tout le monde étoit découvert, & chacun portoit à ſon chapeau qu'il tenoit à la main, une cocarde bleu-céleſte, ſur laquelle le nom de *Keppel* étoit tracé en caracteres d'or. Rentré dans ſon hôtel, l'Amiral crut devoir à l'empreſſement du Peuple, de ſe montrer ſur ſon balcon; il s'y tint quelques minutes avec le Duc de *Cumberland* & Sir *Robert Harland*. Il reçut enſuite les com-

plimens de la Nobleſſe & de la Marine ; mais au milieu de tous ces hommages, ſa joie n'étoit point complette, lorſqu'il ſongeoit au danger qui menaçoit ſes braves camarades, tant que leur honneur ſeroit ainſi livré au caprice, à l'envie, à la noirceur du premier ſubalterne qui voudroit y porter atteinte. La Sentence du Conſeil de Guerre fut reçue à Londres avec le même enthouſiaſme qu'à Ports-Mouth. Il y eut le même ſoir une illumination générale, dont perſonne ne put ſe diſpenſer, car le Peuple ſe diſperſant dans tous les quartiers de la Ville, y fit ſelon ſon uſage, la police à coups de pierres. Dans ſon délire il ſe permit de fracaſſer les fenêtres de la maiſon de Sir Hugh Palliſer, parce qu'elles n'étoient point illuminées, & peu s'en fallut que cette maiſon ne fut démolie ſur le champ ; mais les gardes du Roi s'opposèrent à cette violence, ce qui ne put ſe faire ſans arrêter un grand nombre de ces perturbateurs.

1779.

Le Corps Municipal de la Cité rendit en cette occaſion un hom-

1779. mage plus décent & plus flatteur à l'innocence de l'Amiral, & prit la résolution de lui faire présenter ses remerciemens, sur la bonne conduite qu'il avoit tenue dans l'affaire d'Ouessant. A ce premier acte de reconnoissance, la Cité ajouta l'offre honorable de l'associer aux priviléges de ses habitans; & le titre de Citoyen lui fut présenté dans une boîte de cœur de chêne, enrichie d'or. Les deux Chambres du Parlement crurent aussi devoir en cette circonstance un suffrage solemnel à l'Amiral victorieux des imputations téméraires de Sir Hugh Palliser, & le 18 Février, cet Amiral ayant repris sa place à la Chambre des Communes, l'Orateur lui adressa un long discours, dont voici la substance. « La Chambre est » convaincue de la sagesse de votre » conduite aux journées du 27 » & du 28 Juillet. Vous avez fait » le plus grand honneur & rendu » les services les plus signalés à la » nation, soit en donnant de la » protection & de la sûreté au » commerce de votre pays, soit en » le préservant de l'invasion qui

» le menaçoit. La Chambre ſe ré- 1779.
» jouit de voir qu'il exiſte encore
» au ſein de l'Angleterre un zèle
» & des talens égaux à ceux qui
» ont le plus illuſtré la patrie, &
» faits pour aſſurer ſa défenſe dans
» cette criſe alarmante ».

La Chambre des Pairs ne fut pas moins prodigue de louanges envers l'Amiral Keppel, & le Roi lui-même, à qui il fut préſenté le 19 Février, lui témoigna de l'affection & la plus grande eſtime de ſes talens & de ſon zèle pour le ſervice de l'Etat. A tant d'éloges, de complimens & d'honneurs, Keppel répondit comme il le devoit, en appellant au partage de ſa gloire les Officiers & les équipages de la flotte.

Honneur de Sir Hugh Palliſer entaché. Il ne peut ſe laver que dans un Conſeil de Guerre. Difficultés à ce ſujet.

La Sentence du Conſeil de Guerre imprimoit à l'honneur de Sir Hugh Palliſer une tache, dont il ne pouvoit ſe laver que dans un nouveau Conſeil. Pour ſe ſouſtraire aux premiers effets de l'indignation publique, il s'étoit vu forcé d'abandonner *incognito* la ville de Ports-Mouth, de fuir comme un proſcrit, & de prévenir une deſti-

1779. tution flétriſſante, en abdiquant ſa place de Commiſſaire de l'Amirauté, celle de Lieutenant-Gouverneur des troupes de la Marine, & ſon gouvernement de Scarboroug. C'étoit renoncer à de grands honneurs & ſe dépouiller d'une fortune immenſe ; mais cette retraite de Sir Hugh avoit l'air d'être volontaire, & pour ſatisfaire à la *vindicte* publique, il eût fallu congédier Palliſer, le déclarer incapable de ſervir l'Etat, lui ôter ſon pavillon, le priver du titre de Vice-Amiral, le ſeul titre honorable qui lui reſtât encore. Tel fut du moins l'avis de M. Fox, & de pluſieurs autres Membres de la Chambre des Communes. Cette affreuſe ſituation ne laiſſoit de reſſources à Palliſer que dans le nouveau Conſeil de Guerre qu'il ſollicita ; encore étoit-il douteux que cette épreuve dangereuſe pour ſa vie, lui ménageât une voie pour recouvrer l'honneur. L'inſtruction d'un nouveau procès, même en le déchargeant de toute imputation relative au combat d'*Oueſſant*, ne pouvoit annuller l'accuſation

ſation téméraire & malicieuſe qu'il avoit intentée contre ſon Officier ſupérieur. D'ailleurs, où trouver des témoins pour ou contre Sir *Hugh Palliſer?* La Marine entière s'étoit réunie en faveur de Keppel, &, comme l'obſerva l'Amiral Pigot, tous les témoins dont on avoit déjà les dépoſitions, étoient ſenſés incompétens pour un nouveau Conſeil de Guerre. Cependant M. Fox, ramené à des ſentimens de commiſération pour le Vice-Amiral, finit par retirer ſa motion, & le nouveau Conſeil de Guerre ne trouva plus d'obſtacles dans les objections de la Chambre des Communes. La Chambre des Pairs fut plus difficile à ramener. Le Duc de Richmond objectoit contre la nouvelle inſtruction du procès de Sir Hugh, que c'étoit une manœuvre du Miniſtere pour tromper la nation, en arrangeant une Sentence. Il s'appuya d'abord ſur le défaut d'accuſation ſpécifique antérieure au procès; & il en concluoit que cette inſtruction ne feroit que pour la forme. « Ce qui me confirme » dans cette idée, ajouta-t-il,

1779.

1779. » c'eſt que je ne puis me diſpen-
» ſer de regarder les Commiſſaires
» de l'Amirauté comme les inſti-
» gateurs du procès fait à l'Amiral
» Keppel ».

Le Comte de Sandwick étoit abſent, & le Lord-Chancelier trouva dans cette circonſtance même de quoi fonder le reproche d'indécence contre la motion du noble Duc. « Je ne vois pas, dit-il en
» finiſſant, que la colluſion entre
» le moins du monde dans l'inſ-
» truction du procès dont il s'agit;
» mais quelle que ſoit la poſition
» de Sir Hugh Palliſer, j'ôſe avouer
» la compaſſion qu'il m'inſpire, &
» j'eſpere que dans le cours de la
» nouvelle inſtruction, il ſera dé-
» montré que ſi la flotte angloiſe
» n'a pas réuſſi dans l'affaire du 27
» Juillet, on ne peut attribuer ce
» défaut de ſuccès qu'à des acci-
» dens inévitables ».

Nouveau Conſeil de Guerre.

Le Duc de Richmond conſentit enfin à retirer ſa motion, & il n'y eut plus d'oppoſans à la tenue du Conſeil de Guerre. Le Vice-Amiral Darby en fut nommé Préſident, & le lundi 12 Avril à huit heures

& demie du matin, on donna le signal pour que tous les Capitaines se rendissent à bord du *Sandwich*. Lorsque les treize Membres du Conseil eurent prêté serment, ils procédèrent à l'audition des témoins, parmi lesquels on distinguoit l'Amiral Keppel. Il fut le premier entendu, & son interrogatoire occupa trois séances. Il avoit témoigné la plus grande répugnance à paroître dans ce nouveau procès, & il n'y eut rien dans ses dépositions qui annonçât le ressentiment ou le desir de la vengeance. On remarqua la même impartialité dans les réponses de tous ceux qui déposèrent avant que Sir Hugh Palliser eût produit ses moyens de défense; mais ils ne l'en accusèrent pas moins unanimement d'avoir désobéi aux signaux du Commandant en chef. Sa défense prolixe & diffuse se réduisit à tout nier, à crier au mensonge & à la calomnie. Ses témoins furent entendus dans la séance du Samedi premier Mai, & l'on se doute bien que le Capitaine Bazeley, John Bickerson, Charpentier du *Formidable*, le sieur 1779.

Kinnear, & trois autres Lieutenans
1779. du même vaiſſeau, ne parurent pas ſur la ſcène avec l'intention de charger leur Amiral. L'objet de toutes leurs déclarations fut de prouver que Sir Hugh n'avoit point déſobéi, par là même qu'il étoit dans l'impuiſſance d'obéir. S'il falloit les en croire, le Formidable étoit, lors des ſignaux, la parfaite image d'un vaiſſeau naufragé. Mais dans cette ſuppoſition même, il reſtoit toujours contre l'accuſé, deux objections auxquelles il n'y avoit point de réponſes. Pourquoi Sir Hugh Palliſer n'avoit-il pas détaché un bateau pour informer le Commandant en chef de la ſituation où il ſe trouvoit? Pourquoi n'avoit-il pas tranſporté ſon pavillon à bord d'un vaiſſeau qui fut en état de manœuvrer? Le Vice-Amiral eſſaya de répondre à ces queſtions, dans un ſupplément à ſa défenſe; mais la Cour ne ſe paya point des ſubtilités qu'il employa pour ſe diſculper à cet égard, & malgré l'indulgence qui préſidoit à ce Conſeil de Guerre, elle crut devoir appuyer ſur une de ces ob-

jections dans la Sentence qu'elle rendit le Mercredi 5 Mai, & dont voici la traduction.

1779.

Sentence du Conseil de Guerre.

» Quoique très-exemplaire & » très-méritoire en beaucoup de » points, la conduite du Vice-Ami- » ral de la bleue, dans les journées » du 27 & 28 Juillet dernier, nous » a paru répréhensible en ce qu'il » n'a pas informé l'Amiral com- » mandant en chef, de l'état de » détresse où il se trouvoit; ce » qu'il pouvoit faire, soit par l'en- » tremise du *Fox*, soit par d'au- » tres moyens qu'il avoit en son » pouvoir.

» En conséquence, ne pensant » pas qu'il ait mérité d'être censuré » à d'autres égards, la Cour l'*ac-* » *quitte*, & il est par la présente » acquitté en conséquence ».

On s'attendoit à plus de rigueur de la part du Conseil de Guerre; cependant en *acquittant* le prison-nier, cette Sentence impliquoit une censure directe; elle ne l'*acquittoit* ni *unanimement*, ni *honorablement*. Le mot *absout* étoit le mot pro-pre, si on eût eu l'intention de la-ver entièrement le Vice-Amiral.

1779. La maniere, dont ſon épée lui fut rendue n'eut rien de plus flatteur. Le Préſident lui dit fort ſechement : *Monſieur, la Cour me charge de vous rendre votre épée.* Ainſi furent évanouies les eſpérances que Sir Hugh avoit peut-être conçues. Ce malheureux Officier reſta toujours *entaché* ; mais la Sentence du Conſeil de Guerre pouvoit être bien plus flétriſſante ; & pour courir les riſques d'un ſecond procès, il avoit fallu à Palliſer beaucoup de courage & d'intrépidité.

Enquête ſur la conduite de la guerre en Amérique. Les freres Howe ſont accuſés de négligence.

Cependant Sir Hugh conſerva ſon grade de Vice-Amiral, & Lord Sandwich continuoit de préſider au bureau de l'Amirauté ; c'eſt dire aſſez que l'Amiral Keppel ne devoit point commander la flotte de Ports-Mouth. Son refus avoit jeté la Cour dans un tel embarras, que pour lui trouver un ſucceſſeur, on ſongea quelque tems à rappeller l'Amiral Byron, & par conſéquent à négliger la guerre d'Amérique, pour s'occuper uniquement de la guerre d'Europe. Cette queſtion tant de fois agitée dans les Chambres du Parlement, s'étoit renouvellée à

l'occaſion de l'enquête ſur la conduite des Généraux dans les campagnes précédentes. A ſon retour de New-York, le Gouverneur Johnſtone avoit rendu compte à la Chambre des Communes, de l'état où il avoit laiſſé l'Amérique, & fait des obſervations d'où il réſultoit indirectement que les moyens de la réduire, étoient au pouvoir des freres Howe, s'ils avoient ſu profiter des circonſtances; que l'expédition dans les parties méridionales avoit néceſſité la capitulation de Sara-Toga; que celle de Penſylvanie étoit généralement regardée comme une meſure extravagante & ruineuſe; « mais, ajouta-» t-il, duſſé-je me tromper dans » cette maniere de voir, il eſt du » moins certain que la perte de » l'Amérique exige une enquête, » & je la demande comme Mem-» bre du Parlement ». Il n'eſt qu'un » moyen, dit William Howe, de » faire tomber ces aſſertions, c'eſt » de produire ma correſpondance » avec le Sécrétaire d'État au Dé-» partement de l'Amérique ». Tel 1779.

1779.

Le Général Burgoyne demande que la capitulation de Sara-Toga soit comprise dans l'enquête.

fut l'objet de sa motion, que seconda Lord Howe son frère.

Le Général Burgoyne se mit aussi sur les rangs ; il demanda que l'enquête fût générale, & qu'elle embrassât en entier la guerre d'Amérique, de maniere que la capitulation de Sara-Toga s'y trouvât comprise. On eut beau lui répondre comme on l'avoit toujours fait, que dans sa position il ne pouvoit être examiné ; il cria à l'injustice, selon son usage, & saisit cette occasion de récapituler encore toutes les circonstances de son expédition, l'ordre péremptoire qu'il avoit reçu de forcer son passage jusqu'à Albany, la nécessité de capituler, lorsqu'avec trois ou quatre mille hommes en état de combattre, il s'étoit vu enveloppé par vingt mille Américains. Lord George Germaine nia que les ordres eussent été péremptoires, & répondit avec beaucoup de force & de clarté à toutes les imputations du Général; mais en approuvant la motion en ce qu'elle avoit de relatif à l'administration, il la désapprouva dans les rapports qu'elle pouvoit avoir

avec la conduite irréprochable des honorables Commandans. 1779.

Cependant les pièces de ce nouveau procès étoient déjà sur la table ; & le Jeudi 29 Avril, la Chambre s'étant formée en comité d'enquête, Sir William Howe se leva & demanda que Lord Cornwallis fût appellé. L'interrogatoire de cet Officier commença l'enquête, & toutes ses réponses furent à la décharge des Commandans. A Lord Cornwallis succèderent le Major Général *Gray*, Sir *Edward Hammond* & le Colonel *Montresor*, Ingénieur en chef de l'armée de William Howe. Voici la substance de leurs dépositions.

Dépositions favorables aux freres Howe.

De tous les pays du monde, l'Amérique septentrionale est le moins favorable aux opérations de la guerre ; remplie de côteaux & de défilés, couverte de bois, coupée de rivières, à chaque pas elle présente de nouveaux obstacles. Dans un tel pays la guerre ne peut être qu'une guerre de postes ; & chaque poste doit être emporté par la supériorité du nombre, & chaque attaque expose né-

cessairement l'assaillant à des tra-
1779. vaux infinis, à beaucoup de hasards & de dangers.

Au mois de Mai 1777, la grande armée n'avoit ni marmites, ni cantines, ni tentes, articles essentiels pour conserver la santé du Soldat, & maintenir les troupes en de bonnes dispositions. C'étoit une assez bonne raison pour différer jusqu'au mois de Juin l'ouverture de la campagne, quand il ne seroit pas démontré d'ailleurs, que la saison convenable est celle où la terre se couvre de verdure.

Si au lieu de porter le théâtre de la guerre dans les parties méridionales, on l'eût porté sur les bords de la riviere d'Hudson, de deux choses l'une, ou Washington se seroit emparé des hauteurs avec des forces assez considérables pour fixer entierement l'attention de Sir William Howe, & l'empêcher de former sa jonction avec le Général Burgoyne; ou bien, en supposant que le Commandant en chef eût pu s'ouvrir le chemin d'*Albany*, les Rebelles étoient assez en force pour lui couper toute communi-

cation avec ses magasins, ses vivres, ses recrues & peut-être avec la riviere ; mais en admettant que Washington n'eût eu d'autre objet que d'empêcher la jonction, Sir William Howe auroit bien été forcé de diviser ses troupes, pour se rendre maître des deux côtés de la riviere d'Hudson ; car en laissant un des rivages à l'ennemi, il n'étoit plus possible de faire remonter les provisions nécessaires. D'un autre côté, diviser l'armée royale, c'étoit exposer chaque division à faire face à l'armée américaine. Porter la guerre sur les bancs de la riviere d'Hudson, étoit donc un parti dangereux sous quelque point de vue qu'on l'envisage ; la ruine de l'armée pouvoit en être le résultat, soit que Washington se fût emparé des hauteurs, soit qu'il eût pris possession d'un côté du rivage, soit qu'il se fût porté entre New-York & l'armée royale, soit enfin qu'il eût opposé de la résistance sur les hauteurs, en même tems qu'il interceptoit ses approvisionnemens sur la riviere. Ce Général avoit un des côtés de la riviere ouvert, il

1779.

pouvoit la paſſer au bac du Roi, fondre ſur le pays cultivé, en tirer toutes les proviſions dont il eût eu beſoin, tandis que l'armée angloiſe n'auroit eu pour elle que les fournitures précaires attendues de New-York. Tout conſidéré, ſi l'on pouvoit ſe promettre quelque ſuccès des opérations de la campagne, c'étoit en débarquant à la ſource de l'*Elke*, dans la *Cheſapeak-Bay*, & non pas dans la *Delawarre*. A *New-caſtle* les difficultés étoient inſurmontables, & plus haut la tentative étoit trop périlleuſe; l'armée auroit eu à braver le feu des galeres & des brûlots diſpoſés ſur ſon paſſage, & celui des troupes ennemies formées ſur le bord de la riviere. En prenant cette route, il falloit paſſer neuf criques & de rapides courans. On évitoit tous ces obſtacles en débarquant à la ſource de l'*Elke*.

1779.

Le Major-Général Gray termina ſon interrogatoire en déclarant que dans cette campagne, les freres Howe avoient fait tout ce qu'il étoit poſſible de faire, que leurs forces étoient inſuffiſantes pour ſubjuguer l'Amérique, & que le défaut

de ſuccès avoit dû ſuivre néceſſairement le défaut de moyens. « En 1779.
» m'exprimant ainſi, je ne prétends
» pas inſinuer, ajouta-t-il, qu'avec
» des forces plus conſidérables, on
» eût pu réduire l'Amérique; je
» ſuis bien loin de le penſer ! Les
» Américains ſont des ennemis re-
» doutables & déſormais invinci-
» bles ; ils ont donné des preuves
» multipliées de courage & d'habi-
» leté ; ſans les chercher ailleurs,
» la défaite même de *Brandy-*
» *Wine* juſtifie ſuffiſamment mon
» aſſertion. Vaincus, chaſſés de la
» Capitale, crus diſperſés, errans
» & privés de toute reſſource, ils
» eurent l'intrépidité de reparoître,
» & la gloire d'attaquer une armée
» victorieuſe ».

Les réponſes de Sir Edward Hammond, furent à-peu-près les mêmes que celles du Général Gray; Elles tendoient à prouver que le débarquement dans quelque partie de la Délawarre, ne pouvoit s'exécuter ſans expoſer la flotte & l'armée à un péril manifeſte. Dans le cours de l'interrogatoire, il ne laiſſa pas échapper un ſeul mot qui

ne fut à la louange du Général
1779. Howe & du Vice-Amiral son frere.

Les dépositions du Colonel Montrésor furent également à l'avantage du Général. Suivant les observations de cet habile Ingénieur, les lignes des Américains à *Long-Island* étoient fortes & parfaitement bien tracées. Les troupes angloises n'avoient ni fascines, ni échelles, ni aucune des choses nécessaires aux coups de main vigoureux; il étoit donc impossible d'emporter d'assaut ces ouvrages, dont la disposition exigeoit d'ailleurs que les approches fussent regulieres; mais quand on seroit parvenu à forcer l'intérieur des lignes, comment s'y maintenir, tandis que l'ennemi étoit en possession des redoutes qui les flanquoient ?

Quant au poste qu'occupoit Washington sur la montagne au-dessus de *Quibbleton*, il n'y avoit pas moyen de le forcer, ou du moins la probabilité du succès n'étoit point assez séduisante pour dérober le danger aux yeux de la prudence. La nature & l'art concouroient

à fortifier le camp des Américains sur cette montagne; & pour obliger Washington à évacuer ce poste, il eût fallu que le Général Howe prît une nouvelle position, qui, en exposant New-York, lui coupât toute communication tant avec cette ville qu'avec la nouvelle riviere, dont la navigation lui étoit inconnue. Washington pouvoit la passer à *Kings-Ferry*, & il étoit impossible de pénétrer sur les hauteurs dans le cas où l'ennemi se fût mis en devoir de les défendre. 1779.

Ce fut ainsi que l'Ingénieur en chef de l'armée de Howe, justifia graduellement toutes les opérations de ce Général; mais il fallut entendre les témoins de Lord George Germaine, qui après avoir fait l'impossible pour éluder l'enquête, passa tout-à-coup d'une extrémité à l'autre, & vouloit maintenant qu'on interrogeât l'Univers entier. Jusqu'ici les témoins avoient déposé en faveur des freres Howe; on en trouva qui déposèrent en faveur des Ministres. Les Généraux continuèrent à se plaindre qu'on ne leur eut point envoyé des forces

Inutilité de cette enquête.

1779. proportionnées à ce que la nature du ſervice exigeoit. Lord Germaine prétendit le contraire ; mais perſonne n'eut gain de cauſe, & ſelon l'uſage l'enquête n'aboutit à rien.

Défenſe préliminaire du Général Burgoyne.

Cependant le Général Burgoyne s'obſtinoit à vouloir être examiné, & malgré l'oppoſition de Lord Nugent & de M. Digby, ſa requête fut admiſe ; il obtint la promeſſe d'être entendu dans la ſéance du

20 Mai. Jeudi ſuivant. Ce jour préfix, la Chambre ſe forma en comité d'enquête, & le Général ouvrit la ſéance par un diſcours préparatoire, où ſes moyens de défenſe furent indiqués avec beaucoup de préciſion & d'éloquence. Il y juſtifia ſa correſpondance avec le Miniſtre au département de l'Amérique, & ſe plaignit amèrement de l'uſage pervers qu'en avoit fait Lord Germaine, en le repréſentant comme un ambitieux qui avoit brigué le commandement de l'armée du Nord au préjudice de Sir Gui Carleton. Il établit que dans le plan du Miniſtere, ce Général ne devoit point être employé au-delà des limites du Canada, & que par conſéquent

il n'avoit pu être ſupplanté. Burgoyne s'étendit ſur les ordres péremptoires qu'il avoit reçus de s'ouvrir, à tout événement, un paſſage juſqu'à *Albany* ; ordres énoncés en termes abſolus, qui diſoient aſſez que le Miniſtre vouloit être obéi ſans exception d'aucune circonſtance. Ici le Général anglois retraça les différentes opérations de ſa malheureuſe campagne, depuis le moment où il paſſa les frontieres du Canada, juſqu'à celui de ſa capitulation. On avoit reproché à ce Général le train conſidérable d'artillerie qu'il avoit pris avec lui en ſortant de Ticondérago, comme un obſtacle à la célérité de ſa marche, à la préciſion de ſes mouvemens, & par conſéquent au ſuccès de ſon entrepriſe. Burgoyne ſe juſtifia ſur cet article en diſant, que le ſiége de Ticondérago devoit naturellement exiger une nombreuſe & forte artillerie ; qu'en ſortant de cette place, il n'avoit emmené avec lui que trente canons & trois ou quatre mortiers ; qu'il s'étoit conduit à cet égard, d'après les avis du

1779.

Général Phillips, & ſur l'exemple de
1779. Sir Gui Carleton, qui l'année précédente & pour la même expédition, avoit pris à ſa ſuite le même train d'artillerie ; que, vu les diſpoſitions des ennemis & la nature de leur défenſe, le canon lui avoit paru d'une néceſſité indiſpenſable, & ſeul capable d'inſpirer à des milices indiſciplinées une terreur, dont la mouſqueterie ne les eût jamais frappées. « Ce n'eſt pas, » ajouta-t-il, que je veuille rien » inſinuer au déſavantage de la » bravoure des Américains. Je ne » connois point de meilleurs Sol» dats que ceux dont leurs troupes » continentales ſont compoſées, & » quant à leurs milices, elles ſont » propres à tout, & valent de vieux » corps dans tous les cas où il ne » s'agit point de tenir ferme dans » une ligne. Il eſt fâcheux qu'ayant » de pareils ennemis à combattre, » les troupes que je commandois » n'ayent pas été complettement » angloiſes. Les Allemands ſont » lents dans leurs mouvemens ; » j'en puis fournir une preuve bien » convaincante : ſi le détachement

» aux ordres du Colonel Breymor, » eût fait deux milles dans le cours » de vingt-quatre heures, le dé- » ſaſtre de Bennington ne fût jamais » arrivé ». 1779.

Sa conduite n'eſt point juſtifiée ; il ſe démet de tous ſes emplois.

Tous ces faits avancés dans la défenſe préliminaire du Général Burgoyne, furent heureuſement atteſtés par les dépoſitions de Sir Guy Carleton, des Comtes de Balcarras & d'Harrington, du Major Ball, du Capitaine Bloomfeld & du Colonel Kingſton, Adjudant-Général dans l'armée de Burgoyne. Cet Officier produiſit les extraits de pluſieurs lettres du Général, tant à Guy Carleton qu'à Lord George Germaine, d'où il réſultoit que Burgoyne avoit toujours regardé ſes forces comme inſuffiſantes, & s'étoit plaint amérement, dans toutes les occaſions, des excès auxquels ſe portoient les ſauvages, & particuliérement de leur déſobéiſſance affectée & de leurs cruautés inutiles lors de l'affaire de Bennington. La dépoſition du Colonel fut plus détaillée, plus complette & encore plus honorable au Général, que toutes celles qui l'a-

voient précédée. Lorſqu'il ſe fut
1779. retiré, Burgoyne déclara qu'il n'avoit plus de témoins à faire entendre; & pour voir la fin de ce procès, il ne manqua plus que la défenſe de Lord George Germaine, qui ſe garda bien de la produire. Ainſi l'enquête demeura imparfaite, la conduite de Burgoyne ne fut point juſtifiée légalement & les choſes reſtèrent, à ſon égard, dans l'état où elles étoient avant ſon apologie; c'eſt-à-dire, qu'il ſe vit ſoumis comme auparavant à toutes les diſgraces que lui ſuſcitoit la mauvaiſe humeur des Miniſtres. Ses emplois militaires le tenoient dans une dépendance qui leur fourniſſoit de fréquentes occaſions de ſatisfaire leur reſſentiment; il y renonça par une démiſſion ſolemnelle, dont les motifs ſont détaillés avec beaucoup d'énergie dans une longue adreſſe du 23 Octobre, aux Gentilshommes, Membres du Clergé & autres Electeurs de la ville de Preſton dans le *Lancashire*.

Les conteſtations du Miniſtere & des Généraux employés en Amérique, forment une eſpèce d'a-

brégé de l'Hiſtoire d'une guerre qui longtems a fixé l'attention des quatre parties du monde ; & cette obſervation ſert à juſtifier les détails qu'on s'eſt permis à ce ſujet. On a dû voir que la continuation de cette guerre en Amérique pouvoit entraîner la ruine de la Grande-Bretagne, que l'impoſſibilité du ſuccès étoit démontrée par les témoignages unanimes des Officiers nouvellement débarqués ; que les moyens de Lord North pour faire face aux dépenſes de la campagne étoient inſuffiſans, quand ils n'auroient pas été impraticables ; en un mot, qu'il n'y avoit de reſſources pour l'Angleterre que dans une prompte réconciliation avec l'Amérique, ou, ce qui revient au même, dans une renonciation formelle à toute prétention ſur les treize Etats nouvellement confédérés. Cette démonſtration tant de fois conteſtée dans les débats du Parlement, ſembla triompher des ſophiſmes & de l'oppoſition des Miniſtres ; l'Angleterre ſe crut au moment de concentrer tous ſes efforts en Europe ; & pour en aſſurer le ſuccès, on

1779.

1779. parloit de facrifier Lord Sandwich au reffentiment de l'Amiral Keppel, de rouvrir ainfi à cet Amiral une voie honorable au commandement de la flotte, qu'il ne pouvoit reprendre fous l'adminiftration de ce premier Lord de l'Amirauté. On nommoit déjà les fucceffeurs du Comte de Sandwich ; & tandis qu'on le défignoit pour remplacer le Comte de Suffolk (1) dans le Département des Affaires du Nord, on partageoit le Miniftere de la Marine entre Lord *Hillsborough* & le Comte de *Buckinghamshire*, alors Vice-Roi d'Irlande. Mais tous ces bruits n'avoient d'autre fondement que le vœu général de l'Angleterre & cette confidération n'entroit pour rien dans les délibérations du Confeil de Saint-James. Sa Majefté étoit plus éloignée que jamais de renoncer à la fouveraineté de l'Amérique, & les Miniftres redoutoient dans l'Amiral Keppel un cenfeur de leur adminiftration auquel il pou-

(1) Le vendredi 5 mars Henri Howard, Comte de Suffolk & Berkshire étoit mort aux eaux de Bath d'une goutte remontée.

voit être ſage & glorieux de confier les intérêts de la patrie, mais qu'il falloit écarter pour l'avantage particulier du Miniſtere. 1779.

La Cour fait choix de Sir Charles Hardy pour commander à la place de l'Amiral Keppel

Cependant la grande flotte de Ports-Mouth ne pouvoit ſe paſſer d'un Commandant en chef, & ſur le refus de pluſieurs Amiraux, parmi leſquels on diſtinguoit l'Amiral Mann & Sir George Pocock, la Cour fit choix de Sir Charles Hardi, Gouverneur de l'Hôpital de Greenwich; ce qui fournit au Duc de Richmond la matiere de quelques plaiſanteries. » J'admire » dans ce choix, diſoit-il, le diſ» cernement de nos Miniſtres; tan» dis qu'ils éloignent du ſervice, des » Officiers tels que Lord Howe, » & l'Amiral Keppel, pour com» mander la grande flotte du » Royaume, ils vont déterrer un » Invalide relégué dans un Hôpi» tal, & qui n'a pas vu la mer » depuis vingt ans ».

Les Amiraux Darby, Roſſ & Digby ſont choiſis pour commander les trois autres diviſions

Sir Robert Harland avoit accepté le commandement en ſecond dans l'armée navale; mais il le réſigna peu de jours après, & l'on donna pour motif de cette retraite

subite, sa répugnance à servir sur une flotte où l'on prétendoit que Sir Hugh Palliser alloit reprendre ses fonctions de Vice-Amiral; cette crainte chimérique n'avoit d'autre fondement que des bruits populaires, & ne fut pas sans doute la vraie cause de la démission de Sir Robert. Quoi qu'il en soit, l'Amiral Darby eut le commandement de la seconde division, & la troisieme fut confiée à l'Amiral Ross; enfin, on jeta les yeux sur l'Amiral Digby, pour commander la quatrieme escadre. Il montoit le Prince-George de quatre-vingt-dix canons. William Henry, troisieme fils du Roi, devoit s'embarquer sur ce vaisseau, & il appareilla effectivement avec la flotte qui fit voile de Spithead, dans la matinée du mercredi 16 Juin. Les quatre divisions réunies composoient une armée navale de vingt-huit vaisseaux de ligne, de six frégates & de cinq brulots. Le Victory, le Britannia & le Royal-George portoient cent canons, & six autres vaisseaux en montoient quatre-vingt-dix. Mais quelque formidable que fut

1779. de la flotte composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de six frégates & de cinq brulots.

fut cet armement, jamais l'Angleterre ne s'étoit vue dans une position aussi critique ; le seul parti qu'elle eût pu tirer de cet appareil imposant, étoit de rendre les conditions de la paix supportables, même en se livrant à la discrétion de ses ennemis. 1779.

Adhésion de l'Espagne arrêtée entre les Cours de Versailles & de Madrid.

Malgré les assertions de Lord North, qui supposoit toujours à l'Espagne les dispositions les plus amicales pour l'Angleterre ; quoique le Vicomte de Stormont se fut mis en frais de rassurer la Chambre des Pairs, sur la réalité de ces dispositions, en donnant pour garans de l'éternelle neutralité des Espagnols, la sincérité, l'honneur & la politique de cette nation ; quoiqu'elle eût interposé de très-bonne foi sa médiation entre les Puissances belligérantes ; l'opiniâtre résistance du Cabinet de Saint-James, des griefs sans cesse renouvellés & des réparations toujours éludées, des engagemens sacrés avec la France, & les instances répétées d'y satisfaire, obligèrent enfin la Cour de Madrid d'abandonner le rôle de conciliatrice ; & le Marquis d'Almodavar reçut Le 17 Mai.

1779. ordre de notifier au Gouvernement d'Angleterre, que le Roi son maître n'étoit plus médiateur. D'abord ses instructions ne s'étendirent pas plus loin; mais l'adhésion de l'Espagne venoit d'être arrêtée irrévocablement entre cette Cour & celle de Versailles, & l'on vit bientôt paroître le manifeste que l'Ambassadeur Espagnol eut ordre de communiquer aux Ministres de Sa Majesté Britannique.

Manifeste du Roi d'Espagne.

Le Roi d'Espagne y déclare qu'à titre de médiateur entre la France, l'Angleterre & les Colonies américaines, il avoit pris les mesures les plus décisives pour amener ces Puissances désunies à un accommodement honorable; mais que ces moyens avoués de la Cour de Londres en d'autres circonstances, ont été rejetés de maniere à ne laisser aucun doute sur le peu d'inclination de cette Cour à rendre la paix à l'Europe; que pendant la négociation, le Cabinet britannique n'a eu d'autre objet que de la traîner en longueur, tandis qu'il autorisoit les insultes faites au pavillon espagnol, les excès commis

ſur les territoires de Sa Majeſté C., la ſaiſie des propriétés de ſes ſujets, le pillage ou l'incendie de pluſieurs de leurs vaiſſeaux. » On a porté » le déſordre, eſt-il dit dans ce » manifeſte, juſqu'à mettre en pièces » des regiſtres & des lettres de la » Cour trouvés à bord des paque- » bots de Sa Majeſté. Les Etats » Eſpagnols en Amérique, ont été » menacés, & les Anglois n'ont » pas rougi de ſuſciter les nations » indiennes, appellées Chatcas, » Cherokées & Chicackas contre » les habitans de la Louiſiane, qui, » ſans doute, auroient été les victimes » de la barbarie de ces Sauvages, » ſi le remords des Chatcas eux- » mêmes n'eut révélé toutes les » horreurs de la ſéduction britan- » nique. Les Anglois ont uſurpé » la ſouveraineté ſur la province » de Darien & ſur la côte de *Saint-* » *Blas*, & un Indien rebelle a été » nommé Capitaine-Général de ces » provinces. Dans la baie d'Hon- » duras ils ont violé récemment » les droits de Sa Majeſté; ils y ont » exercé des vexations contre les » Eſpagnols, dont pluſieurs ſe ſont

1779.

» vus emprisonnés & dépouillés de
1779. » leurs propriétés ; la Cour de » Londres a d'ailleurs négligé de » remplir la stipulation faite relativement à cette côte, par l'article 16 du dernier traité de Paris. Ces griefs motivoient les » justes plaintes détaillées dans les » mémoires délivrés aux Ministres » de Sa Majesté Britannique ; mais » en même-tems qu'on répondoit » à ces plaintes avec les expressions » de l'amitié, on réitéroit les insultes déjà portées au nombre de » cent. Le Roi avoit déclaré formellement à la Cour de Londres, » dès le commencement de sa querelle avec la France, que la conduite de l'Angleterre seroit la » regle des conseils de l'Espagne ; & » dans le plan dressé à ce sujet, & » communiqué depuis à Lord Grantham, Sa Majesté Catholique, » disoit en termes exprès que, vu les » atteintes portées à ses droits, elle » se verroit forcée de prendre un » parti décisif dans le cas où la » négociation seroit rompue, ou ne » produiroit pas son effet. Les outrages faits à Sa Majesté n'ayant

» point cessé, & la Cour de Lon- 1779.
» dres ne marquant aucune inten-
» tion de les réparer, le Roi a
» notifié, par ses Ambassadeurs,
» que l'honneur de sa couronne, sa
» dignité personnelle & la protec-
» tion qu'il doit à ses sujets, ne
» lui permettent pas de souffrir la
» continuation de ces insultes, ou
» de négliger plus longtems de s'en
» procurer la réparation; que dans
» cette vue, malgré ses dispositions
» pacifiques & son inclination par-
» ticuliere à cultiver l'amitié de Sa
» Majesté Britannique, il se trouve
» dans la nécessité désagréable d'em-
» ployer les moyens que le Tout-
» puissant lui a donnés de se faire
» lui-même la justice qu'il a vai-
» nement sollicitée. Sa Majesté es-
» pére qu'elle ne sera responsable
» ni à Dieu, ni aux hommes, des
» suites de cette RÉSOLUTION, &
» que les nations étrangeres s'en
» formeront une idée convenable,
» en comparant le traitement que
» Sa Majesté a reçu du ministère
» britannique, avec celui qu'elles
» ont éprouvé de la part de ce
» même ministere ».

1779. Comment cette pièce est reçue à la Chambre des Pairs.

Cette pièce foudroyante avoit été communiquée au Vicomte de Weymouth, le mercredi 16 Juin. Le lendemain 17, ce Ministre se rendit à la Chambre des Pairs avec une copie du manifeste & le message du Roi qui l'accompagnoit. On en fit la lecture, qui fut suivie de cette motion du Vicomte : » Qu'il soit » présenté une humble adresse à Sa » Majesté, pour la remercier de » son gracieux message ». « Oui, » s'écria Lord Abingdon, en proposant un amendement à l'adresse, » dans l'espoir & l'humble confiance » qu'éveillée enfin, à l'approche » de la ruine, dont l'état est me- » nacé, Sa Majesté verra la néces- » sité d'éloigner les Ministres; uni- » que moyen qui lui reste de pré- » server l'existence politique de cet » empire, grand jadis, expirant » aujourd'hui ».

Quoique plus modéré, l'amendement que proposa le Duc de Richmond n'en peignoit pas moins fidelement l'état désespéré de l'Angleterre. Dans le tableau des forces comparées de la Grande-Bretagne & de la Maison de Bourbon, il

opposa les soixante vaisseaux de ligne tant françois qu'espagnols, aux trente vaisseaux qui composoient la flotte de Hardy ; & pour ne pas conclure de cette inégalité prodigieuse la ruine inévitable de l'Angleterre, il fut obligé de recourir à des suppositions qui transformoient les Anglois en autant de Héros, & qui faisoient revivre en eux le patriotisme des anciens Romains. « Tant qu'il restera, dit-il, » un shelling dans le Royaume, il » appartient de droit au service pu- » blic; chaque Anglois lui doit sa « fortune & sa vie, & si la nature » des événemens l'exigeoit, une » moitié de la nation prendroit les » armes, tandis que l'autre moitié » pourvoiroit à la subsistance de la » premiere. Au reste, ajouta-t-il, » dans ce moment de crise & de « danger le plus imminent qu'ait » éprouvé la Grande-Bretagne, ce » seroit tromper Sa Majesté de ne » pas lui représenter que l'unique » moyen de sauver la patrie est de » changer totalement le systême de » l'administration, tant en l'Amé- 1779.

1779. » rique que dans les trois Royau-
» mes ».

Grande rumeur à la Chambre des Communes. On y parle de décreter Lord North.

Les choſes ſe paſſoient avec moins de tranquillité à la Chambre des Communes ; un orage terrible s'élevoit dans cette Chambre, & Lord North, chargé d'annoncer le manifeſte eſpagnol, eût à peine achevé ce mot fatal, que M. Burke, ſe livrant à toute l'impétuoſité de ſon génie, s'écria, dans un violent accès de patriotiſme : » Le preſtige » ſe diſſipe enfin, & le voilà délivré » ce manifeſte auquel on ne vou- » loit pas croire ! . . . . Le mo- » ment de criſe, le moment ſi vai- » nement prévu, eſt enfin arrivé ! » Oh ! Meſſieurs, quelle nuit lon- » gue, quelle triſte & funeſte nuit » a couvert cette ſeſſion entiere, » & quel moment choiſit-on pour » y mettre un terme ? Celui où » nous nous trouvons à la fois ſur » les bras la France, l'Eſpagne & » l'Amérique. Quelle ſera l'excuſe » du miniſtere ? . . . . On me de- » mande une motion ! Oui, j'aurois » une motion à faire ; ce ſeroit de » décréter le Miniſtre !

A ces mots, il s'éleva de toutes les parties de la Chambre, un cri confus de *faites la motion, faites la motion.* Sir George Savile fut d'avis de ne point passer outre, avant que la Chambre eut infligé aux Ministres les châtimens qu'ils méritoient. MM. Turner & Baker poussèrent les choses encore plus loin, en demandant cette satisfaction comme un préalable nécessaire de l'établissement d'un nouvel impôt. 1779.

Dans la séance du lendemain, l'orage parut se calmer un peu. Cependant M. Thomas Townshond s'emporta, jusqu'à dire qu'il y avoit à la Cour & dans le Cabinet, des traîtres dont la vile occupation, moyennant un prix stipulé, étoit de miner & détruire jusqu'à l'existence de la Grande-Bretagne considérée comme nation. Ces invectives s'adressoient à Lord North, & le silence du Ministre pouvoit leur donner de la consistance; il somma M. Townshond de nommer les traîtres dont il falloit purger le Cabinet. L'impétueux Townshond n'osa s'expliquer davantage, & Lord North répondit à quelques objec-

1779.

La motion pour le doublement des Milices passe unanimement.

jections contre la motion qu'il avoit faite pour le doublement des milices, & que M. Fox appelloit énergiquement le *cri d'allarme*. Cette mesure contre l'invasion supposée instante des François en Angleterre étoit indispensable dans l'état de péril imminent où se trouvoit l'Angleterre, aussi la motion passa-t-elle unanimement ; & dans cette même séance, le bill relatif aux milices eut une premiere lecture. Mais des milices ne suffisoient pas pour conjurer la tempête qui menaçoit la Grande-Bretagne ; pour la rassurer sur une autre partie de la défense nationale, il falloit de puissans renforts à l'Amiral Hardy ; & des ordres furent expédiés pour hâter l'équipement de cinq ou six vaisseaux qui étoient encore dans les ports britanniques. Ce surcroît de forces n'eût point mis l'Amiral anglois en état de se mesurer avec les flottes combinées de Brest & de Cadix ; mais la difficulté de réunir ces flottes éloignoit pour quelque tems le danger, & Lord North ne manquoit pas d'exagérer cette difficulté. » Pour effectuer cette jonction, il

» faudroit, difoit-il, que la flotte » françoife fût fortie du port de » Toulon; on n'a point d'exemple » du contraire, & changer l'ancien » fyftême, c'eft conferver à la » flotte angloife la fupériorité fur » les flottes ennemies prifes fépa- » rément; c'eft lui fournir l'occa- » fion & le moyen de les battre » l'une après l'autre ».

1779.

A ces motifs de confolation & d'encouragement, plufieurs Membres de la Chambre oppofoient des motifs mieux fondés d'abattement & de terreur; cependant tous convenoient qu'il falloit céder à la néceffité qui parloit en faveur du bill pour doubler les milices du Royaume; mais ce moyen de défenfe ne paroiffoit fuffifant à perfonne, & l'avis de George Younge fut que tout le royaume fe mît fous les armes, qu'on formât un cordon le long de la côte, & que des partis établis de tous côtés donnaffent l'allarme à la nation. L'expédient de Sir W. Meredith étoit de foumettre chaque citoyen au contingent d'un homme armé pris dans la claffe de fes do-

Autres mefures indiquées contre l'invafion des François en Angleterre.

1779. meſtiques. M. R. Whitworth annonça qu'il avoit prévenu cet avis patriotique, & qu'une lettre circulaire venoit de porter l'ordre à chacun de ſes trente Fermiers de fournir un homme à cheval; » que » tout Seigneur, ajouta-t-il, que » tout Propriétaire foncier en faſſe » autant, & l'on aura bientôt une » armée ».

Suivant le Général Burgoyne, un des moyens de ſauver l'Angleterre, étoit de rappeller les Officiers réformés à demi-paie, de former des poſtes ſur toutes les avenues, de diviſer l'armée par pelotons, de les diſtribuer dans la campagne, & de hériſſer les grands chemins d'artillerie, ainſi que les côtes & les défilés. » Songeons, dit Sir » *Charles Bunbury*, à repouſſer » l'ennemi & non à le recevoir, & » pour cet effet rendons la flotte » de l'Amiral Hardy plus formidable, s'il eſt poſſible, que les » flottes combinées de la France » & de l'Eſpagne. J'approuve la » réſolution de lever trente mille » hommes; mais au lieu de les » employer au ſervice de terre,

» il faut en convertir quinze mille » en Matelots, & les quinze mille » autres en Soldats de marine ».

1779.

On en fait les préparatifs, tant en Bretagne qu'en Normandie.

Le Patriotisme avoit dicté ces avis différens ; mais enfin, ce n'étoit que des avis, & les désastres dont on se croyoit ménacé, exigeoient des effets aussi prompts que décisifs. Tout retentissoit en Angleterre comme en France des menaces effrayantes, dont les ports de Bretagne & de Normandie offroient l'appareil formidable. On y comptoit quatre cens vaisseaux ou bateaux équipés pour le service du Roi. Quarante mille hommes campés sur les côtes, attendoient l'ordre de s'embarquer pour une expédition secrete, dont la direction générale alloit être confiée, disoit-on, à M. le Comte de Vaux. Le Marquis de la Fayette avoit accepté, dans la nouvelle armée, l'emploi d'Aide-Major-Général, ce qui démentoit le bruit de son prochain retour en Amérique, où le Chevalier de la Luzerne, qu'il devoit accompagner, alla remplacer M. Gérard, en qualité de Ministre plénipotentiaire auprès des

1779. Etats - Unis. Rien n'égaloit l'ardeur avec laquelle on travailloit aux préparatifs de ce redoutable armement. A Rouen, six cens Ouvriers étoient employés jour & nuit à préparer des cartouches, dont le nombre devoit être porté à deux millions. De toutes parts, on voyoit s'avancer vers la Normandie, des chevaux de remonte, des trains d'artillerie & de munitions de guerre. Déjà les troupes rassemblées en corps se croyoient au moment d'appareiller; & pour donner le signal de l'embarquement, on paroissoit n'attendre que la présence du Général, dont l'arrivée étoit fixée au 24 Juin.

Efforts héroïques des Anglois. Méprise de Lord Nugent.

Tandis que la France jouissoit par anticipation, des triomphes qu'elle se promettoit d'une invasion en Angleterre, cette nation développoit les efforts d'un patriotisme héroïque, & déployoit toutes les ressources de son génie républicain. Ce dévouement général, annoncé par le Duc de Richmond, se manifestoit particulierement dans l'unanimité des opinions sur les moyens de sauver la patrie;

& s'il ne réunissoit pas d'ailleurs les partis opposés, il les accordoit au moins sur ce point, que la fortune & le sang des véritables citoyens, devoient être prodigués dans ce moment de crise. Cette disposition de tous les Anglois, avoit trompé Lord Nugent jusqu'à lui faire croire que l'opposition & le ministère alloient enfin se rapprocher. » Si l'An- » gleterre, dit-il à la Chambre des » Communes, n'a point d'alliés » étrangers, elle vient de contrac- » ter la plus heureuse des alliances, » par la réunion des partis qui la » divisoient ». 1779.

Violente sortie de M. Fox contre le parti ministériel.

A ce mot de *réunion*, M. Fox partit comme un éclair. « L'oppo- » sition, l'alliée des Ministres, s'é- » cria-t-il ! Non, l'idée seule en » fait horreur : non ! jamais membre » de l'opposition n'a pu s'allier avec » ceux dont *la trahison a vendu ce* » *pays à la perdition !* Quand je » dis *trahison*, j'employe ce terme » dans son acception la plus stricte... » Une alliance avec des hommes » qui se sont alliés eux-mêmes avec » l'opprobre & la ruine, qui, lais- » sant le cœur du royaume sans

1779. » protection, au moment d'une » invasion qui menace l'existence » de la patrie, ont fait partir l'A- » miral Arbuthnot pour l'Améri- » que avec sept vaisseaux de ligne, » & Sir Edward Hughes, avec un » pareil nombre pour les Indes » occidentales, où il n'y a point » d'ennemis à combattre; qui n'ont » pas craint d'opposer les trente » vaisseaux de Sir Charles Hardy, » aux soixante vaisseaux des flottes » combinées de la France & de » l'Espagne ! Une alliance avec des » hommes qui ont dégoûté du ser- » vice tout ce que nous avions » d'Officiers précieux à la nation, » pour leur expérience & leur pa- » triotisme ! Dont la foiblesse & l'or- » gueil ont forcé l'Europe à nous » abandonner dans ce moment d'hu- » miliation & de détresse, à nous » contempler sans daigner nous » offrir le moindre secours ! Non ! » non, encore une fois, s'allier avec » de pareils hommes, ce seroit s'al- » lier avec la ruine & l'opprobre » !

Généreux dévouement

Toutes ces déclamations ne don- noient pas un Soldat, pas un Ma- telot de plus à l'Angleterre, &

comme M. Fox en étoit convenu lui-même, dans ce moment critique, le zèle de la patrie devoit éclater par des effets & non par des paroles. Fortement convaincue de cette néceſſité, la Compagnie des Indes eut la gloire de donner la premiere un exemple effectif de ſon dévouement patriotique; & le 23 Juin, il fut réſolu dans une Cour générale de cette Compagnie, qu'elle offriroit une gratification de deux ou trois guinées aux ſix premiers mille Matelots qui ſe feroient enregiſtrer volontairement, pour ſervir à bord de la flotte royale; qu'en outre elle feroit conſtruire à ſes frais avec toute la diligence poſſible, trois vaiſſeaux de guerre de ſoixante-quatorze canons, leſquels ſeroient délivrés à l'Officier nommé pour les recevoir. Le lendemain il ſe tint à *Guildhall*, une aſſemblée compoſée du Lord Maire, de la majeure partie des *Aldermans* & de cent cinquante Membres du Conſeil commun. L'Alderman *Newnham* y repréſenta que dans cet état de criſe, il falloit ouvrir la Chambre de Londres, & faire des

1779.

de la Compagnie des Indes.

1779. souscriptions publiques & particulieres à l'effet de lever des hommes & de l'argent pour la défense du royaume ; ce qui fut accordé sans conditions, malgré l'opposition municipale qui, non moins ardente que l'opposition parlementaire, avoit d'abord répondu qu'elle ne sacrifieroit pas un shelling, avant qu'on eût congédié les Ministres.

Que l'Angleterre avoit aliéné toutes les Puissances de l'Europe.

On ne peut qu'admirer dans cette circonstance les efforts généreux de la nation angloise; mais son épuisement étoit extrême, & ce qu'ils produisirent de plus heureux, fut de renforcer sa marine européenne de quelques vaisseaux foiblement équipés ; & dans cette crise terrible que les Ministres appelloient un moment difficile, un orage passager, Lord Sandwich ôsoit protester que l'Angleterre n'avoit jamais eu une marine plus respectable. Malgré cette assertion ridicule du premier Lord de l'Amirauté, il falloit que la Grande-Bretagne succombât sous le poids des calamités dont elle étoit menacée, à moins que les Puissances étrangeres, se désistant de leur neutralité, ne la protégeassent à

main armée, ou n'employaſſent de ſecretes négociations en ſa faveur; mais, comme on l'a dit, ſa conduite altière & ſes procédés irréguliers avoient aliéné l'Europe. Sous prétexte d'empêcher la contrebande, & en vertu de la loi qui, ſuivant les prétentions de l'Amirauté d'Angleterre, interdit aux Puiſſances neutres le droit de charier les effets appartenans aux ennemis de cette nation, elle avoit en plus d'une occaſion déclaré de bonne priſe des vaiſſeaux *capturés*, au mépris des traités qui autoriſoient un pareil commerce. Les réclamations des propriétaires de ces vaiſſeaux & les menaces des Souverains offenſés dans la perſonne de leurs ſujets, avoient ſouvent forcé la Cour de Londres à des reſtitutions humiliantes qui la compromettoient ſans la corriger. Ces vexations ſe répétoient chaque jour, & quoiqu'en pure perte pour les Anglois, c'étoit toujours au préjudice des neutres. Les Danois eurent beaucoup à ſouffrir de ces violences britanniques; ils s'en plaignirent à l'Amirauté d'Angleterre, & les réparations qu'ils ob-

1779.

tinrent ne furent jamais proportionnées au dommage qu'avoit essuyé leur commerce. La Suede également insultée dans son pavillon, ne crut pas devoir se borner à de vaines plaintes, & les satisfactions furent plus complettes & les insultes moins continuës. Pour veiller sûrement à la protection du commerce de ce royaume, Sa Majesté Suédoise avoit fait équiper, dans le port de *Carlscron*, dix vaisseaux de ligne & six frégates. Le 29 Mai le Roi vint passer en revue cette flotte d'observation; & les frégates, dont la destination étoit d'escorter les navires marchands, eurent ordre d'empêcher la visite de ces bâtimens, & dans le cas de violence exercée par les vaisseaux étrangers, de se permettre les représailles contre de telles hostilités. La Cour de Suede avoit déclaré que désormais les munitions navales ne seroient point comprises dans la liste des marchandises qu'il étoit défendu d'exporter chez ses Puissances belligérantes. L'Angleterre n'ôsa faire valoir ses prétentions dans cette circonstance; les mesures vigou-

1779.

Mesures vigoureuses de Sa Majesté Suédoise.

reuſes de Sa Majeſté Suedoiſe impoſoient à la fierté britannique & la contenoient d'autant plus que M. *Sayre*, Député du Congrès américain, réſidoit alors à Stockholm; de nouvelles conteſtations entre l'Angleterre & la Suede pouvoient décider le ſuccès de ſa négociation. 1779.

La France prend de l'ombrage contre les Hollandois.

Malgré les réſolutions vigoureuſes & les réclamations menaçantes des Etats-Généraux, l'Angleterre toujours perſuadée que les Hollandois avoient tout à perdre en ſe déclarant contre elle, ne ceſſoit de les vexer dans l'eſpérance de les contraindre à ſe déſiſter en ſa faveur d'une neutralité, dont ils retiroient ſi peu d'avantages. Leurs Hautes-Puiſſances ne pouvoient ſe diſſimuler les inconvéniens d'une rupture avec la Grande-Bretagne; avant que de s'y réſoudre, elles voulurent épuiſer toutes les reſſources de la négociation; il en réſulta des correſpondances ſecretes, dont l'objet fut ſouvent ignoré des autres Cours. Celle de France prit de l'ombrage, & ſon inquiétude n'étoit pas ſans quelque fondement. Les Etats-Gé-

1779. néraux intimidés par les menaces de la Cour de Londres, s'étoient montrés peu jaloux de conserver au pavillon des Provinces-Unies la liberté, dont il devoit jouir par une suite de leur indépendance, & de maintenir leur commerce dans cette intégrité que les traités lui garantissoient. Ils avoient retiré les convois aux flottes marchandes & restreint le commerce avec la France à certaines branches qui excluoient toute espèce de provisions navales. Cette conduite des Etats parut, dans les circonstances présentes, un acte de partialité dérogatoire aux principes d'une absolue neutralité. En conséquence, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des Etats-Généraux, eut ordre de leur présenter un mémoire, où il demandoit à Leurs Hautes-Puissances une explication claire & précise des caracteres essentiels de la neutralité qu'elles se proposoient d'observer; il leur faisoit entendre qu'une résolution concernant les droits réclamés par leurs sujets, d'où il résulteroit des restrictions

avantageuſes aux ſeuls ennemis de Sa Majeſté, ſeroit regardée par elle comme un acte de partialité manifeſte, & la forceroit d'annuller la liberté conditionnellement promiſe aux ſujets de Leurs Hautes-Puiſſances par la déclaration du 26 Juillet 1778, relative au commerce des nations neutres. Il finit par mettre ſous les yeux des États-Généraux le projet d'un nouveau réglement concernant la navigation & le commerce des ſujets de la républi-que : réglement qui ſoumettoit aux anciens droits tous les Hollandois, à l'exception des ſeuls habitans domiciliés des villes d'Amſterdam & de Harlem, dont les efforts patriotiques s'étoient ſignalés pour aſſurer à leur pavillon une liberté illimitée.

1779.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre eſſaie de les brouiller avec la France.

Cette diſtinction accordée aux Négocians de ces deux villes donna de l'inquiétude aux Anglois ; ils craignoient avec raiſon, que le mécontentement des provinces exclues des privileges, n'occaſionnât une fermentation utile au parti de la France, & ne le fit triompher ſinon à la *Haye* du moins dans les aſſemblées particulieres des provinces

1779. mécontentes. Pour prévenir les suites de ces dispositions, l'Ambassadeur d'Angleterre présenta aux Etats-Généraux un long mémoire, dont l'objet principal étoit d'effrayer les Etats sur les suites que pouvoient avoir les distinctions accordées aux deux villes privilegiées. » Les propositions de la France, » est-il dit dans ce mémoire, attaquent l'indépendance de votre république, sappent la base de votre » Gouvernement, & vous menacent d'une affreuse désunion. Une » Puissance étrangere qui s'arroge » le droit d'accorder des faveurs » particulieres à quelque portion » de ce Gouvernement au préjudice du reste, a nécessairement » en vue de semer la discorde & de » briser les liens qui vous unissent. » Que d'autres Puissances imitent » cet exemple, & votre République » sera la proie des combustions » internes; une anarchie universelle, » peut résulter de cette audace ».

Les Provinces-Unies évitent ce piége.

Mais les sept Provinces-Unies, & particulierement celle de Frise, voyoient d'un autre œil que l'Ambassadeur, les propositions de Sa Majesté

Majeſté Très-Chrétienne. Elles ſollicitèrent ſi vivement en faveur de leur commerce, la protection des Etats-Généraux, que les convois furent accordés aux flottes marchandes, & la liberté illimitée de la navigation & du commerce parfaitement rétablie. Pour toute réponſe au Mémoire de l'Ambaſſadeur, Leurs Hautes Puiſſances firent exécuter la réſolution priſe dans leur aſſemblée du 26 Avril, d'équiper trente-deux vaiſſeaux ou frégates, deſtinés aux eſcortes de la Marine commerçante; & comme ces meſures rendues néceſſaires par les vexations britanniques, allarmèrent un moment les Puiſſances étrangères, & donnèrent lieu au ſoupçon d'un armement fait en Zélande, ſous pavillon anglois; pour arrêter ces bruits injurieux à la République, les Etats-Généraux rendirent un placard qui défendoit aux habitans des Pays-Bas-Unis, de faire naviguer leurs vaiſſeaux en vertu de commiſſions accordées par des Souverains étrangers, ou d'avoir part à l'armement d'aucuns vaiſſeaux naviguant comme corſai-

1779.

1779. res, en vertu de telles commissions, & d'en partager les gains & les pertes, sans en avoir eu préalablement la permission de leurs Hautes-Puissances.

Raisons qui devoient les décider pour la France.

Ces précautions annonçoient encore les dispositions pacifiques de la Hollande ; la prétention des Anglois étoit qu'elle renonçât à la neutralité, & à force d'outrages, ils parvinrent à l'y déterminer ; à leur grand étonnement, ce ne devoit point être en faveur de l'Angleterre. La politique des Etats-Généraux ne leur permettoit pas de balancer entre les Puissances belligérantes, & dans le nouvel état des choses, il étoit de l'intérêt des Provinces-Unies, de se décider pour la France ; mais en les supposant incertaines sur le choix d'un allié, pour fixer cette indécision, il leur suffisoit d'envisager les procédés si contrastans des nations rivales. On a vu ce qu'ils étoient dans la conduite générale de la guerre ; les traits particuliers manifestoient également le caractere national & la politique distinctive de la France & de l'An-

gleterre. Si l'indignation de la vertu motivoit toujours les acceptions des Souverains, il eſt mille de ces traits qu'on pourroit citer comme autant de cauſes du ſoulevement de l'Europe contre la Grande-Bretagne, & de l'affreux abandon où nous la verrons réduite juſqu'à la fin de la guerre. 1779.

L'Angleterre sollicite en vain l'alliance du Roi de Maroc.

Cet abandon fut tel, qu'elle s'humilia juſqu'à ſolliciter l'alliance du Roi de Maroc. Elle offrit à Sa Majeſté Maure des troupes, de l'artillerie, des Ingénieurs, & les munitions de guerre, dont elle auroit beſoin pour faire la conquête des préſides eſpagnols ſur la côte d'Afrique. Le Roi de Maroc rejeta ces offres avec un généreux déſintéreſſement, & refuſa à M. Logie, Conſul britannique dans ſes Etats, la permiſſion d'en exporter des bois pour les faſcines & les palliſſades de Gibraltar, dont le blocus avoit été décidé dans le Conſeil de Madrid.

Peu s'en faut que la Reine de Portugal ne rompe avec la Grande-Bretagne.

A cette même époque, la Reine de Portugal interdit à ſes ſujets, toute eſpèce de commerce avec cette place; & bien loin de comp-

1779. ter ſur les ſecours de cette Puiſſance, les Anglois avoient lieu de craindre que le Conſeil royal de Caſtille, alors occupé de l'examen du dernier traité avec la Cour de Liſbonne, n'en fît valoir certaines clauſes pour la ſommer de rompre avec la Grande-Bretagne. Sa Majeſté Très-Fidele deſiroit de conſerver la neutralité, & le Conſeil ne prononça point ſur l'étendue de ſes derniers engagemens avec Sa Majeſté Catholique. D'ailleurs, la France & l'Eſpagne n'avoient pas beſoin de nouveaux alliés pour ſe maintenir dans l'état de ſupériorité qui leur aſſuroit les honneurs de cette campagne.

Jonction des eſcadres françoiſe & eſpagnole.

Le 23 Juin, trente-deux vaiſſeaux avoient appareillé ſous les ordres du Lieutenant-Général Don Louis de Cordova, & huit autres attendoient au Ferrol le ſignal du départ, que Don Antonio de Arze différoit ſous de vains prétextes, diſoit-on, qui laiſſoient percer ſa répugnance à reconnoître le Comte d'Orvilliers pour Commandant en chef de l'armée navale, dont l'eſcadre eſpagnole

devoit faire partie. Après la jonction, il fut accusé d'avoir désobéi aux signaux, & le bruit se répandit que Don Solano alloit prendre le commandement de sa division; mais au mois de Janvier de l'année suivante, Don Tomasino fut déclaré seul coupable du retard de l'escadre, & destitué en conséquence de la place de Major-Général de la Marine espagnole. Quoi qu'il en soit, le 21 Juillet, à la hauteur de la Corogne, cette division avoit joint notre flotte, nouvellement fortifiée de deux vaisseaux venus de la Méditerranée; & le 23, douze vaisseaux détachés des escadres aux ordres de Cordova, portèrent jusqu'à cinquante le nombre des vaisseaux de ligne qui composoient l'armée combinée. Le Général espagnol en garda seize sous son pavillon; mais cette escadre d'observation naviguoit à la vue des escadres réunies, & le 6 Août, elles arrivèrent ensemble sur l'isle d'Ouessant, où se fit la jonction de la totalité de l'armée, qui se montoit à soixante-six vaisseaux

1779.

de ligne, diſpoſés dans l'ordre que voici.

1779.

Ordre dans lequel ces flottes ſont diſpoſées.

Le Comte d'Orvilliers formoit le corps d'armée avec quarante-cinq vaiſſeaux tant eſpagnols que françois. M. de Cordova, commandant l'eſcadre d'obſervation, devoit marcher en échiquier ſur la ligne oppoſée à l'ordre de bataille, & au vent de la grande armée, en obſervant de prendre le vaiſſeau le *Citoyen*, placé à l'extrémité de la ligne, pour point de relèvement.

M. de la Touche-Tréville, commandant l'eſcadre légère de cinq vaiſſeaux de ligne, devoit ſuivre dans ſa marche l'ordre de l'échiquier, ſur la ligne oppoſée à l'ordre de bataille, à la droite de la grande armée, ſe tenir au vent, ayant pour point de relèvement le vaiſſeau le *Pluton*, placé à l'extrémité de la ligne de bataille. Par cette diſpoſition, M. d'Orvilliers ſe trouvoit au centre, M. de Guichen à l'avant-garde, & Don Gaſton à l'arriere-garde de l'armée.

Harmonie entre les Chefs de l'ar-

La confiance & l'harmonie qui régnoient entre les chefs & les

équipages de la flotte combinée, étoient d'un heureux augure pour les opérations de la campagne. Au moment de la jonction, les Matelots espagnols avoient témoigné leur joie par des acclamations répétées de *vive le Roi de France, vive M. d'Orvilliers.* A leur premiere entrevue, M. de Cordova déclara au Général françois, que les deux armées n'auroient plus qu'un seul Chef, parce qu'il avoit laissé ses titres & ses patentes en Espagne. Ce concert dans les deux flottes se soutint jusqu'au retour de l'hiver, & l'on devoit en attendre les plus heureux effets dans un jour de bataille ; mais autant nous avions d'empressement à faire naître l'occasion d'une affaire générale, autant l'Amiral Hardy mit de constance à l'éviter. Quoique sa flotte l'emportât sur la nôtre, quant au nombre des vaisseaux du premier rang, elle n'en étoit pas moins inférieure de vingt-trois vaisseaux de ligne, & d'environ quinze cens canons. Cette inégalité ne laissoit point à l'Amiral anglois la liberté d'accepter le combat. Ses instruc-

1779.
mée combinée. Infériorité des escadres angloises

1779.

tions portoient qu'il ne s'éloignât pas des côtes de la Grande-Bretagne, où l'on se croyoit toujours menacé d'une descente.

Que l'unique objet de nos armemens est de concentrer les forces britanniques en Europe.

En effet, tout annonçoit dans les ports de France, le départ instant des troupes destinées pour cette expédition. Le Prince de Montbarrey, Secrétaire d'Etat au département de la Guerre, étoit parti le 19 Juillet pour aller visiter le Hâvre, Honfleur & Saint-Malo, lieux marqués pour l'embarquement de ces troupes. La présence de M. de Vaux sembloit en hâter l'instant. MM. le Marquis de Langeron, le Comte de Melfort, le Marquis de Vaubecourt, le Duc du Châtelet, le Duc d'Ayen, le Marquis de Lugeac, le Marquis de Caraman, le Marquis de Crussol, le Duc d'Harcourt, le Comte de Durfort, & le Comte de Walhs, devoient commander, sous le Général en chef, les quatre divisions de l'armée, dont chacune étoit de douze bataillons. Une partie de la Légion de Lauzun, & six bataillons de Grenadiers & de Chasseurs, for-

moient l'avant-garde aux ordres du Comte de Rochambeau. Deux régimens d'Artillerie, deux bataillons du régiment de Paris destinés à la servir, quatre cens Hussards & autant de Dragons de la Rochefoucault & de Noailles, devoient completter cette armée. Plus de cinq cens bâtimens de transport se tenoient prêts à la recevoir avec des approvisionnemens assortis à l'importance de l'expédition. 1779.

Pendant ce tems, on préparoit d'autres bâtimens à Dunkerque, à Calais & à Boulogne, pour les dix-huit mille hommes, dont la destination paroissoit être de seconder les opérations de l'armée de M. de Vaux, sous la conduite de M. de Chabot. Mais tous ces préparatifs n'avoient d'autre objet que de concentrer les forces britanniques en Europe, & d'occuper tellement l'Angleterre de sa propre défense, qu'elle fût hors d'état de rallentir les progrès de la révolution d'Amérique. En effet, quoiqu'on pressât toujours les embarquemens, & qu'il y eut des communications établies

1779. entre nos armées de terre & de mer, le Comte d'Orvilliers étoit entré dans la Manche ſans autre deſſein que d'intercepter la flotte de la Jamaïque, de jeter l'allarme ſur les côtes angloiſes, de tenir en échec Sir Charles Hardy, de le forcer à l'inaction, ou de l'engager dans un combat inégal; il eſt du moins certain que vers la mi-Août la flotte combinée s'étant approchée de Plymouth, établit ſa ſtation entre la côte d'Angleterre & l'armée de Sir Charles, ſans rien entreprendre de bien déciſif.

L'apparition de cet immenſe armement avoit occaſionné dans la ville une conſternation générale; les habitans prirent la fuite avec leurs effets les plus précieux, & Plymouth ſe vit abandonné à la garniſon, qui conſiſtoit tout au plus en quatre mille hommes effectifs. Mais après une ſtation de deux jours, l'armée prit le large, & le 3 Septembre elle étoit à deux ou trois lieues d'Oueſſant. Le premier de ce mois à la pointe du jour, elle avoit découvert, ſous le vent, près des Sorlingues, l'armée

angloiſe, qui, s'il y eut eu deux heures de nuit de plus, ſe ſeroit trouvée engagée de maniere à ne pouvoir éviter le combat. Elle fut à tems de s'y refuſer, & ſa chaſſe dura juſqu'à cinq heures du ſoir, toujours hors de la portée du canon. Elle vint mouiller devant Plymouth d'où elle fit voile pour Spithéad, dans l'intention d'y prendre des vivres & de remettre en mer le plus promptement qu'il ſeroit poſſible.

1779.

La retraite de Sir Charles Hardy dans la rade de Ports-Mouth eſt regardée comme un affront. Inſultes faites aux Officiers de la flotte angloiſe. Murmures injuſtes des Négocians contre le miniſtère.

Cette retraite ou plutôt cette fuite de Sir Charles Hardy, fut regardée à Ports-Mouth comme un affront pire qu'une défaite. On y diſoit publiquement : « Sir » Charles auroit mieux fait de » reſter dans la baie de Biſcaye; il » eût ſans doute été mortifiant » pour nous d'apprendre de loin » que nos ennemis le pourſuivoient, » & qu'il fuyoit devant eux ; mais » préſenter un tel ſpectacle ſur nos » propres côtes, mettre ainſi notre » honte ſous nos yeux, eſt une » inſulte trop forte pour être ſup» portée ».

Les Officiers de la flotte qui

1779. ôsèrent ſe montrer dans les rues de Ports-Mouth eurent à dévorer des outrages, dont le moindre fut de ſe voir traités de lâches, de fuyards & de poltrons. Les plus modérés s'en prenoient au miniſtère, de l'inaction & même de la fuite de l'Amiral, qui, vu ſon infériorité, n'eût pas manqué de ſuccomber dans une affaire générale. Mais étoit-il au pouvoir de l'adminiſtration d'égaler les forces navales de l'Angleterre à celles de la France & de l'Eſpagne réunies ? Non, ſans doute, & s'il y avoit de l'impudence dans les inſultes faites aux équipages de Sir Charles Hardy, il y eut au moins de l'injuſtice dans les invectives qu'on ſe permit en cette occaſion contre les Miniſtres. Dans ces momens de criſe, le trouble & l'inquiétude ne laiſſoient point de place à la modération & au raiſonnement ; les Négocians ſurtout étoient en de vives allarmes ſur la deſtinée des flottes marchandes de la Jamaïque, de New-York & de Saint-Chriſtophe. On craignoit auſſi pour la riche flotte des Indes orientales, dont les onze

vaiſſeaux venus du Bengale ou de la Chine, étoient à neuf journées de la Manche dans les premiers jours de Septembre. Dès que la Compagnie en fut informée, elle expédia ſur le champ un navire bon voilier, pour donner avis à ces vaiſſeaux du danger qui les menaçoit, & leur enjoindre de prendre la route de Cork, & d'y reſter juſqu'à nouvelle ordre. Quant aux deux cens voiles de la Jamaïque, on ſut qu'elles avoient paru à la hauteur de Plymouth le 22 Septembre; que vingt-ſept bâtimens de cette nombreuſe flotte étoient entrés depuis dans le port de Briſtol, & que ceux deſtinés pour la Tamiſe venoient de relâcher à Cork avec les vaiſſeaux de l'Inde. Enfin, l'Angleterre fut bientôt raſſurée ſur le ſort de ſes autres convois, par la nouvelle inattendue que les eſcadres combinées venoient de rentrer dans nos ports le 12 & le 14 Septembre.

1779.

Rentrée de la flotte combinée. Impatience des équipages qui

Vingt-cinq vaiſſeaux de ligne ou frégates, tant eſpagnols que françois, avoient d'abord gagné la rade de Breſt; & le reſte de l'armée les joi-

1779. gnit deux jours après. MM. d'Orvilliers & de Cordova en formoient l'arriere-garde ; ils parurent les derniers, & leur présence redoubla l'ardeur des équipages impatiens de reprendre la mer & d'achever la campagne moins infructueusement qu'ils ne l'avoient commencée ; ils aspiroient à la gloire de combattre & de vaincre les Anglois au milieu des périls & des obstacles ; la sage politique des Cours alliées étoit de les réduire à moins de frais, & de ménager le sang espagnol & françois pour des occasions encore plus décisives. Quoique sûrs & nécessaires, comme on le verra dans la suite, les effets de cette politique paroissoient trop lents à nos équipages, & ils murmuroient secretement contre le plan d'une campagne qui, sans prodiguer leurs vies, épuisoit les ressources de l'Angleterre, & ménageoit de solides triomphes aux Puissances confédérées. Pour des Matelots & des Soldats, il n'y a de vraie gloire que dans l'éclat & le danger d'une expédition; & jusqu'à la premiere rentrée de nos

brûlent de remettre à la voile.

escadres, il n'y avoit eu d'action imposante pour le grand nombre, que la prise de l'*Ardent*, vaisseau de ligne, dont s'emparèrent nos frégates la *Junon* & la *Gentille*. La supériorité de ce vaisseau sembloit promettre à l'équipage anglois, un autre issue de ce combat, dont voici la relation. 1779.

Prise de l'Ardent par M. Le Chevalier de Marigny.

Le 17 Août, l'armée navale combinée étant dans les parages de Plymouth, le Chevalier Bernard de Marigny, Capitaine de vaisseau, Commandant la frégate du Roi la *Junon*, après avoir donné la chasse à deux voiles angloises, faisoit route avec le vent à l'Est, pour se rallier à la grande flotte, lorsque sur les huit heures du matin, il découvrit deux autres bâtimens qui venoient vent arrière. L'un de ces vaisseaux d'inégale grandeur, étoit un danois, qui fuyoit devant un anglois. Le Chevalier de Marigny s'en étant assuré, fit aussitôt le signal, qui fut apperçu de M. de Tréville, Commandant l'escadre légère de l'armée combinée; & sans perdre de tems il parvint, à force de voiles, à se mettre dans

les eaux de l'ennemi. Le vaiſſeau
1779. anglois eſſaya différentes allures pour échapper à la frégate ; mais le Chevalier de Marigny ſuivit tous ſes mouvemens, & les indiqua par des ſignaux au Commandant de l'eſcadre, qui la faiſoit manœuvrer d'après les indications de la frégate. Enfin, l'ennemi ſe décida à faire route vent arriere, & le Capitaine françois manœuvra pour lui couper chemin. Cette apparente ſécurité fit craindre un moment à M. de Marigny, que ce ne fut un des vaiſſeaux de l'eſcadre d'obſervation, ſous le Commandement de Don Louis de Cordova. Pour s'en aſſurer, il fit les ſignaux de reconnoiſſance, arbora la flamme & le pavillon françois, l'aſſura d'un coup de canon tiré du bord oppoſé au vaiſſeau, qui, ſans ſe faire connoître, ouvrit les ſabords de ſa premiere batterie du côté de babord, qu'il préſentoit à la *Junon*. Le Chevalier de Marigny ne doutant plus que ce ne fut un vaiſſeau ennemi, lui envoya deux volées. L'Anglois n'arbora ſon pavillon, que lorſque tous ſes ſabords furent ou-

verts ; il ſe diſpoſoit à canonner la frégate ; mais le Chevalier ſoupçonnant ce vaiſſeau qui avoit été ſurpris, de n'être préparé au combat que d'un ſeul côté, manœuvra habilement pour abandonner le babord de l'ennemi & porter ſon attaque ſur celui de ſtribord. En exécutant ſa manœuvre, il envoya deux bordées dans la hanche & dans la poupe du vaiſſeau. Il vit en effet, en découvrant le côté de ſtribord, que la batterie baſſe n'étoit point encore préparée, & il profita de cette circonſtance. En ce moment la frégate la *Gentille*, commandée par le Baron de Mengaud de la Hage, Lieutenant de vaiſſeau, arriva aſſez tôt pour combattre l'*Ardent*, avec un feu très-vif. Alors le vaiſſeau anglois commença à tirer ſur les frégates, & la Junon eſſuya deux bordées qui heureuſement ne lui bleſsèrent pas un ſeul homme. L'*Ardent* ſe vit obligé d'amener ſon pavillon ſur les onze heures & demie du matin. Cette action ſe paſſa dans le Sud-Sud-Oueſt de Plymouth, environ à ſix lieues de la côte. Le

1779.

1779. vaiſſeau anglois de ſoixante-quatre canons, commandé par le ſieur Philippe Boteler, avoit cinq cens vingt-trois hommes d'équipage; il n'en perdit que cinq dans le combat; les autres furent emmenés priſonniers à Breſt, & la priſe de l'Ardent fut un échec très-ſenſible dans l'armée navale, dont il faiſoit partie. Ce vaiſſeau peu endommagé paſſa bientôt de la flotte de Hardy, dans celle du Comte d'Orvilliers, & Sa Majeſté en donna le commandement au brave Chevalier de Marigny.

La flotte combinée réduite à un moindre nombre de vaiſſeaux.

M. le Comte Duchaffault déſigné pour ſuccéder à M. le Comte d'Orvilliers.

Cependant les flottes ennemies étoient occupées à Spithéad & dans la rade de Breſt, à renouveller en partie leurs équipages qui avoient ſouffert plus ou moins du ſéjour de la mer, à rafraîchir leurs vivres & même à réparer quelques-uns de leurs vaiſſeaux; mais tandis que l'Amiral Hardy repréſentoit au Miniſtère la néceſſité d'augmenter le nombre des ſiens, les Chefs de l'armée combinée ſacrifioient quelques-uns des leurs pour mieux fortifier les autres; & quoique moins nombreuſes, les eſcadres françoiſes & eſ-

pagnoles n'en parurent pas moins redoutables, lorſqu'elles appareillèrent pour la ſeconde fois. Leur ſupériorité conſtamment ſoutenue, ne laiſſoit d'eſpoir à l'Amiral anglois que dans la poſſibilité d'éviter un combat trop inégal, & dans les obſtacles de la ſaiſon qui, déjà fort avancée, faiſoit préſumer que les flottes ne remettroient point à la voile. D'ailleurs, on ſavoit que M. le Comte d'Orvilliers venoit de ſe retirer dans ſes terres, après avoir donné ſa démiſſion; mais on ignoroit en Angleterre qu'il étoit remplacé par M. le Comte Duchaffault, & que ce grand Général, l'honneur de la Marine françoiſe, preſſoit le départ des eſcadres ſoumiſes à ſon commandement. Quant à l'Amiral Hardy, pluſieurs lettres de Ports-Mouth aſſuroient que Lord Sandwich y avoit apporté lui-même l'ordre d'appareiller au premier vent favorable; on ſe flattoit ailleurs que la campagne étoit finie pour cette année. Ce n'étoit pas le vœu de la France, & ce devoit être celui des Anglois toujours plus allarmés

1779.

1779. des préparatifs de l'invaſion, dont ils ſe croyoient ménacés; ils n'ignoroient pas qu'une deſcente ſur leurs côtes, devoit être précédée d'un combat général, & dans l'état préſent des choſes, les probabilités ſur l'événement de ce combat, n'étoient pas pour leur eſcadre. En augmentant le nombre de ſes vaiſſeaux, ils s'étoient vus forcés d'en affoiblir les équipages, & comme on l'a dit, la flotte combinée s'étoit fortifiée par des moyens contraires. Quoique moins nombreuſe qu'elle ne l'étoit d'abord, elle n'en conſerva pas moins ſa premiere ſupériorité, & cette conſidération ſuffit au Comte Duchaffault pour fixer ſon départ aux derniers jours d'Octobre, & de tromper ainſi l'eſpoir des Anglois, qui ſe croyoient au terme de la campagne, & peut-être de la guerre.

On parle de la médiation de la Ruſſie.

On parloit à cette époque d'une négociation entamée ſous la médiation de la Ruſſie; pluſieurs Papiers anglois confirmoient ce rapport, & voici ce qu'on écrivit de Douvres à ce ſujet. « Quoique toute » communication ſoit fermée entre

» ce port & celui de Calais, il n'y » a point de jour que nous ne » voyons paſſer des dépêches de » Paris à Londres ; elles arrivent » par la voie de Fleſſingue, & » cette circonſtance fait préſumer » qu'il s'entame quelque négocia- » tion de paix ; dans ce cas il n'y » auroit point de combat entre » notre grande flotte & l'armée » combinée de France & d'Eſpa- » gne ».

1779.

Blocus de Gibraltar. Notification faite aux Puiſſances maritimes de la part de l'Eſpagne.

Ce bruit accrédité parmi le peuple fut regardé chez les perſonnes inſtruites comme un reſſort politique mis en jeu par le Gouvernement d'Angleterre, pour favoriſer quelqu'emprunt. En effet on s'occupoit moins que jamais des voies de pacification. Le Comte Duchaffault & l'Amiral Hardy attendoient le moment d'appareiller, & le blocus de Gibraltar ſe faiſoit de maniere à laiſſer croire qu'il ſe changeroit bientôt en ſiége. Huit mille hommes venoient de ſe joindre aux trois mille qui étoient déjà dans les lignes de Saint-Roch, & ce camp avoit pour Commandant en chef Don Alvarez, Lieutenant-

1779. Général de grande réputation. Don Antonio Barcelo, commandoit les vaiſſeaux deſtinés au blocus de la fortereſſe du côté de la mer ; mais comme le nombre n'en étoit point d'abord ſuffiſant, ſon eſcadre avoit été renforcée de trente bâtimens de guerre, avec leſquels il ſe vit en état de remplir les intentions de Sa Majeſté Catholique, énoncées dans une lettre circulaire aux Ambaſſadeurs eſpagnols dans les différentes Cours de l'Europe. L'objet de cette lettre étoit de les informer du blocus, & de notifier aux Puiſſances étrangères, que l'entrée du port de Gibraltar ſeroit déſormais interdite à tout vaiſſeau de guerre ou de commerce, ſous quelque pavillon que ce put être, & que Sa Majeſté déclaroit de bonne priſe, ceux qui ſeroient rencontrés ſuivant une direction contraire à l'objet du blocus.

Détreſſe des Anglois à Gibraltar. Que cette place eſt imprenable.

Cette réſolution de la Cour de Madrid fut exécutée à tems ; la place étoit mal approviſionnée, & dès la mi-Août pluſieurs lettres annoncèrent que les habitans en étoient réduits à manger leurs che-

vaux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Gouverneur reçut ordre de renvoyer les priſonniers françois, & de ne point toucher aux vivres de la garniſon. Dès le commencement d'Octobre, la ration du Soldat n'étoit que de trois livres de pain & d'une livre de viande pour deux jours. Faute de ſoufre & de charbon on ne fabriquoit dans la ville que de la poudre inférieure, qui, pour brûler, avoit beſoin d'être mêlée avec de la poudre de la premiere qualité. Ces derniers rapports ſe trouvoient confirmés par le ralentiſſement des Anglois dans le ſervice de leur artillerie. Ils ceſsèrent tout-à-coup d'inquiéter les travailleurs eſpagnols, & le ſilence abſolu des batteries élevées à Gibraltar, tant ſur la pointe d'Europe, que dans beaucoup d'autres endroits, leur laiſſa tout le loiſir d'entamer la conſtruction des ouvrages depuis la ligne juſqu'à la diſtance d'environ cinq cens toiſes de la place. Il paroiſſoit facile, ſinon d'empêcher ces travaux, au moins de les rendre très-périlleux; mais tandis que les Eſpagnols fai-

1779.

1779. ſoient ſous les yeux des Anglois, tous les préparatifs d'un ſiége, ſuivant les projets d'attaque du célèbre de Valliere, ces derniers ſe tenoient tranquilles ou faute de munitions de guerre, ou parce qu'ils les ménageoient pour une autre occaſion. Ils ſe contentoient de tranſporter de l'artillerie ſur la montagne de Gibraltar, d'y élever des batteries & de miner de tous côtés. Ils montroient d'ailleurs beaucoup d'aſſurance, & l'on ſe perſuada que leur intention étoit de ne tirer ſur les Eſpagnols, que lorſque ceux-ci auroient ouvert leur feu. Mais le Dimanche 11 Septembre, à ſept heures du matin, ils firent l'eſſai de trois batteries conſtruites dans la nuit ſur la partie la plus élevée du rocher qui fait face à la porte d'Eſpagne; leurs boulets ne purent atteindre les Eſpagnols, & cette canonnade n'eût d'autre effet que de bleſſer un Soldat à la cuiſſe. Les jours ſuivans, leur feu ſe rallentit tellement, que les travaux du camp en furent à peine troublés. Pour le faire ceſſer entierement, on

conſtruiſoit

conſtruiſoit à Algézire des batteries flottantes & vingt chaloupes canonnieres. Mais on ne peut trop répéter que Gibraltar eſt une forteresſe imprenable, & que l'unique moyen de réduire cette place, étoit de l'affamer, & de lui couper toute communication avec les vaiſſeaux anglois. On pouvoit ſe fier d'un tel ſoin à l'activité de Barcelo; aucun des navires chargés de vivres & de munitions qui tentoit de s'introduire dans Gibraltar, n'échappoit à la pourſuite de ſes chaſſeurs attentifs; & un grand nombre de priſes importantes ſignalèrent la vigilance de ce brave Chef d'Eſcadre. Cependant, comme on s'occupoit en Angleterre des moyens de rompre le blocus & d'approviſionner la place, & que Don Barcelo n'étoit point aſſez en force pour oppoſer une ſupériorité conſtante au développement des efforts projettés, ſept vaiſſeaux de ligne & deux frégates ſortis de Cadix & du Ferrol, vinrent fortifier l'eſcadre du Détroit, & la mettre en état de canonner la forteresſe du côté de la mer, dès

1779.

que les batteries de terre auroient commencé leur feu. On se croyoit au moment de voir perfectionner les travaux du camp de Saint-Roch; tout sembloit disposé pour le siége de Gibraltar, & le 19 Novembre M. de Cordova parut à Algézire avec douze vaisseaux détachés de la flotte combinée, dans l'intention de s'arrêter au détroit & d'y protéger le siége encore éloigné, dont nous renvoyons la description, pour ne point anticiper.

1779.

On fait monter à quarante-six vaisseaux de ligne, la flotte de l'Amiral Hardy.

Quarante bâtimens partis du Levant, & convoyés par deux frégates étoient arrivés dans les premiers jours de Juillet avec d'immenses richesses; ils fournirent d'excellens matelots au département de Toulon qui en manquoit absolument, pour completer les équipages de l'escadre de M. de Sade, composée des vaisseaux le Lion, le Souverain, le Hardi, le Jason, le Héros & le Triomphant. Cette escadre, sortie de la Méditerranée au commencement d'Octobre, devoit croiser quelque tems à l'entrée du détroit, & se joindre en suite à la grande flotte de Brest, qui, toujours en rade, pa-

roiſſoit n'attendre que le moment d'appareiller. Le 13 Novembre, rien ne faiſoit croire qu'on ſongeât à déſarmer; mais les vents contraires tenoient conſtamment notre armée oiſive; la flotte angloiſe avoit oſé les braver dans la matinée du 22 Octobre, & s'étoit portée à Torbay avec toutes ſes forces, qu'on évaluoit à quarante-ſix vaiſſeaux de ligne, dix frégates & onze brûlots. L'objet de l'Amiral anglois n'étoit pas de rencontrer & de combattre l'armée combinée, mais d'aſſurer le retour de huit vaiſſeaux des Indes orientales qu'on attendoit depuis longtems, & qui arrivèrent en effet dans les Dunes vers la mi-Novembre, d'où ils ſe rendirent heureuſement dans la Tamiſe. Quatre vaiſſeaux de ligne eſpagnols avoient été détachés ſous la conduite de Don Antonio de Ulloa, pour aller croiſer ſur le paſſage des vaiſſeaux de la Compagnie angloiſe. Ce Lieutenant-Général fut accuſé de les avoir laiſſé paſſer comme vaiſſeaux de guerre, contre l'avis de tous ſes Officiers qui les reconnoiſſoient pour des navires de l'Inde, & qui vou-

1779.

Huit vaiſſeaux des Indes arrivent dans les Dunes. Diſgrace de Don Antonio de Ulloa. Il finit par ſe juſtifier.

1779. loient les approcher ; mais on lui imputoit ſur-tout la perte de la hourque la Manille, à laquelle il avoit parlé, diſoit-on, ſans la faire convoyer, ſans même l'avertir que les Eſpagnols étoient en guerre avec les Anglois. Cette croiſière, cenſée inutile par la négligence de Don Antonio de Ulloa, ne pouvoit que lui attirer une diſgrace; S. M. Catholique lui envoya l'ordre de ſe démettre de ſon commandement, & de ſe préparer à juſtifier ſa conduite devant un Conſeil de Guerre, qui, après un délai de vingt mois, la jugea irréprochable & conforme aux inſtructions qu'il avoit reçues de la Cour.

L'approche de l'hiver oblige les flottes de rentrer dans les ports. Cantonnement des troupes de terre.

Cependant l'approche de l'hiver ne permettoit plus de tenir la mer, & le 18 Novembre un Exprès fut expédié pour Torbay, avec ordre de notifier à l'Amiral Hardy celui de ramener la flotte dans les ports. Pareils ordres furent ſignifiés aux Chefs de l'armée navale de France & d'Eſpagne. Les troupes de terre n'avoient point encore déſarmé; celles de Bretagne & de Normandie allèrent prendre

leur quartier d'hiver dans l'intérieur de ces Provinces ; mais leur cantonnement fut diſpoſé de maniere, qu'elles pouvoient être raſſemblées en moins de trois jours, ſi les circonſtances l'exigeoient. On avoit pris les mêmes précautions en Angleterre, & des lettres de Plymouth aſſuroient que les troupes ci-devant campées dans les environs de cette place pouvoient s'y réunir au beſoin en moins de vingt-quatre heures. Ces mêmes lettres ajoutoient que ſix cens ouvriers employés aux travaux des fortifications de Plymouth devoient s'y livrer ſans interruption pendant tout l'hiver, & les terminer avant le retour du printems. 1779.

Si l'Angleterre s'occupoit des apprêts d'une défenſe vigoureuſe, on ne négligeoit point en France les moyens de rendre ces préparatifs inutiles ; tout annonçoit pour l'année prochaine une campagne de mer beaucoup plus active que celle dont on vient d'eſquiſſer les principaux traits, & dont on va completter le tableau en les récapitulant ſans omiſſions, & ſuivant l'ordre des dates qu'il n'étoit gueres poſſi-

1779. ble d'obſerver dans un premier expoſé. Ce ſecond précis eſt extrait de la lettre d'un Officier françois embarqué ſur un des vaiſſeaux de la flotte combinée ; ce qu'il falloit remarquer pour juſtifier les contradictions apparentes qu'on pourroit relever dans quelques détails de ces deux relations.

Récapitulation de la campagne du Comte d'Orvilliers.

Trente vaiſſeaux, dix frégates & d'autres bâtimens armés attendoient à Breſt l'ordre d'appareiller ; cet ordre fut donné le 3 Juin, & le même jour la flotte mit à la voile par un vent très-favorable. A peine avoit-on perdu de vue les côtes de France, que le Général fit ſignal de marcher ſur trois colonnes; il indiqua par un autre ſignal qu'il alloit faire route pour l'Eſpagne. Juſques-là on n'avoit formé que des conjectures ſur une jonction avec la flotte de Cordova. Le tems continua d'être beau, & le lendemain la flotte françoiſe arriva ſur l'iſle de Ciſarga, où elle mit en panne. Le Comte d'Orvilliers fit ſignal d'ordre, manda tous les Capitaines de vaiſſeaux, & leur annonça que le point de réunion étoit fixé ſur ces parages, & qu'il falloit y

attendre les alliés. L'armée ne devoit point relâcher; des raiſons qu'on ignore, avoient fait donner à ce ſujet des ordres rigoureux. Il y avoit à la Corogne huit vaiſſeaux eſpagnols & quatre frégates ; ils parurent le 22 Juin ſous le commandement du Comte d'Arze. Les vents contraires firent longtems attendre ceux de Cadix. La ſaiſon étoit précieuſe, les maladies commençoient à gagner les équipages, & les Anglois pouvoient intercepter la jonction des deux armées. Cependant celle d'Eſpagne n'arrivoit point, & l'on ne ſavoit à quoi attribuer ce retard, lorſqu'on en fit le ſignal le 22 Juillet ; elle étoit composée de trente-ſix voiles, ſous la conduite de ſon Excellence Don Louis de Cordova. Ce Général avoit ordre de ſa Cour de fournir des vaiſſeaux au Comte d'Orvilliers, & de le reconnoître pour Commandant en chef de l'armée combinée. Les deux flottes s'incorporèrent, & le 26 Juillet, le Général françois eut cinquante vaiſſeaux ſous ſes ordres. L'eſcadre d'obſervation étoit de ſeize vaiſſeaux; Don Louis de Cordova en prit le commandement.

1779.

1779. Cinq vaiſſeaux détachés de l'armée combinée formoient l'eſcadre légere ſous les ordres de M. de la Touche-Tréville. Depuis longtems on n'avoit point vu déployées ſur nos mers des forces auſſi impoſantes. Le 29 elles furent dirigées vers la Manche. L'armée ſe forma ſur trois colonnes; l'eſcadre légere & les frégates chaſſoient en avant, avec ordre de fouiller & de vérifier les bâtimens neutres. Les côtes d'Angleterre ſembloient s'éloigner à meſure que l'armée en approchoit, tant l'impatience de les découvrir étoit extrême parmi les équipages. Des cris de joie les annoncèrent dans la matinée du 14 Août. Le Général fit former la ligne de bataille à l'armée combinée, & MM. de Cordova & de Tréville ſe tenant au vent, marchèrent en échiquier; le premier ayant pour point de relèvement le vaiſſeau de queue, & le ſecond le vaiſſeau de tête; ces deux Commandans pouvoient, au moyen de cet ordre de marche, couper l'ennemi, le mettre entre deux feux, & ſe replier en tous les ſens. L'inſtant du ſignal fut celui de l'exécution; la flotte ſe

porta ſur Plymouth, & ſe déploya ſur trois colonnes à peu de diſtance 1779. de ce port. Aux premiers ſignaux de ſes frégates de découverte, l'armée angloiſe quitta ſa croiſière & s'enfonça dans la baie ; les bâtimens chargés de l'obſerver vinrent rendre compte à M. d'Orvilliers qu'ils n'avoient encore pu diſtinguer que dix-ſept vaiſſeaux. L'intention du Général étoit de diriger ſes mouvemens du côté de Portland ou de Torbay, & d'y mouiller en attendant de nouvelles forces ; mais un vent d'Eſt forcé déconcerta ſes projets, & l'armée ſe vit inſenſiblement entraînée hors de la Manche ; elle ne s'étoit maintenue que deux jours ſur les côtes de la Grande-Bretagne. On avoit eu quelques avis d'une flotte ennemie ; après de vaines recherches, on déſeſpéra de la rencontrer.

Cependant les équipages s'affoibliſſoient par la maladie, les remèdes manquoient abſolument, & l'on avoit beſoin de rafraîchir les vivres ; l'armée de terre ſous les ordres du Comte de Vaux n'arrivoit point ; les vents contraires retenoient les

1779. pilotes nommés pour choisir les mouillages sur les côtes d'Angleterre ; en un mot, on touchoit à la fin de la belle saison, & l'on n'avoit point encore entamé d'expédition. On apprit enfin que les ennemis étoient au Sud - Ouest de l'armée combinée, & il fut décidé dans un Conseil tenu le 25 Août à bord du Général, qu'on les chercheroit pour les combattre ou pour leur fermer l'entrée des ports. Les vents ayant changé, le Comte d'Orvilliers fit route sur les Sorlingues, où il espéroit de rencontrer l'armée angloise. En effet, le 3 Septembre à la pointe du jour, les frégates avancées découvrirent & signalèrent en même-tems la terre & l'ennemi ; le Général fit signal de chasse, & l'on reconnut bientôt une armée navale de trente sept vaisseaux & de quelques frégates qui fuyoient, toutes voiles dehors. La flotte combinée les poursuivit jusqu'au lendemain ; mais dans la nuit, les vents refusèrent successivement de la moitié de la boussole, & à la pointe du jour, les vaisseaux anglois se trouvoient si éloignés, qu'il n'y eut plus d'espoir de

1779.

les joindre. Cependant la chaſſe continua juſqu'à onze heures du matin, que les vaiſſeaux de l'eſcadre d'obſervation ſignalèrent pluſieurs voiles qu'on découvroit de l'arriere, & qu'on pouvoit attaquer avec avantage. Le Comte d'Orvilliers avoit reçu des avis qui le préparoient à la rencontre d'une flotte conſidérable de l'Amérique ; il avoit ordre de faire tout ce qui dépendroit de lui pour s'en emparer ; mais lorſqu'il fut à portée, il reconnut que c'étoit un convoi hollandois eſcorté par des bâtimens de guerre.

Que l'objet de la France eſt rempli pour cette campagne. Renforts promis.

La ſituation des flottes combinées ne permettoit point au Général de rentrer dans la Manche, ſans le convoi qui lui étoit annoncé ; il devoit trouver ſur Oueſſant des approviſionnemens de toute eſpèce, & il y porta ſans plus balancer; mais au lieu des renforts promis, il y reçut ordre de faire rentrer l'armée qui, toujours contrariée par les vents, chargée de malades, & privée des ſecours attendus, arriva à Breſt le 13 Septembre avec le projet de ſe réparer pour une ſeconde ſortie qui n'eut pas lieu cette année, parce

1779. que la ſaiſon étoit trop avancée, & qu'ayant forcé l'Angleterre à concentrer ſes forces en Europe, la politique françoiſe avoit parfaitement rempli l'objet qu'elle s'étoit propoſé dans ce formidable armement.

Autres avantages des croiſières du Comte d'Orvilliers.

Un autre avantage des croiſières menaçantes du Comte d'Orvilliers, car c'eſt le nom qu'il faut donner à ſa ſeconde campagne, fut de protéger & de favoriſer le retour de nos flottes marchandes. Celle des vingt-trois voiles venant de Saint-Domingue, étoit évaluée de dix-huit à vingt millions, & deſtinée pour Nantes & Bordeaux ; elle entra dans ces ports avec ſes riches cargaiſons dès les premiers jours de Juillet. Le 2 du même mois, vingt-un navires du Port-au-Prince arrivèrent à Breſt, ſous l'eſcorte de la frégate la Charmante, commandée par M. de Mac-Namara. Cette flottille chargée de ſucre, de coton & d'indigo, n'étoit gueres moins riche que la précédente ; on en portoit la valeur à quinze ou ſeize millions. L'heureux retour de ces quarante-quatre bâtimens redonna quelque vie au com-

merce de nos ports ſitués ſur l'Océan. A cette même époque, M. le Roi de la Grange commandant le vaiſſeau de ligne le Hardy, parut dans la rade de Toulon avec vingt-huit navires venus des Echelles du Levant. L'arrivée de ce convoi fut un évenement favorable au commerce de la Méditerranée, & l'un des plus heureux de toute cette campagne, dont les opérations les mieux combinées ne produiſoient rien de bien déciſif aux yeux de la multitude. 1779.

Affaires particulières. Combat du Chevalier de Couëdic.

Des affaires particulières ſignalèrent la bravoure & l'intelligence de nos illuſtres marins, & n'eurent point de réſultats importans. Une des plus remarquables fut le combat de la *Surveillante*, commandée par le Chevalier de Couëdic Lieutenant de vaiſſeau, & du *Quebec*, commandé par le Capitaine George Farmer. Ces deux frégates étoient d'égale force, & portoient chacune trente-deux canons, dont vingt-ſix de douze liv. de balle en batterie. La première avoit appareillé de la rade de Breſt le 2 Octobre, avec le Cutter *l'Expédition* aux ordres de M. de

Roquefeuille, Enseigne de vaisseau.
1779. Ces deux bâtimens avoient ordre de traverser la Manche pour observer l'armée angloise. Le 6, à la pointe du jour, la Surveillante eut connoissance du Québec & d'un Cutter anglois. Le Chevalier de Couëdic leur donna la chasse, & comme sa frégate marchoit supérieurement, il fut bientôt à portée de faire usage de sa batterie : il avoit arboré son pavillon, sans que la frégate angloise voulût faire connoître sa couleur. A neuf heures & demie, le Québec prit enfin le parti d'aller à la rencontre de la Surveillante, & vint passer à la portée du pistolet, en lui envoyant une volée chargée à mitraille qui lui fut rendue au même instant. Pendant ce tems, les deux Cutters se cherchoient mutuellement, & s'attaquèrent l'un l'autre à la même portée. Aussitôt notre frégate qui étoit à bord opposé, remit sur le même bord que la frégate angloise; elles manœuvrèrent pendant une heure pour se choisir respectivement une position favorable, & s'approchèrent ensuite de si près, que leurs ver-

gues ſe croisèrent plus d'une fois.
Au fort du combat, le Capitaine 1779.
françois reçut au haut de la tête un coup de fuſil qui le renverſa; mais cette commotion ne fit que l'étourdir, & il n'abandonna point ſon gaillard. Après trois heures de combat, tous les mâts de la Surveillante tombèrent, & en moins de ſix minutes ceux de la frégate angloiſe eurent le même ſort. M. de Couëdic venoit de recevoir deux autres bleſſures, dont une au bas-ventre parut mortelle. Dans cet état, il eut le courage de paſſer ſur ſon gaillard d'avant, & d'ordonner les diſpoſitions néceſſaires pour enlever la frégate à l'abordage. Il fit jeter des grenades, dont l'exploſion mit le feu aux voiles du Québec. En peu de tems l'incendie devint ſi conſidérable, qu'il gagna la Surveillante, dont le boute-dehors de beaupré s'étoit engagé dans les manœuvres de la frégate angloiſe. Ce malheureux bâtiment ſauta en l'air à cinq heures du ſoir; & des trois cens hommes qu'il montoit, il n'y en eut que quarante-trois qui ſe ſauvèrent. Ce fut à l'humanité françoiſe qu'ils

1779. furent redevables de la vie. Mais ce n'étoit point assez d'être humains ; les François donnèrent en cette occasion un exemple de générosité, dont on ne peut trop exalter la noblesse. Le Ministre de la Marine ne crut pas devoir regarder comme prisonniers de guerre ces braves anglois qui, échappés à tant de périls, auroient moins senti le prix de la vie, si en la recouvrant ils avoient cessé d'être libres. Ils furent renvoyés sans échange & sans rançon en Angleterre, & nos fiers ennemis accordèrent à cette belle action de l'admiration & des éloges.

Le Capitaine Farmer avoit promis de ramener une frégate de la force du Québec ; sa mort le dispensa de tenir parole. La Surveillante rentra le 8 Octobre à Brest, remorquée par le cutter l'Expédition, qui ayant réduit son adversaire, l'abandonna pour voler au secours de notre frégate. M. de Roquefeuille se couvrit de gloire ainsi que M. de Couëdic, & les Anglois ne se firent pas moins d'honneur ; mais ils furent plus malheureux dans ce combat si juste-

ment célebre. Il y eut de notre côté trente-six hommes tués pendant l'action. Le nombre de nos blessés fut d'environ cent hommes, parmi lesquels on distingua le Chevalier de Lostange, & M. de la Bintinaie ; ce dernier avoit eu le bras emporté d'un coup de canon.

1779.

Prouesses du Capitaine Royer.

Nos braves corsaires signalèrent aussi leur intrépidité dans plusieurs combats trop peu connus pour la gloire de la nation françoise. Les prouesses du Capitaine Royer eurent pourtant assez d'éclat, pour en donner aux témoignages de la reconnoissance publique. La prise du bâtiment anglois le *Commandant de Dunkerque*, avoit mérité à ce courageux marin l'attention de Sa Majesté, qui lui fit don d'une épée. Ce fut pour le sieur Royer un encouragement à de nouveaux exploits, & ce vaisseau, dont il eut le commandement, fut dans la suite le théâtre & l'instrument de tous ses triomphes. La ville de Dunkerque, sa patrie, s'honoroit d'un tel citoyen; & lorsqu'après une croisière triomphante, il reparut vers la mi-Juillet devant ce port

1779. avec toutes ses prises, il y fut reçu aux acclamations des habitans & de la garnison, dont les fanfares l'accompagnèrent jusqu'à l'hôtel de M. le Prince de Robecq, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Les Matelots ne voulurent pas souffrir qu'il s'y rendît à pied, & ils le portèrent en triomphe sur leurs épaules. De toutes les courses du brave Royer, la plus glorieuse fut celle du mois de Septembre; il y rançonna treize navires, & le nombre des prises fut encore plus considérable. Parmi ces derniers, il s'en trouvoit un dont le Capitaine avoit justifié, par une conduite atroce, la vengeance terrible que Royer se permit contre l'équipage anglois. Après un combat assez opiniâtre, ce Capitaine s'étoit rendu; mais voyant venir la chaloupe françoise, avec onze hommes chargés d'amariner son vaisseau, il leur lâcha toute sa bordée chargée à mitraille, & coula bas la chaloupe. Par cet artifice, il se flattoit d'avoir assez affoibli le Capitaine françois, pour tenter l'abordage; mais Royer indigné, le prévient, l'aborde, encourage ses

gens à venger la mort de leurs camarades, & paſſe au fil de l'épée tout l'équipage ennemi.

1779.

Expédition de M. de Flotte devant Alger.

L'expédition de M. de Flotte, commandant la frégate l'*Aurore*, mérite auſſi d'être citée parmi les faits de guerre qui ſoutinrent l'honneur du pavillon françois dans cette année d'inaction. Ce brave Officier mouilloit à Alger, par un très-mauvais tems, lorſque le Conſul anglois ſe permit un propos, dont la ſubſtance étoit que quatre corſaires de ſa nation croiſoient à deux lieues en mer, avec l'intention de s'emparer de l'Aurore, s'ils pouvoient la rencontrer. Cette fanfaronade revint à M. de Flotte, qui ſe rendit ſur le champ à ſon bord, fit couper le cable, & malgré l'orage, gagna la haute mer, & ſe mit à la pourſuite des quatre corſaires. Comme il avoit le vent, il fut bientôt ſur eux. Ceux-ci ne voyant qu'une frégate, l'attendirent & ſe rangèrent en ordre de bataille. Sans s'étonner du nombre, le brave Capitaine les approche à demi-portée du canon, & leur lâche ſa bordée. Les corſaires furent percés,

1779. & se rendirent sur le champ sans tirer un coup de fusil. M. de Flotte retourna à Alger, reprit son ancre, & fit voir au Consul britannique comment les frégates du Roi de France savent punir la témérité des corsaires anglois.

Combat de trois frégates espagnoles contre trois frégates angloises. Désolation des commerçans de Liverpool.

Les Espagnols se signalèrent également dans ces combats particuliers. Outre les vingt-quatre prises faites dans le détroit par Don Barcelo, il y eut, à la fin d'Août, un combat très-meurtrier à la hauteur de Cadix, entre trois frégates angloises & autant de frégates de l'escadre de Don Langara. La durée de l'action fut d'environ vingt heures, & après un grand massacre de part & d'autre, les frégates espagnoles réussirent enfin à s'emparer des bâtimens ennemis, qui furent traînés à Cadix dans un si mauvais état, qu'on désespéra de les pouvoir réparer.

Ces échecs répétés de la marine britannique, & particulierement de la marine marchande, étoient un juste sujet d'allarmes pour les villes commerçantes d'Angleterre. Une lettre écrite de Liverpool, dans

les derniers jours de Juillet, atteſte & motive en ces termes la déſolation de cette place de commerce, qui, depuis quarante ans, étoit devenue l'une des plus floriſſantes de la Grande-Bretagne. » Ne vous attendez plus » eſt-il dit dans cette lettre, dont voici l'extrait » au » pompeux étalage de captures » faites ſur l'ennemi. Les ſuccès de » l'automne & de l'hiver derniers » avoient tourné la tête à la plupart » de nos habitans, & multiplié à » l'infini le nombre de nos Armateurs; mais les tems ſont bien » changés. Depuis l'ouverture de » cette campagne, les François » font une guerre particuliere à nos » corſaires, à nos lettres de marque, » & rien ne leur échappe. Auſſi ne » voit-on plus à la bourſe de » phyſionomies riantes; la conſternation & le déſeſpoir ſont peints » ſur tous les viſages. Plus de marée qui ne ſoit l'avant-coureur » de quelque diſgrace. Les vaiſſeaux » françois employés aux repréſailles, » ſont des frégates de quarante, de » trente-ſix & de trente-deux canons; quel moyen de leur réſiſ-

1779.

1779.

» ter avec nos corſaires, dont la
» plûpart ſont des bâtimens mar-
» chands, conſtruits pour la traite
» ſur la côte d'Afrique ? Des bou-
» lets enchaînés ou ramés, des
» boulets de vingt-quatre livres de
» balle, détruiſent leurs agrès, ba-
» layent leurs ponts, traverſent
» leurs flancs d'outre-en-outre. Tel
» eſt le tableau de la miſere actuelle
» de notre marine marchande, tel
» eſt le contraſte de l'état floriſſant
» qui la diſtinguoit autrefois ».

Exploits de Paul Jones.

L'intrépidité toujours active & toujours heureuſe du redoutable Paul Jones, juſtifioit ſur-tout les allarmes des Négocians-Armateurs d'Angleterre. Cette année fut particulierement marquée par les exploits répétés de ce fameux Commodore américain. Il étoit ſorti le quatorze Août du port de l'Orient, avec la frégate le Bon-Homme Richard & ſix autres bâtimens, dont les équipages ſe montoient à ſeize ou dix-huit cens hommes. On apprit bientôt que cette eſcadre s'étoit portée ſur les côtes d'Irlande, & que ce Commandant avoit ordre de ſerrer de près le rivage, d'exa-

miner ce qui ſe paſſoit dans les
ports, d'en donner avis aux flottes 1779.
combinées, & de ſe tenir prêt à
ſeconder une grande tentative
contre ce royaume. En conſéquence
de ces inſtructions, Paul Jones attendoit dans la baie de Balinnskeligs, le moment d'agir, lorſqu'un
coup de vent ſouflant du Nord-Eſt,
le chaſſa de cette baie le 26 Août.
Il fut jeté le lendemain au Nord
de l'Ecoſſe, où il fit une priſe
conſidérable, deſtinée pour Québec, & chargée d'approviſionnemens militaires; il prit auſſi une
lettre de marque de Liverpool, &
coula bas pluſieurs autres navires
près de Whitby. Il avoit croiſé ſix
jours entre Berwick & la riviere
Humber, & ſon intention étoit
d'effectuer une deſcente ſur quelque partie de la côte, lorſqu'il
rencontra la flotte angloiſe de la
Baltique, eſcortée par deux vaiſſeaux armés, dont un de quarante
canons & l'autre de vingt. Paul
Jones ne laiſſa point échapper une
ſi belle occaſion d'acquérir de la
gloire, & voici la relation très-ſuccinte, mais bien authentique du

1779. combat qu'il livra ſur le champ au Capitaine Pearſon, commandant de la Serapis. Quoi qu'extrait d'une lettre du Commodore américain, ce rapport atteſte que le Commandant anglois n'eut guere moins de part que Paul Jones, à la gloire de ce fameux combat.

Combat de de la Serapis & du Bon-Homme Richard.

Le 23 Septembre, le Bon-Homme Richard ayant eu connoiſſance de la flotte angloiſe, hiſſa le ſignal pour une chaſſe générale, & auſſitôt tous les navires marchands qui étoient ſous l'eſcorte de la Serapis & de la Comteſſe de Scarborough, forcèrent de voiles pour gagner le rivage, tandis que ces deux vaiſſeaux de guerre qui les protégeoient, prenoient le large & ſe diſpoſoient au combat. En approchant de l'ennemi, toutes voiles dehors, Paul Jones fit le ſignal pour former la ligne de bataille; mais quelqu'empreſſé qu'il fût d'engager une action, il ne put atteindre la Serapis qu'à ſept heures du ſoir. Le Bon-Homme Richard la voyant à la portée du piſtolet, lui lâcha ſa bordée complette. Ainſi commença le combat, qui ſe ſoutint

avec

avec une fureur égale de part & d'autre. Cependant les manœuvres supérieures de la Serapis lui procuroient souvent des positions plus heureuses que celles du Bon-Homme Richard. Pour compenser cet avantage ou même le rendre nul, l'intention de Paul Jones étoit d'attacher sa frégate au vaisseau ennemi; il y réussit à la faveur d'un mouvement qui les approcha de maniere, que le beaupré de la Serapis vint donner dans la dunette du Bon-Homme Richard. Alors l'action du vent sur les voiles de l'une des frégates, ayant porté son arriere sur l'avant de l'autre frégate, elles se touchèrent dans toute leur étendue; leurs vergues se croisèrent, & les bouches de leurs canons furent tournées respectivement sur les flancs opposés. Il étoit huit heures du soir, lorsque les deux vaisseaux se trouvèrent dans cette position. Quelques minutes auparavant, le Bon-Homme Richard avoit reçu plusieurs boulets de dix-huit au-dessous de la flottaison; sa batterie étoit presqu'entierement réduite au silence, & de six vieux canons du premier

1779.

pont, deux avoient crevé au premier feu & tué presque tous les hommes employés à les servir. Il ne

1779. restoit à Paul Jones que trois pièces de neuf livres de balle en état de jouer sur l'ennemi. Le feu d'un de ces canons, chargé à boulets ramés, fut dirigé contre le grand mât de la Serapis, tandis que les deux autres tiroient à mitraille, pour faire taire la mousqueterie de ce vaisseau & balayer ses ponts; ce à quoi on réussit parfaitement. Cependant trois Officiers subalternes se persuadant que le Bon-Homme Richard couloit bas, ôsèrent demander quartier à l'insu de leur Capitaine; mais l'intrépide Paul Jones les démentit avec un redoublement de courage, qui fit bien voir au Capitaine anglois qu'on n'étoit point encore à la fin de ce terrible combat. Jusques-là, le Bon-Homme Richard l'avoit soutenu seul contre un ennemi supérieur, qui, de son propre aveu, eût pris le parti de fuir, s'il avoit pu se dégager des liens qui l'enchaînoient à la frégate ennemie. Le feu qui avoit déjà pris à la Serapis venoit de se commu-

niquer au vaiſſeau de Paul Jones, qui, ayant cinq pieds d'eau dans ſa cale, ſe voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de ſauter en l'air, ou d'être ſubmergé. Dans ce moment d'horreur, parut l'Alliance, une de ſes frégates, qui par une mépriſe incroyable, lâcha ſa premiere bordée dans l'arriere du Bon-Homme Richard. On eut beau faire le ſignal de reconnoiſſance & lui crier qu'elle prenoit un vaiſſeau pour l'autre, elle continua ſon feu ſur l'avant, ſur l'arriere & par le travers de la frégate de Paul Jones, à qui elle tua plus de vingt hommes. Le Capitaine de l'Alliance s'apperçoit enfin de ſon erreur, & ſa fureur ſe tourne auſſitôt contre la Serapis qui n'avoit pas un ſeul coup de canon à lui rendre, & dont l'incendie faiſoit des progrès effrayans. Le Bon-Homme Richard étoit dans une ſituation encore plus déplorable, en ce que les pompes ne ſuffiſoient plus aux voies d'eau qu'il falloit étancher. L'avis des plus braves Officiers étoit d'amener pavillon; mais l'intrépide Américain perſiſta toujours à ne

1779.

1779. point abandonner la partie, quoique son vaisseau ne fut, pour ainsi dire, qu'un amas de débris enflammés ou submergés. Enfin, sur les deux heures & demie du soir, le brave Capitaine de la Serapis voit chanceler son grand mât; il est forcé d'amener pavillon & de passer sur le Bon-Homme Richard où il apprend que c'est à Paul Jones qu'il vient d'avoir affaire, que la Pallas aux ordres du Capitaine Cottineau a pris la Comtesse de Scarborough après deux heures de combat, & que l'escadre américaine a déjà fait plus de trois cens prisonniers anglois. Quant au Bon-Homme Richard, il le trouva en si mauvais état, que sur le rapport unanime des Charpentiers, il fut jugé incapable de se soutenir à flot assez longtems pour gagner le rivage. Cependant on ne l'abandonna que le surlendemain, après en avoir retiré tous les blessés. Personne ne périt avec ce vaisseau qui coula bas sur les dix heures du matin, à la vue & au grand regret de Paul Jones, qui ne put sauver aucun des approvisionnemens. L'équipage de

cette frégate étoit de trois cens soixante-quinze hommes avant le combat; il y en eut trois cens six de tués ou de blessés, suivant la relation du Capitaine anglois, dont la perte beaucoup moins considérable se bornoit à quarante-neuf morts & à soixante-huit blessés. 1779.

Paul Jones relâche au Texel. Est il en sureté dans ce port?

Quoique terminé par la défaite de Pearson & la prise de la Serapis & de la Comtesse de Scarborough, ce combat envisagé sous un certain aspect, offrit à l'Angleterre une compensation de ces pertes, en ce qu'il sauva le convoi de la Baltique, & qu'il mit fin, sur ces parages, à la croisière du redoutable Paul Jones. Après avoir erré dix ou douze jours sur la mer du Nord, sans trouver aucun port commode, il arriva le 6 Octobre au Texel, où il relâcha près de deux mois avec ses deux prises & les six autres bâtimens de son escadre, savoir l'Alliance, la Pallas, la Revanche, deux cutters, & l'armateur françois le *Monsieur* de trente-six canons. Mais Paul Jones étoit-il en sûreté dans ce port? Suivant les Anglois, les Etats-Généraux n'ayant jamais reconnu l'in-

1779. dépendance de l'Amérique, devoient regarder le Commodore comme un Pirate, & ne pouvoient lui donner un asyle sans violer le droit des gens. Les papiers britanniques ne cessoient de répéter qu'à la premiere réquisition de la Cour de Londres, l'Angleterre alloit recouvrer la Serapis & la Comtesse de Scarborough. Mais ce recouvrement étoit au moins incertain. Paul Jones sortoit d'un port de France, il avoit sans doute plus d'une commission dans son portefeuille, & plus d'un pavillon à son bord. C'étoient pour les Etats-Généraux, d'assez bonnes raisons de ne rien précipiter.

L'Ambassadeur d'Angleterre reclame les deux prises au nom de Sa Majesté Britannique. Conduite des Etats-Généraux en cette occasion.

Quoi qu'il en soit, cette circonstance parut favorable pour savoir ce que les Hollandois avoient dans l'ame, & si le crédit de la France l'emportoit à La Haye sur celui de l'Angleterre. En conséquence, Sir Joseph York eut ordre de présenter à Leurs Hautes-Puissances un mémoire où il réclamoit les deux prises angloises au nom de Sa Majesté Britannique, & où il demandoit que les Officiers & Ma-

telots bleſſés ſur la Serapis & la Comteſſe de Scarborough, fuſſent tranſportés à terre, pour y recevoir des ſecours aux frais du Roi ſon maître. Ce ſecond article de la réquiſition de l'Ambaſſadeur, ne ſouffrit aucune difficulté de la part des Etats; mais ils ne voulurent point s'immiſcer dans l'examen de la légalité ou de l'illégalité des priſes faites par l'eſcadre de Paul Jones, & malgré les inſtances réitérées du Chevalier York, ils ſe refusèrent conſtamment à la ſaiſie & à la reſtitution de ces priſes. Cependant Leurs Hautes-Puiſſances ne voulant rien haſarder d'où l'on pût inférer légitimement la reconnoiſſance de l'indépendance des Colonies américaines, elles firent ſignifier à Paul Jones qu'en lui prêtant un abri contre les déſaſtres de la mer, leur intention n'avoit point été de lui donner un aſyle. En même-tems, l'Officier commandant à la rade du Texel, reçut ordre de tenir la main à ce que le Commodore en ſortît avec ſes priſes dès que le vent le permettroit, & de n'admettre, à cet égard, aucune eſpèce de délai. En

1779.

1779. conséquence de ces ordres, Paul Jones se disposoit à prendre le large avec toute son escadre.

Cette résolution du 19 Novembre, concilioit les devoirs de la neutralité la plus scrupuleuse avec l'amitié qui subsistoit encore, du moins en apparence, entre la Grande-Bretagne & la République de Hollande; mais sur ces entrefaites, les circonstances ayant changé à l'égard de l'escadre américaine, les Etats-Généraux crurent devoir suspendre l'effet de leur résolution du 19 Novembre, par une autre du 26 du même mois. Ils avoient appris ce même jour, que, conformément aux ordres de Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, le Vice-Amiral Reynst, commandant à la rade du Texel, ayant envoyé le Capitaine Van Overmeer à bord de la Serapis, pour notifier à l'Officier-Commandant la nécessité de se pourvoir d'un Pilote-Côtier & de partir au premier vent favorable, il s'étoit trouvé que ce vaisseau n'étoit plus commandé par Paul Jones, mais par le Capitaine françois, Cotineau de Cosgelin,

qui en avoit pris possession au nom du Roi de France. Son Altesse Sérénissime informée de ce changement avoit écrit au Vice-Amiral, de ne point user jusqu'à nouvel ordre, des voies de forces, à l'égard des vaisseaux, dont les Commandans seroient pourvus d'une commission de Sa Majesté Très-Chrétienne. Les ordres précédens restoient néanmoins dans leur entier, à l'égard du vaisseau l'Alliance, actuellement aux ordres de Paul Jones. Cette conduite sage & mesurée du Prince Stadhouder, fut avouée de Leurs Hautes-Puissances, qui se réservèrent cependant le droit de délibérer ultérieurement sur le parti à prendre dans cette circonstance. Il s'étoit élevé de grandes difficultés sur l'échange des prisonniers respectifs; elles furent applanies dans les derniers jours de Décembre. Entr'autres conditions, il fut stipulé que les Anglois feroient embarquer au Texel, leurs prisonniers, dont le nombre étoit de quatre cens cinquante; & de leur côté, les François convinrent d'en-

1779.

voyer chercher en Angleterre leurs prisonniers échangés.

1779.

Position embarrassante des Hollandois.

La position étoit délicate pour les Hollandois. Si, d'une part, ils avoient la majeure partie de leur fortune, placée dans les fonds de l'Angleterre, & qu'une rupture ouverte avec les Anglois, put entraîner, dans les conjonctures présentes, la ruine absolue des Provinces-Unies; d'un autre côté, les Puissances liguées avoient dans cette guerre une prépondérance si marquée, & il paroissoit si difficile de rétablir l'équilibre en faveur de la Grande-Bretagne, que c'étoit tout risquer que d'entrer dans sa querelle. D'ailleurs la suspension des taxes imposées par arrêts du Conseil d'Etat du Roi de France, sur les vaisseaux de la province de Hollande, étoit à son terme depuis le premier Août, & les seules villes d'Amsterdam & de Harlem, continuoient de jouir des exemptions. Toutes les autres villes envioient cet avantage, & pour se le procurer, elles ne cessoient de solliciter la protection de Leurs Hau-

tes-Puiſſances. Il n'y avoit de ſûreté pour leur commerce, que dans les convois immédiats que les Etats-Généraux n'ôſoient leur accorder par ménagement pour l'Angleterre, & dont le refus indiſpoſa tellement les Négocians de Leyde, qu'ils prirent la réſolution d'abandonner leur ville & d'aller s'établir à Amſterdam.

1779.

Le Chevalier d'York reclame de nouveau les ſecours de la Hollande.

Pour mettre les villes de la Nord-Hollande dans la néceſſité d'accéder à ſes meſures, la France venoit de prohiber l'importation de leurs fromages, & quoi qu'aſſez modérés, ces moyens agiſſoient plus efficacement ſur les Hollandois, que les voies de fait & les violences de l'Angleterre, dont toutes les négociations étoient autant de menaces. Le 22 Juillet elle avoit fait préſenter à Leurs Hautes-Puiſſances, un mémoire où elle réclamoit les ſecours de la République, en vertu du *Caſus fœderis*, ſtipulé dans pluſieurs traités & notamment dans celui de 1716. Un ſilence de trois mois & demi avoit tenu lieu de réponſe de la part des Etats-Généraux, lorſque

1779. le Chevalier York renouvella ſes demandes au commencement de Novembre,en des termes qui étoient moins une prière qu'une ſommation. » C'eſt d'après la réſolution de » Vos Hautes-Puiſſances, eſt-il dit » dans ce mémoire, que Sa Majeſté » ſe réglera pour les meſures ulté- » rieures les mieux adaptées aux » circonſtances, & les plus conve- » nables pour la ſûreté de ſes » Etats, le bien-être de ſes peuples » & la dignité de ſa couronne ».

Le refus des Hollandois, entraine de nouvelles inſultes de la part des Anglois.

Le ſens de ces paroles étoit clair, & les Hollandois ne pouvoient s'y méprendre. Les menaces qu'elles renfermoient s'étoient en partie réaliſées, & chaque jour étoit marqué par quelque inſulte faite à leur pavillon ; mais le refus des ſecours vainement réclamés par l'Ambaſſadeur d'Angleterre, détermina cette Puiſſance à ne plus garder de ménagemens avec les Provinces-Unies. Sous prétexte que la flotte marchande prête à ſortir du Texel, ſous l'eſcorte de trois vaiſſeaux de ligne, étoit chargée d'approviſionnemens pour la ville de Breſt, le Commodore Fielding vint mouil-

ler à Spithéad avec cinq vaisseaux, en attendant que cette flotte parut dans le canal où il avoit ordre de l'aller attaquer, sans autre vérification de la destination de ce convoi.

1779.

Bâtimens Hollandois pris en contravention dans la baie de Gibraltar.

A cette même époque, plusieurs bâtimens hollandois furent pris en contravention aux loix de la guerre & saisis par l'escadre de Barcelo dans la baie de Gibraltar, dont l'approche leur étoit interdite. Le Comte de Rechteren eut beau les réclamer au nom des Etats-Généraux; les navires ne furent point rendus, & Sa Majesté Catholique fit répondre à Leurs Hautes-Puissances, qu'elle ne pouvoit se persuader qu'elles eussent chargé leur Envoyé extraordinaire de solliciter la restitution desdits bâtimens, & qu'elle aimoit à croire que de pareilles tentatives étoient une suite du zèle de cet Envoyé, & des instances importunes & réitérées des Armateurs.

Importance de l'alliance des Hollandois.

Il suit de ce qu'on vient de rapporter, que les Négocians hollandois étoient incapables de reconnoître aucune espèce d'entraves, & que

1779. pour ne point borner leur commerce & le maintenir dans cette liberté & cette indépendance illimitées qui en étoient l'ame, ils se prêtoient tour-à-tour & sans acception de personnes, aux besoins de chaque Puissance belligérante. Ce système de commerce favorable aux Négocians qu'il enrichissoit, dut compromettre la République & hâter l'instant d'une rupture forcée avec l'Angleterre ou avec la maison de Bourbon. La fin de cette année alloit être le terme de la neutralité des Hollandois, & ce n'étoit point en faveur des Anglois qu'ils devoient s'en désister. Cette nouvelle alliance ne pouvoit qu'ajouter un grand poids à la prépondérance déjà si marquée des Puissances unies contre l'Angleterre, assurer le succès des expéditions projetées pour la campagne de 1780, & lui donner cette activité décisive, qui, peut-être, n'avoit point assez caractérisé, du moins en Europe, la campagne de 1779. Celle d'Amérique avoit été plus féconde en événemens, & si tous ne sont pas également dignes de l'attention

du lecteur, ils méritent au moins un coup d'œil, & nous allons en tracer l'esquisse.

1779.

Expéditions de mer, en Amérique.

Prises faites par le Commodore Hopkins.

Une des expéditions de mer les plus remarquables, fut celle du Commodore Hopkins. Il avoit appareillé de Boston le 13 Mars avec le Varren qu'il montoit, la Reine de France, commandée par le Capitaine Olney, & un autre vaisseau nommé le Ranger aux ordres du Capitaine Simpson. Le 6 Avril ils rencontrèrent & prirent la Goëlette, l'Hibernia, & le lendemain ils découvrirent, par la latitude trente-six ou trente-sept, deux flottes, dont une de neuf voiles alloit de New-York en Géorgie. Les sept plus considérables furent amarinées en moins de quatre heures, & de l'aveu du Colonel Campbell, l'un des vingt-quatre Officiers faits prisonniers dans cette circonstance, la perte des Anglois évaluée à près de cent mille livres sterling, fit plus que balancer tous leurs succès dans la province qu'ils alloient approvisionner, & dut laisser le Général Prévost dans une situation déplorable.

1779.

Belle manœuvre de M. Grimoard, Commandant de *la Minerve*. Il prend la frégate angloise *la Providence*, & ne perd pas un seul homme.

Quoique moins importante, quant à ses effets, que l'expédition du Commodore américain, la rencontre de la frégate la Minerve avec l'escadre de la Jamaïque, fut pour notre marine un de ces événemens honorables bien dignes de figurer dans ses fastes. Par sa bonne contenance, sa manœuvre habile, le service expéditif & le courageux dévouement de son équipage, M. Grimoard, qui commandoit la frégate françoise sut faire tête au vaisseau de ligne le Ruby & à la frégate le Niger qu'il força de gagner la terre pour se réparer. Après un combat de trois quarts-d'heure, la Minerve qui cherchoit à s'éloigner, apperçut sous le vent deux autres vaisseaux de l'escadre, le Bristol & l'Eole qui lui coupoient chemin, & au même instant, elle se vit comme enchaînée par un calme au milieu de quatre vaisseaux ennemis situés à une lieue de distance les uns des autres. Heureusement le vent s'éleva, comme ils mettoient leurs canots dehors pour se faire remorquer. La Minerve prit chasse & le Niger qui

avoit remis en mer fut détaché à ſa pourſuite. Cette frégate excellente voiliere eût pu forcer M. Grimoard à ſoutenir un nouveau combat ; mais la bonne contenance de cet Officier le tira de ce mauvais pas, &, par une manœuvre ſavante, il parvint enfin à ſe dégager de l'eſcadre angloiſe. La Minerve étoit ſortie le 3 Mars du Port-au-Prince dans l'intention de ſe rendre au Mole ; le 8 du même mois, elle ſe trouva ſur le cap avec un vent contraire qui ne lui permit pas d'entrer ; ce qui l'obligea de changer ſa route & de la diriger vers Emague où croiſoient un grand nombre de vaiſſeaux ennemis. M. Grimoard eut le bonheur d'y rencontrer la frégate angloiſe la Providence qui ſe rendit ſans combattre. Cette frégate de vingt - quatre canons étoit accompagnée d'un brigantin de quatorze, qui profita du vent pour s'évader, tandis qu'on amarinoit ſa conſerve. Dans ces deux rencontres, la Minerve n'eut pas un ſeul homme de tué, &, comme on l'a dit, l'acquiſi- 1779.

tion de la Providence ne coûta pas aux François un ſeul coup de fuſil.

1779.

Expédition de Penobſcot déſaſtreuſe pour les Américains.

Mais les principales opérations de cette campagne, tant dans l'Amérique proprement dite, que dans les Indes occidentales, étoient moins des combats de mer, que des expéditions de terre; les affaires maritimes n'y furent qu'acceſſoires & ſecondaires, comme dans l'expédition de Penobſcot (1) où les Anglois & les Américains ſe meſurèrent ſur l'un & l'autre théâtre, pour conſerver ou recouvrer des établiſſemens dans cette riviere. Le Colonel Mac Lean avoit reçu ordre de Clinton d'y établir un poſte, & d'employer à cet effet une partie des troupes de la nouvelle Ecoſſe, telle qu'il la jugeroit ſuffiſante, ſans pourtant négliger la ſûreté d'Hallifax. Pour mieux rem-

---

(1) *Penobſcot* eſt une riviere très-conſidérable, formée du courant de trois grands lacs, ſitués dans l'ancien gouvernement de Sagadahock, aujourd'hui comté de Lincoln, Etat de Maſſachuſett-Bay, dans la Nouvelle-Angleterre. Après avoir traverſé ce comté dans l'étendue de cent trente milles, elle ſe perd dans la baie à laquelle elle donne le nom de *Penobſcot-Bay*.

plir les vues du Général, le Colonel crut devoir s'y transporter lui-même, & le 16 Juin il arriva sur Penobscot avec quatre cens cinquante fusiliers du soixante-quatorzieme Régiment & deux cens du quatre-vingt-deuxieme. Son débarquement fut lent & pénible, & quinze jours s'écoulèrent avant qu'il eût éclairci les bois & mis en sûreté ses approvisionnemens. Le 2 Juillet, on n'avoit point encore marqué le terrein sur lequel on se proposoit de construire un fort, & déjà l'on faisoit à Boston un armement considérable, pour arrêter les progrès de cet établissement. D'abord l'état de Massachussett's-Bay fit proclamer une résolution par laquelle il se désistoit, en faveur des équipages américains, de sa portion des prises qui pourroient être faites sur les Anglois pendant l'expédition. Ce redoutable armement venoit d'appareiller, & le Colonel Mac Lean en eut avis le 21 Juillet. Suivant sa relation, il n'y avoit encore de commencé que deux bastions du fort; en beaucoup d'endroits le fossé n'avoit pas

1779.

trois pieds de profondeur, point de
1779. plate-forme, point d'artillerie montée. Il fallut renoncer à l'espoir de se fortifier complettement, & tirer de sa position le meilleur parti possible. Trois sloops anglois, l'Albany, le North, & le Nautilus étoient restés dans la riviere afin de protéger la garnison, ce qu'ils firent avec succès dès le 25 Juillet, jour auquel les ennemis parurent avec une flotte de vingt-sept voiles. Ils commencèrent leurs attaques à deux heures après midi, & furent obligés de les suspendre jusqu'au lendemain. Leurs nouvelles tentatives ne réussirent pas mieux jusqu'au 28 qu'ils prirent terre, à l'insu du Colonel, dans la partie occidentale, où un piquet de quatre-vingts hommes ne put s'opposer à leur débarquement; il fut repoussé dans le fort, & sa retraite précipitée instruisit le Colonel de ce qui venoit de se passer. Il lui fallut retirer tous ses postes avancés, se concentrer dans ses ouvrages, & par des efforts incroyables, les rendre du moins imposans aux Américains. En moins de trois jours, ils avoient ouvert

deux batteries ; mais quoique très-vif, leur feu n'interrompit point les travaux de la forteresse, & bientôt on cessa de craindre l'assaut, dont on s'étoit cru menacé jusqu'au 14 d'Août. Pendant les quinze jours précédens, la canonnade s'étoit soutenue avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, & les escarmouches avoient été fréquentes, parce que les Anglois du fort vouloient conserver avec leurs vaisseaux une communication qui ne fût jamais interrompue. Tout-à-coup le feu des Américains ne se fit plus entendre & un piquet détaché pour aller reconnoître leur camp, vint apprendre à Mac Lean qu'ils avoient abandonné leurs ouvrages. En effet ils s'étoient embarqués dans la nuit du 13 au 14 avec leurs troupes & leur artillerie, ce qui ne put se faire sans une confusion que le Colonel se mettoit en devoir d'augmenter, lorsqu'il apperçut la flotte angloise aux ordres de Sir George Collier. Ce Commodore informé que la garnison de Penobscot étoit assiégée par un armement américain, avoit appa-

1779.

reillé de Sandy-Hook le 3 Août
1779. avec les vaisseaux le Raisonnable, le Greyhound, la Blonde, la Virginie, la Camille, la Galatée & le sloop l'Otter qui s'égara dans la traversée. Cette escadre arriva le 13 dans la baie de Penobscot, & le lendemain matin sur les onze heures, elle découvrit la flotte de Boston formée en croissant au travers de la riviere, & qui paroissoit vouloir disputer le passage aux vaisseaux anglois; mais, vu la supériorité de leurs forces, il y auroit eu de l'imprudence à le tenter, & le Commodore Saltonstall qui commandoit les vaisseaux bostonniens, se conduisit sagement en cherchant son salut dans la retraite. Le Commodore anglois ne lui en donna pas le tems, & quoique son escadre ne fut point encore formée, il fit le signal d'une chasse générale. Deux vaisseaux américains le Hunter & la Défense, échouèrent en voulant échapper à ce danger; le premier fut pris & l'autre se fit sauter. Tel fut dans la suite de cette chasse, le sort de vingt-cinq bâtimens américains & entr'autres

de la belle frégate le Warren de trente-deux pièces de canon. Le Hampdem qui en montoit vingt, ſe trouva ſerré de ſi près, qu'il ne put s'échouer; il fut contraint d'amener pavillon, & ſon équipage tomba au pouvoir de l'ennemi. Les Soldats & les Matelots des autres bâtimens échappèrent à la captivité par la fuite; mais en cherchant la liberté au milieu des forêts & des déſerts, le grand nombre y trouva la famine & la mort. L'importante affaire de Penobſcot, ne coûta gueres plus de trente hommes à l'Angleterre, & les Américains y perdirent toute leur flotte, dont quatre ou cinq vaiſſeaux furent pris & le reſte brûlé.

1779.

Défaite des Anglois à Stoney-Point

Ce déſaſtre des Américains ne fut point compenſé par la défaite des Anglois à Stoney-Point ſur la riviere North, où le Brigadier-Général Wayne attaqua leurs lignes dans la nuit du 16 Juillet. Il étoit parti la veille de Sandy-Beach avec quatre cens hommes, & à huit heures du ſoir ſon avant-garde étoit à quinze cens pas du poſte ennemi. Tandis que le Général &

les principaux Officiers alloient re-
1779. connoître les ouvrages, l'armée se formoit en colonnes; elle se mit en mouvement sur les onze heures & demie, tems fixé pour l'attaque du poste. Cent cinquante Volontaires de la colonne droite s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, ayant le Lieutenant-Colonel Fleury à leur tête. Cent autres Volontaires, commandés par le Major Steward, formoient l'avant-garde de la gauche; ils marchèrent également avec la bayonnette, précédés ainsi que les premiers, de vingt braves chargés d'ouvrir un passage à travers l'abattis & d'écarter les autres obstacles. L'assaut de Stoney-Point devoit commencer au plus tard à minuit; mais un marais qui couvroit le front des ouvrages en rendit les approches plus difficiles qu'on ne l'avoit cru d'abord; cet assaut fut différé jusqu'à minuit & demi. Avant que les troupes se missent en devoir d'agir, le Général Wayne leur avoit donné les ordres les plus précis de ne faire feu dans aucun cas, ce qui fut ponctuellement exécuté.

exécuté. La profondeur du marais, les doubles rangs d'un formidable abattis, la force des ouvrages qui couvroient les flancs & le front de l'ennemi, rien ne put ralentir l'ardeur des assaillans, qui, sous le feu d'une mousqueterie terrible & du canon chargé à mitraille, s'ouvrirent avec la bayonnette un chemin jusqu'aux lignes qu'ils emportèrent. 1779.

Ils ne peuvent conserver ce poste.

La garnison de Stoney-Point étoit composée du dix-septième Régiment d'infanterie, de la compagnie des Grenadiers du soixante-onzième, d'une compagnie d'Américains royalistes & d'un petit Régiment d'artillerie; ces troupes commandées par le Lieutenant-Colonel Johnson, furent ou tuées ou faites prisonnieres. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Général Wayne, & signala la bravoure des Officiers & des Soldats de sa petite armée; mais à la gloire d'avoir forcé le poste de Stoney-Point, ils ne purent joindre celle de le conserver. Avec le canon de cette place, les Américains s'étoient d'abord flattés d'enlever le

1779. fort de Verplanks où le Lieutenant Colonel Webſter commandoit un corps de troupes conſidérable; déjà même ils avoient commencé les attaques, lorſque les troupes légeres & quelques eſcadrons de cavalerie, détachés de l'armée de Clinton, vinrent arrêter les progrès de l'ennemi du côté de la terre, tandis que le Brigadier-Général Stirling débarquoit d'un autre côté avec des forces ſuffiſantes pour ſecourir Verplanks & recouvrer Stoney-Point. A la vue des trois Régimens qu'il commandoit, les Américains précipitèrent leur retraite; mais comme Webſter avoit eſſuyé leur feu ſans daigner leur rendre un coup de canon, ils s'étoient perſuadé qu'il n'en avoit point, & avant que d'évacuer la place, ils firent deſcendre une galere, pour enlever la groſſe artillerie qu'ils ne pouvoient tranſporter par terre. Dans ce moment, Webſter tourna contre la galere une pièce de dix-huit livres de balle qui l'eût coulée bas, ſi l'équipage ne l'avoit fait échouer & brûler ſur le rivage. Ce qui reſtoit de ca-

nons à Stoney-Point, fut enterré ou jeté dans la rivière.

1779.

Expédition nocturne de Paulus-Hook plus avantageuse aux Américains.

L'expédition nocturne de Paulus-Hook, sur la riviere du Nord, ne coûta pas un Soldat aux Américains & leur valut cent soixante prisonniers. La surprise de ce fort situé à l'opposite de New-York fut l'ouvrage d'un stratagême de guerre qui réussit parfaitement au Major Lée. Pour se rendre maître de ce poste, il avoit imaginé d'envoyer douze hommes détachés des quatre cens qu'il commandoit; ils étoient armés de flambeaux, & se présentèrent comme déserteurs des troupes américaines. La sentinelle les ayant laissé approcher, fut tuée aussitôt à coups de bayonnettes; ils se saisirent des armes de la garde, & la garnison endormie se trouva prisonniere à son réveil. Elle fut enlevée à l'insu des postes avancés, sans avoir pu tirer un coup de fusil. La prudence & la valeur que le Major Lée avoit déployées dans cette expédition, lui méritèrent des remerciemens de la part du Congrès, qui applaudit également à son humanité envers les prison-

1779. niers anglois dans une circonſtance où tout ſembloit provoquer le reſſentiment des Américains. Ils venoient d'éprouver à Fair-Field les derniers excès de cette férocité tant de fois reprochée à la ſoldateſque britannique, & dont nous allons extraire quelques-uns des traits recueillis dans une lettre écrite de cette ville ſaccagée.

Victoire des Royaliſtes à Fair-Field. Cruautés des vainqueurs.

Le 17 Juin, ſur les quatre heures du matin, un coup de canon tiré de Grover's-Hill, près de la Sonde, annonça l'approche de la flotte angloiſe aux ordres de Sir *George Collier*. Elle gouvernoit à l'Oueſt, & parut d'abord vouloir prendre la route de New-York; mais ſur les dix heures, elle jeta l'ancre ſur le rivage occidental, & mouilla dans cette poſition juſqu'à quatre heures après midi, tems auquel l'ennemi commença le débarquement de ſes troupes à The-Pines un peu à l'Eſt de Kenzie's-Point. Elles longèrent la pointe, enfilèrent une ruelle qui fait face au centre de Fair-Field, pénétrèrent dans la ville, s'y formèrent en trois diviſions, & détachèrent des gardes

pour différens postes. Les habitans n'étoient point assez en forces, pour retarder les progrès de l'ennemi; cependant ils avoient opposé toute la résistance qu'on pouvoit attendre de leur petit nombre, & l'armée des Généraux Garth & Tryon, à qui George Collier avoit cédé le commandement des troupes depuis leur débarquement, eut à soutenir, en avançant dans la ruelle, le feu d'une pièce de campagne chargée à mitraille, qui joint à celui de la mousqueterie, la déconcerta pendant quelque tems. Mais cette poignée de braves défenseurs se vit bientôt forcée de gagner les hauteurs de Fair-Field & d'abandonner cette place à la discrétion de l'ennemi. Il n'y resta qu'un petit nombre de femmes & d'enfans, qui, se fiant sur leur sexe ou sur leur foiblesse, ôsoient attendre quelques égards de l'humanité d'un ennemi cru généreux. Leur confiance fut cruellement déçue, & bientôt ils virent leurs maisons livrées au pillage, devenir le théâtre de tous les excès. Le Soldat insensible aux pleurs de ces femmes désolées, se

1779.

1779. permit contre elles toutes les violences que l'avidité peut ſuggérer, & beaucoup de celles que la décence ne permet pas de décrire. Non content d'enlever & de briſer leurs meubles, il leur arrachoit les vêtemens les plus chers à la pudeur allarmée. Les enfants au berceau n'étoient pas plus reſpectés que leurs meres, & tandis que ces barbares tenoient la bayonnette ſur la mamelle de celles-ci, d'autres brigands dépouilloient les innocentes victimes qui en exprimoient le lait. Ce genre d'outrages ſignala ſur-tout la brutalité des Heſſois. Les Américains réfugiés, les ſecondoient par d'autres excès; s'ils ſe montrèrent moins acharnés contre un ſexe ſans défenſe; pour ſe venger de la confiſcation de leurs biens (1),

En vertu d'un acte de l'Etat de Maſſachuſett's-Bay du 5 Mai 1779, les biens de ces Américains infidèles à la cauſe commune avoient été confiſqués au profit du gouvernement & du peuple de cet Etat. Leurs perſonnes furent déclarées étrangeres, & privées, en conſéquence de leur abdication volontaire, de toute relation politique & civile avec les États-Unis d'Amérique.

ils ſaccagèrent les propriétés des Américains fidèles au Congrès. 1779.
Quoique moins forcenés que les autres, les Anglois encourageoient toutes ces horreurs comme un moyen, diſoient-ils, de recouvrer ou d'affermir leur autorité en Amérique. L'incendie général de la ville de Fair-Field fut un des plus cruels effets de cette politique barbare. Il avoit commencé deux ou trois heures avant la nuit, & les cris des femmes éplorées, des enfans effrayés & des Miniſtres de la religion outragée, ne purent émouvoir le Général Tryon qui dirigeoit le progrès des flammes dans tout un quartier de la ville. Grace à la modération du Général Garth, qui, vu la nature de ſa miſſion, ſe conduiſit avec beaucoup d'humanité, une partie conſidérable de la ville exiſtoit encore au lever du ſoleil; mais environ deux heures après, l'embrâſement devint général, & il n'y eut qu'un petit nombre de maiſons qui échappèrent à la fureur de ces incendiaires. Les Allemands appellés *Jagers*, s'étoient montrés les plus inexorables; ils compoſoient

1779. l'arriere-garde, & tout ce qui avoit échappé à la vigilance barbare du Général Tryon, devint la proie des *Jagers*, que l'auteur de la lettre appelle avec énergie *les enfants du pillage & de la dévastation*. Cependant, lorſque l'ennemi ſonna la retraite, le fort de Fair-Field ſubſiſtoit encore. Quelques partis avoient tenté de l'enlever, & une galere à rames fut envoyée pour en faire taire le feu; mais le brave Jarvis le ſoutint victorieuſement avec vingt-cinq hommes; les Anglois ſe rembarquèrent ſans avoir pu s'emparer de cette bicoque. Leur retraite fut enſanglantée, & la milice du pays qui s'étoit raſſemblée à la hâte, mit beaucoup d'ardeur à leur pourſuite. Il y eut de part & d'autre beaucoup de morts & de bleſſés, & cette expédition barbare fut plus honteuſe qu'utile au parti des Royaliſtes. Enfin Sir George Collier fit voile pour Long-Iſland, où il trouva les affaires dans un état plus déſeſpéré que jamais.

Malgré quelques ſuccès particuliers, la détreſſe des Anglois n'étoit pas moins allarmante dans les

autres contrées de l'Amérique sep- 1779.
tentrionale. Ils ne pouvoient plus se dissimuler l'impossibilité de la réduire; & le sentiment de leur impuissance ne faisoit qu'irriter la fureur qui, dans le cours de cette campagne, multiplia les actes de cruautés inutiles, dont la prise de Fair-Field venoit d'offrir une scène effrayante, & qui se répétoient plus ou moins fréquemment dans plusieurs autres parties du continent. Leur excursion dans la baie de Chésapéak avoit sur-tout été marquée par des atrocités, dont la réunion formeroit un tableau révoltant qu'on doit épargner au lecteur. On se contentera d'en recueillir quelques traits.

Traits particuliers d'atrocité.

Une flotte de trente voiles, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de trois frégates, étoit entrée le 8 Mai dans la rivière Elisabeth avec trois mille hommes détachés de l'armée de New-York. Sur les quatre heures après-midi, ils mouillèrent près du fort de Ports-Mouth. On n'étoit point préparé à les recevoir; le lendemain les troupes débarquèrent, sans trouver la moindre opposition, & marchèrent au fort, que la gar-

nifon américaine avoit évacué plu-
1779. fieurs heures auparavant. Elle s'étoit repliée fur le pofte de Great-Bridge, fitué à moitié chemin de Ports-Mouth à Suffolk. L'ennemi l'y pourfuivit le jour fuivant, & fe rendit le lendemain à cette derniere place qu'il réduifit en cendres. Un détachement fit, fans fuccès, une tentative fur *Hampton*; mais en quelques lieux que fe portaffent les Anglois, le feu, la violence & les dévaftations marquoient leur paffage. Parmi les horreurs qui révoltent le plus dans le tableau de cette expédition, on cite deux traits, dont la barbarie eft à peine croyable. Le premier concerne fept François arrêtés fans armes près du pofte de Great-Bridge, demandant la vie & maffacrés de fang-froid. Le trait fuivant eft encore plus odieux. Un vaiffeau américain, dont le Capitaine & l'équipage étoient François, ainfi que huit paffagers, fut obligé de fe rendre après une vigoureufe défenfe; mais au lieu de l'hommage qu'un vainqueur généreux ne refufe jamais à la valeur d'un ennemi vaincu, les Anglois

ſouillèrent leur victoire par la mort de ces infortunés. Ils les maſſacrèrent impitoyablement, ſans excepter le Capitaine qui, conduit à bord du vainqueur, y fut poignardé contre le droit des nations. « Je ne vous » préſente, eſt-il dit dans la lettre » où ces faits ſont conſignés, qu'une » foible eſquiſſe des horribles ſcènes, dont la Virginie eſt le théâtre, » & je ne m'arrête qu'aux faits atteſtés ». 1779.

Rien ne prouve mieux la réalité de ces excès, que les repréſailles autoriſés par un *réſolvé* du Congrès, dont voici la traduction.

Acte du Congrès qui autoriſe les repréſailles.

» D'autant plus qu'il a été repréſenté au Congrès que l'ennemi, depuis ſon invaſion dans la Virginie, » a commis des noirceurs ſans néceſſité, & des cruautés outrageantes, tant envers les citoyens » de cet Etat, qu'envers pluſieurs » ſujets de Sa Majeſté Très-Chrétienne réſidans dans cette partie du » continent ». RÉSOLU : « que le » Gouverneur de la Virginie ſera » requis de faire les enquêtes les » plus promptes, afin de reconnoître la vérité des repréſentations ci-

1779. » dessus, & de transmettre au Con-
» grès l'évidence qu'il pourra re-
» cueillir à ce sujet ». *Résolu* : « que
» le Congrès rendra la pareille pour
» les cruautés exercées contre les
» habitans de ces Etats, & spéciale-
» ment contre les sujets de Sa Ma-
» jesté Très-Chrétienne ».

Humanité des Américains après leurs victoires.

Les Américains ne se crurent point autorisés par cet acte du Congrès à des représailles inhumaines contre leurs ennemis ; ils se montrèrent généreux dans les actions les plus meurtrières. Le Général *Saint-Clair* avoit été chargé d'enlever deux forts qui ouvroient à l'armée de Clinton l'entrée des Jerseys. Les six cens hommes qu'il commandoit emportèrent ces forts la bayonnette au bout du fusil, & ce ne fut pas sans un grand massacre des ennemis. Tous ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers, & leur nombre étoit d'environ cinq cens ; il n'y en eut pas un seul qui n'eut à se louer de l'humanité des vainqueurs. Les Bostoniens usèrent de la victoire avec la même modération, lors de l'importante affaire de Glascow-Bay, où les Anglois perdirent huit cens hom-

mes, un vaiſſeau de cinquante canons, deux frégates & un bâtiment armé. Ils avoient été ſurpris coupant des bois de conſtruction; & comme ils n'avoient d'autres armes que leurs haches, ils furent traités avec les ménagemens dûs à des ennemis ſans défenſe.

1779.

Retraite du Général Lincoln devant Stono-Ferry.

L'expédition de Stono-Ferry eut une iſſue moins heureuſe pour les Américains; elle coûta beaucoup de ſang à l'un & l'autre parti, & la retraite du Général Lincoln autoriſa les ennemis à s'attribuer la victoire. Trompé ſur la nature de leurs forces & de leur poſition, dans la matinée du 20 Juin, il avoit tenté de les forcer dans leurs poſtes; mais ils étoient couverts par de bonnes redoutes & défendus par une excellente artillerie. Celle de Lincoln étoit trop légere pour pouvoir endommager leurs lignes. L'attaque commença ſur la droite & devint bientôt générale. L'action ſe ſoutint cinquante-ſix minutes ſans interruption; elle fut très-vive & des plus meurtrieres; mais au fort de cette action, un gros détachement de l'iſle Saint-Jean vint renforcer les

1779. Anglois, ce qui détermina le Général américain à former sa retraite dans le meilleur ordre possible. Trois cens hommes de son armée étoient restés sur le champ de bataille, & le nombre de ses blessés fut encore plus considérable. Les Anglois dissimulèrent leurs pertes; mais on sut qu'ils avoient été plus maltraités que les Américains.

Retraite du Général Prévost devant Charles-Town.

La retraite du Général Prévost devant Charles-Town avoit précédé, d'environ six semaines, celle du Général Lincoln, qui, vers la fin d'Avril, s'étoit porté sur Augusta, dans l'intention d'y protéger une assemblée de députés américains, & de pénétrer dans la Géorgie. Pour faire échouer ce double projet, & tirer de la Caroline des provisions pour son armée, le Général anglois avoit tenté une invasion dans cette province. Le corps d'observation de l'armée américaine ne put voir, sans étonnement, les troupes britanniques franchir des marais jusqu'alors impraticables; comme il étoit peu nombreux en comparaison de ces troupes, il ne crut pas devoir leur disputer les

défilés, & le Brigadier-Général Moultrie, qui commandoit ce corps, le ramena prudemment ſous le canon de Charles-Town. On n'imaginoit pas que les Anglois euſſent d'autre intention que de fourrager dans le pays, & le Général Lincoln ne ſongea point d'abord à marcher au ſecours de la place. Dans la ſoirée du 10 Mai, on ſut que l'armée royale campoit ſur la rive méridionale de l'Ashley. Cette apparition ſubite obligea les troupes en quartier dans la ville à paſſer la nuit au bivouac. Le lendemain l'armée angloiſe étoit en deçà de la riviere. Le Général Polawski étoit allé la reconnoître avec un détachement qui avoit ordre d'en obſerver la marche. Lorſqu'elle ſe fut avancée ſur trois colonnes à la diſtance de cinq milles de Charles-Town, le détachement fit feu pour avertir de l'approche des ennemis. Le Comte de Polawski venoit de rentrer dans la ville pour conférer avec le Conſeil; il en reſortit avec de nouvelles troupes, dont la miſſion étoit de charger l'armée royale. Quoique ſupé-

1779.

rieure en nombre, elle se vit forcée d'abandonner son entreprise & de songer à la retraite. Sa perte fut de quarante-cinq tant Officiers que Soldats, & ce choc n'en coûta que trente aux américains. On ignoroit encore dans la ville cet échec du Général Prévost, & l'on s'y préparoit à repousser vigoureusement un assaut général, lorsqu'on sut par un avis reçu dans la matinée du 13, que l'ennemi venoit de repasser le bac d'Ashley. L'approche du Général Lincoln justifioit suffisamment la précipitation de cette retraite, que le Général Prévost motive ainsi dans sa relation. « L'artillerie nombreuse » montée sur les remparts, les » vaisseaux & les galeres qui cou- » vroient & flanquoient les lignes » rebelles, le peu de monde que » nous avions, la crainte de hasar- » der à la fois & notre petite ar- » mée & la province de Géorgie; » toutes ces considérations m'enga- » gèrent à regagner la rive méri- » dionale de la riviere Ashley, où » l'on avoit laissé une partie des » troupes, pour assurer notre re-

1779.

» traite dans le cas où elle deviendroit néceſſaire ».

1779.

Il ſe replie vers Wappoo & vient prendre ſes quartiers à Beaufort.

L'arrivée ſubite du Général Lincoln, força l'armée britannique à ſe replier vers Wappoo, & l'on crut d'abord que c'étoit avec le deſſein de haſarder une action ; mais elle décampa la nuit ſuivante, & vint attendre dans l'iſle de Saint-Jean, les ſecours que ſa ſituation rendoit indiſpenſables. Sept navires étoient partis de Savannah avec des munitions pour cette armée ; ils furent pris ou mis en fuite par des corſaires américains. Enfin, le *Perſée* & la *Roſe* vinrent approviſionner les troupes du Général Prévoſt, qui changea ſes quartiers & les porta à Beaufort. Outre l'avantage de ſéjourner dans la Caroline, il y trouvoit celui d'occuper une poſition favorable pour couvrir efficacement la Géorgie, & la garantir des entrepriſes de l'ennemi. Mais il entroit dans le plan de la campagne de tenter le recouvrement de cette province, & nous verrons bientôt le Comte d'Eſtaing y déployer ces talens & cet héroïſme que des triomphes

1779. multipliés avoient ſignalés ſur un autre théâtre. Avant que de le ſuivre dans l'expédition moins heureuſe de Savannah, l'ordre des tems nous oblige d'eſquiſſer un tableau rapide de ſes brillans exploits dans les Indes occidentales.

Allarmes dans les Iſles angloiſes.

La flotte de M. de la Motte-Piquet & toutes les diviſions expédiées pour renforcer le Comte d'Eſtaing, s'étoient rendues à Fort-Royal, ſans aucun obſtacle de la part des Anglois, qui, retenus à Sainte-Lucie, n'ôſoient plus ſe montrer dans ces parages. Les épidémies & la déſertion les avoient mis dans l'impuiſſance d'agir hoſtilement, & l'Amiral Byron avec ſes vingt-ſix vaiſſeaux de ligne, craignoit de meſurer ſes forces contre celles du Vice-Amiral françois, qui avoit appareillé de la Martinique avec vingt-quatre vaiſſeaux ſous ſon pavillon.

Le 30 Juin.

Ce départ annonçoit une expédition importante; l'allarme ſe répandit dans les Iſles angloiſes, & particulierement à Saint-Chriſtophe, à Tabago, à la Barbade, qui toutes s'attendoient à ſubir le ſort de l'iſle de Saint-Vincent, dont un foible

Priſe de Saint-Vincent.

détachement de notre armée navale venoit de s'emparer, sous le commandement du brave Chevalier de Rumain, Lieutenant des vaisseaux de Sa Majesté. Dès les premiers jours de Juin, le Comte d'Estaing avoit fait les dispositions nécessaires pour cette expédition; & dans la nuit du 9 la frégate du Roi le Lively, les corvettes l'Elis & le Weazel, une goëlette, & le bricq le Reprisal, appareillèrent avec trois cens hommes de troupes. La navigation de cette flotille fut contrariée par les vents, & le Chevalier de Rumain ne mouilla que le 16 dans la baie de Young-Island, entre Caliaqua & King's-Town. Quoique défendus par soixante-dix ou quatre-vingt Soldats, ces deux postes se rendirent à la premiere sommation, & l'on en fut en partie redevable à l'apparition subite de six cens Caraïbes, dont l'inclination pour les François ne se démentit point en cette circonstance. Tandis qu'on étoit occupé à régler les articles de la capitulation du fort de Kings-Town, le Chevalier de Rumain apperçut dans la baie

1779.

1779. deux navires armés qui s'avançoient à pleines voiles ; ſans perdre de tems, il ſe jette dans une pirogue, appareille avec ſa frégate, s'empare des deux bâtimens, & revient à S. Vincent avec ſes priſes. Il pourſuivit ſon expédition avec autant d'activité que de bravoure, & comme il l'avoue dans ſa relation, il fut puiſſamment ſecondé par les Officiers & les Soldats qui compoſoient ſa petite armée. Le Chevalier de Percin ſe ſignala particulierement à l'attaque du poſte de Calonery. Ce fort étoit défendu par vingt-ſix hommes & ſeize canons de petit calibre ; ce brave Officier l'emporta d'aſſaut & ne perdit pas un Soldat. Le zèle & l'intrépidité du ſieur Canonge, eurent auſſi le plus grand éclat dans cette journée, où le Commandant en chef, ne montra pas moins d'humanité que de bravoure. On ne peut trop louer le Chevalier de Rumain d'avoir reprimé le pillage des Caraïbes, qui s'étoient répandus dans les habitations ; & rien ne lui fait plus d'honneur que ſes procédés envers les cent trente priſonniers qu'il em-

barqua ſur la frégate le Lively, & ſur la corvette l'Elis. Le reſte de la garniſon fut transféré à Antigues. Elle conſiſtoit en deux cens quatre-vingt-ſept hommes de troupes réglées, ſans y comprendre la milice ; ils furent échangés pour un nombre égal de priſonniers françois. On trouva dans l'iſle de S. Vincent, environ cinquante pièces de groſſe artillerie. Preſque tous les articles de la capitulation furent accordés, conformément aux demandes du Gouverneur *Morris*. Les Caraïbes furent congédiés & renvoyés dans leurs habitations reſpectives ; mais le Gouverneur ne put obtenir qu'ils fuſſent déſarmés ; on crut devoir ces ménagemens aux habitans originaires de cette Iſle, dont l'amitié pour la France ſe manifeſtoit dans toutes les occaſions. Elle avoit pour motif des ſervices de notre part, & des traitemens barbares de la part du Gouvernement britannique.

1779.

Les Caraïbes ennemis des Anglois. Origine de cette inimitié.

En vertu du traité de 1763, qui cédoit aux Anglois l'iſle de Saint-Vincent, les Caraïbes étoient paſſés ſous la domination de la Grande-

1779. Bretagne. Elle s'empara de leurs établissemens & nomma des Commissaires pour morceler leurs propriétés, dont ils furent dépouillés en grande partie. Ces peuples connus pour braves & d'un caractere indépendant, se plaignirent de cette infraction du Traité de Paris, dont ils invoquèrent la protection. On leur répondit par d'autres vexations encore plus criantes; dans leur désespoir, ils chassèrent, à main armée, les Commissaires & leurs satellites. Cet acte de vigueur indisposa le Gouvernement britannique, & l'on fit passer dans l'Isle de nouveaux régimens, dont la mission étoit de réduire les Caraïbes à quelque prix que ce fut. Leur résistance devint plus opiniâtre; ils se rassemblèrent en force & dispersèrent les premieres troupes détachées pour les expulser de leurs domaines. On en fit marcher de nouvelles & de plus nombreuses contre ces infortunés qui, dès ce moment, furent déclarés rebelles. En conséquence de cette déclaration, Lord Hillsborough alors Sécretaire d'Etat, disposa de leurs terres en faveur de ceux même

qui, pour les en dépouiller, avoient fomenté la rebellion, & mit ſur pied des forces ſuffiſantes pour conquérir cette même partie de l'Iſle que le traité aſſuroit aux Caraïbes. L'embarras du Miniſtre étoit de ſavoir ce qu'il feroit des malheureux habitans échappés au fil de l'épée, lorſqu'on jeta les yeux ſur un rocher appellé l'iſle de Saint-Thomas, que ſa ſtérilité rendoit inhabitable. Il fut décidé qu'au lieu de faire périr les Caraïbes par la bayonnette, on les enverroit dans cette Iſle déſerte, où la famine les eût moiſſonnés en très-peu de jours. Lord Hillsboroug étoit à la tête du département qui dirigeoit ces meſures atroces dans le cabinet de Saint-James; ſur ces entrefaites, il ſe retira du miniſtère, & Lord Darmouth fut chargé de les faire exécuter. Quatre régimens détachés d'Amérique, s'étoient embarqués ſous les ordres du Colonel Dalrymple, pour aller exterminer les Caraïbes, qui ſe refuſeroient à cette tranſmigration; mais de telles horreurs étoient une violation trop formelle du Traité de Paris, & la

1779.

1779. France témoigna au Gouvernement d'Angleterre, qu'elle n'en seroit point ſpectatrice indifférente. Cette menace indirecte ſauva les Caraïbes, & cette expédition qui avoit déjà coûté quatre ou cinq cens mille livres ſterling ne fut point conſommée ; mais ces braves inſulaires n'oublièrent jamais ce qu'ils devoient à la France, & leur reconnoiſſance ne fut pas moins active que leur reſſentiment. Comme ces deux affections contraires ont dirigé toutes leurs demarches dans le cours de cette guerre, on a cru devoir en indiquer l'origine dans une courte digreſſion qui eſt moins étrangere qu'on ne penſe aux événemens, dont on va reprendre le fil.

L'Amiral Byron quitte Sainte-Lucie pour aller eſcorter la flotte des iſles ſous le vent.

Tandis que le Chevalier de Rumain prenoit l'iſle de Saint-Vincent, l'Amiral Byron appareilloit de Sainte-Lucie pour ſe rendre à Saint-Chriſtophe, d'où il partit bientôt après, avec la flotte des Iſles ſous le vent, qu'il devoit eſcorter juſqu'à une certaine latitude. La protection de ce convoi ſi précieux aux Négocians d'Angleterre, coûta

coûta cher à la nation, en ce qu'elle tira l'Amiral de cette inaction salutaire qui, dans l'opinion des Anglois, avoit forcé jusqu'alors l'inaction du Comte d'Estaing. En quittant sa station de Sainte-Lucie, Byron paroissoit avoir préféré la sûreté de quelques navires au salut des Indes occidentales; on lui reprochoit sur-tout d'avoir favorisé par son éloignement les jonctions & les renforts qui mettoient le Général françois en état de porter des coups aux isles britanniques. L'intention de l'Amiral, en regagnant Sainte-Lucie, étoit de toucher à la Barbade; mais un fort courant avoit tellement retardé sa marche, qu'il ne put se trouver au vent de la Martinique que le 30 Juin, jour auquel l'escadre du Comte d'Estaing avoit appareillé sur les neuf heures du matin, pour une grande expédition, dont il ne vouloit se fier qu'à lui-même. Cinq mille hommes montoient cette escadre, composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, de quinze frégates, corvettes ou mouches, & de la gabarre la *Mé-*

1779.

Expédition de la Grenade.

nagere. Elle se rangea sur trois colonnes, côtoya Sainte-Lucie & S. Vincent, & vint mouiller le 2 Juillet en de-çà des forts (1) sur la côte de la Grenade. Dans la soirée du même jour, on débarqua dix-huit cens hommes qui s'emparèrent des hauteurs voisines; & dans la nuit, le Comte d'Estaing se mit à la tête de la majeure partie de ces troupes, & tourna le Morne de l'Hôpital, dont la pente extrêmement rapide étoit fortifiée d'une palissade & de trois retranchemens. Dès la pointe du jour, il reconnut la position de l'ennemi sur cette redoute, dont huit cens hommes défendoient les approches. Quoique sans artillerie, le Général fit ses dispositions pour l'enlever dans la nuit suivante. Son dessein étoit d'attaquer sur trois colones la partie de l'Est, & il ordonna en conséquence une fausse attaque du

1779.

(1) Les deux principaux sont le Fort-Royal, à l'entrée du port, & la redoute située sur une hauteur qui domine la ville, le port, la rade & toutes les autres forteresses; on l'appelle le Morne de l'Hôpital.

côté de la riviere Saint-Jean; mais avant que de rien tenter, il fit sommer Lord Macartney de se rendre. Ce Gouverneur de la Grenade répondit qu'il connoissoit ses forces, & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour bien défendre son isle. Avant la nuit, le Comte de Dillon & les autres Commandans des divisions, étoient allés examiner les retranchemens & reconnoître le chemin que les troupes devoient suivre; sur le minuit elles se mirent en mouvement & se trouvèrent, en moins de deux heures, à un quart de lieue du Morne qu'elles devoient attaquer. Là, se formèrent les trois colonnes. Celle de la droite, commandée par le Vicomte de Noailles, étoit composée de cent Chasseurs du régiment de Champagne, de soixante Grenadiers d'Auxerrois, de cent trente hommes tant de ce régiment que de celui de la Martinique, & de dix Soldats d'Artillerie. La colonne du centre, aux ordres du Comte Edouard Dillon, étoit formée de trois cens hommes du régiment de ce nom, & de dix

1779.

1779. Soldats d'Artillerie. Le Comte Arthur Dillon commandoit la colonne de la gauche, compoſée de tous les Grenadiers & de la majeure partie des Soldats de ſon régiment; on y comptoit dix hommes d'Artillerie comme dans les autres colonnes. Le Général marchoit à la tête de celle-ci, qui étoit précédée immédiatement par l'avant-garde. Le Comte de Durat, Colonel en ſecond du régiment de Cambreſis, commandoit les cinquante Volontaires & les cent trente Grenadiers qui la compoſoient. Deux cens hommes des régimens de Champagne, Viennois, la Martinique, & de la Légion de Lauzun, formoient la diviſion qui, ſous les ordres du Comte de Pondevaux, commença la fauſſe attaque ſur les deux heures après minuit. Au même inſtant les trois colonnes débouchèrent vers le Morne de l'Hôpital, en ſuivant les routes indiquées. Quand on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif; & le bâtiment du Roi d'Angleterre, le *York*, mouillé dans le carénage, incommoda beaucoup la colonne

du centre, ſur laquelle il tiroit à cartouche; mais elle ſe joignit bientôt, ainſi que la colonne de gauche, à l'avant-garde qui venoit de franchir la paliſſade, & qui déjà graviſſoit le Morne. Ni le feu le plus violent, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put rallentir l'ardeur des troupes, qui ſuivirent leur Général dans les retranchemens, où il s'étoit jeté le premier avec les Grenadiers. A l'attaque de cette forteresſe, le Soldat qui lui donnoit la main pour l'aider à franchir un paſſage difficile, fut emporté par un boulet de canon. « Mes amis, s'écria le Comte d'Eſtaing, en s'adreſſant aux Grenadiers, il faut venger ce brave homme; qu'on me ſuive: VIVE LE ROI ». Toute la troupe qu'anime ſon exemple, lui répond par la même acclamation & force tous les obſtacles. 1779.

Capitulation de la Grenade.

L'action dura depuis deux heures & demie du matin, juſqu'à quatre, & l'ennemi forcé de toutes parts, ne put différer la capitulation que juſqu'au lendemain. Lord Macartney eût bien voulu la traîner

en longueur jusqu'à l'arrivée de
1779. l'Amiral Byron, qu'il attendoit avec son escadre ; mais le Comte d'Estaing lui fit dire que s'il ne se rendoit pas dans un quart-d'heure, il alloit l'écraser dans son fort. Cette menace produisit l'effet qu'on en devoit attendre, & le Gouverneur de la Grenade se soumit aux conditions qu'il plut au Général françois de lui imposer. Une des plus dures fut d'obliger les Anglois de jeter leur pavillon dans le fossé, & d'arborer eux-mêmes le pavillon françois à un nouveau mât. Le Comte d'Estaing exigea de plus que les anciennes propriétés des François leur fussent rendues aux mêmes conditions qu'on les leur avoit enlevées : des propos injurieux à la France, attirèrent ce traitement à Lord Macartney. Tant à l'attaque du Morne qu'à celle du fort, nous perdîmes tout au plus trente-cinq hommes, & n'eûmes que soixante-dix blessés. Quelques Officiers de Marine avoient obtenu comme une grace, de se trouver à l'affaire de la Grenade, & de ce nombre furent MM. de Rumain,

de Broves, de Combaud & de Barras. Les autres reſtèrent ſimples ſpectateurs de cette brillante expédition; mais ce fut bientôt leur tour de ſe ſignaler. 1779.

L'eſcadre angloiſe eſt battue par celle du Comte d'Eſtaing.

L'Amiral Byron informé de la priſe de Saint-Vincent, avoit appareillé dans l'intention de reprendre cette iſle. Sa flotte conſiſtoit en vingt-un vaiſſeaux & une frégate, & il n'en falloit pas tant pour réuſſir dans ſon entrepriſe; il y diſpoſoit ſon armée, lorſqu'il apprit le danger de la Grenade. A l'inſtant il change de réſolution, & dirige ſa route de ce côté-là. Le 5 Juillet, une frégate vint annoncer au Comte d'Eſtaing, l'approche de l'eſcadre ennemie, & ſans perdre de tems, ce Général fait ſignal d'appareiller & diſpoſe tout pour le combat. L'Amiral ne parut point ce jour-là; mais le 6 à trois heures du matin, ſon eſcadre ſe préſenta dans le meilleur ordre; la nôtre n'avoit point encore eu le tems de ſe mettre en ligne de bataille. Voulant profiter de cette circonſtance, l'Amiral força de voiles pour venir mouiller ſous le fort, dont

il ignoroit la prise. Sa manœuvre
1779. étoit décidée, & il fallut accepter le combat ; en moins d'un quart-d'heure l'action devint générale. Le feu étoit vif de part & d'autre ; mais nous doublions celui des Anglois. Leur armée couroit le bord du Sud, & nous celui du Nord. A peine eurent-ils apperçu les pavillons blancs sur les murs de la Grenade, qu'ils virèrent tous de bord dans la même position. Le feu devint plus violent que jamais. Le Fier-Rodrigue, l'Amphion & l'Annibal, se trouvoient alors à la queue de l'escadre ; ils essuyèrent les volées de six vaisseaux, dont un étoit commandé par le Vice-Amiral Barrington. Pour éviter l'abordage, la seule ressource du Fier-Rodrigue, fut de présenter la poupe à trois vaisseaux de ligne, & peu s'en fallut qu'il ne succombât dans cette circonstance, où le Capitaine Montaut fut renversé sur le gaillard par un boulet ramé de trente-six livres de balle ; il mourut quelques minutes après. L'Amphion fut encore plus maltraité que le Fier-Rodrigue. Le César, la Pro-

vence & le Tonnant, ſouffrirent auſſi beaucoup dans cette journée; mais ce dernier vaiſſeau y ſurpaſſa l'idée qu'on avoit de ſa force. M. de Breugnon qui le commandoit, & qui étoit alors dangereuſement malade, ſe fit porter ſur le pont dans un fauteuil. La préſence des ennemis ſembla lui rendre ſa premiere vigueur, & il foudroya le vaiſſeau de l'Amiral Barrington, de maniere à lui faire quitter ſa ligne. Cependant l'eſcadre angloiſe avoit cinq de ſes vaiſſeaux dématés de leur mât de hune, & pluſieurs autres avoient beaucoup ſouffert dans leurs agrès. Par une manœuvre habile du Comte d'Eſtaing, trois de ces vaiſſeaux furent ſéparés du gros de l'armée. Celui qui étoit le plus éloigné, fit vent arriere. En le chaſſant, on s'en fût emparé; mais il eût fallu pour cela tomber avec lui ſous le vent de la Grenade; il étoit plus ſage d'y rentrer, & de conſtater ainſi l'avantage de l'armée françoiſe.

1779.

Le Comte d'Eſtaing reſte maître du champ de bataille.

Ce combat ſi glorieux pour notre Marine avoit commencé vers les ſept heures & demie, & s'étoit

1779. ſoutenu juſqu'à midi ; il recommença à deux heures & continua juſqu'au coucher du ſoleil. On obſerva que pendant toute l'action, l'Amiral Anglois avoit évité de ſe meſurer avec le Comte d'Eſtaing qui cherchoit à le combattre. Le mauvais état de l'eſcadre ennemie, ſa conſtance à tenir le vent, tandis qu'un de ſes vaiſſeaux ſéparé fuyoit vent arrière ; la retraite de l'Amiral Byron, l'abandon qu'il fit du champ de bataille, la priſe d'un tranſport chargé de cent cinquante Soldats, une colonie perdue, toutes les circonſtances en un mot de cette expédition, en atteſtent le ſuccès. Il eût ſans doute été plus complet, ſi le Comte d'Eſtaing avoit pu développer toutes ſes forces dans le combat naval ; mais neuf de ſes vaiſſeaux ne prirent aucune part à l'action, & ceux qui combattirent enſemble eurent toujours le déſavantage du vent. Cette circonſtance, même en ajoutant à notre gloire, dut néceſſairement diminuer la perte de l'ennemi. Elle n'eſt évaluée dans les relations angloiſes qu'à cent quatre-vingt trois morts & trois cens qua-

rante-six blessés. On n'y fait aucune mention des cent cinquante Matelots ou Soldats pris sur le transport, dont un de nos vaisseaux s'empara le lendemain de l'action, & qui par conséquent ne put joindre l'armée britannique à Saint-Christophe où l'Amiral Byron s'étoit réfugié après sa défaite. Suivant le rapport de cet Amiral, notre perte auroit été plus considérable que la sienne, d'environ dix-huit ou vingt morts, & de cinquante blessés ; ce qui n'est ni vrai ni probable (1).

1779.

Relations infidèles de l'Amiral Byron & de Lord Macartney.

Lord Macartney est encore moins fidèle dans sa relation du combat de terre. Non content d'exagérer les forces du Comte d'Estaing qu'il fait arriver à la Grenade avec six mille cinq cens hommes de troupes destinées au débarquement, il réduit le nombre des siennes à moins de trois cens hommes, & le fait est qu'il en avoit placé quatre cens sur le Morne de l'Hôpital, avec ordre de défendre

(1) Par les relevés les plus exacts, les deux affaires coûtèrent à la France cinq cens quatre hommes, & le nombre des blessés fut de cinq cens vingt-sept.

ce poſte juſqu'à la dernière extrêmité; ordre qui fut ſuivi à la lettre par ces braves Anglois qui ſe laiſſoient écraſer, tandis que le Gouverneur ſe tenoit réfugié dans le fort, d'où l'on ne tira pas un ſeul coup de canon. Mais rien ne dément l'aſſertion haſardée dans la lettre de Lord Macartney, comme les ſept cens priſonniers faits à la priſe de la Grenade. La triſte ſituation de ce Gouverneur peut ſeule excuſer les erreurs de ſa relation, & l'on ne doit imputer qu'à ſon déſeſpoir la fierté ridicule & l'indécente animoſité qu'il mit dans ſes propos contre la France, même en préſence de ſes vainqueurs. Pendant ſa traverſée en Europe qui fut de quarante-neuf jours, ſon chagrin s'exhaloit ſouvent en termes injurieux à l'équipage de la frégate la Diligente. M. du Chilleau qui la commandoit, l'avertit pluſieurs fois qu'il étoit ſon priſonnier; cela ne l'empêchoit pas de répéter ſans ceſſe que la frégate n'arriveroit point en France, & qu'elle ſeroit infailliblement la proie des bâtimens anglois. Le Capitaine, ennuyé de cette arrogance,

1779.

parvint enfin à la réprimer, en disant à Lord Macartney; « Monsieur » l'Ancien Gouverneur, j'ignore » si je descendrai dans un port étran- » ger, mais je puis vous assurer que » ni vous ni moi n'aborderons en » Angleterre ».

1779.

Son arrivée à la Rochelle.

Arrivé à la Rochelle, Lord Macartney demanda la permission de se transporter à Paris. Sa conduite extraordinaire fit rejeter sa demande & on parla de le confiner dans le Château d'Angoulême. Peut-être l'eût-on puni davantage, en le rendant témoin des fêtes de la Capitale ainsi motivées dans la lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris. « En » Afrique, le Sénégal & les diffé- » rens forts de la côte appartenans » aux Anglois, ont été enlevés ou » détruits. En Amérique, l'Isle de la » Dominique a été surprise par mes » frégates & mes troupes, que le » Marquis de *Bouillé*, Gouverneur » général de mon isle de la Marti- » nique, avoit conduites à cette ex- » pédition. Plus récemment, des » frégates & des troupes envoyées » par le Comte d'Estaing, Vice- » Amiral, commandant mes forces

1779. » navales en Amérique, se sont em-
» parées de l'isle de Saint-Vincent.
» Enfin, dans la nuit du 3 au 4 de
» Juillet dernier, mes troupes sous
« le commandement du Comte d'Estaing qui marchoit à leur tête, ont
» enlevé, l'épée à la main, les forts
» de l'isle de la Grenade, & fait sept
» cens prisonniers, qui ont été contraints de se rendre à discrétion,
» ainsi que le Gouverneur, & d'abandonner leurs drapeaux, plus de
» cent pièces de canon, seize mortiers, & un grand nombre de bâtimens de mer qui étoient sous la
» protection des batteries. Deux
» jours après, l'escadre angloise,
» forte de vingt-un vaisseaux, &
» commandée par l'Amiral Byron,
» amenant sous son escorte quatre
» mille hommes de débarquement,
» s'est approchée de l'isle de la Grenade, dans le dessein de tenter de
» la reprendre sur mes troupes. Le
» Comte d'Estaing a fait appareiller
» mes vaisseaux, a offert & livré
» combat à l'escadre du Roi d'Angleterre, l'a forcée de prendre la
» fuite, après avoir désemparé plusieurs fois ses vaisseaux & conservé la conquête »...

1779. Départ du Comte d'Estaing pour une seconde expédition. Le 22 Juillet.

Le Vice-Amiral François n'avoit donné que huit jours aux Capitaines de son escadre pour se réparer ; il appareilla le 16 Juillet pour une nouvelle expédition ; & voulant assurer son triomphe du 6, il vint à Saint-Christophe offrir un second combat à l'Amiral Byron qui s'y refusa obstinément, & constata de cette manière l'avantage des François, avantage qu'il scella bientôt par son départ subit pour l'Angleterre, & par la division de sa flotte dans trois stations purement défensives. Le Comte d'Estaing ayant établi sa supériorité dans les mers des Indes Occidentales, vint toucher à Saint-Domingue où il avoit donné rendez-vous à tous les bâtimens marchands des isles sous le vent, les réunit aux vaisseaux de cette colonie, en prit soixante trois sous son escorte, les accompagna jusqu'au débouquement, les expédia pour les ports d'Europe & fit voile pour la Géorgie avec un renfort de dix-huit cens Volontaires & d'abondantes munitions de guerre. L'opinion générale étoit que la nouvelle expédition regardoit ou la Ja-

1779. maïque ou New-York. On prétendoit que Washington avoit rassemblé toutes ses troupes pour favoriser l'attaque de cette Ville, où l'Amiral Arbuthnot s'étoit, disoit-on, refugié. On ajoutoit que les troupes de Gates & de Sullivan s'avançoient pour le même objet, & l'on se promettoit de grands succès de la réunion de ces forces.

Allarmes de la Jamaïque. C'est vers la Géorgie que le Vice-Amiral françois dirige sa marche.

Lorsqu'on sut à la Jamaïque que le Comte d'Estaing avoit appareillé du Cap François avec toute son escadre, cet évènement y fut regardé comme l'avant-coureur d'une invasion dans cette isle déjà fort allarmée depuis la déclaration de l'Espagne; elle se crut menacée d'une subversion prochaine, & cette crainte paroissoit d'autant mieux fondée, que depuis le commencement de la guerre, on n'avoit rien ajouté à ses forces naturelles. Cependant la terreur n'entraîna point le découragement de la colonie; la loi martiale fut proclamée sur le champ, & en moins de huit jours, dix sept mille blancs se trouvèrent sous les armes. Les esclaves ne furent point armés, parce qu'on manquoit de mous-

quets; mais l'Amiral Parker fortifia ſi bien le port de Kingſton, qu'il rendit cette ville imprénable du côté de la mer, & ce ne fut pas ſans de prodigieuſes dépenſes toutes faites en pure perte, du moins pour le moment. Depuis le 24 Juillet, le Vice-Amiral François cingloit vers le Nord dans l'intention, comme on l'a dit, de ſe rendre en Géorgie & d'effectuer le projet d'une grande expédition qui fut à peine retardée par la tempête, dont la violence avoit diſperſé pluſieurs de ſes vaiſſeaux. Avec la partie la moins endommagée de ſa flotte, il gagna le Cap Lookout dans la Caroline, d'où il fut à portée de coopérer avec les troupes raſſemblées dans les environs de Charles-Town à l'expulſion du Général Prévoſt. Il avoit expédié deux vaiſſeaux & trois frégates pour annoncer ſon arrivée au Général Lincoln.

1779.

Le 8 Septembre on découvrit au Sud de Tybée quarante voiles tant françoiſes qu'américaines; elles alloient au plus près du vent qui les pouſſoit au Sud de Savannah. Le Général Prévoſt in-

1779. formé de leur approche, fit ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de la ville & du port, &, sans perdre un moment, il expédia au Colonel Maitland l'ordre d'amener tout ce qu'il avoit de troupes & de vaisseaux à l'isle de Port-Royal. Le 9, la totalité de la flotte françoise mouilla devant la barre; mais l'ennemi faisoit les dispositions nécessaires pour soutenir une attaque. Le lendemain & les jours suivans, tous les postes établis dans la Géorgie se replient sur la ville, on débarque les canons des vaisseaux, on fait des fascines; l'Ingénieur Moncrieffe redouble d'activité, & les ouvrages se continuent avec une ardeur qui ne souffre point de ralentissement. Cependant plusieurs navires américains & françois passent la barre d'Ossibeau, & une partie des troupes combinées débarque à Beaulieu. Le Général Lincoln a déjà passé le bac de Zubly avec cent cinquante hommes. D'autres arrivent de toutes les parties de la Caroline. Un corps de Cavalerie françoise & continentale paroît en front, force un piquet an-

glois à rentrer dans Savannah, & lui enleve ſix hommes; enfin, le Comte d'Eſtaing ſomme la Ville de ſe rendre aux armes du Roi de France. Le Général Prévoſt que cette ſommation intimide, après avoir conſulté les Officiers de l'Etat Major, écrit au Comte d'Eſtaing de lui faire connoître ſes termes; mais c'eſt aux aſſiégés à propoſer les leurs, & notre Vice-Amiral le déclare poſitivement dans ſa réponſe, où il promet d'accorder tout ce qui pourra ſe concilier avec ſon devoir. Une trève de vingt-quatre heures pour délibérer eſt tout ce qui réſulte de cette correſpondance. Dans cet intervalle, le Genéral Prévoſt continua de ſe retrancher malgré la convention qui devoit ſuſpendre les travaux pendant la durée des conférences. Comme il parut démontré, qu'en demandant la trève ſous prétexte d'arranger des articles, il n'avoit eu d'autre intention que de ſe ménager le tems néceſſaire pour recevoir des ſecours, cette conduite irrégulière fit craindre au Comte d'Eſtaing une nouvelle infidélité de la part du Général An-

1779.

La ville de Savannah ſommée de ſe rendre aux armes de la France.

glois qui avoit sollicité pendant le
1779. blocus en faveur des vieillards, des femmes & des enfans de Savannah, la permission de descendre la rivière sous la protection des vaisseaux françois. Cette grace ne fut point accordée; mais en cédant à la rigueur du devoir, les Généraux de l'armée combinée déploroient le sort des malheureuses victimes que ce refus dévouoit aux horreurs de la guerre. Ce qu'ils auroient dû prévoir ne manqua pas d'arriver, & dans la journée du 17, tout ce qu'il y avoit à Beaufort d'hommes en état de servir, arriva & prit son poste dans la ligne. Une heure avant le coucher du soleil, le canon du soir avertit que la trève venoit d'expirer. Les six jours suivans furent employés à de nouveaux préparatifs d'attaque & de défense, & le 24, les François avoient poussé la sape à trois cens verges de l'abbatis de Savannah. Pour arrêter leurs progrès & reconnoître leurs forces, le Major Grham fit une sortie avec trois compagnies d'Infanterie-Légère qui s'élançant hors de la place, gagnèrent un des

Préparatifs d'attaque & de défense.

ouvrages de l'ennemi d'où elles furent chaſſées au même inſtant par deux colonnes françoiſes qui, s'étant trop avancées, eſſuyèrent avec perte le feu de l'artillerie angloiſe. Pendant onze jours les travaux du camp & de la ville ſe pourſuivirent avec une ardeur que les bombardemens & les canonnades n'étoient point capables de ralentir. Le 6 Octobre, avant le point du jour, on commença l'attaque des lignes, & comme les diſpoſitions s'en étoient faites dans l'obſcurité, les aſſiégés furent quelques tems ſans trop ſavoir de quels côtés ils devoient ſe tenir ſur leurs gardes; ils prirent le parti d'attendre l'ennemi dans leurs poſtes. Les troupes qui étoient dans les lignes eurent ordre de le charger au moment où il tenteroit d'y pénétrer, tandis qu'arrêté dans ſes progrès, par les redoutes avancées & par le feu des batteries diſpoſées dans la plaine, il auroit à repouſſer l'attaque du corps de réſerve qui devoit l'aſſaillir dans cette poſition critique.

1779.

Bleſſé & trahi, le Comte d'Eſtaing

Cependant l'armée du Comte d'Eſtaing s'avança ſur trois colon-

nes, & parvint en bon ordre jusqu'à la redoute du chemin d'Ebenezer qu'elle attaqua d'abord avec avantage. Les assaillans y plantèrent trois de leurs drapeaux sur le parapet; mais la résistance devint bientôt insurmontable. Le feu des pièces de campagne & celui des trois batteries servies par les matelots, furent si terribles contre les François, qu'ils se virent contraints de céder à l'effort des Grenadiers du second & du soixantième Régimens qui, s'élançant des lignes, repoussèrent les assiégeans dans les marais. Une autre colonne qui se trouvoit sur la gauche fut également réduite à faire sa retraite, mais en si bon ordre, que les assiégés n'ôsèrent la poursuivre. On continua de part & d'autre à se canonner, sans beaucoup d'effet. Enfin, dans la nuit du 17 Octobre, les François abandonnèrent leurs ouvrages, gagnèrent leurs bateaux & s'embarquèrent le 18 du même mois. Le Général Lincoln se retira dans l'intérieur des terres avec son armée réduite à dix-sept cens hommes, ce qui suppose une perte de trois cens hommes ou en-

1779. renonce à cette expédition

viron. L'armée du Comte d'Eſ- taing n'avoit pas moins ſouffert ; elle étoit compoſée de deux mille huit cens vingt-trois Européens, dont cent quatre-vingt quatre reſtèrent ſur la place. Le nombre des bleſſés fut de quatre cens cinquante-deux hommes, parmi leſquels on diſtinguoit le Général. Il avoit reçu deux coups de feu qui pouvoient avoir des ſuites fâcheuſes ; mais le ſentiment de ſa défaite étoit la plus ſenſible de ſes bleſſures. Le témoignage d'avoir été contrarié par des circonſtances étrangères à l'ennemi ; d'avoir fait reſpecter des Anglois eux-mêmes cette bravoure nationale ſi vigoureuſement déployée à l'attaque des redoutes de Savannah ; d'avoir multiplié ſes droits aux hommages accordés à cette intrépidité perſonnelle, dont il portoit des marques honorables ; la gloire dont il s'étoit couvert, même en cédant à la fortune du Général Prévoſt ; les vœux de la France qui, même après cet échec, le proclama Général-Amiral de la nation, rien ne peut le conſoler du mauvais ſuccès de cette dernière expédition de la cam-

1779.

1779. pagne d'Amérique. Le Comte d'Eſtaing l'eut ſans doute terminée par une victoire, ſi la déſertion des Torys qui s'étoient gliſſés dans ſon armée & qui l'abandonnerent au beſoin, n'avoit trahi le ſecret de ſes attaques, & fixé la réſiſtance de l'ennemi aux ſeuls endroits où devoient ſe porter les aſſaillans.

Son retour en France. Hommages qui lui ſont rendus.

Le Comte d'Eſtaing n'eſpérant pas de réparer cette année ſon échec dans la Géorgie, renvoya treize vaiſſeaux aux Antilles ſous le commandement de M. de Graſſe, & fit voile pour Breſt avec le reſte de ſon eſcadre. Le Languedoc qu'il montoit en fut ſéparé par un coup de vent aux atterrages de France. Le 5 Décembre, il gagna la rade avec deux priſes qu'il avoit faites peu de jours auparavant; ſavoir, un vaiſſeau de cinquante canons & une frégate de quarante. Le vaiſſeau s'étoit défendu environ deux heures & demie, & le Vice-Amiral fut bleſſé grièvement dans ce combat, ce qui ne l'empêcha pas de ſe mettre en route pour Verſailles dès qu'il ſut que ſa diviſion étoit rentrée en grande partie dans nos ports ſans

ſans aucun évènement fâcheux. A ſon départ de Breſt, ſa voiture fut couverte de fleurs & de lauriers, & il ne fallut pas moins que les ordres réitérés de ce guerrier modeſte, pour faire enlever la couronne qu'on y avoit attachée. Dans ſa route, les cris répétés de *vive le Roi ! vive d'Eſtaing*, annonçoient par-tout ſon approche, & ces acclamations le ſuivirent juſqu'à Pontchartrain où il reçut les témoignages de la ſatisfaction de Sa Majeſté, dont le Comte de Maurepas fut l'interprête en cette occaſion. C'étoit le prélude de l'accueil flatteur & mérité que lui deſtinoit notre auguſte Monarque. En effet, malgré le mauvais ſuccès de nos tentatives devant Savannah, la France avoit lieu d'être ſatisfaite du progrès de ſes armes dans la campagne d'Amérique. Notre dernier échec en Géorgie étoit moins une défaite qu'une expédition manquée, & les Anglois ne pouvoient y voir une compenſation de la perte de Saint-Vincent & de la Grenade. La priſe de ces deux iſles n'avoit pas coûté moins d'hommes à

1779.

Le 12 Décembre.

1779. l'Angleterre, qu'il ne périt de François à la journée de Savannah ; c'étoit d'ailleurs pour le commerce de la Grande-Bretagne, une perte annuelle de quinze cens mille livres sterling. Quant aux évènemens maritimes, un des plus fâcheux pour la Marine françoise en Amérique, fut la prise de notre frégate la Prudente de trente six canons, que le Ruby força d'amener pavillon, après un combat où le Vicomte d'Escars qui la commandoit, signala ses talens & sa bravoure ; mais à l'époque du blocus de Savannah, la flotte du Comte d'Estaing s'étoit emparée de l'Expériment & de l'Ariel, & ce fut presque un dédommagement du mauvais succès de ce blocus.

Prise de notre frégate la Prudente, compensée par celle de l'Expériment & de l'Ariel.

Il paroît démontré que l'Angleterre ne fit point cette année en Amérique une guerre moins funeste que les années précédentes, & nos espérances pour la campagne prochaine embrassoient un avenir encore plus consolant, en ce que les efforts de la France y devoient être secondés par les entreprises de l'Espagne, qui, jusqu'ici n'avoit fait que se défendre contre celles de

l'ennemi commun. La prise du Fort San Fernando d'Omoa prouve que loin d'être armés suffisamment pour l'attaque, les Espagnols ne l'étoient pas même assez pour la défense. La gloire de cette expédition fut due au Capitaine Dalrymple, commandant le Porcupine avec un détachement des Volontaires Royaux Irlandois, & au Commodore Luttrell, Capitaine du vaisseau de ligne le Châron. Leur petite escadre étoit d'ailleurs composée des frégates la Loweftoffe & la Pomone, du Race-horse, de trois goëlettes & de plusieurs petits navires armés. On étoit convenu d'attaquer par terre & par mer la garnison d'Omoa & les galions espagnols. L'escadre fit voile pour la baie de Porto-Cavallo à quatre lieues du fort. C'étoit l'endroit destiné pour le débarquement qui fut exécuté dans la soirée du 16 Octobre. Les troupes marchèrent toute la nuit par des chemins extrêmement difficiles; & le lendemain elles s'emparèrent d'une éminence qui dominoit sur le fort & sur la ville, à laquelle le Capitaine Dalrymple fit mettre le feu. Tandis

1779.

Escalade du fort San Fernando d'Omoa.

1779. qu'elle étoit la proie des flammes, l'escadre entra dans la baie, & le Commodore Luttrell jugeant le moment favorable pour battre le fort, plaça ses vaisseaux par le travers. Ils commencèrent leur feu & le discontinuèrent presqu'aussitôt, parce que les troupes de terre n'étoient point encore en état de coopérer avec l'escadre. Le lendemain se passa en escarmouches; mais le 18 on fit jouer l'artillerie de part & d'autre. Celle des Espagnols fut souvent réduite au silence, & l'on s'apperçut qu'ils jetoient déjà leurs morts dans le fossé. Cependant un siége de cette nature ne pouvoit que traîner en longueur; & pour former des approches régulières, ouvrir une bréche & en venir à un assaut, il eût fallu un train d'artillerie beaucoup plus considérable que celui des Anglois. Cette considération détermina le Capitaine Dalrymple à tenter l'escalade du fort d'Omoa, tandis que les vaisseaux canonneroient la muraille. Cent cinquante hommes des plus déterminés furent choisis pour ce coup de main, & le vingt Octobre, sur les quatre

heures du matin, ils s'avancèrent à petit bruit ſous le feu des batteries angloiſes, ſans être apperçus de la garniſon eſpagnole, dont l'attention ſe portoit ſur l'eſcadre & ſur les poſtes qu'ils venoient d'abandonner. Ils étoient aux pieds des ſentinelles, lorſque le Tambour battit aux poſtes d'allarme. Auſſitôt le canon fut dirigé contre les aſſaillans; mais les échelles étoient déjà dreſſées, & pluſieurs Soldats ou Matelots avoient atteint le faîte de la muraille. Ils furent bientôt renforcés par leurs camarades; & cette ſurpriſe jeta les Eſpagnols dans une conſternation qui glaça leur courage ordinaire; ils s'enfuirent dans les caſemates, & pluſieurs s'échappèrent par-deſſus les murailles. Ainſi le fort d'Omoa fut pris ſans beaucoup d'effuſion de ſang. Le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent trouver le Capitaine Dalrymple, & lui délivrèrent leurs épées & les clefs de la fortereſſe qu'ils n'auroient pu défendre longtems faute de munitions de guerre & d'une artillerie ſuffiſante pour faire tête à deux attaques combinées. Suivant les An-

1779.

1779. glois, la perte de ce fort, dont la ſtructure admirable avoit coûté vingt-cinq ans de travail & la vie de plusieurs milliers d'Eſpagnols, fut aggravée par celle des vaiſſeaux de regiſtre, dont le Commodore prit poſſeſſion. En y comprenant les cargaiſons de quelques autres navires moins conſidérables, toutes ces priſes furent évaluées à trois millions de piaſtres.

Les Anglois ne gardent cette place que cinq ſemaines.

Tel eſt, à quelques changemens près, l'Extrait des Gazettes britanniques ſur la priſe de Saint-Ferdinand d'Omoa; mais les relations eſpagnoles ne donnent pas cette importance à l'expédition du Capitaine Dalrymple. S'il faut les en croire, la prétendue ville d'Omoa n'eſt qu'une bourgade auprès de laquelle la Cour d'Eſpagne fit conſtruire la bicoque de Saint-Ferdinand, dans l'unique vue de ſurveiller les Anglois réfractaires au traité de Paris, dont l'article 16 portoit qu'ils démoliroient le fort toujours ſubſiſtant dans la baie d'Honduras. Le port d'Omoa n'étoit point fait pour un commerce ſuivi, & ce ne fut jamais l'entrepôt des fonds qui s'envoyoient en Europe. Les Anglois

ne peuvent donc pas y avoir fait les riches prises que supposent leurs Gazettes. Quant à la résistance du fort, elle ne dut être que foible, puisque la construction en étoit à peine commencée, que divers accidens en avoient retardé les travaux, & que la grosse artillerie s'y trouvoit dans le plus mauvais état. Au reste cette place enlevée aux Espagnols le 20 Octobre, fut recouvrée par eux le 28 du mois suivant. Ils n'eurent qu'à se montrer pour forcer la garnison angloise à l'évacuer. Une maladie épidémique l'avoit réduite à soixante ou quatre-vingt Soldats, qui s'embarquèrent à la hâte après avoir encloué les canons, & mis à bord des vaisseaux, ce qu'ils purent sauver de leurs munitions de guerre & de bouche. Quoi qu'il en soit de ces relations contradictoires & peut-être également exagérées, la premiere expédition de San-Fernando avoit d'autant plus allarmé le Congrès, que c'étoit, pour ainsi dire, le début des Espagnols dans la guerre d'Amérique, & que cet échec pouvoit affoiblir leur zèle, réfroidir leur

1779.

Le Congrès est allarmé de ce premier échec des Espagnols.

1779. courage & réhausser par conséquent les espérances de l'ennemi. D'ailleurs comme sujets de la Maison de Bourbon & comme alliés de la France, ils avoient des titres à l'affection & à la reconnoissance de la Nouvelle République. Quoiqu'on ait pu dire, sa gratitude ne s'étoit jamais démentie dans le cours de cette guerre, & ce fut le témoignage que lui rendit M. Gérard, à son retour de Philadelphie, où le Comte de la Luzerne étoit allé le remplacer en qualité de Ministre plénipotentiaire de la Cour de Versailles auprès des Etats-Unis.

M. Gérard est remplacé par le Comte de la Luzerne. Instructions du nouvel Ambassadeur.

Une des principales instructions du nouvel Ambassadeur étoit d'y préparer le Congrès au prochain départ du Comte d'Estaing, & d'offrir à l'Amérique, comme un dédommagement de cette perte, la flatteuse perspective d'y voir incessamment le Comte Duchaffault à la tête de nos escadres. En effet, neuf vaisseaux nouvellement armés dans le port de Brest étoient au moment d'appareiller avec six mille hommes de troupes, & l'on croyoit généralement que leur destination étoit d'al-

ler ſe joindre aux treize vaiſſeaux, dont M. de la Mothe-Piquet avoit le commandement par *interim*, en attendant l'arrivée du nouveau Général dans les Indes occidentales. Depuis le retour de Byron & de Barrington, le Miniſtère britannique ſongeoit auſſi à leur donner un ſucceſſeur ; mais il falloit que ce choix convînt à la nation ; & quoiqu'on exagerât en Angleterre les avantages de Prévoſt dans la Géorgie, quoique la levée du blocus de Savannah eût fait tirer pour la premiere fois le canon de la tour de Londres, cependant il n'étoit pas aiſé de raſſurer les Anglois ſur leur poſition en Amérique. Leurs déſaſtres aux Antilles donnoient ſurtout de juſtes ſujets d'inquiétude. Pour les réparer, il falloit un Général plus heureux & non moins experimenté que l'Amiral Byron. Le choix des Miniſtres tomba ſur l'Amiral Rodney, à qui l'on deſtina ſix vaiſſeaux détachés de la grande flotte de Ports-Mouth, & ſous l'eſcorte de cette diviſion, dix mille hommes de troupes aux ordres du

1779.

L'Amiral Rodney doit remplacer l'Amiral Byron.

Général Waughan qui étoit nouvellement arrivé de Terre-Neuve.

1779.

Etat des François & des Anglois dans les Indes orientales.

Comme on l'a dit, le vœu des François étoit de voir partir M. Duchaffault pour les Indes occidentales, & l'on attendoit avec une égale impatience le départ du Chevalier de Ternay pour l'Isle de France avec quatre vaisseaux qui, disoit-on, alloient convoyer le régiment d'Austrasie, quinze piquets de Volontaires & un détachement considérable de la légion de Lauzun. Nous avions des forces respectables dans cette isle, & ce nouveau renfort pouvoit établir l'égalité dans cette partie du monde où la Compagnie des Indes soutenoit encore l'honneur de la nation britannique. Elle y soudoyoit cent trente mille hommes de troupes; mais dont à peine la vingtième partie étoit européenne. Ses forces navales n'étoient pas moins imposantes. Huit vaisseaux de ligne & trois frégates composoient l'escadre royale aux ordres de l'Amiral Hughes. La marine de Bengale & celle de Bombay étoient au moins de dix frégates entretenues aux frais

de la Compagnie. Il y avoit là de quoi rassurer les Anglois dans cette partie de leur Empire, contre les entreprises de la France réduite à ses propres forces; mais secondés par les Marattes, nous pouvions encore balancer la puissance britannique dans les Indes orientales. 1779.

Malheureuse expédition de Poonah.

On révoquoit en doute la funeste expédition contre Poonah, & l'on n'avoit point d'éclaircissemens sur cette affaire malheureuse, lorsqu'on reçut à Londres une lettre de Bombay qui confirmoit en ces termes la nouvelle de ce désastre: « Jamais l'éclat de nos armes ne fut terni » comme il vient de l'être... Après » avoir traversé une partie considérable du pays des Marattes, nos » troupes enveloppées de tous côtés se sont vues forcées de capituler aux conditions les plus dures: » il a fallu livrer aux vainqueurs » *Ragaboy* qu'elles conduisoient » comme en triomphe pour en » faire un Nabab. Par une autre » clause de cette capitulation humiliante, le Comité qui présidoit à l'expédition de Poonah, » s'est obligé de restituer aux Ma-

1779. » rattes tout ce que nous leur avons » enlevé dans cette guerre & dans » les précédentes. On conçoit qu'il » est impossible de remplir cet en- » gagement, & cependant nous » avons donné des ôtages ».

L'auteur de la lettre pouvoit ajouter que les troupes chargées de l'expédition contre la capitale de l'Empire des Marattes, formoient une armée de dix mille combattans ; qu'il n'en existoit que six mille au moment de la capitulation, & qu'indépendamment de cette perte, l'expédition désastreuse de Poonah coûta plus de cent mille livres sterling à la Compagnie. La mort du Général Leslie avoit précédé ce fâcheux événement que sa prudence, ses talens & sa bravoure auroient su prévenir. Ce triomphe des Marattes sur les Anglois ne fut point balancé par la prise de Mahé qui se rendit aux troupes de Madrass en vertu d'une capitulation qui maintenoit les habitans dans leurs propriétés. Une garnison de cent cinquante Européens & de trois cens Sypahis ne pouvoit défendre cette place, d'ailleurs mal fortifiée, con-

Prise de Mahé par les troupes de Madrass.

tre un détachement de trois compagnies d'Artillerie, d'un bataillon d'Infanterie européenne & de trois bataillons indiens. Le Colonel Braith-Waite qui le commandoit, somma la place de se rendre, & la réponse des François fut de tirer sur l'ennemi, qui déjà faisoit ses dispositions pour un assaut général. Mais le Gouverneur de Mahé, M. Bernard Picot, ne crut pas devoir se sacrifier en pure perte lui & sa garnison, & le 19 de Mars il envoya un Parlementaire au Colonel BraithWaite avec les articles de la capitulation. Tous furent accordés, à l'exception de l'article concernant les fortifications & les édifices publics qui furent laissés à la discrétion de la compagnie : c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de raser cette place. L'expédition se termina sans effusion de sang de part ni d'autre. La prise de Mahé n'en fut pas moins un événement fâcheux pour les François, qu'elle réduisit, en quelque sorte, à n'avoir pas dans cette partie de l'Inde une seule banniere flottante ; mais, comme on l'a dit, on rassembloit à l'Isle de France des forces suffisantes 1779.

1779. pour réparer les désastres de l'Inde, & prendre sa revanche sur les possessions des Anglois dans cette partie du monde. L'arrivée de M. d'Orves avec deux vaisseaux de ligne & plusieurs navires armés, venoit de mettre cette isle dans l'état le plus respectable, & l'avoit approvisionnée de maniere à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi, & particulierement celles de l'escadre, dont l'Amirauté d'Angleterre hâtoit l'équipement. Les cinq vaisseaux qui devoient la composer, étoient destinés à balancer nos forces navales dans les mers de l'Asie, ou plutôt à maintenir la Grande-Bretagne dans cet état de supériorité qu'elle avoit dû si longtems au délabrement de notre Marine. Mais comme on l'a vu, la France ne s'endormoit plus sur cet objet, le plus important de son administration politique. On faisoit dans nos ports des armemens redoutables qui sembloient préparer enfin une campagne décisive, & qui, réunis à ceux de l'Espagne, devoient effrayer les Anglois sur les suites d'une guerre, dont la prolongation ne leur offroit

d'autre perſpective qu'un épuiſement irréparable.

1780.

M. de Guichen prend le commandement de la flotte deſtinée à M. Duchaffault.

Déjà M. de Guichen avoit pris le commandement de l'eſcadre, que la ſanté toujours incertaine de M. Duchaffault ne lui permit pas de conduire en Amérique. Les quinze vaiſſeaux qui la compoſoient, attendoient les derniers ordres dans la rade de Breſt, & l'on ne doutoit pas, qu'avant la fin de Janvier, ils ne miſſent à la voile pour les Indes occidentales, où toutes nos forces maritimes devoient obéir à ce nouveau Commandant. Le départ de l'Amiral Rodney qui venoit de quitter les ports d'Angleterre, avoit précédé de quelques jours celui du Comte de Guichen ; mais quelle que fut la deſtination de l'eſcadre angloiſe, il étoit difficile qu'embarraſſée d'un convoi nombreux elle devançât la nôtre en Amérique. On apprit bientôt qu'avant de faire voile pour les Indes occidentales, l'Amiral devoit toucher à Gibraltar, & tenter une expédition dans le détroit, ou contre Don Juan de Langara, ou contre l'eſcadre aux ordres de Don Gaſton & de M. de

1780. Beauſſet qui venoient de quitter la rade de Breſt, avec quatre vaiſſeaux françois & vingt eſpagnols; mais le 17 Janvier, à trente lieues du port, cette diviſion eſſuya un coup de vent terrible qui diſperſa la plûpart des vaiſſeaux. Quelques-uns rentrèrent à Breſt, & l'armée ne put ſe réunir à tems pour aller ſecourir Don Juan qui, avec huit vaiſſeaux, eut à ſoutenir un combat de retraite contre toute l'eſcadre de Rodney. Dans la matinée du 16 Janvier, cet Amiral parut à l'embouchure du détroit avec vingt-deux vaiſſeaux, quelques frégates & ſon convoi. Le mauvais tems avoit diſperſé trois vaiſſeaux de Langara, & huit ſeulement eurent part à l'action. Pour l'éviter, ce Commandant avoit fait ſignal de prendre chaſſe; mais les Eſpagnols furent joints par les Anglois ſur les deux heures après-midi, & il fallut ſe réſoudre à combattre un contre trois juſqu'à dix heures du ſoir. Ce combat trop inégal pour ſe terminer à l'avantage des Eſpagnols, leur coûta le Saint-Dominique, vaiſſeau de ſoixante-dix canons qui ſauta en

Combat de Don Juan de Langara & de l'Amiral Rodney.

l'air, au fort de l'action, & le Phœnix de quatre-vingt canons que montoit le Commandant. Il s'étoit vu forcé d'amener pavillon, après une défense qui lui mérita l'admiration des deux escadres. Voici comme Don Juan de Langara, alors prisonnier à Gibraltar, s'en explique dans sa relation, où il défie les vainqueurs d'ôser le démentir. 1780.

» Le feu continuel de cinq vaisseaux » anglois qui nous attaquoient par » la proue, la poupe & le travers, » nous avoit mis hors d'état de gou- » verner : toutes nos manœuvres » étoient coupées, notre grande » voile criblée, notre mât de hune » & son perroquet tombés, notre » mât d'artimon perdu, nos grands » & petits *focs* emportés, notre » grand mât offensé en plusieurs en- » droits, & notre entre-pont plein » d'eau. Nous n'avions plus que la » misaine, dont le mât avoit con- » senti, & le petit mât de hune & » son perroquet qui ne pouvoient » porter la voile. Telle étoit notre » situation lorsque nous amenâmes, » à dix heures du soir, le pavillon » que nous avions défendu, pour la

1780. » gloire de notre patrie, contre » des forces, dont la ſupériorité » juſtifie notre défenſe. Les enne- » mis eux-mêmes peuvent dire ſi » ma relation eſt conforme à la » vérité ».

Quoiqu'aſſez maltraité, le reſte de l'eſcadre eſpagnole vint mouiller dans la baie de Cadix en meilleur état que pluſieurs des vaiſſeaux ennemis. Les plus endommagés étoient entrés à Gibraltar, & de ce nombre furent deux vaiſſeaux à trois ponts.

Avantage de ce combat peu déciſif.

Pendant cette action, les vents contraires avoient pouſſé le convoi de Rodney dans la méditerranée. Le Commandant du camp de Saint-Roch prit toutes les meſures néceſſaires pour inquiéter ce convoi, &, s'il étoit poſſible, pour empêcher le débarquement. Mais la levée du blocus de Gibraltar du côté de la mer, facilitoit les moyens d'approviſionner la place, & les Anglois ne laiſsèrent point échapper cette occaſion de s'y renforcer. Ce fut le ſeul avantage qu'ils retirèrent d'un combat peu déciſif, dont la gloire appartenoit toute entiere aux

1780.

Rodney enleve un convoi aux Espagnols.

vaincus ; & qui porta moins de préjudice à leurs affaires que l'enlèvement du convoi, dont le même Rodney s'étoit emparé dans la matinée du 8 Janvier, à la hauteur de Cadix. Cette flotte composée de vingt-deux voiles avoit appareillé de Saint-Sébastien le premier du mois, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne, & de cinq frégates de la Compagnie royale de Curaçao. A l'exception d'un seul transport, tout le convoi fut pris en moins de trois heures. Il étoit chargé de vivres & d'approvisionnemens de marine, dont la perte fut évaluée à plusieurs millions. La vente des prises & la rançon des équipages produisirent deux cens huit mille deux cens cinquante livres sterling. Le huitième de cette somme fut réparti entre MM. Rodney, Ross & Digbi, les trois Officiers généraux de l'escadre victorieuse.

Inconvénients du retard de Rodney.

Les succès de l'Amiral dans les journées de 8 & du 16 Janvier, avoient exalté les têtes angloises, & particulierement celles des Ministres. Le Comte de Sandwich à la Chambre des Pairs, & Lord

1780. North à la Chambre de Communes, proposèrent de décerner à Rodney les honneurs d'un vœu de remerciement. Les Amiraux Howe & Keppel ſe diſtinguèrent par leur empreſſement à ſeconder cette motion, & tous les membres des deux Chambres y acquieſcèrent unanimement. Le Marquis de Rockingham ne s'en tint pas là; il fit obſerver à la Chambre-Haute, que vu le mauvais état de la fortune de l'Amiral, il falloit que les témoignages de la reconnoiſſance nationale ne ſe bornaſſent pas à de vains remerciemens. « Il y a longtems, ajouta-t-il, que la place de Lieutenant-» Général des troupes de la mari-» ne eſt vacante; & je n'en puis » douter, le vœu de la nation eſt » que Sa Majeſté en diſpoſe en fa-» veur de l'Amiral Rodney ».

Mais en votant pour lui des honneurs & des récompenſes, la plus ſaine partie de la nation ne s'aveugloit pas ſur les inconvéniens du ſéjour trop prolongé de l'eſcadre angloiſe dans les parages de Gibraltar. Le départ du Comte de Guichen juſtifioit l'inquiétude de tous

ceux qui mettant plus de prix à la conquête d'une isle qu'à la prise de quelques vaisseaux, trembloient pour les Indes occidentales. « Nos » vaisseaux, disoient-ils, sont faits » pour défendre nos possessions ou » pour attaquer celles de l'ennemi; » que nous importe d'en prendre » quelques-uns dans telle partie du » globe, si dans une autre partie, » nous n'en avons pas assez pour » empêcher nos ennemis de nous » porter les coups les plus funestes. » Cette avidité avec laquelle nos » Commandans sur mer cherchent » des prises, utile à un seul égard, » est infiniment nuisible sous d'autres » aspects. Un Officier qui s'y livre » n'a point de station fixe; est-il » chargé de garder un passage, bien-» tôt la soif du butin l'entraîne ail-» leurs, & le passage devient libre... » Ainsi l'espoir de reprendre la Gre-» nade s'évanouit. Tandis que Rod-» ney s'amuse dans les parages de » Gibraltar, Guichen vole au se-» cours de la Mothe-Piquet; la supé-» riorité des François va renaître sur » les mers des Indes occidentales, » & avant que notre *preneur* de 1780.

1780. » vaiſſeaux ſoit arrivé, les *preneurs* » d'iſles nous auront peut-être en- » levé juſqu'à la Jamaïque ».

Départ de cet Amiral.

La ſageſſe de ces réflexions ne hâtoit pas d'un inſtant le départ de l'eſcadre angloiſe qui, renfermée dans le port de Gibraltar où elle étoit venue ſe réparer après le combat du 16 Janvier, s'y tint oiſive juſqu'au 13 du mois ſuivant, qu'elle ſortit enfin avec vingt-deux vaiſſeaux, deux frégates & douze bâtimens de tranſport, ne laiſſant dans la baie que trois vaiſſeaux de ligne, une frégate, un corſaire & quelques bâtimens d'un rang inférieur. Le Lieutenant-Général Don Juan de Langara, & tous les Officiers & Gardes-marine faits priſonniers avec lui, furent renvoyés le même jour au camp de Saint-Roch, & leur échange précéda de quelques heures, le départ de l'Amiral anglois qui fit route vers l'Oueſt avec ſon eſcadre.

Le ſiége de Minorque eſt concerté dans les cabinets de Verſailles & de Madrid. Tout ſemble annoncer celui de Gibraltar.

Cette ſortie précipitée déconcerta, pour le moment, les projets des Généraux eſpagnols, qui déjà avoient pris des meſures pour s'aſſurer une prompte revanche. Ils fi-

rent d'autres dispositions, & ce ne fut plus des hasards d'un combat, qu'ils attendirent le succès de la campagne. Si les travaux de Gibraltar & ceux du camp de Saint-Roch se continuoient avec une égale activité, si la garnison de cette place naturellement imprenable étoit de six mille hommes, & son artillerie d'environ cinq cens grosses pieces, si les approvisionnemens de toute espèce, arrivés sous l'escorte de Sir George Rodney y justifioient la sécurité du Gouverneur Elliot, enfin, si les tentatives contre Gibraltar ne promettoient d'autre avantage que d'arrêter & d'occuper dans le détroit une partie considérable des forces navales d'Angleterre, l'isle de Minorque n'opposoit point les mêmes obstacles au succès des armes espagnoles. Les trois vaisseaux de ligne, les quatre frégates, les mille Soldats, & les munitions de guerre nouvellement arrivés à Mahon n'étoient pas un renfort suffisant pour calmer les allarmes du Gouverneur qui, réduit à une garnison de quatre mille cinq cens

1780.

1780. hommes, en exigeoit trois mille autres pour assurer à l'Angleterre la conservation de cette place, d'ailleurs trop foiblement pourvue de vivres & d'artillerie, & par conséquent hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse & prolongée. Le siége de Minorque étoit déjà concerté dans les cabinets de Versailles & de Madrid; mais c'étoit encore vers Gibraltar que paroissoient se diriger toutes les mesures de l'Espagne. L'armée de Saint-Roch venoit d'être augmentée de six nouveaux bataillons. Des trente-un vaisseaux réunis dans la baie de Cadix, neuf se disposoient à partir vers la mi-Février, pour aller renforcer l'escadre de Don Barcelo à Algésire; déjà quatre autres vaisseaux détachés de la même flotte croisoient dans le détroit avec deux frégates & trois chébecs, & ces forces rassemblées en cas de besoin suffisoient pour bloquer la place, ainsi que la petite escadre que Rodney avoit laissée dans le port de Gibraltar. Tout sembloit annoncer le siége prochain, mais inutile, de cette forteresse inaccessible.

Quant

1780.

On suppose que Don Gaston remplace Don Louis de Cordova. La voix du peuple appelle le Comte d'Estaing au commandement de la flotte combinée.

Quant à l'armée navale aux ordres de Son Excellence Don Louis de Cordova, on prétendoit qu'elle avoit passé sous le commandement de Don Miguel Gaston, par la démission de son premier chef qui, disoit-on, venoit d'être nommé Commandant de la Marine de Cadix. Pour mettre à la voile, elle n'attendoit que l'arrivée des onze bataillons détachés pour la renforcer. On ignoroit encore sa destination précise ; mais la célérité dans l'approvisionnement, tant du convoi que des escadres, annonçoit le projet d'une jonction instante, avec notre armée de la Manche, au commandement de laquelle la voix du peuple appelloit M. le Comte d'Estaing.

Projet d'une grande expédition en Amérique confiée à MM. de Ternay & de Rochambeau.

Les Anglois se flattoient en vain d'empêcher cette jonction : l'Amiral espagnol pouvoit revenir à Brest avec trente-sept vaisseaux de ligne, en y comprenant ceux de Toulon, qui devoient s'y réunir ; & depuis le départ de Rodney, l'Angleterre n'avoit pas trente vaisseaux en Europe. La France en comptoit au moins quarante dans ses

1780. différens ports, & de ce nombre vingt-sept étoient destinés pour la flotte combinée. Des treize autres vaisseaux, huit devoient composer la premiere division de l'armée qui, sous les ordres de M. de Ternay, se disposoit à mettre à la voile pour aller tenter une grande expédition en Amérique. On ne parloit pas moins que d'embarquer douze mille hommes; & MM. de Viomesnil, de Chatellux & de Wittgenstein, étoient déjà nommés pour les commander sous les ordres de M. de Rochambeau. Ce Lieutenant-Général avoit pris congé de Sa Majesté; & venoit d'entrer à Brest comme escorté de quatre cens chariots chargés de boulets & de tous les ustensiles nécessaires à une grande armée. Dès le 29 Mars, M. de Ternay n'attendoit pour appareiller, que l'arrivée des convois de Bordeaux & du Hâvre. Enfin, le premier Mai tout fut disposé pour le départ, & le lendemain matin la premiere division mit à la voile sur les cinq heures. Elle étoit composée du Duc de Bourgogne, vaisseau de quatre-

vingt canons que montoit le Commandant, du Neptune & du Conquérant chacun de ſoixante-quatorze, de la Provence, de l'Eveillé, du Jaſon, de l'Ardent, & du Fantaſque de ſoixante-quatre canons; des frégates la Surveillante & l'Amazone de trente-deux, du cutter la Guêpe de quatorze, & de vingt-trois bâtimens chargés de tranſporter le corps d'armée qu'on faiſoit monter à ſix mille hommes, ſans y comprendre les piquets répandus ſur chaque vaiſſeau. Le départ de la ſeconde diviſion fut retardé par la diſette de bons Matelots, & la difficulté de l'approviſionner. Quelques Officiers ſupérieurs impatiens de rejoindre leur Général, obtinrent la permiſſion de s'embarquer ſéparement ſur le *Magnifique* ou ſur l'*Actif*, vaiſſeaux de ligne équipés pour les Antilles; ce qui juſtifia l'opinion où l'on étoit, que l'armée du Comte de Rochambeau paſſeroit aux iſles du vent, après ſon expédition dans l'Amérique ſeptentrionale. 1780.

Il ſuit de cet expoſé, que c'étoit dans cette partie du monde Que c'eſt en Amérique que doivent

1780.

ſe porter les grands coups de la guerre.

que devoit s'établir le principal théâtre de la guerre. Malgré les travaux du camp de Saint-Roch, toujours ſuivis avec la même ardeur ; quoiqu'on hâtât l'équipement des eſcadres de Breſt & de Cadix, dont la réunion dans la Manche alloit menacer les côtes de la Grande-Bretagne d'une invaſion non moins vraiſemblable cette année que les années précédentes ; quoique M. le Comte de Vaux eût déjà pris congé du Roi pour aller viſiter les cantonnemens des troupes en Bretagne ; quoique tout l'Etat Major de ſon armée eût reçu l'ordre de ſe rendre à Breſt avant la fin de Juin, & que M. le Comte d'Apchon ſe fût déjà mis à la tête de l'armée de Flandres, ce n'étoit point en Europe qu'on ſe propoſoit de frapper les grands coups de la guerre. Les quatre vaiſſeaux françois aux ordres de M. de Beauſſet, ſe diſpoſoient au commencement d'Avril, à quitter le port de Cadix, (1) & comme

(1) Ce Chef d'Eſcadre ne mit à la voile que le 4 Mai, & ce fut pour aller croiſer à la hauteur de Liſbonne.

ils prenoient des vivres pour ſix mois, on ne doutoit pas que leur deſtination ne fût d'aller renforcer les eſcadres de M. de Guichen ou de M. de Ternay. Enfin, on aſſuroit que ce premier Commandant étoit arrivé à la Martinique avec toute ſa flotte, & que depuis ſa jonction avec les eſcadres de MM. de Graſſe, de la Mothe-Piquet & de Vaudreuil, nos forces navales raſſemblées devant cette iſle conſiſtoient en vingt-neuf vaiſſeaux de ligne; qu'aux iſles ſous le vent, les Anglois en avoient tout au plus vingt à nous oppoſer, & que dans ce nombre, il s'en trouvoit ſept ou huit qu'il faudroit réformer à l'arrivée du Commodore Walſingham, dont les ſept vaiſſeaux joints à ceux de Rodney, porteroient tout au plus à vingt-huit vaiſſeaux toutes les forces navales de l'Angleterre dans les Indes occidentales. Juſques là l'inégalité n'eût pas été bien ſenſible entre les Anglois & nous; mais il y avoit ſix vaiſſeaux de ligne eſpagnols à la Havanne, & ce ſurcroît de forces

1780.

Supériorité de nos forces dans les Indes occidentales.

1780. nous aſſuroit la prépondérance au moins dans les iſles.

Le Marquis de la Fayette part pour l'Amérique.

On ne négligeoit rien pour la conſerver dans l'Amérique ſeptentrionale. M. le Marquis de la Fayette avoit obtenu la permiſſion d'aller cueillir de nouveaux lauriers dans cette partie du monde ; ſon retour y porta de l'encouragement, & fut regardé comme un préſage du ſuccès de la campagne. Son arrivée à Boſton le 28 Avril, y précéda de quelques jours l'arrivée de M. de Ternay, dont on avoit ignoré juſqu'alors la véritable deſtination.

Washington médite une expédition contre New-York. En quelles circonſtances ?

Le Marquis de la Fayette ne tarda pas à reprendre le commandement d'une diviſion dans l'armée des Etats-Unis, & ce fut à une époque bien attrayante pour ſon courage. Le Général Washington méditoit alors ou paroiſſoit méditer une entrepriſe non moins importante que les expéditions qui avoient enlevé aux Anglois Boſton, Philadelphie & Rhode-Iſland. Déjà ſes troupes réunies à celles du Général Sullivan, marchoient

vers New-York; & des armemens considérables tant à Amboy que dans plusieurs autres rades, attendoient le signal de mettre à la voile. Ce n'étoit plus le moment de temporiser; le Gibraltar de l'Amérique, New-York se trouvoit sans Gouverneur & presque sans garnison; Clinton l'avoit, pour ainsi dire, évacuée le 26 Décembre, en s'embarquant avec dix mille hommes pour une expédition secrete dans les parties méridionales du continent. Les secours d'Europe n'étoient point encore arrivés, la ville se trouvoit ouverte en différens endroits, & le Major Pattison, à qui le Général en avoit confié la garde, recevoit des avis certains de la marche de Washington. Dans ce moment de crise, son unique ressource fut d'armer les habitans de New-York & d'en former des corps militaires; il fit publier à cet effet une proclamation qui n'exceptoit que les vieillards & les enfans. Le zèle & l'ardeur de ces braves citoyens, surpassèrent l'attente du Major-Général, & ne

1780.

1780. le rassuroient point sur l'événement du siége, dont il se croyoit menacé.

Les Anglois sont allarmés pour les deux Florides.

Les Anglois n'étoient pas moins allarmés pour les deux Florides, dont les Espagnols se proposoient ouvertement la conquête. Ils s'étoient déjà mis en possession du canal de Bahama, où deux vaisseaux de ligne & trois frégates coupoient le passage du Nord de l'Amérique dans les Indes occidentales, & gênoient infiniment la navigation de la Grande-Bretagne.

Mort de l'Amiral Hardy. Il est remplacé par l'Amiral Francis Geary.

Ces dispositions pour la campagne prochaine, annonçoient chez les nations confédérées, de grandes ressources & de puissans moyens pour consommer cette année l'ouvrage de l'indépendance des Américains. A ces préparatifs redoutables, l'Angleterre devoit opposer les derniers efforts d'une résistance héroïque, si l'opiniâtreté pouvoit l'être, & qui, souvent téméraires & ruineux, ne furent pas toujours infructueux pour sa gloire. Malgré son épuisement, elle venoit de rassembler à Spithéad vingt-trois vaisseaux de ligne, cinq frégates

La flotte angloise met à la voile dans les premiers jours de Juin.

& plusieurs brûlots. Cette flotte destinée pour la Manche, alloit être confiée à l'Amiral Francis Geary, qui dut ce commandement au refus de l'Amiral Barrington, d'abord nommé pour succéder à Sir Charles Hardy, mort le 17 Mai, dans la soixante-septième année de son âge. Il s'étoit rendu la veille à bord du *Victory*, où il fut salué par les escadres; il se trouva indisposé le soir même, & mourut le lendemain d'une inflammation d'entrailles. Le 29, le nouveau Commandant fit signal de se tenir prêt à appareiller, & la grande flotte mit à la voile dans les premiers jours de Juin.

1780.

Deux escadres angloises mettent à la voile pour les Indes occidentales.

Deux autres escadres avoient quitté Ports-Mouth pour aller renforcer les armées britanniques dans les Indes occidentales; mais avant que de gagner l'embouchure de la Manche, elles furent arrêtées deux mois par les vents contraires & par la négligence des Ministres, qui, faute d'avoir prévu cet obstacle, n'avoient point suffisamment approvisionné les convois. Après avoir été longtems séparées,

1780. elles se rejoignirent enfin à Torbay, d'où l'Amiral Graves appareilla le 19 Mai, avec quatre vaisseaux de ligne, deux frégates & trois mille hommes de troupes attendues à la Jamaïque dès le commencement d'Avril, & destinées à completter un armement considérable, dont l'objet étoit encore ignoré. Cinq vaisseaux & deux frégates composoient la seconde escadre aux ordres du Commodore Walsingham. Sa destination étoit pour les Antilles, où le retard du Commodore réduisoit l'Amiral Rodney à une espèce d'inaction. Cette escadre étoit au moment d'appareiller, lorsqu'il survint un ordre de l'Amirauté, d'attendre de nouveaux transports destinés pour Quebec, & les vaisseaux des Indes orientales, qu'elle devoit convoyer jusqu'à Madere. Il fallut différer encore le départ de la flotte ; elle mit enfin à la voile le 18 Mai, au grand étonnement de la majeure partie des Anglois qui la croyoient déjà bien loin. Quatre cens navires marchoient sous l'escorte des deux escadres, & de mémoire d'homme, l'Angleterre n'a-

voit point mis en mer de convois plus considérables.

1780.

Troupes nationales réservées pour la défense des côtes d'Angleterre.

Les troupes embarquées sur les flottes, étoient en grande partie des recrues levées tout récemment à Arolsen, à Brunswick, & surtout à Cassel, où le Landgrave avoit permis au Général - Major Faucit, d'enrôler quatre mille hommes. La crainte d'une invasion fit réserver les troupes nationales pour la défense des côtes, où l'on établit trois camps & trois régimens casernés, formant ensemble un corps d'environ dix mille Soldats.

On parle à Londres d'une nouvelle flotte d'observation.

Quelque imposant que fut le tableau (1) de la Marine britanni-

(1) Etat exagéré de la Marine britannique au commencement de l'année 1780.

Flotte de la Manche.	Fregates 9
Vaisseaux de ligne 33	Sloops 2
De 50 canons 6	Cutter 1
Frégates 48	*Escadre de l'Amiral Arbuthnot dans l'Amérique septentrionale.*
Sloops 25	Vaisseaux de ligne 5
Cutters 22	De 50 canons 1
Brûlots 15	Frégates 17
Navires armés . . . 14	Sloops 9
Escadre de Sir George Rodney.	
Vaisseaux de ligne 21	

que préſenté dans les papiers an-
1780. glois, il étoit bien difficile qu'a-
près de tels armemens pour l'Amé-
rique, elle entretînt au Détroit &
ſur-tout dans la Manche, des for-

Eſcadre du Contre-Amiral Hyde Parker, aux iſles ſous le vent.
Vaiſſeaux de ligne 17
De 50 canons 2
Frégates 7
Sloops 5
Galiote à bombes . 1

Eſcadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, à la Jamaïque.
Vaiſſeaux de ligne 2
De 50 canons 3
Frégates 8
Sloops 6

Eſcadre de l'Amiral Sir Edward Hughes, aux Indes orientales.
Vaiſſeaux de ligne . 8
Frégates 3
Sloop 1
Galiotes à bombes 2

Sous le Commodore Jarvis, en croiſière aux Açores.
Vaiſſeaux de ligne 2
frégates 4

Eſcorte du convoi de Cork pour l'Amérique.
Frégates 2

A Lisbonne ſous le Commodore Johnſtone.
Vaiſſ. de 50 canons 1
Frégate 1

A la découverte ſous le Capitaine Clerke.
Frégate 1
Sloop 1

TOTAL.
Vaiſſeaux de ligne 89
Vaiſ. de 50 canons 13
Frégates 99
Sloops 48
Cutters 23
Brûlots & galiottes à bombes 18
Navires armés . . . 14

Voiles 304

ces capables d'intimider les Puissances confédérées. Cependant on parloit à Londres d'une nouvelle flotte d'observation pour empêcher la jonction de celles de France & d'Espagne, & pour intercepter les renforts que ces deux Puissances envoyoient dans l'Amérique du Nord ou dans les Indes occidentales. Mais ce nouvel armement n'eut pas lieu cette année, & nos convois n'eurent presque à redouter, en cas de dispersion, que la rencontre des corsaires anglois répandus sur toutes les mers d'Europe. 1780.

Prouesses de nos corsaires.

Heureusement qu'on avoit à leur opposer, dans cette espèce de guerre, des Marins que leurs prouesses avoient déjà signalés sous l'un ou l'autre hémisphere. Celles de l'intrépide Capitaine du *Black-Prince*, eurent pour théâtre le canal de S. George. Des succès multipliés y couronnèrent sa bravoure & son expérience, & au mois de Janvier, il avoit déjà fait passer quarante bâtimens anglois dans les différens ports de France. Ce Capitaine non moins heureux qu'entreprenant,

1780. étoit né à Rush en Irlande. Sous beaucoup de rapports, c'étoit un second Paul Jones; il fut comme lui la terreur des Anglois, & porta des coups sensibles à leur commerce.

Le Commodore américain nouvellement échappé du Texel où les Anglois s'étoient flattés vainement de le tenir bloqué, étoit venu mouiller à la Corogne au commencement de cette année, avec le fameux corsaire *Cunningham*, qu'il avoit recueilli à bord de la frégate l'*Alliance*, lors de son évasion des prisons d'Angleterre. Ces deux intrépides Marins expédièrent pour Boston les nouvelles prises qu'ils avoient faites, & remettant à la voile, ils affrontèrent tous les périls de la guerre & des flots, pour conserver le même éclat au pavillon américain. Ce fut dans la Manche que la bravoure de Paul Jones trouva de nouvelles occasions d'accroître sa rénommée.

Les Capitaines *Fabre* & *Royer*, furent après lui, ceux de nos corsaires, dont la valeur & l'audace, firent le plus de bruit. Le dernier

étoit ſorti du port de Dunkerque dans le mois d'Avril, il y rentra le 5 Mai, couvert de bleſſures, & mourut le jour même au grand regret de ſes compatriotes, dont il fut la gloire. Ce brave Dunkerquois faiſant route au Nord avec deux frégates de vingt-deux canons chacune, le corſaire le *Calonne* & deux autres navires armés, avoit rencontré un bâtiment anglois qu'il rançonna. Sur le rapport de l'ôtage, qu'il ſe trouvoit à peu de diſtance une flotte marchande de quarante voiles protégée ſeulement par trois frégates d'un rang inférieur, le ſieur Royer ſe crut aſſez fort pour aller, ſans riſque, à la découverte de ce convoi, qu'il ſe propoſoit d'attaquer. Il le découvrit en effet, mais eſcorté de trois frégates qui montoient vingt-huit & trente-ſix canons, au lieu de vingt ou vingt-deux, comme l'avoit annoncé l'ôtage. Le Capitaine Royer n'en donna pas moins le ſignal du combat, & malgré l'inégalité de forces, il ôſa ſe meſurer avec la frégate de trente-ſix canons. Deux coups de feu qu'il reçut au com-

1780.

Mort du Capitaine Royer.

1780. mencement de l'action, ne lui firent point abandonner le commandement ; mais un troisième le mit pour toujours hors de combat.

Mort du Chevalier de Couëdic.

A cette époque, la Marine françoise gémissoit encore sur la fin glorieuse de M. de Couëdic. Ce brave Capitaine étoit mort au commencement de Janvier, des suites de sa blessure reçue au combat du Quebec & de la Surveillante. Sa Majesté sensible à la perte de cet excellent Officier, crut devoir, en considération de sa rare valeur & de ses services signalés, transmettre à la dame de Couëdic & à ses enfans, les bienfaits destinés à leur illustre pere.

Aveux des Anglois honorables pour les Officiers & les Ministres de France.

La Marine françoise ne se consoloit de ces pertes & de beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rappeller, qu'en jettant les yeux sur cette foule de braves Marins qui lui restoient encore. Ses moindres Officiers avoient des titres à la gloire ou brûloient d'en acquérir ; mais la prudence des Chefs, leur valeur & leur expérience lui promettoient sur-tout des triomphes. C'étoit à MM. de Guichen,

de Ternay & de la Mothe-Piquet, 1780.
qu'étoit particulièrement confié l'honneur du pavillon françois, & c'eſt dire aſſez qu'il ne reçut point d'affront pendant toute cette campagne. Ces noms redoutables n'impoſoient pas moins aux ennemis, que la ſupériorité des forces qu'on devoit leur oppoſer, & les Amiraux anglois ne rougiſſoient pas d'en convenir. Nous pourrions citer vingt de ces aveux honorables à notre Marine, que leur arracha l'habileté de ſes Offieiers ſupérieurs; mais nous nous bornerons à celui de l'Amiral Hyde Parker, dont l'admiration ne put ſe taire ſur la manœuvre ſavante de M. de la Mothe-Piquet, qui, forcé de ſe rendre de la Martinique à la Guadeloupe avec cinq vaiſſeaux de ligne & cinq frégates, dans une circonſtance périlleuſe, ſut, à force de talens, éviter l'approche de cet Amiral, dont l'eſcadre de beaucoup ſupérieure, ſe fût néceſſairement emparée de la diviſion françoiſe, ſi elle eût pu l'atteindre. « Pour ſau-
» ver la diviſion, dit l'Amiral Par-
» ker, il n'y avoit qu'une ſeule ma-

1780. » nœuvre à faire, & M. de la » Mothe Piquet étoit ſeul capable » d'imaginer cette manœuvre ».

Les talens & le patriotiſme de nos Miniſtres ne devoient pas moins concourir au ſuccès de la campagne, que la valeur & l'expérience de nos Généraux. L'aveu ſolemnel qu'en firent les Anglois, retentit plus d'une fois à la Chambre des Communes. Dans la ſéance du 28 Avril, le Général Conway fit un long diſcours particulierement conſacré à l'éloge de notre auguſte Monarque, & qu'il termina par celui des Miniſtres de France. « Hélas ! dit-il en finiſſant, ſi nous » haſardons la comparaiſon, ſous » quel point de vue différent n'en- » viſagerons-nous pas les Miniſtres » de l'une & l'autre Cour? Com- » bien les Miniſtres françois n'ont- » ils pas acquis de droits à la vé- » nération, à la confiance, à la bé- » nédiction des peuples, en don- » nant à leur maître des avis ſalu- » taires ſi favorablement accueillis? » Combien les Miniſtres anglois, » éclipſés par le mérite, par la » gloire des premiers, ne ſont-ils

» pas blâmables, pour avoir né- 1780.
» gligé de donner à leur Prince
» ces avis utiles qui souvent font
» la destinée des Empires »?

Que les efforts de l'Angleterre pouvoient entraîner la ruine de la nation.

En effet, la confiance des François étoit encore moins fondée sur la puissance de nos armes, que sur la sagesse de Louis XVI, & le patriotisme éclairé de ses Conseillers. La politique du Cabinet de Versailles dirigeoit toutes les opérations de la guerre non-seulement en Europe, mais dans les deux Indes; & cette politique étoit pour les Anglois un ennemi redoutable qu'ils ne savoient plus combattre à armes égales. Depuis la naissance des troubles une aveugle inflexibilité avoit présidé constamment à toutes leurs délibérations; la sagesse des Conseils ne secondoit plus en Angleterre les efforts du patriotisme. Vu sa position désespérée, elle en avoit fait d'incroyables pour cette campagne; mais ces préparatifs déjà ruineux devoient entraîner de nouvelles dépenses ou rester infructueux. Pour en tirer quelqu'avantage, il falloit soumettre la fortune des particuliers à des sacrifices illi-

1780. mités qui auroient achevé d'écraſer la nation, ou faire adopter au Miniſtère un plan d'économie, dont l'exécution pouvoit ſauver la Grande-Bretagne ; mais qui eût perdu les Miniſtres en mettant des bornes à l'influence de la Couronne.

Pétitions du Comté d'York. Leur objet.

Ce dernier point étoit beaucoup plus difficile à obtenir que le premier. En effet, malgré l'épuiſement où ſe trouvoit l'Angleterre, lorſque Lord North vint propoſer à la Chambre des Communes divers impôts ſur le produit deſquels devoit être aſſigné le paiement des intérêts d'un nouvel emprunt de douze millions ſterling, toutes ſes propoſitions & les motions qu'elles avoient occaſionnées, paſſèrent ſans difficulté. Il n'en fut pas ainſi des pétitions du peuple relatives à l'influence de la Cour, & à l'emploi ſouvent abuſif des deniers publics. Vingt-quatre Comtés s'étoient aſſociés pour ſolliciter une réforme ſur ces grands objets, & ce fut d'abord avec quelqu'apparence de ſuccès. Le Comté d'York avoit été le premier à jeter l'allarme. Voici la ſubſtance de la pétition arrêtée

unanimement le 30 Décembre, dans une aſſemblée de la Nobleſſe, du Clergé & des Francs-Tenanciers de ce Comté.... » Que les ſupplians obſervent aux honorables Communes que dans l'état d'appauvriſſement & de calamité où ſe trouve la nation, pluſieurs individus jouiſſent ou de places ſans fonctions auxquelles des émolumens exorbitans ſont attachés, ou de penſions conſidérables qui n'ont point été méritées par des ſervices publics, au moyen deſquelles places & penſions la Couronne acquiert chaque jour une influence inconſtitutionnelle qui peut devenir funeſte à l'Angleterre. Que la *bourſe* nationale étant confiée à la garde de cette honorable Chambre, ils demandent la permiſſion de repréſenter que juſqu'à l'entier redreſſement des griefs énoncés dans cette pétition, l'octroi d'aucune ſomme excédant le produit des impôts actuellement établis, nuiroit aux droits du peuple & à la dignité de ſes repréſentans ; qu'enfin les ſupplians réclament l'autorité de la Chambre pour que les deniers publics ſoient 1780.

1780. uniquement appliqués aux besoins de l'Etat, & de la maniere qui paroîtra le plus convenable à la sagesse du Parlement ».

Il y fut résolu unanimement qu'un plan d'association rédigé sur des principes constitutionels, à l'effet d'appuyer cette réforme, seroit présenté à la même assemblée tenue par ajournement le mardi de la semaine de Pâques. Un Comité de soixante-un citoyens fut chargé de cette rédaction.

Plan d'association nationale adopté par divers comtés.

Ce plan d'association déjà adopté par la cité de Londres, le fut bientôt par les Comtés d'Hampshire & de Middlesex. Le vendredi 7 Janvier, les principaux citoyens de ce dernier Comté s'étoient assemblés pour le même objet à Hackney, dans la taverne dite la Mermaid; ils y prirent les mêmes résolutions que ceux du Comté d'York, & le sieur Byng exposa dans ces termes les griefs de l'assemblée. « Il n'est » personne qui n'ait gémi sur la prodigalité avec laquelle les deniers » publics sont administrés depuis » une certaine époque; cependant » je me tairois sur les abus d'une

» telle adminiſtration, ſi l'on n'avoit
» à reprocher aux Adminiſtrateurs 1780.
» des finances publiques que leur
» défaut d'économie ; mais elles
» ſont évidemmeut employées à
» corrompre le Parlement, à dé-
» truire l'indépendance des repré-
» ſentans du peuple, à ſapper les
» fondemens de la conſtitution. Ce
» n'eſt point aſſez de ſe plaindre
» d'un tel déſordre, il faut aviſer
» aux moyens de le réprimer. On
» ne ſait à quoi monte le nombre
» des places & des penſions; le ca-
» lendrier de la Cour en préſente
» une liſte; mais le fait eſt qu'il en
» exiſte pluſieurs qui n'y ſont point
» déſignées. On prétend, & il y a
» tout lieu de le croire, qu'à la fin
» de chaque ſeſſion, on ajoute à
» ce calendrier un ſupplément fait
» pour l'œil du Roi, & qu'on brûle
» auſſitôt qu'il eſt ſigné. Le devoir
» du peuple eſt de prendre des me-
» ſures contre cette influence, au
» moyen de laquelle le miniſtère
» peut aſſervir le Parlement à tou-
» tes ſes vues, faire avorter les
» efforts des membres qui, avant
» de voter de nouveaux octrois,

1780. » veulent connoître l'emploi qui » en ſera fait, ce que doit coûter » chaque département du ſervice » public, & ce qu'on a fait des » ſommes antérieurement votées. » Sans ſortir du Comté de Middleſex, il eſt notoire que ſes » Francs-Tenanciers payent déjà » quinze ſchelings dans la livre » ſterling; il eſt tems qu'ils s'occupent des moyens de conſerver » les cinq ſchelings qui leur reſtent. Le ſeul efficace eſt de fermer leurs bourſes ; dès que la » ſource de la corruption ſera tarie, il faudra bien que la corruption ceſſe ».

Seize Comtés réformateurs. Lord Sandwich s'oppoſe en vain aux progrès de l'aſſociation.

A l'époque de la mi-Janvier, ſeize Comtés réformateurs concouroient déjà à l'exécution du plan d'aſſociation nationale. Le Comté de Suſſex, ou plutôt M. John Harriſſon, ſon grand Shérif, marqua d'abord quelqu'oppoſition aux meſures des ſeize Comtés ; mais le Duc de Richmond qui en étoit Lord-Lieutenant, prit ſur lui de convoquer l'aſſemblée. Sa pétition, la même pour le fond, que toutes celles qui avoient déjà paru, étoit bien

bien différente quant à la forme, il fut aiſé de voir que l'éloquent Lord Duc s'étoit chargé de la rédaction de cette piece originale, dont tous les articles furent adoptés unanimement. Il n'en fut pas tout-à-fait ainſi à l'aſſemblée d'Huntingdon, où Lord Sandwich s'étoit rendu, accompagné de pluſieurs Lords déterminés, comme lui, à combattre les réſolutions qu'on devoit y propoſer ; mais il eut le chagrin de voir que le nombre des réformateurs titrés, excédoit de plus de moitié, celui des oppoſans de la même claſſe. Les réſolutions paſsèrent, & ce Miniſtre fit enregiſter une vaine proteſtation qui fut ſignée de tous ſes partiſans.

1780.

Quatre mille habitans aſſemblés pour le même objet dans la grande ſalle du palais de Weſtminſter

Le nombre des villes & des comtés favorables au projet d'une aſſociation nationale augmentoit tous les jours, & celui des pétitions qui devoient être préſentées aux Communes, croiſſoit en proportion. Il ſe formoit de toutes parts des comités qui tendoient viſiblement au même but ; mais de toutes ces aſſemblées la plus impoſante, la plus diſtinguée, & ſans comparaiſon la

1780. plus nombreuſe, fut celle qui ſe tint le 2 Février dans la grande ſalle du Palais de Weſtminſter ; elle étoit compoſée d'environ quatre mille habitans, à la tête deſquels on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put ſe méprendre aux diſpoſitions de l'aſſemblée, lorſqu'on entendit que M. Fox en étoit nommé Préſident d'une voix unanime. Il la remplit de ſon éloquence impétueuſe pendant les trois quarts de la ſéance. Son diſcours roula preſqu'entierement ſur les excès de l'influence royale, ſur la dépravation du Parlement, & ſur la ſouveraineté du peuple anglois, dont il rappella les droits en des termes regardés comme ſéditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que » ce peuple, dit-il, ſe réuniſſe, » qu'il combine ſes efforts ; & l'ob» ſtination du Prince, & la vénalité » du Parlement ne lui réſiſteront » pas. En deux mots, le peuple » ſait qu'il n'a à attendre de l'ad» miniſtration actuelle que l'indi» gence & la ruine : qu'il ſe diſe

M. Fox, Préſident de cette aſſemblée. Caractere de ſon éloquence.

» ſeulement, *ſoyons nous-mêmes*
» *nos libérateurs*, & il ſera délivré. 1780.
» Les exemples propres à l'encoura-
» ger ſont auſſi récens que mémo-
» rables; il vient de voir l'Améri-
» que, il vient de voir l'Irlande lui
» enſeigner comment il faut ſe con-
» duire, lorſqu'on eſt forcé aux
» extrémités par des hommes per-
» vers. N'avons-nous pas une ori-
» gine commune avec ces peuples?
» La vie, la liberté nous ſont-elles
» moins chères qu'aux Américains
» & aux Irlandois? Le ſang cir-
» cule-t-il moins librement dans
» nos veines que dans les leurs?
» N'avons-nous pas reçu comme
» eux une éducation qui nous inſ-
» pire du mépris pour la vie, lorſ-
» que notre liberté eſt en danger?
» Nos peres n'ont-ils pas, auſſi bien
» que les leurs, combattu & verſé
» leur ſang pour la défenſe de leurs
» droits? Au moment du péril &
» de l'allarme, ſerons-nous moins
» empreſſés que ces illuſtres morts,
» à conſerver cette liberté dans la-
» quelle nous ſommes nés? En un
» mot, le cœur de l'Empire ſera-t-il
» ſans mouvement, tandis que ſes

1780. » membres ſont en activité ? Non, » non, je ne crains pas que les ravages de la corruption ſe ſoient » étendus au point d'énerver la vigueur, de détruire la ſenſibilité » du peuple. Que le mot *aſſociation* » ne l'allarme pas; ce mot n'a rien » de contraire à l'eſprit de la conſtitution. Qu'il ſe pénètre d'une » vérité importante, c'eſt qu'au » moyen des aſſociations, il conſervera ſon indépendance. Sans » aſſociations, il faut qu'il ſuccombe ſous l'influence de la Couronne; influence parvenue à un excès inconnu à toute autre période de notre hiſtoire; influence, » dont l'accroiſſement ultérieur » conſommeroit l'eſclavage de l'Angleterre. Qu'on détruiſe cette influence, & notre glorieuſe conſtitution réglera ſa durée ſur la » durée des ſiècles ».

Effet de ſon diſcours.

Ce diſcours fut reçu avec tranſport de l'aſſemblée la plus nombreuſe, qui, de mémoire d'homme, eût été convoquée en Angleterre. Dans ce moment d'enthouſiaſme, le docteur Jebb demanda que lors de l'élection générale, M. Fox ſe pré-

sentât comme Candidat pour Westminster. La foule des Electeurs applaudit à cette proposition avec une égale unanimité, & l'on finit par charger M. Fox d'exposer aux Communes la pétition, dont on étoit convenu. Sir George Saville avoit reçu la même commission pour le Comté d'York, & il s'en acquitta dans la séance du 8 Février, dont l'issue parut répondre à l'attente du public. La pétition fut accueillie & déposée sur la table, conformément à la motion de l'honorable Baronnet.

1780.

Plan d'économie tour-à-tour adopté & rejeté par Lord North.

Les partisans de l'administration n'étoient point encore suffisamment préparés dans la Chambre des Communes contre cette premiere insurrection du parti populaire, & les protestations n'eurent pas lieu dans cette séance. Dans les suivantes, Sir George Saville demanda qu'il fût mis sous les yeux de la Chambre, un Etat des places occupées en vertu de lettres-patentes ou autrement, & des pensions, dont la liste civile étoit chargée, avec les noms des pensionnaires, & le montant des émolumens attachés à cha-

cune de ces places. Lord North & M. Cornwal s'opposèrent à cette motion ſous des pretextes vains, mais ſpécieux, qui donnèrent lieu à de longs débats où le Miniſtre des Finances affecta plus de modération, qu'il ne montra de logique. D'abord il avoit temoigné en général la plus grande admiration pour le plan d'économie nationale propoſé à la Chambre des Communes, & lorſqu'on en vint aux détails de ce plan, il les rejeta tous les uns après les autres. Cette contradiction fournit des traits ironiques à M. Burke, auteur de ce chef-d'œuvre d'érudition & de raiſonnement. Enfin, lorſqu'on recueillit les voix, il s'en trouva cent quatre-vingt-ſix pour la motion pure & ſimple de Sir George Saville, & cent quatre-vingt-huit pour les amendemens. L'aſſemblée étoit compoſée de trois cens ſoixante-quatorze membres, & par conſéquent le Miniſtre n'eut pour lui qu'une majorité de deux voix.

1780.

Bill relatif à l'économie nationale. Lord North eſſaie d'en

Le 23 Février, M. Coke ayant préſenté à la Chambre les demandes de l'aſſemblée de Norfolk, M. Ba-

con obſerva que ce n'étoit pas celles du Comté, dont une partie avoit proteſté contre. C'eſt ainſi que la faction miniſtériele affectoit de méconnoître la voix du peuple dans les pétitions des particuliers ; mais elles s'accumuloient tous les jours, l'aſſociation étoit preſque générale, & les trois quarts de la Chambre paroiſſoient intimidés par les inſtructions de leurs conſtituans. Il étoit au moins fort douteux que le Miniſtère conſervât la majorité, lorſqu'il ſeroit queſtion de prononcer ſur le ſort de ces pétitions. Le peuple attendoit cette déciſion avec impatience, & pour en hâter l'inſtant, M. Burke, qui venoit d'obtenir la premiere lecture de ſon bill relatif à l'économie nationale, demanda la ſeconde lecture pour le Mardi ſuivant. Lord North inſiſtoit pour qu'elle fût renvoyée au terme de quinze jours, ſous prétexte qu'il lui falloit tout ce tems pour examiner un bill, dont les principes & l'objet étoient déjà connus de tous les membres des Communes. Rien n'étoit d'ailleurs moins compliqué que le plan de M. Burke ; il por-

1780. éloigner la ſeconde lecture.

1780. toit sur deux points uniques. 1°. Retrancher de la liste civile toutes les places inutiles qui sont à sa charge; statuer que tous les deniers votés à l'avenir pour cette même liste seront appliqués aux objets pour lesquels le vœu du Parlement les aura destinés; verser le surplus, s'il y en a, dans la caisse d'amortissement, & le soustraire ainsi à l'avidité des Ministres de la corruption. 2°. Assurer au Roi la jouissance de ses revenus; mais empêcher que les sommes votées pour l'entretien de sa famille, de son aisance particuliere, de son indépendance & de sa dignité ne soient employées à acheter les suffrages du Parlement.

Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Secrétaire d'Etat. Cette clause n'est point admise.

D'ailleurs en traînant en longueur la grande affaire du bill économique, on s'exposoit à voir le Parlement prorogé avant la décision de cette affaire; suivant M. Fox, les délais du Ministre n'avoient pas d'autre objet. Cette observation ne permit plus à Lord North d'insister, & il fut convenu que la seconde lecture du bill auroit lieu le 2 Mars. Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Sécretaire d'E-

tat ; cette clauſe étoit conçue de maniere à ne pouvoir s'appliquer qu'à Lord George Germaine. Ce Miniſtre entra dans un détail circonſtancié des émolumens de ſa charge; il démontra qu'en réuniſſant le département des Colonies à celui du Sud, la nation ne gagneroit pas quatre mille livres ſterling par année. M. Burke répliqua avec ſon énergie ordinaire ; mais toute ſon éloquence ſecondée par celle de M. Fox ne put rien obtenir, & cette partie du bill fut rejetée à la pluralité de deux cens huit voix contre deux cens une.

1780.

Mémoire lu dans l'aſſemblée générale des Députés des comtés réformateurs. Son objet.

Cependant il s'étoit formé dans la grande ſalle de king-ſtreet une aſſemblée générale des députés nommés par les villes & comtés réformateurs; on y fit lecture d'un mémoire contenant la récapitulation des griefs du peuple, des réſolutions déjà priſes pour en obtenir le redreſſement, & des additions faites au plan de réforme & d'aſſociation univerſelle. Pour mieux en aſſurer le ſuccès, les députés recommandoient fortement dans ce mémoire adreſſé aux différens Comités, de refuſer leurs ſuffrages, dans les prochaines élections, à tout can-

1780. didat qui n'auroit point fait ferment de concourir à cette réforme falutaire, & d'appuyer au Parlement toutes les mefures qui pourroient tendre à diminuer l'influence de la Couronne. A cette même époque, l'affemblée fit le rapport de fes réfolutions au comité du Confeil de la Cité de Londres, établi pour entretenir la correfpondance avec les autres Comités des Comtés, Villes & Bourgs du Royaume. A la fin de Mars on en comptoit au moins quarante qui avoient préfenté des requêtes à la Chambre des Communes.

La Chambre des Communes finit par céder à l'afcendant du miniftère.

Ces pétitions d'abord traitées avec affez de légereté commençoient enfin à produire quelqu'effet. Une partie du bill économique avoit paffé & reçu la fanction de la Chambre. On l'avoit purgée des gens à contrats qui fortifioient le parti miniftériel, & l'on venoit d'établir une commiffion chargée d'inftruire la nation de l'emploi des deniers publics. On fe croyoit au moment de confommer le grand ouvrage de la réforme, & malgré les proteftations de Lord North, toutes les motions

des anti-miniſtériaux furent adoptées unanimement. Le tour favorable que prenoit cette affaire ſembloit annoncer des diſpoſitions populaires dans la Chambre des Communes, & promettoit une iſſue contraire au vœu des Miniſtres; mais cette Chambre ne tarda pas à ſe démentir, & dans la ſéance du 24 Avril, ils recouvrèrent une majorité de cinquante-une voix contre la motion, dont voici l'énoncé. 1780.

« Qu'il ſoit préſenté une humble » adreſſe au Roi, pour ſupplier Sa » Majeſté de ne point diſſoudre le » Parlement, & de ne point proro- » ger la ſeſſion actuelle, avant qu'il » n'ait été pris dans cette Chambre » des meſures efficaces, pour di- » minuer l'influence de la Couronne, » & opérer le redreſſement des au- » tres griefs mentionnés dans les pé- » titions du peuple ».

Indignation de M. Fox & de tous les Citoyens zélés.

Cette motion ſi conforme aux précédentes réſolutions de la Chambre, fut rejetée par elle, & ce fut un coup de foudre pour l'oppoſition. Le ſieur Dunning ayant demandé que le Comité s'ajournât au Lundi ſuivant, M. Fox l'interrompit en

1780. s'écriant: « ses délibérations sont » désormais superflues ; il vient de « rejeter les pétitions du peuple, de » se parjurer, de violer sa parole, » d'anéantir ses résolutions du 6 » Avril, &c.

Tel fut l'ascendant du Ministère, lorsqu'il fallut prononcer sur le sort des pétitions, & telles avoient été les dispositions de la majorité de la Chambre, lors même que l'opposition parut triompher un moment. Tout ce qu'il y avoit de citoyens zélés en Angleterre, partagea l'indignation de M. Fox contre les Communes, & ne vit plus dans les résolutions d'abord favorables au plan d'économie nationale, qu'un manege de corruption & d'astuce pour faire taire les murmures du peuple sur les impôts destinés à l'acquit des intérêts du nouvel emprunt de Lord North.

Influence de la couronne en Irlande comme en Angleterre.

L'influence de la Couronne ne se faisoit pas moins sentir en Irlande qu'en Angleterre ; elle y prévalut dans un moment où toutes les circonstances sembloient s'être combinées pour completter le triomphe de l'indépendance irlandoise. Ce

n'étoit plus au ſein de l'eſclavage, du tumulte ou de l'anarchie que ſe déployoient les prétentions des Irlandois. Ils écoutoient la voix de leurs Chefs ; & la ſageſſe des Conſeils préſidoit au développement de leurs forces, qui chaque jour croiſſoient ſous les auſpices d'une politique éclairée. Ils commençoient à goûter les prémices de la liberté, & tous les membres de l'Etat concouroient aux moyens de la conſolider & de l'accroître. Les droits qu'ils avoient recouvrés n'étoient point ſuffiſamment affermis, & ne répondoient pas encore à l'étendue de leur patriotique ambition. Cependant quarante-cinq mille citoyens s'étoient armés pour l'émancipation politique de l'Irlande ; & dans cette armée de braves Volontaires commandés par des Chefs plus ou moins accrédités dans l'opinion publique, il n'en étoit pas un ſeul qui fût ſoupçonné d'entretenir des vues contraires ou même étrangères au patriotiſme. Le Duc de Leinſter lui-même, contre lequel on s'étoit permis des ſoupçons offenſans, déclara publiquement, & de la maniere la 1780.

1780. plus ſolemnelle, qu'il ſoutiendroit le peuple dans la revendication de ſes droits à une conſtitution indépendante. Mais les Communes d'Irlande ne ſecondoient point unanimement ces réſolutions populaires. Les avis étoient partagés dans cette Chambre, & bientôt la majorité ſe déclara contre les prétentions du peuple qui refuſoit de reconnoître les actes du Parlement d'Angleterre, & qui menaçoit de faire main-baſſe ſur quiconque entreprendroit de les mettre à exécution. Le Procureur-Général avoit dit que l'Angleterre ne ſe départiroit pas de ſes droits, & que, ſi le peuple s'obſtinoit, la conteſtation ne pouvoit être décidée que les armes à la main. Le ſieur Gratham le plus éloquent Orateur de l'indépendance, n'en fit pas moins cette motion. » *Réſolu*, » que la Très-Excellente Majeſté du » Roi, les Pairs & les Communes » d'Irlande forment la ſeule puiſ» ſance capable d'aſſujettir le peu» ple irlandois, & de promulguer » des loix dans ce Royaume ». Le Procureur-Général répéta ſa menace, en ajoutant, qu'il voyoit s'ou-

vrir une ſcène de carnage & d'horreur, dont la ſeule idée le faiſoit frémir.

1780.

Diſcours patriotique du ſieur Gratham.

Ces débats animés & ſoutenus de part & d'autre avec beaucoup de fermeté dans la ſéance du 18 & du 19 Avril, offrirent à l'éloquence du ſieur Gratham une nouvelle occaſion de ſe déployer dans le magnifique diſcours qui précéda l'expoſé de ſa motion. Ce chef-d'œuvre mérite d'être tranſmis dans les faſtes de l'hiſtoire, & l'on nous ſaura gré de le préſenter ſans lacunes & ſans mutilations.

» Jamais la Chambre ne s'aſſem-
» bla pour un objet plus important
» & plus déciſif ; il ne s'agit de rien
» moins que de proteſter aujourd'hui
» contre l'uſurpation du Parlement
» de la Grande-Bretagne, que d'é-
» lever de concert & nos mains &
» nos voix contre cette uſurpation ;
» il s'agit de répondre au cri de trois
» millions d'habitans qui nous de-
» mandent juſtice ! Dans ce moment
» ſolemnel, ſi le ciel m'eût donné
» un fils, on me verroit, comme le
» pere d'Annibal, le conduire à l'au-
» tel pour y faire ſerment de pro-

1780. Suite du discours de Gratham.

» téger les droits sacrés du peuple ! » Ne le dissimulons pas, ce peuple a ses droits, & entr'autres » celui de nous sommer de les lui » conserver. Un cri qui part de plusieurs millions de bouches, est un » cri puissant ; c'est la voix du tonnerre ; on a beau chercher à l'étouffer, elle frappe l'oreille la plus » dure. Cette voix vous crie qu'il » reste encore beaucoup à faire pour » l'Irlande ; que les esprits ne sont » pas tranquilles, qu'ils ne sont pas » satisfaits ; que si quelque chose » peut en calmer l'effervescence, » c'est la confiance qu'il est naturel » de placer dans cette Chambre » gardienne née de la liberté qu'ils » réclament. Cette idée consolante » fixe sur vous les yeux de la multitude qui vous parle ainsi : RAPPELLEZ la Grande-Bretagne aux » notions simples de la justice ; forcez l'Angleterre à *restaurer* votre » liberté politique, en même tems » qu'elle *restaure* la liberté de votre » commerce : dites-lui que la maniere » dont elle vous a dispensé cette derniere faveur est allarmante ; que » le Ministre britannique en vous

» l'annonçant, n'a pas dit qu'il étoit » *juſte*, mais qu'il étoit *expédient* » de vous accorder certains avantages ! Obſervez-lui que ce mot » *expédient* annonce une réſerve » inquiétante, qu'il eſt fatal dans » la bouche de la Grande-Bretagne, qu'il lui a coûté l'Amérique, » qu'il l'a plongée en des fleuves de » ſang, en des abîmes de miſère » & d'horreur ! Dites-lui : tant que » les réſerves tacites enveloppées » dans ce mot *expédient*, exiſteront, » nous regarderons comme précaires les avantages accordés à notre » commerce, parce qu'étant ſans » ceſſe à la diſpoſition de la Grande-Bretagne, elle peut nous les retirer, » dès qu'elle le jugera à propos. Ajoutez que dans cette poſition, nous » nous regardons comme des eſclaves à qui l'on permet de reſpirer » un moment, mais qui voyent toujours les fers, dont ils étoient chargés, prêts à les accabler de leur » poids. Parlez avec confiance ; la » circonſtance eſt favorable. Un » Dieu, Dieu lui-même a créé pour » nous ce moment de nous émanciper ainſi que notre poſtérité ; ne

1780.

Suite du même diſcours.

1780. Suite du même discours.

» laissez point échapper ce moment;
» Gardez-vous sur-tout d'attendre
» l'époque dangereuse de la paix ;
» ce qui seroit paix pour les autres,
» seroit guerre pour vous ; la Gran-
» de-Bretagne ne croiroit point en
» jouir, si elle ne voyoit pas votre
» isle humiliée rentrer dans l'escla-
» vage ! C'est au nom de tout ce
» qui vous est cher, c'est pour l'hon-
» neur de votre patrie, pour l'hon-
» neur de la nature humaine, par
» le souvenir des injustices que vous
» avez essuyées, par l'amour que
» vous portez à votre postérité,
» que je vous conjure, que je vous
» supplie de saisir cette occasion
» fortunée, de marquer ce mo-
» ment pour celui de votre liberté !
» N'en doutez pas, la Grande-Bre-
» tagne n'ignore plus que ses pré-
» tentions à la suprématie univer-
» selle sont une chimere, une absur-
» dité. Des légions d'ennemis l'en-
» vironnent, la pressent, fondent
» sur elle de toutes parts ; sa supré-
» matie s'éclipse par tout, la mer
» n'est plus son domaine, l'honneur
» de ses conseils & celui de son pa-
» villon sont également flétris ; elle

» n'a plus d'armées, elle n'a plus de » flottes, point d'Amiraux, point de » Généraux ; l'engourdiſſement de » l'indolence caractériſe toutes ſes » meſures; la diviſion aigrie par les » revers préſide à ſes conſeils. Il » n'en eſt pas ainſi parmi nous; ce » moment eſt l'aurore de nos beaux » jours; jamais l'Irlande, jamais au- » cun peuple de la terre ne put ſe « flatter d'avoir un Sénat auſſi bien » compoſé que le nôtre; jamais peu- » ple ne fut mieux diſpoſé à ſecon- » der les grandes vues de ſon Sénat. » Un feu divin embrâſe tous les » cœurs; un enthouſiaſme ſacré, » dont l'antiquité même ne four- » nit point d'exemple, a converti » une multitude languiſſante en un » peuple fier. Portez les yeux de » l'imagination au-delà de cette en- » ceinte, vous verrez quarante mille » hommes ſous les armes attendant » en ſilence le réſultat de vos déli- » bérations. Leur vœu eſt uniforme; » ils ſoupirent tous après la liberté. » La providence ſemble leur ſourire: » oui, la main de Dieu eſt viſible, je la » vois, c'eſt elle qui a tout préparé, » c'eſt elle qui va tout conſommer !

1780.

Suite du même diſcours.

1780. Suite du même discours

» Lorsqu'elle vous présente l'indé-
» pendance & le bonheur, refuse-
» rez-vous les bienfaits de la Pro-
» vidence?

» J'ai dit que ce moment étoit
» décisif, je dois ajouter qu'il est
» pressant; ce qui s'est passé hier,
» suffit pour vous en convaincre.
» Hier, on a demandé aux servi-
» teurs de la Couronne si une armée
» de quinze mille Irlandois devoit
» être assujettie en Irlande aux loix
» de l'Angleterre? Ils ont répondu
» que oui! c'est à cet excès d'audace
» que votre indiscrétion les a portés.
» Vous avez donné des marques de
» joie immodérée, en obtenant la
» révocation de quelques loix ini-
» ques qui vous opprimoient; ils
» vous ont cru pleinement satisfaits,
» où ils ont feint de le croire; vos
» réjouissances anticipées ont trahi
» les plus beaux de vos droits!
» Vous avez cru un instant avoir
» obtenu, & vous n'avez rien ob-
» tenu; car la liberté, l'ame du
» commerce, sans laquelle il n'exis-
» te point de commerce, vous man-
» quoit, vous manque encore; les
» mains de l'illusion ont élevé à

1780.

Suite du même discours.

» vos yeux un édifice qui ne porte » ſur aucun fondement. En un mot » votre ſituation eſt étrange ; vous » avez un commerce ſans liberté, » & un Sénat ſans Parlement ! Y a-» t-il matiere à réjouiſſance ? Il » eſt tems que le preſtige ceſſe, il » eſt tems que vous obteniez une » déclaration poſitive de vos droits; » il eſt tems que vous ſentiez que » trois millions d'hommes, formant » un corps de ſociété ſéparé, ont » à la liberté politique des droits » auſſi ſacrés que ceux du peuple » anglois. Ces trois millions d'hom-» mes vous demandent cette liberté » par ma voix ; ils la demandent » avec confiance, parce qu'ils reſ-» pectent leur Parlement, parce » qu'ils le regardent comme l'égal » de celui d'Angleterre ; comme » une aſſemblée de Sénateurs, dont » Rome ſe fût honorée, lorſque » Rome faiſoit honneur à la nature » humaine.

» Il eſt poſſible que les ennemis » de l'Irlande traitent les nobles » efforts du peuple, d'attentats de » la populace ; mais je demande ſi » les pétitions de dix-huit ou dix-

1780.

Suite du même discours

» neuf Comtés, ſont la voix de la po-
» pulace ou celle du peuple; je de-
» mande ſi vous connoiſſez d'au-
» tres conſtituans que le peuple, ſi
» vous devez obéir à d'autres voix?
» —— Mais, dira-t-on, ſi l'Angle-
» terre s'obſtine, ſi—— Ecartons de
» vaines terreurs; l'Angleterre peut
» être obſtinée; mais elle n'a pas le
» don de ſe multiplier? Fera-t-elle
» la guerre à vingt-quatre millions
» de François, à douze millions
» d'Eſpagnols, à trois millions d'A-
» méricains, à trois millions d'Ir-
» landois? Que peut-elle oppoſer à
» tout cela? Dix millions d'hommes
» courbés ſous le poids de deux cens
» millions ſterling de dettes, un éta-
» bliſſement de quatorze millions
» ſterling en tems de paix, de vingt-
» un millions, en tems de guerre. Eſt-
» ce avec cette multitude d'entraves
» qu'elles défiera le genre humain?
» Au reſte, avez-vous reçu des inſ-
» tructions de la part de vos conſ-
» tituans? Lorſque vous vous y con-
» formerez, vous pouvez faire fond
» ſur leur appui. Déjà vos Juges
» & vos Commiſſaires ont donné
» l'exemple, ils ont ceſſé de recon-

» noitre les loix angloiſes: votre
» conduite ſera-t-elle une cenſure 1780.
» de la leur? Déjà dix-huit Comtés Suite du même discours.
» ont déclaré qu'ils méconnoiſſoient
» ces loix. Il y a plus, c'eſt en ſe
» conformant aux inſtructions du
» peuple que ce côté de la Chambre (l'oppoſition) s'eſt refuſé à
» ce qu'aucun bill pécuniaire paſsât
» avant que nous euſſions obtenu
» un acte déclaratoire. Trahirez-vous les intérêts du peuple? Lui
» déſobéirez-vous? le pourrez-vous
» impunément? mais, vous dira-t-on
» encore, vous choiſiſſez pour offenſer la Grande-Bretagne, le moment où elle vous donne des preuves de ſa bienveillance; vous êtes
» des ingrats; des ingrats! Oh! je
» n'admets point de reconnoiſſance
» qui m'impoſe le joug de l'eſclavage! vous êtes inſatiables; vous
» demandez ſans ceſſe: nous demandons! quoi? la reſtitution de
» ce qu'on nous a pris; le plus cher,
» le plus ſaint de nos droits: celui
» du Roi à la couronne n'eſt pas plus
» ſacré que celui que nous avons
» à la liberté! c'eſt à cette liberté
» qu'il s'agit aujourd'hui d'élever

1780. Suite du même discours.

» un temple en Irlande, ou bien » vous en éleverez un à l'infamie. » Craignez les réflexions, les re- » mords, les regrets impuissans de » la vieillesse ; redoutez les malé- » dictions de vos enfans ; qu'elles ne » vous accompagnent pas dans la » tombe, que l'on ne dise pas d'âge » en âge, de générations en géné- » rations : en 1780, le Parlement » d'Irlande a été acheté par un Mi- » nistère banqueroutier, des de- » niers d'un trésor vuide ; il s'est » fait un Dieu de l'intérêt, & a » fléchi le genou devant l'idole de » corruption.

» Cette perspective fait frémir ! » Encore une fois, au nom de la » Providence qui vous fournit l'oc- » casion, au nom de l'affection que » vous devez à votre postérité, au » nom de tout ce qui constitue le » bien-être, la prospérité d'un peu- » ple, établissez, constatez les droits, » les libertés de votre pays. Si je » suis pressant, si je parle avec cette » émotion, assurément je n'ai que » votre intérêt en vue, que celui » de ma patrie. Tout ce que je de- » mande pour moi des faveurs que

les

» les hommes dispensent, c'est de
» respirer en commun avec tous mes 1780.
» concitoyens l'air pur qu'on res-
» pire sur une terre de liberté. Ma
» poitrine sera oppressée, la vie sera
» pour moi un fardeau pénible, tant
» que je verrai au pied du dernier
» de nos paysans un chaînon de la
» chaîne britannique ».

Le sieur Bushe démontre les inconvéniens de la motion de Gratham.

Plusieurs membres appuyèrent la motion du sieur Gratham; beaucoup d'autres s'élevèrent contre, & les déclamations des uns & des autres n'étoient point faites pour entraîner la Chambre; mais le sieur Bushe, quoique partisan de l'opposition éclairée, porta dans la discussion de cette affaire autant d'impartialité que de zèle, & le résultat de ses observations, fut de se déclarer contre une motion qui tendoit à justifier le reproche d'ingratitude fait à l'Irlande, à replonger ce Royaume dans ses premiers troubles, à faire naître dans le Conseil de Saint James le projet de la rendre esclave, & de borner aux termes de la guerre présente les effets de la bienfaisance royale en vers les Irlandois. « En » supposant, dit-il, que l'Angle-

» terre diſſimulât aujourdhui ſon » reſſentiment ; il faut que le mo- » ment de la paix arrive . . . . Eh ! » quel ſeroit votre ſort, ſi une ſœur » irritée, avant de mettre bas les » armes, les tournoit un moment » contre vous? »

1780.

La pluralité eſt contre la motion.

Heurter de front des motions populaires n'eſt pas le bon parti; le grand ſecret en pareil cas eſt de temporiſer. On éluda l'effet de la motion du ſieur Gratham en gagnant du tems. Ses traits d'éloquence furent oubliés ; & le 26 Avril l'affaire ayant été remiſe ſur le tapis, la Chambre vota contre la motion avec une pluralité de quarante-cinq voix. Le lendemain 27, le torrent de l'influence royale ſuivit ſon cours ordinaire ; on lut pour la premiere fois, un bill pour accorder des ſubſides au Roi, & ce bill paſſa malgré les réſolutions antérieures. Les efforts de la liberté ne répondirent point alors en Irlande à l'attente du public ; mais ils apprirent aux moindres individus de cette nation, que l'Angleterre n'avoit pas le droit de l'aſſujettir par ſes actes. La connoiſſance de cette vérité avouée des Servi-

teurs même de la Couronne, disposoit les Irlandois à de nouvelles entreprises contre l'autorité soit légitime, soit usurpée de l'administration britannique. L'esprit d'indépendance, ou le sentiment louable de leurs prérogatives, devoit les porter bientôt à des excès ou d'héroïsme ou de révolte qui firent présager la séparation de l'Irlande d'avec l'Angleterre. En attendant ce moment de crise, les Ministres jouissoient sans prévoyance, de quelques triomphes momentanés sur la liberté des deux Royaumes. Les derniers échecs des anti-ministériaux les avoient plongés dans le découragement, & par conséquent énervé le ressort du patriotisme national. Ce relâchement fit craindre aux partisans de l'opposition quelque retour funeste à la constitution de la Grande-Bretagne. 1780.

Réunion des Puissances neutres. La Porte semble vouloir entrer dans cette espèce de confédération.

Si l'excessive influence de la Couronne & la mauvaise administration des Finances justifioient, à cette époque, les allarmes des véritables Anglois dans l'intérieur des trois Royaumes, rien ne détruisoit leurs espérances au dehors, comme la réu-

nion des Puissances neutres dans le parti sage & bien concerté de ne point renoncer à cette neutralité politique, & de s'armer au besoin pour en maintenir les droits, en prévenir les inconvéniens, & forcer l'Angleterre à la respecter. La Porte sembloit entrer dans cette espèce de confédération ; & sur les plaintes de l'Ambassadeur de Hollande, le Reis Effendi avoit fait expédier aux Commandans des ports & forteresses situés le long des côtes, l'ordre de veiller à ce qu'aucun bâtiment neutre ne fût molesté par des corsaires ; & le 13 Février, il fit remettre à tous les Ministres étrangers, copie d'un nouveau réglement de neutralité pour toutes les mers ottomanes.

1780.

La Russie invite ces Puissances à seconder le projet d'une neutralité armée.

La Russie manifesta ses dispositions à cet égard, d'une maniere encore plus positive ; & le projet d'une neutralité armée fut particulierement l'ouvrage de cette Puissance. Elle invita par ses Ambassadeurs, la Hollande, le Portugal, la Suede & le Danemarck à faire cause commune avec elle, en leur déclarant qu'elle n'avoit pas moins à

cœur de maintenir la neutralité que l'honneur du pavillon russe, & que s'ils étoient dans les mêmes dispositions, elle desiroit de concourir au succès d'un système avantageux à la navigation en général. Sa Majesté l'Impératrice de Russie fit en même tems une déclaration aux Cours de Londres, de Versailles & de Madrid, où elle se plaignoit de la violation du droit des gens contre ses sujets, dont le commerce & la navigation avoient été troublés plus d'une fois par les sujets des Puissances belligérantes. Dans cette espèce de manifeste, elle exposoit aux yeux de l'Europe les principes sur lesquels elle vouloit diriger l'exécution de son plan de neutralité armée, qui se réduisoit aux cinq articles suivans. 1780.

1°. Que tous les vaisseaux neutres doivent naviguer librement d'un port à l'autre, & même sur les côtes des Puissances actuellement en guerre.

2°. Que les effets appartenans aux sujets des Puissances belligérantes, seront libres dans les navires neutres,

1780. les ſeules marchandiſes de contrebande exceptées.

3°. Que Sa Majeſté l'Impératrice, s'en tiendra ſtrictement à tout ce qui a été ſtipulé par les articles X & XI de ſon traité de commerce avec la Grande-Bretagne, concernant la maniere dont on doit en uſer avec toutes les puiſſances belligérantes.

4°. Que pour ce qui concerne un port bloqué, on ne doit véritablement regarder comme tel, qu'un port ſi bien fermé par un nombre fixe de vaiſſeaux appartenans à la Puiſſance ennemie, qu'on ne puiſſe tenter de s'y introduire ſans un danger évident.

5°. Enfin, que les principes ci-deſſus poſés doivent ſervir de regle dans les procédures, & lorſqu'il s'agit de prononcer ſur la légitimité des priſes.

Armement de la Ruſſie.

Pour aſſurer & maintenir les droits de ſon pavillon ſouvent léſés pendant cette guerre, Sa Majeſté Impériale ne ſe borna pas à de vaines négociations avec les Puiſſances européennes; elle faiſoit équiper à

Cronſtadt quinze vaiſſeaux de ligne & cinq ou ſix frégates. On écrivoit de Péterſbourg, qu'avant deux mois, l'armement ruſſe ſeroit en état de mettre à la voile. 1780.

La Suede & le Danemarck accedent au projet d'union. La France & l'Eſpagne n'en ſont point allarmées.

Ces préparatifs d'une défenſe légitime en cas d'inſulte de la part des Puiſſances belligérantes, donnoient le plus grand poids aux déclarations de la Ruſſie. Les Cours de Stockolm & de Copenhague accédèrent au projet d'union pour le maintien de la neutralité & la protection de leur commerce. Elles armèrent en conſéquence chacune dix vaiſſeaux de ligne & ſix frégates, qui, dès le mois de Mai, n'attendoient que le premier ordre pour être employés. Ces précautions de la Ruſſie & des autres Puiſſances neutres, n'allarmoient ni la France ni l'Eſpagne, & ces deux Cours répondirent au Manifeſte de l'Impératrice, que la guerre dans laquelle elles ſe trouvoient engagées, n'ayant d'autre objet que la liberté des mers, elles voyoient avec ſatisfaction Sa Majeſté Impériale adopter le même

principe, & ſe montrer réſolue à le ſoutenir.

1780.

Interprétation donnée au manifeſte de l'Impératrice de Ruſſie.

Cette déclaration de la Cour de Péterſbourg & particulierement un Mémoire de cette Cour à Leurs Hautes Puiſſances les Etats-Généraux, dérangeoient abſolument le ſyſtême accrédité par le Miniſtère britannique, concernant la Ruſſie & la Hollande. Ce Mémoire ſembloit dire aux Hollandois : uniſſez-vous à la Ruſſie, & l'on ne vous fouillera plus, on ne ſaiſira plus vos marchandiſes. La déclaration démentoit formellement l'annonce tant de fois répétée dans les papiers anglois, d'un ſecours puiſſant envoyé par l'Impératrice. Il paroiſſoit à la lecture de ces deux pieces qu'en invitant à la neutralité toutes les Puiſſances maritimes de l'Europe, l'intention de cette Souveraine étoit d'abandonner l'Angleterre à la diſcrétion de ſes ennemis, ſi elle différoit plus longtems à remplir le vœu des nations européennes, à reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Telle fut l'interprétation donnée généra-

lement aux deux pièces émanées du cabinet de Peterſbourg.

1780.

Conduite imprudente de l'Angleterre dans ce moment de criſe.

Une paix générale, ou l'alliance des Hollandois, étoit l'unique reſſource de l'Angleterre dans ce moment de criſe; mais elle attendoit pour mettre un terme à la guerre, qu'elle fût à ſon dernier période d'épuiſement ; & c'étoit moins que jamais l'intérêt des Hollandois de s'allier avec la Grande-Bretagne. Ils venoient d'accéder au projet d'une neutralité armée, dont l'exécution pouvoit les affranchir des vexations britanniques, ou leur faciliter le ſuccès des repréſailles dans le cas d'une rupture ouverte. Cette conſidération auroit au moins dû éclairer le Cabinet de Saint-James ſur la néceſſité de ſuſpendre, dans cette circonſtance, les voies de fait contre les Puiſſances neutres; mais à l'époque du manifeſte, ou plutôt du code maritime, où la Ruſſie établiſſoit comme une loi que les vaiſſeaux libres rendent libres les effets dont ils ſont chargés, les Anglois arrêtèrent pluſieurs navires hollandois, & ſaiſirent des marchandiſes, dont le tranſport ne fut

jamais interdit aux neutres par les
1780. traités. Pour juſtifier ces violences, ils alléguoient l'opiniâtreté des Etats-Généraux dans le refus des ſecours ſi vivement ſollicités par le Chevalier York, & la déclaration du Roi d'Angleterre qui rangeoit les Hollandois dans la claſſe des neutres non privilégiés. En conſéquence de ce refus qui n'étoit le violement d'aucun traité, & de cette déclaration où Sa Majeſté Britannique s'arrogeoit des droits qu'elle n'avoit pas, les Anglois ſe permirent ouvertement & ſans autre prétexte, les voies de fait les moins légitimes contre les vaiſſeaux de la République. Ces nouveaux excès devoient hâter l'inſtant d'une rupture déjà projetée dans le Conſeil de Leurs Hautes Puiſſances, & ſuffiſamment juſtifiée par des vexations, dont l'Angleterre ne conteſtoit l'illégitimité, que pour en éluder la réparation. Mais de tous les outrages faits au pavillon des Provinces-Unies, le plus éclatant & le moins tolérable avoit été l'attaque des navires eſcortés par le Comte de Byland,

Chef d'Escadre de la marine hollandoise.

1780.

L'escadre du Comte de Byland est insultée par le Commodore Fielding.

Ce Commandant étoit dans la Manche avec son convoi lorsqu'il apperçut, le 30 Décembre, plusieurs vaisseaux qui suivoient la même route que les siens. C'étoit une escadre angloise aux ordres du Commodore Fielding, qui sur le champ mit à la mer une de ses chaloupes, avec des Officiers chargés de visiter le convoi hollandois. Le Comte de Byland leur montra l'acte signé de tous les Patrons des bâtimens marchands, par lequel ils déclaroient n'avoir à bord de leurs navires aucune marchandise de contrebande; & lui-même garantit sur son honneur l'exactitude de leur déclaration. Ne pouvant rien obtenir des Officiers anglois, il envoya son Capitaine au Commodore qui persista dans sa premiere demande. Quoique très-inférieur en forces, le Comte de Byland fit ses dispositions pour une résistance vigoureuse, & toute la nuit fut employée aux manœuvres préliminaires d'un combat. Le lendemain matin, le Commodore Fielding ayant détaché

1780. ſes chaloupes avec ordre aux mêmes Officiers, de tenter la viſite, le Comte de Byland leur tira deux coups à boulet, qui ſuſpendirent leur marche. Auſſitôt on hiſſa de part & d'autre le ſignal du combat, & les deux eſcadres commencèrent à ſe canonner. Mais conſidérant le danger d'une action où les Anglois avoient, comme on l'a dit, la ſupériorité du nombre, le Commandant hollandois la diſcontinua, & fit ſignal à ſes vaiſſeaux de guerre d'amener pavillon, ce qui fut exécuté ſur le champ. Tandis qu'ils ſe raſſembloient autour de lui pour conſtater la violence exercée par les Anglois au mépris des traités, il vit paroître le Capitaine Marshall qui venoit l'informer, de la part du Commodore Fielding, qu'il étoit libre de ſe rendre à ſa deſtination avec tous ſes vaiſſeaux de guerre. Le Comte de Byland déclara qu'il n'abandonneroit point ſon convoi, & qu'il vouloit l'accompagner à la rade de Spithéad, où il arriva le 4 Janvier avec l'*Argo* & le *Faucon*, après avoir ordonné aux Capitaines Nau-

man & Mulder de pourſuivre leur route vers les Indes occidentales.

1780.

Suite de cette affaire.

Cette violence exercée contre la navigation & le commerce des Hollandois ne pouvoit manquer d'exciter de vives plaintes. Les propriétaires des ſept navires amenés à Ports-Mouth par l'eſcadre du Commodore, avoient préſenté une requête aux Etats-Généraux qui réclamèrent en leur nom la prompte reſtitution de ces priſes, & une ſatisfaction proportionnée à l'inſulte que venoit de recevoir le pavillon de la République ; mais la Cour de l'Amirauté d'Angleterre ne tint aucun compte de ces réclamations; les navires furent déclarés de bonne priſe, & leurs cargaiſons condamnées comme effets de contrebande. Cette déciſion contraire au traité de 1674, parut injurieuſe à toutes les Puiſſances neutres, & à la Ruſſie en particulier. Bien loin d'approuver en cette circonſtance la conduite des Anglois, comme ils affectoient de le débiter, elle vit dans ce procédé une violation manifeſte du droit des gens, un attentat contre la ſouveraineté des Puiſ-

1780. ſances indépendantes. La détention des bâtimens enlevés par le Commodore Fielding fut peut-être ce qui décida le plan de la neutralité armée.

La Hollande ſe determine enfin à de juſtes repréſailles.

La République de Hollande étoit plus intéreſſée qu'aucune autre Puiſſance à l'exécution de ce projet; elle y acquieſça par le double motif de l'intérêt & d'une juſte vengeance; mais les témoignages de ſon reſſentiment contre l'Angleterre ne devoient pas ſe borner à cette acceſſion. Dès que, par les dépoſitions des témoins interrogés dans le Conſeil de Guerre, où la conduite du Comte de Byland venoit d'être examinée, il fut reconnu que ce Chef-d'Eſcadre n'avoit point outrepaſſé ſes inſtructions lors de ſa rencontre avec le Commodore Fielding, leurs Hautes Puiſſances s'occupèrent enfin ſérieuſement des moyens de repréſailles les plus efficaces, contre une agreſſion où toutes le loix de la mer étoient manifeſtement tranſgreſſées.

Effets de cette résolution.

Il y eut des conférences à la Haye entre le Duc de la Vauguyon, le Vicomte de la Herreria & le Grand

Penſionnaire de Hollande. Le réſultat des premières négociations entre les Etats-Généraux & les Cours de Verſailles & de Madrid, fut de la part de Sa Majeſté Catholique, un ordre formel de hâter l'expédition du procès des bâtimens hollandois arrêtés dans le détroit, de les traiter avec condeſcendance, & de les relâcher en conſidération de ſa conſtante amitié pour Leurs Hautes Puiſſances. La bienveillance de Sa Majeſté Très-Chrétienne ſe manifeſta par la ſuppreſſion du droit de quinze pour cent, auquel étoient aſſujetties les marchandiſes de la Hollande, à leur entrée dans les ports de France. Les Etats-Généraux répondirent à ces témoignages d'affection, en rejetant avec plus de confiance & d'irrévocabilité, les demandes toujours plus fieres & plus menaçantes de l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Ils tinrent la main ſur-tout à l'exécution de l'ordonnance peu reſpectée juſqu'alors, qui faiſoit défenſe à tous les ſujets de la République d'entretenir aucune liaiſon avec les Anglois de Gibraltar, ſous peine d'encourir l'indignation 1780.

1780. de Leurs Hautes Puiſſances, & de payer une amende de dix mille florins. Mais pour détourner les fâcheux effets qui pouvoient réſulter de cette oppoſition aux vœux de la Grande-Bretagne, à ſes prétentions & même à ſes eſpérances, il falloit développer les efforts & les reſſources d'une Puiſſance reſpectable par ſes forces maritimes, & mettre la République dans un état de défenſe impoſant, qui la raſſurât ſur l'iſſue d'une guerre déſormais regardée comme inévitable. On accéléra en conſéquence l'armement déjà commencé de cinquante-deux vaiſſeaux de grandeurs différentes; & les Etats reſpectifs des ſept Provinces convinrent enfin unanimement d'accorder des convois à tous les navires marchands portant pavillon hollandois. Pour les faire jouir efficacement & ſans retard de la protection de l'Etat, il fut réglé par une ordonnance qu'aucun vaiſſeau appartenant à des ſujets de la République, ne pourroit mettre en mer, avant que d'avoir délivré au Collège de l'Amirauté de ſon reſſort, le troi-

sième homme de son équipage. Il n'y eut d'exception à cette loi, qui soumettoit les Armateurs & les Capitaines réfractaires à une amende de six cens florins, qu'en faveur des bâtimens employés aux différentes pêches, & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, où il falloit surtout se prémunir contre les attaques de l'Angleterre. Les Etats-Généraux sentoient cette nécessité, &, avant toutes choses, la République pourvut à la sûreté des isles & des forts dans les Indes orientales; un corps de troupes considérable s'embarqua sur des vaisseaux de guerre équipés pour cette destination. Ainsi la Puissance de l'Europe la plus intéressée à se renfermer dans les bornes d'une exacte neutralité, alloit en sortir pour venger des affronts & repousser des outrages encore moins tolérables que les fléaux d'une guerre ouverte.

1780.

Droit des gens violé de la part des Anglois.

On conçoit que si l'Angleterre s'attira le reproche d'avoir violé le droit des gens avec les Puissances neutres, elle dut encore moins respecter ce droit avec les Puis-

sances belligérantes. Le premier
1780. Mai, sur les cinq heures du soir, le vaisseau françois le *Sartine*, freté par le Gouvernement de Madrass, pour amener en France M. & Madame de Bellecombe, & une partie de l'Etat Major & de la garnison de Pondichery, avoit rencontré dans le Sud du cap Saint-Vincent, le vaisseau anglois le Romney, de cinquante canons, commandé par le Capitaine *Home*. A six heures, le Capitaine d'Allès voulant faire connoître qu'il avoit à son bord un Officier de marque, arbora pavillon de cartel avec un guidon au grand mât. Le vaisseau anglois se trouvoit à portée de faire feu; il tira un premier coup qui bientôt fut suivi de toute la volée chargée à boulets & à mitraille. Le Capitaine du Sartine fut tué, ainsi que deux hommes du régiment de Pondichery. Ce procédé contraire au droit des nations, porta l'étonnement dans tout l'équipage du Sartine qui amena son pavillon & ses voiles, dans l'espérance de faire taire la batterie du Romney, dont le feu n'en conti-

nua pas moins. Enfin, un canot anglois fut mis à la mer avec plusieurs Officiers. Arrivés à bord du vaisseau françois, ils affectèrent de la surprise de se trouver sur un vaisseau de cartel; & alléguèrent des raisons aussi vagues que foibles, pour excuser l'indigne procédé de leur Capitaine. Cependant le Sartine horriblement maltraité, faisoit quatre pouces d'eau par heure, & ce ne fut pas sans courir de nouveaux dangers, qu'il parvint à gagner la baie de Cadix, où il mouilla le 3 Mai, après une navigation d'environ dix mois. 1780.

Ce même droit des gens ne fut gueres moins offensé par le traitement barbare fait aux Officiers du vaisseau françois le *Prothée*, dont la belle défense méritoit plus d'égards de la part du Contre-Amiral Digby, leur vainqueur. Non-seulement ils furent dépouillés de tous leurs effets; mais, ce qui est sans exemple, ils ne purent obtenir la permission d'écrire à leur famille, pour se procurer quelques adoucissemens dans leur pénible détention. La relation infidèle du

1780. combat qui l'avoit précédée, étoit un outrage encore plus ſenſible aux Officiers & à l'équipage de ce vaiſſeau; toute la Marine françoiſe en fut indignée. Dans ce compte rendu par la Gazette de la Cour de Londres, on cachoit avec affectation que le Prothée s'étoit battu contre cinq vaiſſeaux de ligne, qu'il ne ſe rendit qu'à la derniere extrémité, & qu'il étoit en ſi mauvais état qu'il fallut le remorquer juſques dans le port; mais la relation angloiſe fut bientôt démentie par cet expoſé plus exact.

Combat du Prothée contre cinq vaiſſeaux anglois.

Les vaiſſeaux du Roi le *Prothée* & l'*Ajax*, la frégate la Charmante, & la corvette l'Argus, commandés par le Vicomte du Chilleau, le ſieur Bouvet, le Baron de la Hage & le Chevalier de Tromelin, eſcortoient douze voiles deſtinées pour l'iſle de France, lorſque dans la matinée du 23 Février, par quarante degrés de latitude Nord & Sud de l'iſle de Madere, la Charmante ſignala une eſcadre ſupérieure qui chaſſoit le convoi. M. du Chilleau fit ſignal aux bâtimens ſous ſes ordres, de ſe rallier & de

prendre la route du Nord-Nord-Oueſt. Il courut largue juſqu'à minuit dans l'intention d'attirer l'eſcadre ennemie le plus loin poſſible du convoi françois ; lorſqu'il le crut en ſûreté, il revint au plus près du vent. Sa manœuvre fut admirée de toute l'eſcadre ; mais un accident l'empêcha d'en tirer parti. La marche du Prothée venoit d'être rallentie par la chûte du petit mât de hune qui déchira la voile de miſaine & embarraſſa tout l'avant du vaiſſeau. Les ennemis l'atteignirent, & ſur les deux heures il fut attaqué par la *Réſolution*, vaiſſeau de ſoixante-quatorze canons, qu'il combattoit avec avantage, lorſque deux autres vaiſſeaux de même force, le *Bedford* & le *Marlborough*, vinrent le canonner de l'arriere. Toutes les manœuvres du *Prothée* furent bientôt coupées & ſes voiles miſes en pièces. Il n'étoit déjà plus en état de gouverner, lorſque le *Raiſonnable* & l'*Invincible* ſe joignirent aux trois premiers vaiſſeaux de ligne, & forcèrent enfin le Prothée à ſe rendre, après un combat d'une heure &

1780.

1780. demie. Il avoit ſoutenu en même tems le feu de cinq vaiſſeaux de ſoixante - quatorze canons, & ſe trouvoit dans un tel délabrement à la fin de l'action, que les ennemis employèrent deux jours à le réparer ; encore fallut-il le remorquer juſqu'au port.

La frégate la Charmante vient ſe perdre à la vue de Breſt.

La *Charmante* avoit pris chaſſe dès le commencement de l'action; elle fut pourſuivie à diverſes repriſes, par des vaiſſeaux anglois, auxquels elle eut le malheur d'échapper. Cette frégate ayant rangé de trop près la chauſſée des Saints, vint ſe perdre à la vue du port de Breſt, & la majeure partie de l'équipage fut engloutie pour ne plus reparoître. La Marine eut à regretter en cette occaſion d'excellens Matelots & pluſieurs Officiers d'un mérite déjà ſignalé. De ce nombre fut M. Mengaud, Commandant de la frégate ſubmergée. On ſut qu'au moment du naufrage, il s'étoit trouvé ſur des ballots de foin à côté d'un Soldat de ſa compagnie ; qu'ils furent renverſés tous les deux par un coup de mer ; que M. Mengaud ne reparut plus, & que le

1780.

Soldat revenu ſur l'eau, ſe ſaiſit d'une vergue flottante à laquelle il ſe tint attaché aſſez longtems pour attendre du ſecours.

La frégate angloiſe le Leviathan éprouve le même ſort.

La triſte fin de la Charmante, & la priſe du vaiſſeau le Prothée, furent deux événemens fâcheux pour la Marine de France; mais ces malheurs particuliers étoient au moins balancés par les déſaſtres de la Marine angloiſe. Sans parler du Ramillies & du Bienfaiſant, preſqu'entierement fracaſſés à la vue de Plymouth dans une tempête, où les ſeuls équipages furent épargnés, la frégate le Léviathan qui, avec le Charon, eſcortoit la flotte de la Jamaïque, venoit de couler bas par le degré de latitude quarante, longitude quarante-cinq. La cargaiſon de ce vaiſſeau de guerre, chargé en grande partie des richeſſes de Saint-Ferdinand d'Omoa, étoit évaluée à quatre cens mille livres ſterling; elle fut engloutie avec le Léviathan, dont on ne ſauva que l'équipage. Ce naufrage ne fut que le prélude d'un autre déſaſtre encore plus grand. A l'entrée de la Manche un coup

Le convoi de la Jamaïque, qu'elle eſcortoit, eſt diſperſé par une tempête.

1780. de vent ſépara les trente-ſix voiles, dont la flotte étoit composée ; il en périt douze ou quinze, & de ce nombre fut le *Lord-Howe*, qui jeté ſur des ſables, échoua derriere l'iſle de Wight.

Soixante bâtimens venus de Saint-Domingue entrent dans les ports de France.

A cette époque, ſoixante bâtimens venus de Saint-Domingue, entroient dans les ports de France, ſous la protection du *Tonnant*, & des frégates la Nymphe & l'Hirondelle. Ce riche convoi, eſtimé vingt-cinq ou trente millions, n'avoit ſouffert aucun dommage dans la traverſée. L'arrivée de cette flotte marchande fut un événement très-heureux pour le commerce, & ne le fut guères moins pour la Marine royale, à laquelle elle fournit un nombre ſuffiſant de Matelots, pour completter les équipages des vaiſſeaux deſtinés à ſoutenir l'honneur du pavillon françois contre l'armée britannique de la Manche. Quoique forte de quarante-ſix vaiſſeaux y compris les frégates, cette armée ne pouvoit ſe comparer à la nôtre, tant pour le nombre, que pour la ſolidité des bâtimens. Ceux des Anglois étoient en grande partie

tie de vieilles machines hors d'état de combattre les flots dans un voyage de long cours, & c'étoit la raiſon qui les faiſoit employer en Europe ; mais falloit-il oppoſer moins de réſiſtance aux efforts d'une artillerie foudroyante, qu'aux vagues les plus courroucées de la mer Atlantique ? Cette réflexion bien naturelle, fit ſoupçonner aux obſervateurs, que l'intention de l'Angleterre étoit d'éviter, cette année comme les précédentes, une affaire générale & déciſive.

1780.

La flotte angloiſe de la manche, eſt compoſée en grande partie de vieux vaiſſeaux.

Traîner la guerre en longueur, n'étoit pas un parti qui dut ſauver la Grande-Bretagne, & ce n'étoit point en Amérique qu'elle pouvoit eſpérer déſormais de la terminer heureuſement. Dans l'affreuſe criſe où ſe trouvoient les Anglois, la politique ne leur offroit de reſſources que dans la paix ; mais le comble de l'imprudence fut d'étendre le théâtre de la guerre hors des limites de l'Europe. Leurs plus ſages ſpéculateurs avoient compris la néceſſité d'y concentrer leurs efforts, ou de les développer dans les autres parties du monde contre

Que l'intérêt de l'Angleterre étoit ou de faire une paix générale, ou de tourner toutes ſes forces contre la France & l'Eſpagne.

1780. la ſeule Maiſon de Bourbon. Le Général Conway démontra cette néceſſité dans l'éloquente introduction du bill qu'il communiqua le 6 Mai à la Chambre des Communes. C'étoit un plan de conciliation entre l'Angleterre & l'Amérique, où la premiere étoit invitée à ſe déſiſter abſolument de toute prétention à la ſouveraineté des Colonies. Mais le Miniſtère ne pouvoit goûter ce conſeil, & l'Angleterre devoit ſe conſumer en armemens pour l'Amérique, où ſes ſuccès même concouroient à ſon épuiſement.

Ses ſuccès dans les Indes occidentales.

On ne peut diſconvenir qu'elle n'en ait eu d'aſſez marqués dans les Indes occidentales. L'eſcadre du Contre-Amiral Hyde Parker, Commandant en chef des vaiſſeaux de Sa Majeſté Britannique, aux Iſles ſous le Vent, s'étoit ſignalée dans ſes croiſieres par une aſſez grand nombre de priſes, dont la liſte préſentoit trois frégates françoiſes aux ordres de M. de Marigny : ſavoir, la Blanche de trente-ſix canons, la Fortune de quarante-deux, & l'Ellis de vingt-

huit. La même escadre prit en outre onze bâtimens tant françois qu'espagnols ; & le Contre-Amiral Rowley eut la principale gloire de cette expédition qui, il faut l'avouer, balançoit les plus brillans succès de M. de la Motte-Piquet; mais le Commandant françois avoit fait respecter notre pavillon dans ces parages, avec des forces bien inférieures à celles de Parker, du moins jusqu'à l'arrivée du Comte de Guichen. MM. de Grasse & de Vaudreuil en avoient également soutenu la gloire, toutes les fois que la prudence leur permit de tenter quelqu'entreprise, ou de s'opposer à celles de l'ennemi. Le 13 Mars, la fortune parut offrir à M. de la Motte-Piquet une belle occasion de signaler sa valeur & son habileté dans les combats de mer. Etant sorti de Fort-Royal avec quatre vaisseaux de ligne, & un convoi de trente voiles, il rencontra aux atterrages de Saint-Domingue, trois vaisseaux de ligne ennemis, se mit à leur poursuite, les atteignit & commençoit à les combattre quoique séparé du reste

1780.

Danger que court M. de la Motte-Piquet.

1780. de ſon eſcadre, qui n'avoit pu le ſuivre que de loin dans cette chaſſe. Il étoit ſurvenu un calme, & la marche des trois vaiſſeaux ſéparés de l'*Annibal*, fut tout-à-coup ſuſpendue ; ainſi M. de la Motte-Piquet ſe vit un moment à la diſcrétion de l'ennemi. Heureuſement qu'il parvint à ſe tirer de ce mauvais pas à l'aide de ſa chaloupe & de ſes canots. Quoique bleſſé grièvement à la poitrine, il chercha le lendemain à renouer la partie ; mais les Anglois s'étoient renforcés de trois vaiſſeaux, & le Chef-d'Eſcadre françois gagna le Cap, où ſon convoi l'avoit précédé.

Choc des deux eſcadres ſous MM. de Guichen & Rodney.

Comme on l'a dit, l'arrivée de M. de Guichen aux Antilles avoit déconcerté les projets des Amiraux Rodney & Parker, dont les eſcadres s'étoient réunies à la Barbade dans les premiers jours d'Avril. Ils ſembloient méditer une expédition contre quelques-unes de nos iſles, & déjà ils avoient raſſemblé des troupes pour en former un corps d'armée ; mais à l'approche de l'eſcadre françoiſe, elles furent renvoyées à leurs ſtations

respectives, où l'ennemi parut vouloir se tenir sur la défensive. Ce n'étoit qu'une feinte, & la mission de l'Amiral Rodney étoit de combattre cette escadre ou de la forcer à l'inaction. 1780.

En effet, le Comte de Guichen ayant appareillé de la Martinique le 13 Avril, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, un vaisseau de cinquante canons, trois frégates, un lougre, un cutter & trois mille hommes de débarquement aux ordres du Marquis de Bouillé, l'escadre angloise qui en eût connoissance, se trouva prête à mettre à la voile, & le 16 du même mois, elle parut devant la rade de Saint-Pierre. Le lendemain 17, elle accepta le combat sous le vent de la Dominique. L'action avoit commencé à une heure après midi ; à cinq heures les ennemis serrèrent le vent, & la nuit favorisa leur retraite ; le Comte de Guichen resta maître du champ de bataille. Comme l'escadre angloise ne reparut point le 18, le Commandant françois la poursuivit pendant quelques jours ; mais se voyant trop

1780. près de Sainte-Lucie pour eſpérer d'attirer l'Amiral Rodney dans un ſecond combat ; d'ailleurs ne craignant plus d'être inquiété dans l'expédition qu'il avoit en vue, il porta ſur la Guadeloupe, où, ſans laiſſer tomber l'ancre, il dépoſa ſes malades & ſes bleſſés, qui montoient à ſept où huit cens hommes. La ſeule *Iphigénie* mouilla quelques heures à Baſſe-Terre, où MM. de Graſſe & de Saint-Simon deſcendirent un moment pour viſiter les hôpitaux. La flotte qui étoit toujours ſous voiles, prit la route du Nord de l'iſle, ce qui fit croire que M. de Guichen alloit attaquer Saint-Chriſtophe, dont la garniſon compoſée d'un ſeul régiment & de quelques milices, n'étoit point en état de ſe défendre contre vingt-trois vaiſſeaux & trois mille hommes de nos meilleures troupes.

Second échec de la flotte de Rodney.

Notre flotte avoit peu ſouffert dans la journée du 17, celle de l'Amiral Rodney fut beaucoup plus maltraitée ; il eut pluſieurs vaiſſeaux déſemparés, & de ce nombre fut le Princeſſ-Royal, de quatre-vingt-dix canons, que Parker ne put

défendre contre MM. de Retz & Peynier, Capitaines du *Vengeur* & de l'*Artésien*. Ce dernier vaisseau s'étoit acharné pendant toute l'action sur le Princess-Royal, qu'il réduisit à une telle détresse, qu'il fallut le remorquer hors de la ligne avant la fin du combat. Ce ne fut pas sans beaucoup de frais que l'escadre angloise parvint à se réparer. Elle remit à la voile dans les premiers jours de Mai, & le 15, la frégate la *Brune* ayant découvert la flotte françoise, vint en donner avis à l'Amiral, qui croisoit alors dans les parages de la Martinique. Sur le champ il ordonna le signal pour une chasse générale. Suivant les relations angloises, la seule division de l'Amiral Rowley eut part à ce second combat. Elle étoit composée de sept vaisseaux doublés de cuivre, & qui par conséquent étoient meilleurs voiliers que les autres. Ils arrivèrent à portée de l'arrière-garde & du centre de notre armée, avec laquelle ils s'engagèrent dans un combat très-inégal. Un calme absolu enchaînoit alors le reste de la flotte angloise, & la mettoit par 1780.

1780. conféquent hors d'état de fecourir la divifion de Rowley, dont les fept vaiffeaux défemparés, & particulierement le Conqueror & le Cornwal, furent conduits à la remorque jufqu'à Sainte-Lucie.

Allarmes de la Jamaïque.

Ce double échec de l'Amiral Rodney n'étoit pas d'une augure favorable pour le refte de la campagne, & le début du Général françois porta l'allarme dans toutes les Ifles fous le Vent; le nom de Guichen n'y fut pas moins redouté cette année, que l'avoit été celui du Comte d'Eftaing l'année précédente. La Jamaïque, toujours fans défenfe, ou du moins toujours bornée à des forces infuffifantes, trembloit que le nouveau Commandant n'effectuât contre elle l'attaque, dont fon prédéceffeur avoit formé le plan; les craintes de l'Angleterre & les menaces de la France ne devoient point fe réalifer dans cette ifle. La Jamaïque ne fut le théâtre d'aucun événement bien funefte, du moins relativement à la guerre; mais à défaut d'autres ennemis, les élémens parurent s'être ligués pour fa ruine. Un coup

de vent furieux qui s'éleva le 23 Février, sur les onze heures du soir, avoit si prodigieusement enflé la mer dans ces parages, que dans la matinée du lendemain tous les vaisseaux de la rade furent successivement emportés par les vagues. Le port se trouva bientôt couvert de débris, & il n'y eut pas un seul bateau qui échapât à la destruction. Toutes les maisons voisines du rivage se ressentirent plus ou moins de ce désastre. Le canal qui communiquoit avec la crique fut comblé ; tout présentoit l'image de la désolation & de la ruine. Un jour ou deux avant ce terrible événement, on avoit observé dans le barometre & dans le thermometre des variations subites & jusqu'alors inconnues qui supposoient une grande révolution dans l'atmosphere. Vingt-huit bâtimens périrent dans cette tourmente, dont l'histoire de la Jamaïque n'offre point d'exemple.

1780.

Une tourmente y cause d'affreux ravages.

Telle étoit, au commencement de la campagne, la position respective des Puissances belligérantes dans les Indes occidentales. Celle des

Nouvelles tentatives contre Charles-Town.

1780. Anglois dans l'Amérique ſeptentrionale, ſembla d'abord vouloir prendre une face nouvelle & plus heureuſe. Le nombre des priſes & repriſes faites par l'eſcadre d'Arbuthnot, ſe montoit à plus de quarante navires, même avant ſon départ de New-York pour l'expédition ſecrette, dont il devoit partager la gloire avec le Général Clinton. On apprit enfin qu'en appareillant de Sandy-Hook, ils avoient fait voile pour Charles-Town & qu'une ſeconde tentative contre cette capitale de la Caroline méridionale, étoit l'objet de leur formidable armement. Cette navigation ne fut point heureuſe; la tempête diſperſa pluſieurs de leurs vaiſſeaux & en ſubmergea quelques-uns; la Défiance qui montoit ſoixante-quatre canons, fut du nombre des vaiſſeaux naufragés. Il fallut jeter à la mer ſept cens chevaux pour prévenir la diſette abſolue du fourrage. Enfin l'armée arrive à James's-Iſland à l'entrée du port de Charles-Town; mais cette ville nouvellement fortifiée ſous la direction des Ingénieurs françois,

eſt défendue par une nombreuſe garniſon, & couverte par un corps de ſix mille hommes parfaitement retranchés ; il eſt aiſé de voir que les Américains vont faire la plus vigoureuſe réſiſtance. Les forces navales qui mouilloient devant Charles-Town conſiſtoient en cinq frégates, un vaiſſeau de ſoixante canons, pluſieurs brigantins & quelques galeres. Clinton n'eſpéra point de réduire cette place, s'il ne renforçoit ſon armée. En conſéquence il fit expédier au Brigadier-Général Paterſon l'ordre de lui amener un renfort de quatre mille hommes qu'il avoit mis en réſerve dans la Géorgie. Ces lenteurs néceſſaires renvoyèrent juſqu'au mois d'Avril le ſiége de Charles-Town, dont on n'avoit point encore fait les approches dans les derniers jours de Mars. Le débarquement n'eut lieu que le 29 de ce mois, & la tranchée fut ouverte dans la nuit du ſurlendemain. Il n'avoit fallu que huit jours pour mettre les batteries en état de jouer, & il n'en fallut pas davantage pour rendre Arbuthnot maître du port. Le 10

1780.

1780. Avril, les Généraux anglois concertèrent cette ſommation qu'ils envoyèrent au Major-Général Lincoln, Commandant de Charles-Town.

Sommation faite au Général Lincoln.

» Sir Charles Henri Clinton & » le Vice Amiral Arbuthnot, ré- » pugnant à l'effuſion du ſang & » aux détreſſes inévitables qui doi- » vent réſulter d'un aſſaut général, » penſent qu'il eſt de l'humanité d'a- » vertir la ville & la garniſon de » Charles-Town, des ravages & de » la déſolation, dont elles ſont me- » nacées. On offre aux habitans » l'alternative, ou de ſauver leur » vie & ce qu'il leur appartient dans » l'enceinte de la ville, ou d'en » paſſer par les conſéquences fatales » de la canonnade & de l'aſſaut. Si » la place, dans une ſécurité trom- » peuſe; ſi le Gouverneur, par » une indifférence coupable pour » le ſort des habitans, différoient » de ſe rendre; ſi l'on détruiſoit » les magaſins publics ou les vaiſ- » ſeaux, le reſſentiment d'une ſol- » dateſque irritée peut s'allumer; » mais ces offres dictées par la » compaſſion ne pourront jamais

» être renouvellées. Les Commandans respectifs qui somment la ville par la présente, ne craignent point que l'on prenne un parti aussi téméraire que celui d'une longue résistance ; ils s'attendent au contraire à voir ouvrir les portes, à se voir reçus avec ce degré de confiance qui sera le présage d'une réconciliation ultérieure ». 1780.

Voici dans quels termes le Général Lincoln répondit à cette sommation :

Sa réponse.

» Messieurs, il s'est écoulé soixante jours depuis qu'on a su que vos intentions à l'égard de cette ville étoient hostiles : pendant tout ce tems on auroit eu celui de l'abandonner ; mais le devoir & l'inclination concourent à indiquer combien il est convenable de la défendre jusqu'à la dernière extrémité ».

Siége de Charles-Town.

Le lendemain les batteries angloises furent ouvertes, & le feu des ouvrages avancés de l'ennemi ne tarda pas à se ralentir. Quelques jours après, quatorze cens hommes se détachèrent pour couper aux

1780. assiégés toute communication avec les dehors de la place; & le Lieutenant-Colonel Webster eut ordre de l'investir du côté de la rivière Cooper; ce qui ne pouvoit s'effectuer sans la défaite préliminaire d'un corps de cavalerie américaine, dont l'attaque fut confiée avec tout le succès possible au Lieutenant-Colonel Tarleton. Pour completter l'investissement du côté de la mer, l'Amiral Arbuthnot fit passer quelques navires armés du port de Charles-Town dans la baie de Servée, & en mit d'autres en station dans le passage de Spencer. Sur ces entrefaites Clinton avoit reçu de nouvelles Troupes; le Lieutenant-Général Comte de Cornwallis en prit le commandement & vint renforcer le détachement du Colonel Webster au-dela de la rivière. Le 6 Mai, on avoit poussé la sape jusqu'à l'écluse qui contenoit les eaux du canal de Charles-Town, & le Major Moncrieff, Ingénieur en chef, se vit à portée d'apprécier au juste les défenses de la ville du côté de la terre. Elles consistoient en une chaîne de re-

doutes, de lignes & de batteries qui s'étendoient de l'Ashley à la Cooper; en front de chaque flanc des ouvrages, plusieurs marais réunis par le canal épanchoient leurs eaux dans l'une & l'autre rivière. Entre ces obstacles & la place, régnoit un double rang d'abattis. Un fossé à double palissade & un ouvrage à corne en maçonnerie, fortifioient le centre de la ligne; quatre-vingt pièces d'artillerie tant canons que mortiers défendoient tous ces ouvrages.

1780.

La capitulation est différée jusqu'au 11 Mai.

Cependant tout faisoit à la ville de Charles-Town une nécessité de la capitulation. L'Amiral Arbuthnot avoit débarqué à Sullivan's-Island un corps de Matelots & de troupes de la marine aux ordres du Capitaine Hudson; & sur la menace de faire battre le fort par l'artillerie des vaisseaux, la garnison s'étoit rendue à la première sommation. Le Comte de Cornwallis n'avoit pas eu moins de succès dans les terres, & la cavalerie aux ordres de Tarleton, avoit chargé celle des Américains à Santée, l'avoit mise en déroute, & forcé la plûpart des

1780. Cavaliers à se précipiter dans la rivière ou dans les marais. Pour éviter la cruelle extrêmité de l'assaut, il s'établit une espèce de négociation entre les assiégeans & les assiégés ; mais les prétentions du Général Lincoln parurent trop étendues au Général Clinton, & la capitulation n'eût pas lieu ce jour-là. Le feu recommença de part & d'autre, & celui des assiégeans obtint une supériorité manifeste ; sous le couvert de ce feu, les Anglois gagnèrent la contrescarpe de l'ouvrage extérieur qui flanquoit le canal. Le Commandant de la place assiégée comprit enfin qu'il n'y avoit plus moyen de la sauver, & il se hâta d'accepter les termes de la capitulation qu'il avoit refusés deux jours auparavant. Les articles en furent signés de part & d'autres le 11 Mai, & le lendemain le Major-Général Leslie prit possession de la ville où l'on fit prisonniers sept Officiers Généraux, un Commodore, dix régimens continentaux, trois bataillons d'artillerie, la milice de la ville & de la campagne. Le tout, y compris les

Perte des Américains.

François & les Matelots, montoit à six mille hommes armés. Le député Gouverneur titulaire, le Conseil & les Officiers civils subirent le sort de la garnison. Quatre frégates, plusieurs navires armés, un nombre considérable de bateaux & environ quatre cens pièces de grosse artillerie, tombèrent au pouvoir des Anglois. Quant aux vaisseaux pris ou coulés bas dans le port de Charles-Town, l'Amiral Arbuthnot en porta le nombre à dix bâtimens, sans y comprendre quatre galères, quelques brigantins & autres petits navires. Suivant le rapport du Général Clinton, l'importante expédition de Charles-Town ne lui coûta que soixante-seize hommes, & le nombre de ses blessés ne fut pas de deux cens; mais cette relation n'est pas toujours exacte. Il est certain que les Anglois ne perdirent guères moins de monde que les Américains à l'attaque de Charles-Town, & leurs pertes antérieures ne furent point compensées par la reddition de cette place. Il seroit difficile d'évaluer ce que leur coûta le transport

1780.

La perte des Anglois n'est guères moins considérable.

1780. de l'armée de New-York dans la Caroline méridionale. Quant à la gloire de l'expédition, elle fut égale des deux côtés ; & si les assiégeans développèrent un grand courage dans l'attaque de Charles-Town, les assiégés n'en montrèrent pas moins dans la défense de leurs ouvrages. Malheureusement la garnison quoique nombreuse, ne le fut point assez pour défendre les fortifications qui avoient trois milles de circonférence. Il falloit qu'elle cédât tôt ou tard aux forces combinées d'Arbuthnot & de Clinton ; mais les fruits de leur victoire devoient-ils répondre à son éclat? Et la conquête de Charles-Town ne fut-elle pas trop achetée, si, comme on le présumoit, les vainqueurs ne devoient conserver cette place que le court espace d'un été ; si, dans leur position, c'étoit s'affoiblir que de multiplier ses postes ; si les chaleurs excessives qui, dans la Caroline méridionale, se font sentir dès le commencement d'Avril & se soutiennent jusqu'à la fin d'Octobre, étoient seules capables de ruiner leur armée & de réduire, en

Que cette conquête fut trop achetée.

1780.

quatre ou cinq mois, la garniſon à un nombre de Soldats inſuffiſant pour ſoutenir le premier aſſaut de l'ennemi ?

Invaſion des Américains à Staten-Iſland Autres affaires peu déciſives.

Tandis que Clinton occupoit les troupes de New-York au ſiége de Charles-Town, le Général Washington profitant de ſon abſence, méditoit l'attaque de Staten-Iſland où s'étoient retranchés dix-huit cens hommes aux ordres du Brigadier-Général Sterling. Le Général américain avoit détaché de ſon armée cantonnée à Morris-Town un corps de deux mille ſept cens hommes avec ſix pièces de canon, deux mortiers & quelque cavalerie. Les poſtes avancés de Staten-Iſland s'étoient retirés à l'approche des troupes continentales qui, après quelques mouvemens, firent auſſi leur retraite avec un butin d'environ deux cens bêtes à cornes. A la nouvelle de cette invaſion, un détachement conſidérable s'étoit embarqué à New-York pour voler au ſecours de l'iſle menacée. Sur la fin du jour, l'ennemi découvrit les tranſports, & c'en fut aſſez pour le déterminer à cette retraite dans

1780. laquelle il perdit quelques hommes. Peu de jours après, le Major Lumm enleva une compagnie d'Américains postés à Newark, & le même jour le Général Sterling détacha le Lieutenant-Colonel Boskirk qui surprit le piquet d'Elisabeth-Town & fit prisonniers de guerre deux Majors, trois Capitaines & quarante-sept Soldats. Le poste de Jonh's-House dans les plaines blanches, fut attaqué par le Colonel Northon, & ce coup de main ne réussit pas au gré de ses espérances; cependant il fit perdre aux Américains cent trente-sept hommes, dont quarante restèrent sur la place. Dans la nuit du 22 Mars, les Anglois surprirent dans les Jerseys, un poste d'environ deux cens cinquante hommes, dont soixante-cinq furent faits prisonniers. Ces différentes entreprises ne coûtèrent pas dix Soldats aux vainqueurs, & les vaincus n'en perdirent guères plus de quatre cens, même en y comprenant les prisonniers; elles ne durent rien changer à la position des uns & des autres.

Cinq nations sauvages dévastées par l'armée de Sullivan.

L'expédition du Général Sullivan contre cinq nations sauvages con-

fédérées pour l'Angleterre, fut plus décisive en faveur des Américains. 1780.
Après la victoire qu'il avoit remportée l'année précédente sur ces hordes de barbares, il crut devoir les poursuivre dans les contrées presqu'inaccessibles où ils avoient coutume de se réfugier, pour reparoître bientôt après tout aussi redoutables qu'avant leurs défaites. Au moment de s'engager dans ces repaires de bêtes féroces, il voulut consulter les dispositions de son armée, & il n'y eut pas un Soldat qui ne montrât la plus grande ardeur pour une expédition aussi périlleuse. Cet intrépide Général se mit donc en marche, après avoir renvoyé sa grosse artillerie qu'il ne pouvoit transporter dans les routes difficiles qu'il avoit à parcourir; mais il n'en traînoit pas moins à sa suite la dévastation & la ruine. Arrivé à Caterins-Town, il détruisit cette ville & tous les établissemens des environs. Le Colonel Dayton remonte la Teoga avec une partie de l'armée; en dévaste tous les rivages; la flamme dévore les bâtimens, les forêts & les mois-

1780. ſons. La ville de Kendain éprouve le même ſort ; Kanadarega n'eſt pas plus épargnée. Kanadaque, Hanayaga & Chineſée, la capitale des Etats indiens, ne ſont bientôt plus que des monceaux de cendre. Juſqu'à cette dernière ville, la vengeance de Sullivan avoit étendu ſes ravages ſans rencontrer le moindre obſtacle; mais le Lieutenant Boyd étant allé reconnoître les dehors de cette place avec un détachement peu conſidérable, s'égara pendant la nuit & tomba dans un parti de quatre ou cinq cens Indiens qui le poignardèrent lui & quelques-uns de ſes Soldats, après leur avoir coupé le nez & la langue, leur avoir arraché les ongles, les ſourcils & les paupières. Ces barbares étoient, dit-on, commandés par le Colonel Butler.

Elles ſe repentent d'avoir cédé à la ſéduction des Anglois.

L'armée de Sullivan fit de nouvelles incurſions bien au-delà de Chineſée. Elle revint enfin ſur ſes pas, toujours en dévaſtant les poſſeſſions des Indiens fugitifs. A l'exception d'un petit bourg ſitué dans le voiſinage d'Allegany, il ne reſta pas un ſeul établiſſement

dans toute la contrée des cinq nations ſoulevées contre les Américains à l'inſtigation des émiſſaires britanniques. A la vue de leurs habitations incendiées, pluſieurs de ces ſauvages ſe repentirent d'avoir cédé à la ſéduction des Anglois, & peu s'en fallut que le Colonel Jonhſon ne devînt la victime de ce repentir infructueux & tardif. L'objet de cette expédition conduite par le Général Sullivan avoit été de rendre plus redoutable aux ſauvages du déſert le poids des armes arméricaines; cet objet fut rempli & les frontières déſolées reſtèrent moins expoſées qu'auparavant aux incurſions de ces barbares; cependant la détreſſe & la vengeance en précipitèrent quelques-uns dans les comtés de Bedford & de Northumberland, ce qui jeta les habitans en de vives allarmes. Heureuſement qu'on ne s'étoit point trop repoſé ſur les ſuccès de Sullivan, & qu'on venoit d'aſſigner des poſtes avantageux aux troupes deſtinées à garantir ces frontières d'une invaſion ultérieure. 1780.

Quelque pénible qu'eût été la Harmonie

1780 entre le Congrès & le peuple Américain.

campagne du Général Sullivan, il avoit ramené des bords du Niagara son armée victorieuse, plus aguerrie & presqu'aussi complette qu'avant son départ. Elle vint se cantonner dans les derrières de la Pensylvanie, où elle attendit de nouveaux ordres. Le Général Washington avoit choisi son poste à vingt-cinq milles de New-York, avec une armée de dix mille hommes, parfaitement bien disciplinés. Le Général Gates en commandoit quatre mille tant à Rhode-Island que dans ses environs. En Virginie, un corps de milice considérable & deux mille cinq cens hommes de troupes continentales servoient sous les ordres des Généraux Williamson & Nelson. Les autres provinces n'étoient pas moins bien défendues; mais la confiance & l'harmonie qui regnoient entre le Congrès & le Peuple, étoient le plus sûr garant du triomphe de la liberté en Amérique. Le crédit du papier-monnoie commençoit à revivre depuis qu'on avoit mis des bornes à sa multiplication trop longtems illimitée. L'avilissement de

Crédit du papier-monnoie en partie rétabli.

ce

ce papier avoit sa source dans la contrefaçon de cette monnoie courante, & dans le monopole des particuliers, qui, à l'insu du Congrés, l'échangeoient en espèces à de très-grosses pertes. Cet agiotage en avoit enrichi plusieurs au détriment de l'Etat; mais le Congrès prit de sages mesures pour arrêter le désordre, & la valeur du papier-monnoie haussa considérablement; ce qui dément l'article de la gazette de New-York, du 16 Avril, où il est dit que le 11 de ce mois, il s'étoit élevé à Philadelphie des troubles occasionnnés par la décadence prodigieuse du papier-monnoie, que dans une de ces émeutes la populace avoit maltraité plusieurs Membres du Congrès, & que, pour réprimer l'audace des mécontens, un corps de mille hommes s'étoit armé sous les ordres du Génénal Kalp.

1780.

Indemnités accordées aux descendans de Guillaume Penn.

Cette même gazette ajoute qu'il se forma dans la Pensylvanie une association militaire sur le plan de celle, dont Cromwel s'étoit servi pour chasser du Parlement les représentans du peuple, & s'affermir

dans ſon uſurpation. Le fait eſt qu'à
1780. cette époque il ne ſe paſſa point d'acte, qu'il ne ſe fit point de déclaration dans cette province qui n'eut l'approbation générale. L'affranchiſſement de la Penſylvanie, dont la propriété & le gouvernement appartenoient aux deſcendans de Guillaume Penn, en vertu de la chartre qui lui fut accordée, le 4 Mars 1691, par le Roi Charles II, les avoit d'abord vivement allarmés; mais ils furent bientôt également ſatisfaits & du parti que le Congrès prit à l'égard de leurs cenſives, & de la maniere généreuſe avec laquelle il aſſura leurs propriétés compatibles avec la liberté générale de la République. (1) L'acte, en vertu duquel les biens

(1) Il avoit été ſtatué dans l'aſſemblée générale de Penſylvanie, tenue le Jeudi 23 Septembre 1779, que la ſomme de 130 mille livres ſterling, ſeroit payée à titre d'indemnité, aux légataires de Thomas & de Richard Penn, & à la veuve dudit Thomas; que cette ſomme ne pourroit être acquittée en partie, qu'un an révolu après la concluſion de la guerre, & que

des réfugiés avoient été confiſqués & vendus au profit de l'Etat, procura de grandes reſſources à la province, & n'excita de murmures que parmi les ci-devant propriétaires de ces biens, & le petit nombre des habitans encore mal affermis dans leur patriotiſme. 1780.

Déſintéreſſement des ſujets de la nouvelle République.

Le corps légiſlatif de l'Etat de New-York avoit paſſé le même acte contre tous ceux des habitans de cette Province qui avoient épouſé le parti de la Grande Bretagne. La liſte des proſcrits ſuivoit le préambule de l'acte, & les noms du Comte de Dunmore & de William Tryon, les deux derniers Gouverneurs de la Colonie, étoient à la tête; le nom de Sir Henri Clinton ne venoit qu'après. Ces trois Officiers ſupérieurs & une centaine d'habitans plus ou moins notables, étoient déclarés atteints & convaincus de haute trahiſon; leurs biens étoient confiſqués, leurs perſonnes bannies à perpétuité, ſous peine, dans le cas où elles ſeroient

chaque payement annuel ſeroit au plus de vingt mille livres ſterling, & au moins de quinze mille.

appréhendées ſur le territoire dudit
1780. Etat, d'être miſes à mort comme
coupables de félonie. Le dévouement des autres Provinces à la cauſe commune, ſe manifeſtoit auſſi par des actes patriotiques auxquels l'acquieſcement général des habitans donnoit une autorité bien impoſante pour quiconque auroit été tenté de ſe montrer réfractaire à ces ordonnances. Quoi qu'on ait pu dire, le nombre des oppoſans en fut toujours peu conſidérable, & à quelques exceptions près, tous les Américains brûloient de voir la révolution ſe conſommer même au péril de leurs fortunes. Ce déſintéreſſement patriotique ſe manifeſtoit chez les plus mal-aiſés, toutes les fois qu'il étoit queſtion de ſubvenir aux beſoins des Etats par de nouveaux ſacrifices. Au commencement de cette année, le Congrès avoit écrit à ſes conſtituans une lettre circulaire ſur la néceſſité des ſubſides; malgré l'épuiſement & la détreſſe du grand nombre, on n'oppoſa pas la moindre difficulté, pas le moindre murmure, aux demandes du Congrès. Tant d'harmonie &

d'unanimité dans les divers membres de la République Américaine étoient le plus sûr garant de la prospérité de ses armes.

1780.

Prise du San-Carlos, vaisseau espagnol de cinquante-deux canons.

Par ce qu'elle a déjà fait à l'ouverture de la campagne, on a dû prévoir ce qu'elle opposeroit de résistance aux efforts partagés des Anglois toujours réduits à leurs propres forces contre trois grandes Puissances confédérées. On a vu qu'en Amérique ils avoient débuté avec l'Espagne par la conquête de Saint-Ferdinand d'Omoa. Ils parurent d'abord vouloir conserver leur avantage par quelques prises faites sur la marine espagnole. La plus considérable fut celle du San-Carlos, vaisseau de cinquante-deux canons, dont trente-trois étoient de bronze & du calibre de douze livres de balle. Armé pour le compte de quelques particuliers, ce vaisseau faisoit voile de Cadix pour Saint-Fernando sous le commandement de Don Juan Antonio de Zavelletta. Il fut attaqué dans la baie d'Honduras à la hauteur de Porto de Sall, & forcé de se rendre au Capitaine Inglis, après avoir fait une belle

1780. défenſe qui tint longtems la victoire incertaine entre le San-Carlos & le Saliſbury. Ce vaiſſeau de ligne anglois violemment endommagé dans ſes agrès & dans ſa mâture, eut une navigation très-pénible juſqu'à la Jamaïque où il vint ſe réparer avec ſa priſe. Le commandement en fut donné au ſieur Haines, premier Lieutenant du Saliſbury (1).

Rapides expéditions de Don Galvez, ſur les bords du Miſſiſſipi.

Tandis que l'Angleterre s'applaudiſſoit de ces foibles avantages ſur les Eſpagnols, ceux-ci remportoient dans une autre contrée de l'Amérique des triomphes plus déciſifs, & dont l'enchaînement nous ramene à une époque antérieure aux événemens de cette campagne. Le Gouverneur de la Louiſianne Don Ber-

(1) Le San-Carlos pris dans la baie d'Honduras & conduit à Port-Royal, n'étoit point un vaiſſeau de ligne, comme on le ſuppoſe dans les papiers anglois, mais un ſimple corſaire armé par les Dames de Cadix. Percé pour ſoixante-quatre canons, il n'en avoit réellement que cinquante-deux. On ne le confondra pas avec le San-Carlos de la Marine royale, alors en ſtation au Ferrol, & qui montoit quatre-vingt pièces de canon.

nard de Galvez, à peine informé de la rupture entre l'Angleterre & l'Espagne, avoit formé le projet d'une expédition contre les établissemens anglois sur les bords du fleuve Mississipi. En conséquence de ce plan, il se rendit le 7 Août 1779 dans les districts de son Gouvernement pour y lever des troupes qui, réunies à celles de la Nouvelle Orléans, lui composèrent une petite armée d'environ quatorze cens hommes, dont huit cens étoient tirés des vieux Corps. Le reste n'offroit qu'un mélange d'Indiens de castes & de couleurs différentes, de mulâtres & de negres libres. Il se mit à la tête de sa troupe, & se rendit en peu de jours devant Manchack, poste anglois éloigné de trente-cinq lieues de la capitale. Quoique le tiers de ses gens eût péri dans cette marche forcée; pour attaquer ce poste, Don Bernard de Galvez ne crut pas devoir attendre un renfort qui lui avoit été promis de la Havane, & le 7 Septembre il surprit & emporta d'assaut le fort de Manchack où il fit vingt prisonniers. Six jours après, le Commandant espagnol di- 1780.

1780. rigea ſa marche vers Bâton-Rouge, autre poſte beaucoup mieux fortifié que le premier, & dont la garniſon étoit de quatre cens hommes de troupes réglées, ſans y comprendre cent habitans armés. Un foſſé de dix-huit pieds de large ſur neuf de profondeur, une palliſſade & quatorze canons défendoient les approches de ce fort. Don Galvez jugea qu'il étoit impoſſible de le prendre d'aſſaut, & il ſe réſolut à l'aſſiéger dans les régles. Il fit ſes diſpoſitions en conſéquence, & ſa batterie commença à jouer le 21 Septembre; mais avec tant de ſuccès, que ſur les trois heures & demie, le fort étoit en ſi mauvais état, que les Anglois battirent la chamade. Alexandre Dickſon, leur Commandant, envoya demander à capituler; & Don Bernard y conſentit aux conditions que la garniſon ſeroit priſonniere de guerre, & qu'on rendroit le fort appellé Panmure, dans le pays de Natchez.

Projets du Général Campbell déconcertés.

Comme il n'y avoit plus d'établiſſemens anglois à ſoumettre dans tout le Miſſiſſipi, cette rapide expédition du brigadier Galvez, mit

sous la domination de Sa Majesté Catholique un pays immense, & le plus fertile de tous ceux qu'arrose cette riviere. Le plus grand avantage de cette expédition fut de prévenir & déconcerter les projets hostiles des Anglois qui, même avant que la déclaration de guerre fut venue à la connoissance des Espagnols, avoient pris des mesures, pour tomber sur eux à l'improviste. Cette surprise concertée entre le Major Général Campbell & le Brigadier Stuart auroit d'autant mieux réussi, qu'ils en coloroient les préparatifs de toutes les apparences d'une expédition contre les Illinois. Des lettres interceptées démasquèrent en même-tems leurs manœuvres secretes pour soulever les sauvages indiens contre les Espagnols. Quoique avortées, ces perfidies britanniques les avoient indignés, & ils résolurent de poursuivre les opérations hostiles en d'autres parages de la même Province. Dans le courant de Septembre, leurs navires s'emparèrent de plusieurs goëlettes & brigantins qui venoient de Pensacola. De toutes ces prises, la

1780.

1780. plus remarquable fut celle de la bélandre angloise, dont un habitant de la Nouvelle-Orléans s'étoit rendu maître par un stratagême digne d'être rapporté. Ce brave Marin, nommé Don Vincent Rieux, commandoit une goëlette armée pour croiser dans les lacs. Il vint se placer à l'embouchure du fleuve de Manchak sur la route des navires qui de Pensacola alloient porter des secours dans les établissemens anglois. Averti qu'un de ces bâtimens alloit passer, il débarqua ses canons, se fit avec des arbres une espèce de retranchement, derriere lequel il se tint caché, & dès que l'ennemi parut, il fit sur lui le feu le plus vif, & mit tant de mouvement & de bruit dans la manœuvre de sa petite troupe, qu'il persuada aux Anglois qu'ils avoient affaire à cinq cens hommes au moins. Dans leur effroi, ils se retirèrent à fond de cale, & Don Vincent étant monté à bord de ce navire, en fit tout l'équipage prisonnier. Il n'avoit avec lui que treize ou quatorze hommes, & le vaisseau ennemi en montoit environ soixante-dix; de ce nombre

Stratagême d'un brave marin nommé Don Vincent Rieux.

étoient cinquante-quatre grenadiers du régiment de Waldeck.

1780.

Conquête de Penſacola. Importance de cette acquiſition.

De tous les triomphes de l'Eſpagne dans la Floride occidentale, le plus important fut la conquête de Penſacola, dont le Paquebot le Carteret apporta la nouvelle dans les derniers jours de Janvier. On ſut par les dépêches, dont il étoit chargé, que la place s'étoit rendue le 24 Décembre, que les François & les Américains avoient partagé la gloire de cette expédition avec les Eſpagnols, & que le nombre des priſonniers faits à Penſacola ſe montoit à plus de onze cens hommes. Mais ce qui ajoutoit un prix infini à cette acquiſition, c'eſt que, vu la proximité de la partie occidentale de l'iſle de Cuba, cet établiſſement favoriſoit les entrepriſes des Anglois ſur les poſſeſſions eſpagnoles; c'eſt que la baie de Penſacola, offre en tout tems aux vaiſſeaux un abri sûr contre les tempêtes; c'eſt que depuis le traité de Verſailles de 1763, qui mit l'Angleterre en poſſeſſion de cette vaſte baie, elle y avoit dépenſé des ſommes prodigieuſes. Cette

1780. perte irréparable pour l'Empire britannique en général, l'étoit ſur-tout pour la Jamaïque, dont le commerce ſe trouvoit par-là ſans débouchés avec l'Amérique ſeptentrionale. Depuis le commencement de la guerre, les planteurs de cette iſle avoient tiré de Penſacola tous les articles importans de leur négoce, tels que l'indigo, le coton, les pelleteries, les bois de teinture, &c. Dans le cours de l'année précédente, les exportations de cet établiſſement enlevé à l'Angleterre, avoient été évaluées à cent vingt-deux mille livres ſterling, & les importations à plus de cent cinquante mille. Cette perte devoit naturellement influer ſur le commerce de Londres, & le premier bruit qui s'en répandit fut, pour deux maiſons puiſſantes de la cité, le ſignal d'une faillite de trois cens mille livres ſterling.

Les Anglois chaſſés des habitations de *Rio-Hondo.*

Tandis que la Colonie de la Floride occidentale paſſoit tout entiere ſous la domination eſpagnole, Don Roberto Rivas Bétancourt, Gouverneur par *interim* de Yucatan, avoit tenté diverſes expéditions contre les établiſſemens britanni-

ques, dont il vouloit purger la côte de cette Province. Après une marche longue & pénible, il vint attaquer avec huit cens hommes les habitations de *Rio-Hondo*, il en chassa les Anglois dans les premiers jours de Septembre, y fit un grand nombre de prisonniers, & s'empara de plusieurs bâtimens sur lesquels il embarqua trois cens soldats détachés pour aller surprendre l'importante possession de Cayo-Cozina. Ce poste fut enlevé le 15 Septembre, sans la moindre perte du côté des Espagnols. Déjà l'on avoit embarqué les Officiers de justice & les familles prisonnieres qui devoient passer à Bacalar, lorsqu'il arriva de la Jamaïque deux frégates angloises de quarante canons chacune, & un brigantin de seize canons, avec sept cens hommes qui venoient pour assurer leurs possessions, & se maintenir dans la coupe du bois de *Campêche*. L'Officier détaché pour l'expédition de Cayo-Cozina, ne pouvoit résister à ces forces supérieures, sans risquer de compromettre l'honneur des armes espagnoles; il abandonna ce poste & se retira dans le

1780.

Plusieurs autres expéditions plus ou moins heureuses pour les Espagnols

1780. meilleur ordre, emmenant avec lui les Officiers de juſtice, les principaux habitans, & environ cent cinquante eſclaves. Lors de ſa retraite, deux compagnies, l'une de Grenadiers miliciens, & l'autre de Chaſſeurs du bataillon fixe de Caſtille, ſe joignirent aux troupes de l'expédition, & avec ce renfort, elles entrèrent dans la riviere *Neuve*, dont les Anglois venoient d'évacuer les habitations. La troupe eſpagnole y détruiſit trois cens trente-huit maiſons, y prit quelques negres, & revint à Bacalar en attendant une occaſion favorable, pour aller attaquer les ennemis retranchés à l'embouchure de la riviere Walix.

La province de Campêche eſt entièrement purgée d'ennemis.

Cependant le Gouverneur de Yucatan faiſoit des préparatifs pour une nouvelle expédition; & le 28 Octobre, le Lieutenant Colonel Don Franciſco Pineiro avoit mis à la voile avec cinq Goëlettes priſes ſur les Anglois, dix pirogues & huit doris bien armés. Le lendemain, il vint mouiller à la vue de *Cayo*, dont les habitans s'étoient réfugiés à la Jamaïque. Cet établiſſement composé d'environ deux cens maiſons,

fut ruiné de fond en comble. Pendant ce tems, un bâtiment étoit entré dans le *Rio-Nuovo* avec quelques troupes, qui, prenant leur route par le même sentier que les Anglois avoient suivi dans leur retraite, détruisirent un grand nombre de maisons situées le long de cette riviere, dont toutes les peuplades furent extirpées en un instant. Cent vingt hommes embarqués sur neuf pirogues soutenues par deux goëlettes, pour aller ruiner les établissemens du Rio-Chevun, y remplirent complettement leur mission, sous la conduite du Capitaine Don Joseph de Vrrutta. En retournant à Bacalar, les troupes de l'expédition renversèrent cinquante ou soixante maisons que les Anglois possédoient encore sur la riviere du Nord. Ainsi la Province de Campêche se trouva purgée d'ennemis, sans qu'il en eût coûté dix hommes aux Espagnols. Les Anglois y perdirent environ trois cens esclaves, dix goëlettes, & quarante autres bâtimens. En y comprenant les maisons détruites, les armes, les munitions, le bétail & les meubles qu'elles renfermoient,

1780.

1780. le dommage fut évalué à près d'un million de piastres fortes.

Prise du fort La Mobile.

Mais les opérations du Général Don Galvez eurent encore plus d'éclat que celles de M. Rivas Bétancourt. L'expédition de La Mobile avoit sur-tout signalé la persévérance & l'activité de ce Gouverneur de la Louisiane, dont la petite armée composée d'environ huit cens hommes parvint à forcer ce Château après quatre jours de tranchée ouverte. La résistance des trois cens hommes qui le défendoient, avoit été vigoureuse ; ce fort étoit avantageusement situé, & les Anglois venoient d'ajouter sept pieds d'épaisseur aux parapets. Une circonstance rendoit sur-tout périlleuse l'expédition de La Mobile : le Général Campbell étoit venu avec onze cens hommes de Pensacola, qui n'étoit point encore rentré sous la domination des Espagnols, dans la ferme résolution de les attaquer & de faire manquer leur entreprise. Son armée, dont l'avant-garde étoit à la vue du camp, n'effraya point les assiégeans ; le Général anglois se

contenta de les obſerver, & le 14 Mars le fort ſe rendit pour ainſi dire ſous ſes yeux. Après huit jours d'une vaine apparition, ces onze cens hommes reprirent le chemin de Penſacola au grand regret de Galvez & du Colonel Don Geronimo Giron qui, de l'aveu du Gouverneur, avoit eu la principale direction de l'attaque de La Mobile. Ils attendoient à tout moment un renfort de la Havane ; & s'il fut arrivé à tems, ils ſe propoſoient d'envelopper l'armée de Campbell qui n'avoit de vivres que pour cinq on ſix jours & qui, dans ce cas, auroit eu le ſort de l'armée de Burgoyne à Sara-Toga. Cette circonſtance eût ſans doute hâté l'inſtant de l'acquiſition de Penſacola, dont l'attaque étoit le principal objet de la campagne de Galvez. Le retard des ſecours attendus de la Havane, dût ralentir les opérations militaires dans cette partie de l'Amérique.

1780.

Que la perte de Charles-Town ne ralentit point l'ardeur des Américains.

La guerre ſe continuoit dans les parties ſeptentrionales ; mais ſans rien terminer en faveur des Anglois. La priſe de Chales-Town

1780. n'avoit rien changé dans leur position ; & de leur aveu, cette conquête leur coûta dix-fept cens hommes. S'il faut s'en rapporter à la lettre d'un Membre du Confeil de Maffachufett, le courage des Américains ne s'étoit point réfroidi, & jamais ils n'avoient autant efpéré des circonftances. Voici l'extrait de cette lettre datée du 21 Juillet.

« Malgré la perte de Charles-
» Town, nos affaires politiques
» prennent une face très-heureufe.
» Déjà treize mille hommes fe font
» mis en marche de cet Etat, pour
» joindre l'armée continentale ; les
» efforts des autres Etats font les
» mêmes à proportion. Nous comp-
» tons ouvrir la campagne avec
» quarante mille hommes effectifs,
» non compris fix mille hommes
» de troupes réglées arrivés de
» France avec huit vaiffeaux de
» ligne & plufieurs frégates; ces
» forces de terre & de mer font
» aux ordres du Général Washing-
» ton. La ville de Bofton a prêté
» au Gouvernement un million &
» demi; Philadelphie & les autres
» grandes villes n'ont pas marqué

» moins de chaleur & de zèle; on » se dispute à qui fera davantage, » pour la cause commune; les ef- » forts sont unanimes, les prépa- » ratifs universels.

1780.

Suites de leurs triomphes.

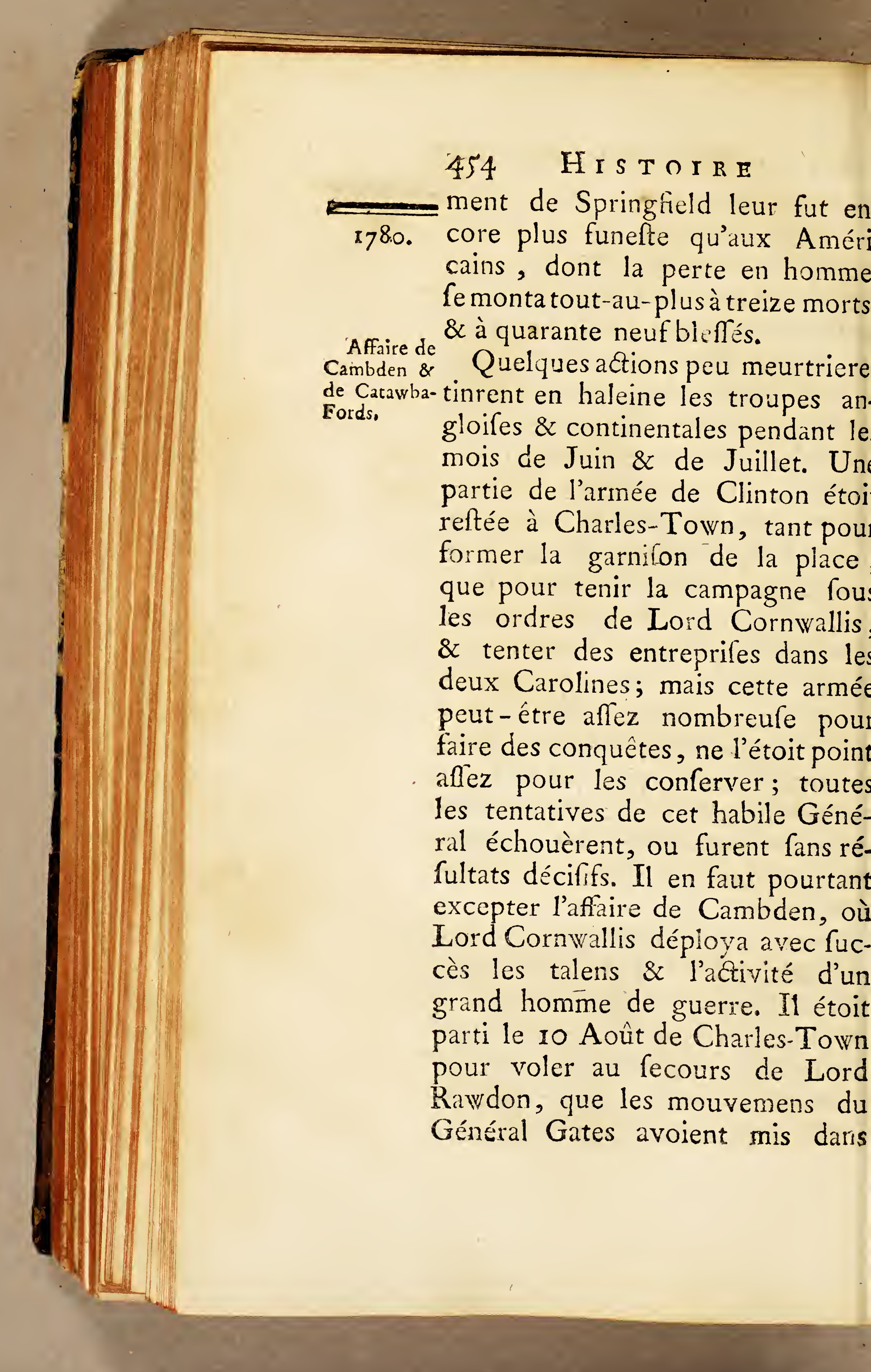
Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet, si prodigieusement exagéré dans les papiers anglois de la proclamation du Général Clinton après sa conquête, se réduisit à la défection d'environ deux cens habitans de Charles-Town. L'humble adresse qu'ils envoyèrent au Général anglois, fut regardée par tous les autres, comme un monument d'opprobre qui manifestoit aux yeux de leur compatriotes les dispositions antérieures de ces lâches Torys. Cependant la prise de Charles-Town fut un évenement fâcheux pour les Américains, en ce qu'il rehaussa les espérances de l'Angleterre en Amérique; mais ce triomphe ne devoit pas être de longue durée. Au commencement de Juin, les Anglois ayant fait une invasion dans le Jersey, furent battus & repoussés par la milice du pays. Leur déroute fut complette, & les Amé-

1780. ricains firent au moins six cen prisonniers. Vers la fin du mêm mois, ils s'emparèrent dans la ri vière de Saint-Laurent, de quinz bâtimens chargés de provisions & de troupes pour Quebec & Mon tréal. Chaque jour étoit marqu par quelque prise faite sur les con vois d'Angleterre. Les Armateur américains se signaloient particu- lierement sur les bancs & dans les environs de l'isle de Terre-Neuve, où peu s'en fallut qu'ils ne détrui- sissent entierement la pêche.

Les Anglois réduisent en cendres le bourg de Springfield.

Ces pertes toujours foiblement réparées minoient insensiblement les forces britanniques dans cette partie du monde. Les Anglois ne pouvoient se le dissimuler, & le pressentiment de leur ruine pro- chaine, les porta, comme nous avons eu occasion de le remarquer, à des actes de cruauté qui n'avoient d'ex- cuse que dans leur désespoir. L'ex- pédition du 23 Juin, à laquelle furent employés cinq ou six mille hommes, parut n'avoir d'autre objet que l'incendie du Bourg de Springfield. L'ennemi s'étoit a- vancé d'Elisabeth-Town avec

uinze ou vingt pièces d'artillerie; 1780.
ı marche fut rapide & ſe fit ſur
eux colonnes, l'une dans le grand
hemin qui conduit à Springfield, &
autre ſur la route de Vaux-Hall.
Le Major Lée, avec ſa cavaerie & ſes piquets, & le Coloıel Dayton avec ſon régiment, firent face aux deux colonnes. Leur réſiſtance fut ſupérieure à leurs forces; mais le nombre l'emporta enfin ſur la bravoure opiniâtre, & les troupes continentales ſe virent forcées de gagner les hauteurs & d'ouvrir le paſſage à l'armée angloiſe juſqu'au Bourg qu'elle réduiſit en cendres. Cette expédition conſommée, l'ennemi fit ſa retraite avec une précipitation qui ne permit point aux Américains indignés d'atteindre ſon arrière-garde. Pour l'accélerer, il avoit abandonné quelques traîneurs la plûpart torys ou refugiés; le Major Lée les fit tous priſonniers. On ne ſait pas quelle fut d'ailleurs la perte des Royaliſtes; mais lors de l'action, ils étoient poſtés de maniere à ſouffrir beaucoup, & il eſt à préſumer que l'embrâſe-



ment de Springfield leur fut en-
1780. core plus funeste qu'aux Améri-
cains, dont la perte en homme
se monta tout-au-plus à treize morts
& à quarante neuf blessés.

Affaire de Cambden & de Catawba-Fords.

Quelques actions peu meurtriere tinrent en haleine les troupes an-gloises & continentales pendant le mois de Juin & de Juillet. Un partie de l'armée de Clinton étoi restée à Charles-Town, tant pou former la garnison de la place que pour tenir la campagne sou les ordres de Lord Cornwallis & tenter des entreprises dans le deux Carolines; mais cette armée peut-être assez nombreuse pou faire des conquêtes, ne l'étoit point assez pour les conserver; toutes les tentatives de cet habile Géné-ral échouèrent, ou furent sans ré-sultats décisifs. Il en faut pourtant excepter l'affaire de Cambden, où Lord Cornwallis déploya avec suc-cès les talens & l'activité d'un grand homme de guerre. Il étoit parti le 10 Août de Charles-Town pour voler au secours de Lord Rawdon, que les mouvemens du Général Gates avoient mis dans

la néceſſité de reſſerrer ſes poſtes & de raſſembler ſes forces à Cambden. La mauvaiſe poſition de cette place ne permettoit guère d'y attendre une attaque,& le Général anglois fut d'abord tenté d'effectuer ſa retraite à Charles-Town; mais cette démarche pouvoit entraîner la perte de toute la Géorgie; il y avoit d'ailleurs à Cambden huit cens malades & une grande quantité de munitions de guerre qu'il eût fallu abandonner à la diſcrétion de l'ennemi. Cette conſidération détermina Cornwallis à prévenir le Général américain; & dans la matinée du 15 Août, il ſe mit en marche avec deux mille trois cens hommes, pour en aller attaquer ſix mille. Il croyoit l'armée de Gates retranchée dans le voiſinage de la maiſon du Colonel Rugeley; mais à peine avoit-il marché l'eſpace de trois lieues, que ſa garde avancée rencontra l'ennemi. Le terrein ſur lequel ſe trouvoient les deux armées, retréci par des marais, étoit favorable à l'infériorité des troupes royales. Lord Cornwallis prit toutes les meſures né-

1780.

1780. ceſſaires, pour qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi d'éviter le combat ſur ce terrein; & le Général Gates ſe fiant en la ſupériorité de ſes forces hâtoit, de ſon côté, l'inſtant d'une action générale. Toutes les diſpoſitions étant faites, les deux armées en vinrent aux mains dans la matinée du 16. Le feu devint très-vif de part & d'autre, & ſe ſoutint avec une égale ardeur pendant trois quarts d'heure. Enfin les troupes américaines commencèrent à plier, & auſſitôt la cavalerie angloiſe ſe mit en devoir d'en completter la déroute; ce qui fut exécuté avec autant de célerité que de bravoure. Après avoir chargé l'ennemi ſur le champ de bataille, elle le pouſuivit juſqu'à vingt-deux milles, lui tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de priſonniers, enleva cent cinquante chariots chargés d'artillerie, & des munitions de l'armée vaincue. Huit cens Américains périrent dans cette journée, & le nombre des priſonniers fut de mille environ; on n'y comptoit pas moins de ſix cens bleſſés.

Le

Le surlendemain le Lieutenant-Colonel Tarleton fut détaché à la pourſuite du Général Sumpter qu'il atteignit le 18 près de Catawba-Fords, & dont il battit la petite armée d'environ ſept cens hommes; il en tua cent cinquante ſur la place même, en fit trois cens priſonniers, & remit en liberté deux cens cinquante miliciens du parti royaliſte. S'il faut s'en rapporter aux dépêches du Général Cornwallis, ces deux brillantes expéditions ne lui coûtèrent que ſoixante-huit morts & deux cens quarante-cinq bleſſés; mais ſuivant les relations américaines, la journée de Cambden ne fut pas moins funeſte aux Anglois qu'à leurs adverſaires. 1780.

L'extrait de la Gazette de Penſylvanie inſéré dans la Gazette de France du 27 Octobre de cette même année, porte que le » 16 Août ſur les deux heures » du matin, il y eut un combat » ſanglant à huit milles de Cambden, » dans la Caroline méridionale, » entre le Général Gates, à la tête » d'environ trois mille hommes,

1780. » dont neuf cens de troupes re-
» glées, & l'armée angloiſe
» commandée par le Comte de
» Cornwallis, conſiſtant en dix-huit
» cens hommes de troupes & deux
» mille quatre cens réfugiés ». Suivant ce même rapport, « le combat ſe ſoutint de part & d'autre avec le plus grand acharnement. L'apparence du ſuccès fut d'abord pour les Américains, qui chargèrent l'ennemi la bayonnette au bout du fuſil, & l'obligèrent à lâcher pied en laiſſant derrière lui pluſieurs canons, dont ils s'emparèrent ; mais tout-à-coup la fuite inopinée de quelques corps de milice, ramena la victoire du côté des Anglois. Cet événement fit perdre au Général Gates quatre ou cinq cens hommes des troupes réglées, & dans ce nombre il y avoit pluſieurs excellens Officiers. La perte de l'ennemi ne fut guères moins conſidérable..... Malgré cet échec, le Général américain, dont le quartier étoit à Hillſboroug, dans la Caroline ſeptentrionale, raſſem-

» bla des forces plus nombreu-» ses que celles de sa première ar-» mée, & parut décidé à courir » les risques d'une nouvelle action». 1780.

Heureux effets d'une amnistie.

L'armée de Gates se montoit encore à six mille hommes; & l'amnistie publiée en faveur de ceux que la terreur des châtimens & les menaces de confiscation avoient détachés du parti républicain dans le département méridional dont il venoit d'obtenir le commandement, ramena plusieurs transfuges, qui devoient signaler leur repentir par des actions d'une bravoure éclatante. Cette proclamation fit plus que réparer le désastre de la journée de Cambden; & le retour de ces braves déserteurs completta l'armée du Sud, & ne fit qu'ajouter à son encouragement; mais la campagne devoit se terminer sans fournir au Général l'occasion si desirée d'une revanche mémorable. Tous les combats de terre se réduisirent dans son département, à quelques rencontres peu meurtrieres; & il en fut à-peu-près de même dans les autres Etats de la Nouvelle République.

Washington, toujours fidèle à son

1780.

Pourquoi Washington continue de temporiser.

système de temporisement, continuoit d'éviter les affaires décisives, bien persuadé qu'une guerre de postes devoit à la longue épuiser les ressources de l'Angleterre, & sinon accélérer, du moins assurer le triomphe de la liberté dans le Nouveau Monde. Le Congrès adoptoit ce système qui pouvoit éloigner le terme de la guerre ; mais qui en garantissoit le succès. Si l'on excepte un petit nombre d'actions assez vives, cette campagne se passa plutôt en préparatifs qu'en exécution. En général les Américains étoient moins jaloux d'attaquer que de se défendre victorieusement. Encore une fois cette sage disposition devoit traîner la guerre en longueur, & le Congrès ne se le dissimuloit pas.

Armée permanente du Congrès.

Rien ne fit plus d'honneur à sa prévoyance que l'établissement d'une armée permanente, dont les troupes constamment proportionnées à la nature du service, pouvoient, sans excéder les facultés des Etats, se recruter de maniere à toujours conserver leur nombre complet. Ce nouveau réglement annonçoit une

nouvelle campagne, & le projet de la rendre décisive. Quant aux mesures pour la campagne présente, le Congrès en avoit pris de très-efficaces pour coopérer avec l'armée françoise dans le département septentrional, & pour arrêter les progrès des armes britanniques dans les Etats méridionaux. Si le Gouvernement ne négligeoit rien pour donner de la vigueur aux opérations militaires, les particuliers se faisoient un devoir d'y concourir par des efforts patriotiques. En un mot, jamais le Congrès ne fut plus révéré, mieux secondé, mieux servi que dans cette campagne. Cette assertion dément bien celles des papiers anglois; mais l'événement fera voir que la révolution prête à se consommer, devoit être l'ouvrage de l'union des Chefs de la République, & du dévouement généreux de ses différens Membres.

1780.

Les Puissances alliées développèrent aussi en faveur de l'Amérique, des efforts bien désespérans pour l'Angleterre. Le Chevalier de Ternay venoit de débarquer six mille hommes à Rhode-Is-

Projet échoué d'une expédition contre Rhode-Island.

1780. land; & M. de Rochambeau employoit ces troupes aux fortifications de l'isle, dont on vouloit faire une place d'armes. Des munitions de toute espèce y favorisoient ce projet. Dix mille Américains s'étoient retranchés dans la partie septentrionale, & tous les gens de mer appartenant aux transports françois, étoient déjà distribués dans les forts, dont la défense leur étoit confiée en cas d'attaque de la part de l'ennemi. La place se vit menacée quelque tems par le Vice-Amiral Arbuthnot, qui s'étoit porté devant l'isle le 22 Juillet avec toute son escadre; mais à la vue du camp ennemi, & du bel ordre des vaisseaux qui bordoient le rivage, il trouva sa position dangereuse, & se hâta de gagner la baie de Gordiner à plus de quarante milles de Rhode-Island.

Cependant le Général Clinton s'étoit embarqué avec la majeure partie de ses troupes, & faisoit route vers cette isle dans l'intention d'y former l'attaque des forces de terre & de mer. Les François étoient préparés à le bien recevoir; & le Général Washington qui eut avis de

ce mouvement, ſortit du camp de Prackneſſ, paſſa la riviere North, ſe joignit aux troupes du Major-Général Howe, & ſe diſpoſoit à marcher contre New-York, lorſqu'il apprit que l'ennemi venoit de renoncer à ſon expédition. Les François & les Américains auroient deſiré qu'il l'effectuât; ils s'en étoient promis tout à la fois, & l'acquiſition de New-York & la défaite de Clinton à Rhode-Iſland. Le Général anglois avoit redouté, comme très-probable, ce premier événement, & ce fut ce qui décida ſon retour précipité. Mais en cédant à la néceſſité de défendre New-York, il regreta d'avoir manqué l'occaſion de remporter une victoire, & s'en plaignit amèrement dans une lettre aux Miniſtres d'Angleterre, qu'il menaça, dit-on, d'abandonner le commandement, ſi par le retard des ſecours attendus, il ſe voyoit encore dans l'impuiſſance de ſoumettre les rebelles de l'Amérique, & d'humilier leurs défenſeurs. 1780.

Effet des proclamations de MM. de la Fayette

Cette préſomption du Général Clinton ne changeoit rien à l'impoſſibité de réduire les Américains.

1780.

& de Rochambeau, adreſſées aux habitans du Canada.

ils combattoient pour la jouiſſance paiſible de la liberté recouvrée, & les François les ſoutenoient dans cette prétention ; c'en étoit aſſez pour affermir ſon empire dans les provinces déjà affranchies, & peut-être aſſez pour l'étendre à celles qui ne l'étoient pas encore. Le plus zélé défenſeur de la liberté Américaine, M. le Marquis de la Fayette, à qui les proclamations angloiſes avoient toujours paru autant de piéges tendus à la fidélité des nouveaux Républicains, en fit publier une, dont l'objet étoit d'engager les Canadiens à ſe joindre à la confédération des Etats-Unis. Cette invitation faite au nom de Sa Majeſté, quelques jours avant l'arrivée de M. le Comte de Rochambeau, diſpoſa les eſprits à bien recevoir celle que ce Général devoit proclamer d'une maniere encore plus ſolemnelle. L'effet de ces deux pièces fut très-ſenſible dans le Canada, pendant les deux dernieres années de la guerre, & il eſt à préſumer que cette grande province eût ſecoué le joug, ſi la paix n'étoit venue l'enchaîner pour quelque tems encore à l'Empire britannique.

L'intérêt des Puiſſances alliées n'étoit pas d'accélérer l'inſtant de cette paix trop longtems différée pour l'Angleterre. Le moyen le plus sûr de la réduire à cet excès d'épuiſement, qui ne laiſſe plus de reſſource même au courage, fut peut-être d'éviter ces combats au ſuccès deſquels la fortune a ſouvent plus de part que la valeur & la prudence, & de tenir conſtamment les Anglois dans un état d'infériorité qui ne laiſsât à leur choix que les coups de déſeſpoir ou l'abandon de leurs prétentions. Pour ſe conformer à ce ſyſtême & à l'injonction préciſe de la Cour, le Chevalier de Ternay ſe vit forcé, dans ſa traverſée, d'éviter le combat, dont la rencontre de l'Amiral Graves lui préſentoit une occaſion bien attrayante pour l'armée françoiſe.

1780.

Que l'intérêt des Puiſſances alliées eſt d'éviter une affaire déciſive.

Les deux Commandans étoient arrivés à la même époque en Amérique ; mais quoique les ſecours envoyés par la France y balançaſſent au moins les renforts de l'Amiral anglois, ils n'étoient point ſuffiſans pour remplir les vues de la confédération ; & M. de Rocham-

Diſpoſitions du Comte de Rochambeau à Rhode-Iſland.

1780. beau le fils eut ordre de s'embarquer ſur la frégate l'Amazone, & d'aller preſſer à Breſt le départ de la ſeconde diviſion de l'armée alors occupée des fortifications de Rhode-Iſland. Elles étoient en ſi bon état au commencement du mois d'Août, que des forces trois fois ſupérieures à celles du Général François n'auroient pu troubler la ſécurité des habitans & de l'eſcadre qui les protégeoit. Les travaux du camp de Newport une fois achevés, M. de Rochambeau fit ouvrir de nouvelles marches vers les différens points de l'iſle où il étoit poſſible de tenter une deſcente, & ce fut là que l'armée, conſidérablement accrue par les milices du pays, vint attendre l'ennemi qu'elle brûloit de combattre. Le Marquis de la Fayette étoit venu paſſer huit ou dix jours à New-Port, & s'y étoit rencontré avec les députés du Congrès, & les plus notables habitans des environs; il en fut rappellé pour commander l'avant-garde de l'armée de Washington, qui devoit ſe monter à quinze mille hommes enrégimentés, ſans compter les milices. Le Géné-

ral Heath en commandoit six mille sur les hauteurs, & ces troupes étoient disposées de maniere, que la communication de son armée avec celle de Washington, ne pouvoit être coupée.

1780.

Rodney part pour l'Amérique, & le Comte de Guichen pour la France.

Même en supposant un retard considérable dans l'envoi des secours attendus de l'Europe, l'état présent des choses ne laissoit point d'inquiétude sur le sort de nos armes dans cette partie de l'Amérique; & il n'étoit pas à présumer que M. de Guichen, dont la présence étoit si nécessaire dans les Indes occidentales, abandonnât nos isles à la merci des escadres angloises. Il s'étoit rendu avec toute sa flotte à Saint-Domingue, d'où il veilloit sur les mouvemens de l'ennemi. Il devoit s'y fixer jusqu'à la fin de la campagne, & l'inaction apparente de ses escadres remplit parfaitement l'objet de sa mission qui étoit de rendre inutile toute l'activité des Anglois, de faire échouer leurs projets, & de les laisser se consumer en tentatives aussi ruineuses que vaines. Rien de plus sage & de mieux combiné que ce plan de la campagne de

1780. M. le Comte de Guichen ; cependant l'Amiral Rodney se persuada, contre toute vraisemblance, que l'escadre françoise alloit se porter en Amérique, & il se hâta de l'y devancer. Le Comte de Guichen profita de son absence, & disposa tout pour le départ d'une riche flotte que la France & l'Espagne attendoient avec la plus grande impatience ; & dès que le tems favorable aux opérations dans les Indes occidentales se fut écoulé, il partit lui-même avec une grande partie de son escadre, dont l'escorte protégea le convoi jusqu'à la rade de Cadix, où il arriva sans avoir perdu un seul navire.

Fausse prévoyance de l'Amiral Rodney.

La fausse prévoyance de l'Amiral Rodney l'avoit égaré dans ses spéculations, & sa conduite en cette circonstance fut généralement désapprouvée. Cette imprudence ne pouvoit se réparer qu'en battant les escadres de l'Amérique. L'Amiral anglois ôsa se le promettre, & sa confiance à cet égard lui fit annoncer avec une espèce de solemnité, qu'il rendroit incessamment bon compte des six mille hommes que

la France venoit d'y faire paſſer ſous l'eſcorte de cinq vaiſſeaux de ligne aux ordres du Comte de Barras; mais il en fut de cette flotte ce qu'il en avoit été l'année précédente de celle du Comte d'Eſtaing; l'Amiral finit par ne rien entreprendre contre M. de Barras. 1780.

Jonction des eſcadres combinées, antérieure au départ de M. de Guichen.

Ces fanfaronades de Rodney ſi mal ſoutenues en Amérique, n'avoient pas eu plus d'effet dans les Indes occidentales. Informé de l'approche d'une flotte eſpagnole aux ordres de Don Solano partie de Cadix le 28 Avril, il avoit ſi bien compté ſur la priſe des douze vaiſſeaux qui la compoſoient, qu'il annonça publiquement l'arrivée de cette eſcadre, comme un renfort qui lui venoit d'Eſpagne. Plein de cette confiance, il s'étoit mis en route de la Barbade avec dix-ſept vaiſſeaux de ligne; mais le Comte de Guichen avoit pris les devants avec ſes vingt-trois vaiſſeaux que Rodney croyoit hors d'état de tenir la mer. Ainſi la jonction des flottes alliées s'effectua le 19 Juin, & pour ainſi dire ſous les yeux de l'Amiral anglois qui vint attendre à Sainte-

1780. Lucie la foible escadre de Walsingham. Ce renfort étoit insuffisant pour donner à Rodney une supériorité que M. de Guichen venoit de fixer en faveur des Puissances confédérées.

Cette jonction allarmante pour les Anglois, avoit jeté la consternation parmi leurs négocians; elle portoit la flotte combinée dans les Indes occidentales à trente-cinq vaisseaux de ligne & douze frégates; & les forces de terre qui devoient seconder les opérations navales, étoient au moins de quatorze mille hommes. On trembloit pour la Jamaïque & pour toutes les isles angloises; & l'on cherchoit envain à se rassurer en débitant que la jonction formidable de MM. de Guichen & Solano étoit accidentelle & nullement préméditée; que les troupes de ce dernier n'étoient point destinées à seconder les opérations du Général François, & que leur véritable mission les appelloit à la défense des possessions espagnoles les plus exposées aux hostilités britanniques. A la premiere nouvelle de l'approche de Solano, les An-

glois avoient ſuſpendu ces hoſtilités, & le Gouverneur Dalling ſe renfermant dans la défenſe de la Jamaïque, venoit de renoncer à tout projet de guerre offenſive ; il avoit même rappellé les troupes angloiſes à peine inſtalées dans le fort *Saint-Jean*, poſte important qu'un détachement aux ordres du Capitaine Polſon avoit enlevé le 29 Avril. Cependant la partie du public anglois qu'on nommoit, par dériſion, les *Conſolateurs*, s'obſtinoit à voir encore les choſes en beau ; elle ſe raſſuroit particulierement ſur l'indolence & l'inactivité fauſſement attribuées aux Eſpagnols. Le parti contraire oppoſoit à cette ſuppoſition gratuite, les traits de bravoure & d'héroïſme qui les avoient ſignalés depuis le commencement des hoſtilités. On n'oublioit pas l'admirable trait qu'on va recueillir, & qui mérite ſi bien d'être tranſmis dans les faſtes de la gloire eſpagnole.

1780.

» Un des vaiſſeaux dont l'Amiral Rodney s'étoit emparé devant Gibraltar, trop foible d'équipage pour manœuvrer par

Trait héroïque du caractere eſpagnol.

» un gros tems, se voyoit sur
1780. » le point d'échouer ou de périr ;
» les Anglois voulurent forcer les
» prisonniers espagnols, qu'ils
» avoient renfermés à fond de cale,
» de les aider à sauver le vaisseau.
» Ces prisonniers répondirent tous
» qu'ils étoient prêts à mourir avec
» leurs vainqueurs; mais qu'ils ne
» leur donneroient aucune assistance,
» à moins qu'ils n'eussent la liberté
» de conduire le vaisseau dans un des
» ports d'Espagne. La nécessité ayant
» forcé les Anglois d'y consentir,
» les Espagnols ramenèrent leurs
» vainqueurs prisonniers à Cadix ».
L'histoire soit ancienne ou moderne
offre bien peu d'exemples de ce
patriotisme héroïque.

Eloge de Don Solano. Il se rend à la Havane.

Quant au Général qui commandoit l'escadre espagnole aux Antilles, c'étoit ce même Joseph Solano qui, dans la guerre précédente, étant Capitaine du *Buon Consejo*, vaisseau de soixante canons, soutint devant Cadix, un combat terrible contre l'Achilles, vaisseau anglois qui en montoit soixante-quatre; il y perdit un bras, un œil, eut cent soixante hommes

tués ſur ſon bord, & finit par forcer ſon adverſaire à la retraite. Il étoit difficile de ſe perſuader qu'un pareil Officier manquât d'activité ; mais les maladies avoient fait de cruels ravages dans ſon eſcadre ; & ce fut un obſtacle aux expéditions projetées. Il ſe rendit à la Havane dans les premiers jours d'Août, il y débarqua les troupes commandées par Don Victorio de Navia, & l'on n'eſpéra plus qu'il ſe tentât rien d'important aux Indes occidentales avant la fin de l'hivernage. Seulement M. de la Motte-Piquet fut chargé d'obſerver avec une partie de la flotte combinée, les deſſeins & les entrepriſes de l'Amiral Rodney qui s'étoit retiré à la Jamaïque. 1780.

Ouragans aux Indes occidentales. Déſaſtres des Iſles angloiſes.

Il ſuit de tout ce qu'on vient de lire, que les efforts de l'Angleterre tant en Amérique que dans les Indes occidentales, furent en pure perte cette année comme les années précédentes, & que cette campagne ruineuſe ne fit qu'approfondir l'abyme où l'opiniâtreté des Anglois les avoit précipités. L'impuiſſance de leurs armes que la

1780. supériorité des forces combinées de leurs adversaires réduisoit à l'inaction, ne fut pas le seul obstacle au succès de leurs entreprises dans ces contrées. Les élémens qui sembloient s'être ligués pour leur ruine en beaucoup d'autres occasions, se soulevèrent contre eux le 10 Octobre, avec une violence inconnue jusqu'alors dans les Indes occidentales. Plusieurs coups de vent terribles avoient annoncé cette tempête, qui dura huit jours. Toutes les isles angloises eurent plus ou moins de part à la calamité générale; mais Saint-Christophe, la Barbade & Sainte-Lucie furent les plus maltraitées; quatre cens navires appartenans à ces isles furent engloutis en une seule nuit. Bridg-Town, qui, peu d'heures auparavant étoit une des plus belles villes des Indes occidentales, fut convertie en un monceau de ruines; cinq mille habitans y périrent, tous ses environs furent dévastés. Les autres villes de la Barbade éprouvèrent le même sort. Ceux des malheureux habitans qui survécurent à ce désastre, se trou-

vèrent environnés de décombres, sans vivres, sans édifices où ils pussent se réfugier, sans matériaux sans instrumens pour en construire, & s'ils en avoient eu, sans ouvriers pour les mettre en œuvre. On pourroit faire à-peu-près la même description des ravages de Sainte-Lucie. On se contentera d'observer que tout ce qu'il y avoit de vaisseaux dans la rade de cette isle, fut emporté d'un seul coup de vent, sur le glacis du Morne *Fortuné*. Si dans cette circonstance l'Amiral Rodney avoit gardé sa station, la flotte angloise n'eût pas échappé sans doute aux horreurs de cette tempête; mais il s'étoit porté sur les côtes de l'Amérique, & cette démarche imprudente en elle-même, fut, par l'événement, le salut de son escadre. 1780.

Ce terrible ouragan si funeste aux isles britanniques, ne causa que peu de ravages dans les nôtres; & cette circonstance avouée des Anglois, ajoutoit infiniment au malheur de leur situation. Elle ne fit qu'empirer depuis cette époque, & particulièrement en Amérique où Trahison d'Arnold.

1780. toutes les ressources leur manquèrent à la fois, sans excepter celles de la séduction & des négociations insidieuses avec les sujets de la République les moins bien affermis dans leur patriotisme. Le fameux Arnold étoit un des plus corruptibles ; les Anglois ne l'ignoroient pas, aussi n'épargnèrent-ils rien pour achever de le débaucher. A tous les vices d'un mauvais citoyen, cet Officier joignoit, comme on l'a vu, les rares talens d'un grand homme de guerre. Même en soupçonnant sa fidélité, le Congrès séduit par l'éclat de ses qualités martiales, avoit continué de l'employer dans les premiers grades de l'armée : on avoit eu l'imprudence de lui confier deux mille sept cens hommes, & de mettre à sa disposition quatre forts importans, dont ceux de West-Point & de Stoney-Point faisoient partie. L'occasion parut belle à Sir Henry Clinton ; il connoissoit à fond l'intérieur d'Arnold, & peut-être l'avoit-il pressenti depuis longtems. En conséquence, il assembla une espèce de Conseil formé de ses Aides-de-

Camp & de quelques Officiers de confiance, pour délibérer ſur les moyens d'amener le Général américain à une défection abſolue. Il parut dangereux de lui propoſer la déſertion du corps qu'il commandoit, & l'on crut plus ſage de ſe concerter avec lui pour attirer ſa diviſion vers un lieu convenu où le Général anglois devoit apoſter des forces ſuffiſantes pour l'envelopper. Cette détermination priſe, il ne fut plus queſtion que de la communiquer à Arnold. L'Adjudant-Général André, offrit ſes ſervices, & malgré le danger d'une telle négociation, il ſe traveſtit en payſan, arriva au camp américain, pénétra juſqu'à la tente du Général, convint de tout avec lui, & reprit le chemin de New-York; mais il fut obſervé dans ſa retraite par trois Miliciens qui, l'ayant arrêté, lui firent des queſtions auxquelles il répondit en homme qui a perdu la tête. Par l'effet d'une diſcrétion inconcevable, au lieu de produire un paſſe-port que lui avoit donné le Général américain, il tira de ſa poche une montre & cent

1780.

1780. guinées, qu'il offrit pour sa rançon. Plus l'offre étoit considérable, plus l'homme arrêté devenoit suspect. Il fut conduit à la tente du Général Washington qui, l'ayant fait fouiller, trouva dans ses bottes des papiers qui découvroient le complot d'Arnold. Comme il eût été dangereux de le faire enlever avec éclat, le Général imagina de lui écrire que MM. de Rochambeau & de la Fayette desirant voir sa division, il le prioit de la tenir le lendemain sous les armes. Arnold donnoit dans le piège, lorsque l'Aide-de-Camp chargé du message eut l'imprudence de parler d'un espion qui venoit d'être arrêté. Le Général conspirateur, ne demanda point d'éclaircissement; mais il disparut sous quelque prétexte, gagna le rivage, se jeta dans une barque de pêcheur, & eut le bonheur d'arriver sans accident à New-York.

L'Adjudant Général André est condamné comme espion à perdre la vie.

Cependant le malheureux André étoit chargé de fers. La nouvelle en parvint bientôt au Général Clinton, qui expédia sur le champ un parlementaire pour traiter de l'é-

change de ce prisonnier. Washington ne voulut entendre à aucune proposition, à moins qu'on ne lui livrât Arnold. L'Adjudant-Général fut jugé dans un Conseil de Guerre, & condamné comme espion à perdre la vie; l'exécution suivit de près cette sentence. On prétend que ses Juges fondoient en larmes en la lui annonçant. A peine entré dans sa vingt-septième année, André réunissoit à toutes les vertus sociales, les talens militaires d'un Officier consommé. Quant au traître Arnold, il jouit impunément du salaire de son crime, si toutefois on peut regarder comme impunie une lâcheté qui le couvrit de honte aux yeux même des Anglois qui la récompensèrent. En vain essaya-t-il de se justifier dans une adresse au peuple de l'Amérique, envain prodiga-t-il les invectives contre le Congrès; personne ne fut tenté de le croire excusable, & l'horreur qu'inspira sa trahison, ne fit que resserrer les noeuds du patriotisme américain. 1780.

Ce complot échoué enleva aux Anglois leur dernière ressource en Amérique, du moins pour cette

Que les Hollandois sont prêts à rompre ou-

1780. campagne. On a vu que depuis longtems ils étoient hors d'état dans les Indes occidentales, de rien exécuter à force ouverte contre les François & les Espagnols. Faute d'ennemis qu'ils pussent vaincre, ils en cherchoient de tous côtés qu'ils pussent vexer impunément. De toutes les Puissances neutres, les Hollandois étoient celle qu'ils avoient outragée avec le plus de confiance dans les quatre parties du monde. Ils croyoient cette nation disposée à tout souffrir plutôt que de se désister en faveur des alliés, d'une neutralité sans laquelle son existence même étoit compromise, ou paroissoit l'être. Mais la dépendance où ils avoient tenu si longtems la république de Hollande étoit une usurpation, dont elle pouvoit enfin s'affranchir, grace à la révolution prête à s'opérer dans le systême politique des Puissances. Un dernier outrage fait à la souveraineté de cette République dans les Indes occidentales, décida sa rupture avec la Grande-Bretagne. Voici le fait tel qu'on le trouve consigné

vertement avec les Anglois.

consigné sans variations dans tous les papiers du tems.

1780.

Violence faite au Gouverneur de l'isle Saint-Martin.

Au commencement du mois d'Août, sept bâtimens américains poursuivis par des vaisseaux de guerre détachés de l'escadre de Rodney, s'étoient réfugiés dans le port de l'isle Saint-Martin, l'une de celles qui appartiennent aux Hollandois. Le 9, un vaisseau de ligne, six frégates & un cutter anglois vinrent mouiller devant cette isle, & le Commandant de l'escadre ayant fait débarquer un détachement des troupes de la marine, se rendit chez le Gouverneur Heyliger qu'il somma de lui livrer les sept bâtimens américains, leurs équipages & leurs cargaisons. Sur le refus du Gouverneur, l'Officier le menaça d'exécuter à l'instant les ordres de l'Amiral Rodney, qui lui prescrivoient de mettre la ville en cendres & de raser les fortifications, s'il éprouvoit la moindre résistance. M. Heyliger lui demanda de vouloir certifier par écrit, que l'Amiral étoit autorisé par la Cour de Londres à faire exécuter une menace aussi positive. Le Ca-

1780. pitaine anglois donna cette déclaration, & le Gouverneur ne crut pas devoir s'oppofer davantage à cette violence britannique. Les vaiffeaux américains furent enlevés, ainfi que leurs cargaifons & leurs équipages.

La Grande-Bretagne prévient la Hollande par un manifefte.

L'atteinte manifefte portée à la neutralité du port Saint-Martin, n'étoit pas une infulte tolérable; & l'afcendant du Prince d'Orange toujours plus difpofé pour les Anglois, ne fut plus capable de balancer les intérêts du commerce vifiblement facrifiés à de vaines confidérations, à des ménagemens puérils envers une nation, dont la politique n'admettoit aucuns ménagemens. Les Etats-Généraux, dès longtems ébranlés par les follicitations de la France & de l'Efpagne, fe décidèrent enfin aux reprélailles fi violemment provoquées dans l'ifle de Saint-Martin, & récemment juftifiées en Europe par mille autres vexations, dont la plus injurieufe fut de vendre à l'enchère les navires enlevés au Comte de Byland, par le Commodore Fielding. Ces derniers outrages ne pouvoient fe réparer par d'autres

voies que celles des hoſtilités ; & Leurs Hautes - Puiſſances ordonnèrent des préparatifs de guerre qui manifeſtoient ouvertement leurs nouvelles diſpoſitions à cet égard. On arma dans quelques ports de Hollande, & l'objet de ces armemens ne fut ignoré de perſonne. On aſſignoit publiquement à la premiere eſcadre ſa deſtination pour les Indes occidentales. On renforçoit les garniſons des places maritimes. Tous les chantiers de la République annonçoient le projet d'une marine reſpectable ; & ce qui dût enfin éclairer la Grande-Bretagne ſur les intentions ultérieures des Provinces - Unies, pluſieurs des vaiſſeaux en conſtruction devoient être équipés aux frais & pour le compte de l'Amérique. La Cour de Londres comprit enfin, qu'une guerre ouverte avec l'Angleterre n'étoit pas de toutes les perſpectives la plus effrayante pour les Hollandois ; & que cette rupture ſi longtems regardée comme impoſſible, étoit déſormais inévitable, à moins que pour conjurer ce nouvel orage, elle ne deſcendît à des ſou-

1780.

missions, & n'effectuât de bonne-
1780. foi des réparations trop longtems éludées sous les plus vains prétextes. La fierté britannique ne pouvoit embrasser une ressource humiliante; & pour sauver au moins l'honneur dans cette conjoncture critique, elle suggéra aux Ministres de la Grande-Bretagne un parti moins sage qu'audacieux, celui de prévenir la Hollande par un manifeste qui eut tout l'effet d'une declaration de guerre.

Griefs allégués dans ce manifeste.

Les griefs sur lesquels Sa Majesté Britannique insiste particulièrement dans cette pièce, sont tous assez vagues & peu faits pour justifier une rupture entre les deux Puissances. Le plus grave est un traité signé au mois de Septembre 1778, & dont le premier article portoit qu'il y aura une paix ferme, inaltérable & universelle, ainsi qu'une amitié sincère entre Leurs Hautes-Puissances les Etats des sept Provinces-Unies de Hollande, & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Ce traité longtems ignoré des Ministres d'Angleterre fut trouvé dans les malles de M. Henry Lau-

rens, ci-devant Préſident du Congrès, & nommé depuis Ambaſſadeur à La Haye. Il s'étoit embarqué à Philadelphie ſur le paquebot le Mercury, qui fut pris dans la traverſée. On conduiſit à Londres ce reſpectable Américain, on le renferma dans la tour, & parmi ſes papiers, dont on s'étoit ſaiſi, on découvrit une copie de ce traité ſuſceptible d'une interprétation favorable. Aux yeux des Miniſtres britanniques c'étoit une violation manifeſte des traités ſubſiſtans; & ſuivant les Bourg-Meſtres & Magiſtrats d'Amſterdam, les ſeuls qui euſſent ſigné la pièce en queſtion, leur conduite ne ſuppoſoit point de négociation régulière avec les Etats-Unis, & devoit être enviſagée comme une meſure préparatoire néceſſairement ſans effet, juſqu'à la déciſion encore incertaine du grand procès qui diviſoit l'Angleterre & ſes Colonies. Il eſt vrai que M. Van-Berkel, Penſionnaire d'Amſterdam, avoit ſigné l'eſquiſſe de ce traité conditionel, concerté entre des particuliers ſans caractère; mais que pouvoit-il y voir d'offenſant

1780.

1780. dans un projet qui ne devoit avoir son exécution que dans le cas où l'Angleterre reconnoîtroit l'indépendance de l'Amérique, & que les Etats-Généraux y donneroient leur approbation? C'étoit une simple spéculation à laquelle la nation n'avoit pris aucune part. Il s'en forme de pareilles dans tous les Gouvernemens du monde, & personne ne s'en trouve offensé. Cependant le Chevalier York jeta les hauts cris, se plaignit amèrement au nom de sa Cour, demanda qu'on punît les auteurs du projet, & M. Van-Berkel qui l'avoit favorisé. Le Chevalier York ne se dissimuloit pas l'incongruité de sa demande; mais il ne cherchoit qu'un prétexte à cette déclaration de guerre, dont la témérité fit l'étonnement de toute l'Europe.

Manœuvres de l'Angleterre pour aliéner la Porte contre la France.

Cette démarche alloit ajouter un nouveau dégré de force à la confédération des ennemis de l'Angleterre, dans une circonstance où elle perdoit enfin tout espoir de se ménager une alliance utile parmi les autres Puissances de l'Europe. Toutes paroissoient disposées à fa-

vorifer le projet de la ligue déjà formée dans le Nord en faveur de la neutralité armée. Envain la Cour de Londres avoit fait preſſentir la Porte; envain eſſaya-t-elle, par des négociations ſecretes, par des ſuppoſitions toujours odieuſes & par les manèges indécens d'une politique aux abois, d'aliéner cette Puiſſance amie conſtante de l'Empire françois. La Porte continua de l'être, en regrettant que ſa poſition ne lui permît pas en cette circonſtance de jouer le rôle d'alliée.

1780.

Que le Portugal n'eſt point libre d'accéder au traité de neutralité armée.

L'influence que l'Angleterre conſerve ſur le Portugal, laiſſoit peu d'eſpoir qu'il ſe prêtât à la confédération armée pour le maintien de la neutralité, au moins dans l'étendue néceſſaire pour la rendre efficace; mais il ſe paſſoit tous les jours, &, pour ainſi dire, ſous les yeux de la Cour de Liſbonne, des faits bien capables de la convaincre de la néceſſité de cette confédération. Ses ports étoient en quelque ſorte un marché public où les corſaires anglois venoient trafiquer de leurs priſes, ſans excepter celles

1780. qu'ils avoient faites ſur les neutres. Envain le Juge-Conſervateur voulut s'oppoſer à cette licence; les Agents britanniques procédoient impunément à la vente des navires & de leurs cargaiſons. En gémiſſant ſur de pareils excès, la Cour de Portugal ſe voyoit forcée de les tolérer. Mais les avantages qui devoient réſulter pour le commerce des Puiſſances liguées en faveur de la neutralité, la protection réciproque à laquelle elles s'engageoient par le traité déjà conclu entre les Cours de Ruſſie, de Suede & de Dannemark, & les réquiſitions vives & preſſantes de la France & de l'Eſpagne, étoient de puiſſans motifs pour attirer le Portugal dans la confédération des neutres. Cette Puiſſance mit enfin un terme à ſes acceptions trop manifeſtes pour l'Angleterre, & le port de Liſbonne ceſſa d'être un moment le théâtre des vexations britanniques. Par un Edit de Sa Majeſté Très-Fidele, ce port fut déſormais fermé ſans diſtinction à tous les vaiſſeaux de guerre qui s'y préſenteroient avec des priſes, le ſeul cas d'une ex-

trême détreſſe excepté, encore falloit-il qu'ils n'y ſéjournaſſent que vingt-quatre heures, & qu'ils en ſortiſſent avec leurs priſes intactes. Cet édit changeoit abſolument la face des choſes au déſavantage de la Grande-Bretagne, qui ſe trouvoit par-là ſans autre communication avec l'Océan, que le port de Gibraltar. Soit volontaire ou forcée, cette démarche du Portugal occaſionna de vives plaintes & de terribles menaces de la part des Anglois, qui par un effet de leur aſcendant ſur cette Puiſſance, vinrent à bout de faire annuler ſon reglement, & d'empêcher ſon acceſſion au traité de la Ruſſie, de la Suede & du Dannemark.

1780.

Ces trois nations réunies avoient une marine ſuffiſante pour faire reſpecter leur neutralité. D'ailleurs, l'Angleterre venoit enfin d'apprendre qu'il eſt un terme où les vexations retombent ſur ceux qui les exercent. L'exemple des Hollandois pouvoit être imité, & dans ſa poſition, il n'étoit pas vraiſemblable qu'elle ſongeât encore à troubler la paix des Puiſſances impartiales,

Conjectures ſur les flottes combinées en Europe.

La ſupériorité des alliés ſe ſoute-
1780. noit en Europe comme dans les autres parties du monde; & la marine de France & d'Eſpagne ſembloit avoir acquis un nouveau degré de puiſſance & de vigueur, en recouvrant M. le Comte d'Eſtaing, que le vœu général appelloit au commandement de la flotte combinée, qui, diſoit-on, étoit au moment de ſe raſſembler à la Corogne. Le bruit ſe répandit qu'il alloit prendre la conduite de cette flotte, & que c'étoit l'objet de ſon voyage en Eſpagne. En effet, il étoit arrivé le 4 Août à Madrid où l'on prétendit que Sa Majeſté Catholique l'avoit déclaré Généraliſſime de ſes troupes de terre & de mer. Il partit de Saint-Ildephonſe le 15 Septembre, pour ſe rendre à Cadix, où trente-neuf vaiſſeaux, diſoit-on, alloient mettre à la voile ſous les ordres du Vice-Amiral, pour ſe joindre aux douze vaiſſeaux de Breſt, qui, réunis à la forte eſcadre de M. du Pavillon, devoient porter la totalité de la flotte à plus de ſoixante vaiſſeaux de ligne. Mais tous ces bruits n'avoient encore d'autre

fondement que la possibilité de les réaliser. La France ayant pourvu à la défense de ses isles & à la protection de l'Amérique, ne projetoit aucune opération importante en Europe; & quant à l'Espagne, toutes ses vues se portoient vers le détroit, d'où il lui suffisoit d'écarter les secours destinés pour Gibraltar. 1780.

M. de la Touche-Treville est désigné Commandant d'une flotte prête à partir pour l'Amérique.

La chose dont on s'occupoit le plus à cette époque, étoit l'équipement d'une escadre & d'un convoi destinés pour l'Amérique. M. de la Touche-Tréville avoit d'abord été choisi pour la commander. Les douze vaisseaux de ligne doublés en cuivre, dont elle étoit composée, devoient convoyer un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & d'environ six mille hommes de troupes, savoir, les régimens de Neustrie, d'Auvergne, de Rouergue & d'Anhalt, & des recrues pour les completter en cas de maladies. La majeure partie de ces troupes alloit joindre l'armée de M. le Comte de Rochambeau, & tenir lieu de la seconde divi-

ſion, dont l'envoi fut ſi vivement
1780. ſollicité par ce Général.

Le départ de M. de la Touche Tréville, fixé d'abord au mois d'Octobre, fut retardé juſqu'à la fin de l'année & précédé par celui du Comte d'Eſtaing, dont le voyage & le ſéjour en Eſpagne, n'avoient eu d'autre objet que la ſûreté du nombreux & riche convoi des Indes occidentales, arrivé à Cadix ſous l'eſcorte de M. de Guichen, & qui devoit gagner les ports de France ſous la protection du Vice-Amiral, ſans perdre un ſeul vaiſſeau. Par les ſages diſpoſitions de cet illuſtre Commandant, l'eſcadre & le convoi avoient été ſuffiſamment approviſionnés en moins de cinq ou ſix jours. Toute la flotte françoiſe mit à la voile le 30 Octobre, quoique le vent ne fut pas très-favorable; & la belle manœuvre de M. d'Eſtaing fut admirée en cette occaſion. Don Louis de Cordova appareilla le lendemain pour accompagner nos eſcadres juſqu'au cap Saint-Vincent. Les deux armées réunies formoient un nombre de ſoixante-

M. le Comte d'Eſtaing ramene de Cadix dans les ports de France l'eſcadre & le convoi de M. le Comte de Guichen.

trois vaiſſeaux de ligne, ſans y comprendre les vaiſſeaux de cinquante canons. Le 28, les navires de la Méditerranée s'étoient ſéparés du grand convoi; mais ce jour-là même, ils furent obligés, à cauſe du mauvais tems, de jeter l'ancre ſous Rota. Le 2 Novembre, un coup de vent terrible obligea les deux eſcadres & le convoi de rentrer dans la baie de Cadix. Vingt vaiſſeaux de ligne & autant de navires avoient été diſperſés par la tempête; de ce nombre étoit le Robuſte, que montoit M. le Comte de Graſſe. Le 5 tous les vaiſſeaux diſperſés reparurent à l'entrée de la baie, & il ne s'en trouva pas un ſeul d'égaré. Le Commandant du Robuſte reçut ordre de mouiller en cet endroit, parce que le vent étoit redevenu favorable, & que M. le Comte d'Eſtaing ſe diſpoſoit à ſortir du port; ce qu'il fit le ſoir même avec tous ſes vaiſſeaux. Le 7, la flotte & le convoi mirent à la voile accompagnés ſeulement de trois frégates & de ſix vaiſſeaux eſpagnols; quoiqu'un peu lente, cette navigation fut heureuſe

1780.

jusqu'à leur arrivée dans les ports
1780. de France.

Politique de la France dans les préparatifs d'une invasion en Angleterre.

Cet objet rempli, l'inaction de nos escadres fit bien voir aux Anglois que ce grand appareil de guerre n'avoit point eu pour motif, le projet d'une invasion sur leurs côtes; mais la politique des Cours alliées étoit de leur faire craindre cette invasion, & de les forcer à se tenir sur une défensive ruineuse, qui tôt ou tard devoit épuiser leurs dernières ressources. Cette méthode adoptée par la France, pendant toute la campagne de 1780, n'étoit pas la plus analogue à la valeur impétueuse de nos armées; peut-être étoit-ce la manière la plus lente & par conséquent la plus dispendieuse de réduire nos fiers ennemis; mais elle épargnoit le sang françois, & le dévouement de la nation ne connoissoit point de bornes.

Patriotisme des François.

Elle avoit des milliers de citoyens disposés à tout sacrifier aux besoins de l'Etat, & même leur fortune & celle de leur postérité. L'Angleterre n'avoit pas les mêmes ressources que la France, & le pa-

triotiſme des Anglois ne pouvoit ſurpaſſer le nôtre. Qu'on ſe repréſente l'abyme de détreſſe où dut la plonger la néceſſité qu'elle s'étoit impoſée de faire face à trois Puiſſances reſpectables par elles-mêmes, & dont la confédération ajoutoit infiniment aux forces de chacune en particulier. Le prodige de cette guerre eſt que la Grande-Bretagne ait pu reculer auſſi longtems ſa défaite; mais plus elle développoit d'efforts, plus ſa ruine étoit néceſſaire. On a vu ce qu'ils étoient en Amérique; ils ne furent pas moins impoſans en Europe dans tout le cours de cette campagne.

1780.

Forces navales des Anglois en Europe. Que la réunion de leurs ennemis les rend inſuffiſantes.

Quoiqu'il faille rabattre beaucoup des exagérations britanniques dans le tableau des forces navales d'Angleterre, il eſt pourtant vrai de dire que la flotte de l'Amiral Geari ne montoit pas à moins de trente-ſix vaiſſeaux de ligne, lorſque par la démiſſion de cet Amiral, elle reprit ſa ſeconde croiſière ſous le commandement de l'Amiral Darby. On parloit à cette époque du prochain départ d'une autre eſcadre de huit vaiſſeaux & de cinq

frégates; elle partit en effet le 28
1780. Novembre, non pour aller, suivant sa première destination, renforcer l'Amiral Rodney aux Indes occidentales; mais pour se joindre à la grande flotte & seconder ses opérations ou dans la manche, ou dans le détroit de Gibraltar. L'arrivée de M. de Guichen avoit changé les premières dispositions relativement aux Indes occidentales, où son absence rendoit moins pressant le besoin des renforts destinés à Rodney. Le retour du contre-Amiral Hyde Parker, son escadre & le riche convoi qu'elle escortoit, furent un surcroit de forces pour la marine angloise en Europe, & l'on ne peut disconvenir qu'elle n'y fut peut-être supérieure à la marine des autres Puissances belligérantes prises chacune séparément; mais la réunion les fortifioit au point de les rendre invincibles. Leur grand avantage étoit de soutenir la guerre à moins de frais que leur ennemie, &, comme on l'a dit ailleurs, de n'avoir besoin pour la réduire que des efforts qu'elle faisoit pour ne le point être. Encore

une fois, la poſition de l'Angleterre ne lui permettoit pas de chercher l'occaſion d'une affaire générale, & la politique des alliés leur défendoit de faire naître cette occaſion. Ils n'en vouloient point à la vie des Anglois ; mais à leur puiſſance uſurpée ſur un élément qui ne reconnoît d'autres maîtres que les vents & les tempêtes. Il eſt vrai que la liberté des mers devoit abaiſſer la Grande-Bretagne au rang des Puiſſances inférieures ; mais l'intérêt général demandoit ſon abaiſſement, & la gloire de la France eſt d'avoir procuré cet avantage à l'Europe au moins de frais poſſible.

1780.

Combien il importoit à l'Angleterre de tenter de grandes expéditions en Europe.

Cette obſervation ſuffit pour juſtifier l'eſpèce d'inaction qui caractèriſa cette campagne d'Europe ; car c'eſt le nom qui convient aux opérations de la guerre dans la période que nous parcourons. La plûpart figureroient à peine dans l'hiſtoire, ſi l'objet de cette guerre ne rendoit intéreſſans ſes moindres détails. Cependant il importoit à l'Angleterre de mettre à profit cette campagne. Dans ſa poſition déſeſpérée, elle n'avoit d'eſpoir que

1780. dans les hasards heureux d'une grande expédition ; mais faute d'occasions & de moyens, elle ne tenta que de petites choses, dont le succès ne changea rien à sa situation.

Prise de notre célèbre frégate la Belle-Poule.

La prise même de notre célèbre frégate la Belle-Poule, ne fut pour les Anglois qu'un bien foible triomphe, si l'on considére la supériorité du vaisseau qui la força d'amener pavillon. Le Chevalier de Kergarion qui la commandoit, fut tué dans le combat qu'elle soutint la nuit du 15 au 16 Juillet, contre le *Sans-Pareil*, vaisseau anglois de soixante-quatorze canons. La Belle-Poule n'en montoit que trente-deux ; & sa résistance n'en fut pas moins de trois heures & demie. Le sieur de la Motte-Tabourel qui en avoit pris le commandement depuis la mort du Capitaine, ne se rendit qu'à la dernière extrêmité, & lorsqu'il vit plus de la moitié de sa batterie démontée, toutes ses manœuvres en désordre, ses mâts criblés ainsi que ses vergues, ses voiles hachées & plus de six pieds d'eau dans la cale. Cette belle défense avoit mis soixante-huit hom-

mes de ſon équipage hors de combat, & comme il le dit dans ſa lettre au Miniſtre de la marine, l'humanité lui faiſoit une loi d'amener pavillon. Ce combat devenu fameux par les regrets qu'on donna longtems à la perte de la Belle-Poule, fut livré à quelques lieues des ſables d'Olonne. 1780.

Belle défenſe de notre frégate la Capricieuſe.

Dix jours auparavant, notre frégate la Capricieuſe de trente-deux canons, ſe trouvant au quarante-quatrième degré de latitude & au neuvième de longitude, avoit ſoutenu un combat encore plus terrible contre les deux frégates angloiſes la Prudente & la Licorne, l'une de vingt-ſix & l'autre de vingt-huit canons. L'action commença ſur les onze heures & demie du ſoir, & continua juſqu'à quatre heures du matin avec une fureur, dont on a peu d'exemples. Le Capitaine françois perdit la vie dans ce combat, & plus de cent hommes de ſon équipage éprouvèrent le même ſort. La frégate étoit percée à l'eau de treize boulets, lorſqu'elle ſe rendit à l'ennemi après une action de cinq heures, qui couvrit de

1780. gloire le Chevalier de Cherval & tout l'équipage qu'il commandoit. Le feu avoit pris à la Capricieuse au moment de l'amariner, & cet incendie ne s'éteignit que dans les flots où elle fut engloutie à la vue des frégates angloises. Heureusement que tous les François venoient de l'abandonner, & qu'on eut le tems de sauver les blessés.

Prise de notre frégate l'Artois.

Le premier de Juillet, le vaisseau anglois le Romney avoit pris, à la hauteur du cap Finisterre, notre frégate l'Artois, construite par la province de ce nom. M. Fabre, gentilhomme Artésien, très-distingué par ses talens & sa bravoure, commandoit cette frégate de 36 ou 40 canons, & l'une des plus belles de la marine françoise. Il fut contraint de se rendre au Capitaine Home, après un combat très-vif où il eut vingt Matelots tués. Le nombre de ses blessés fut d'environ quarante hommes.

Combat glorieux de la Nymphe contre la Flora.

Le combat des frégates la Nymphe & la Flora nous paroît mériter une attention particuliere, en ce qu'il offre un exemple de l'intrépidité françoise, qui tient presque du

merveilleux. Quoique la Flora portât quarante-quatre canons, & que notre frégate n'en montât que vingt-six, le Chevalier de Rumain qui la commandoit, n'en montra pas moins d'ardeur pour le combat, du moment qu'il apperçut la frégate ennemie. Elles commencèrent par se canonner sur les six heures du soir, & ce prélude coûta la vie au brave Capitaine de la Nymphe, qui, avant de succomber, avoit reçu quatre blessures en moins d'un quart-d'heure. La canonnade ne pouvant qu'être funeste au bâtiment françois, il n'avoit de ressource que dans l'abordage, & bientôt tout l'équipage de la Nymphe se jeta dans la frégate angloise. On combattit corps à corps pendant plus d'une heure avec un acharnement qui fit perdre la vie à soixante François, parmi lesquels on distingua M. de Keranstret premier enseigne, qui fut tué à bord de la frégate angloise, & M. du Couëdic, qui, renversé d'un coup de pique, fut écrasé entre les deux bâtimens. Presque tout l'équipage de la Nymphe, avoit été plus ou moins blessé; & la plûpart des Officiers le furent

1780.

1780. grièvement. M. de Taillard qui commandoit à la place du Chevalier de Rumain, reçut presque au même instant un coup de hache à la tête, & deux coups de fusil, l'un à l'épaule & l'autre dans la hanche droite; il avoit perdu connoissance: revenu à lui, il eut la douleur de voir les Anglois maîtres de la frégate françoise.

Avantage des Anglois dans le combat du Bienfaisant & du Charon contre notre vaisseau le Comte d'Artois.

De tous leurs triomphes dans les mers d'Europe, le plus exalté fut la prise du Comte d'Artois, vaisseau de soixante canons, commandé par le Chevalier de Clonard qui se rendit le 13 Août au Bienfaisant & au Charon qui en montoient, l'un soixante-quatorze & l'autre cinquante-deux. Ce combat soutenu pendant plus de deux heures à la vue de la côte d'Irlande, fut très-glorieux à l'équipage françois qui eut à se battre des deux bords à la fois, contre le Bienfaisant qui le canonnoit par le travers, & contre le Charon qui le tenoit en hanche & l'enfiloit de l'avant à l'arrière. Un autre avantage des vaisseaux anglois, c'est qu'on y chargeoit les canons de boulets & de mitraille, & que le vaisseau

françois ne pouvoit faire usage que du boulet rond. Pendant toute l'action, le Chevalier de Clonard avoit fait l'impossible pour *élonger* le Bienfaisant qui se refusa constamment à l'abordage, le seul genre de combat qui put convenir au Comte d'Artois, vu l'infériorité de ses forces, & le mauvais état de son artillerie.

1780.

Ces échecs sont au moins balancés par ceux des Anglois.

Tous ces avantages de la marine angloise furent au moins balancés par ses échecs. Sans parler des succès plus ou moins heureux de nos frégates, les corsaires françois se signaloient par de riches prises, dont la valeur fut portée à des sommes considérables. Ceux de Dunkerque s'emparèrent dans la mer du Nord de cinquante bâtimens anglois évalués à cinq millions; ving-huit de ces vaisseaux avoient été rançonnés, & par conséquent ne rendirent à l'Etat que la moindre partie de leur valeur. Ces rançons trop multipliées étoient un abus qui méritoit l'attention du Gouvernement; elles donnèrent lieu à un arrêt du Conseil d'Etat du Roi, portant défense à tous

Défense de rançonner les vaisseaux anglois.

1780. les Capitaines corſaires de rançonner les bâtimens ennemis ; on n'excepta que les priſes faites dans les mers d'Irlande, dans le canal de Briſtol, dans celui de Saint-George & dans le Nord-Oueſt de l'Ecoſſe. En effet, le but de la courſe étant d'affoiblir l'Angleterre en la privant de ſes bâtimens & de leurs équipages, ce grand objet ſe trouvoit éludé par l'abus des rançons ; la France eut à s'applau-

31 Octobre. dir de ce réglement qui porta un grand préjudice à l'ennemi ſur qui nous fîmes beaucoup de priſes depuis l'époque de l'arrêt.

Avantages des Eſpagnols. Les Eſpagnols eurent auſſi l'avantage dans la petite guerre de mer. Dès le commencement de Septembre, les vaiſſeaux de Don Barcelo avoient enlevé plus de ſoixante-dix navires dans la baie de Gibraltar; mais toutes ces pertes, tant de notre côté que de celui des Anglois, ſe réparoient plus ou moins par des avantages partiels & des ſuccès de détail qui auroient éterniſé la guerre, ſi la poſition de la Grande-Bretagne avoit été moins déſeſpérée. Elle trouvoit du

moins

moins quelque encouragement dans cette ſucceſſion de petits échecs & de petits triomphes ; mais à tous les événemens ſans réſultats qui caractériſent cette campagne, il s'en joignit un qui ſembloit fait pour déconcerter les eſpérances de l'Angleterre. 1780.

Riche convoi enlevé aux Anglois.

Tandis que l'eſcadre aux ordres de l'Amiral Darby étoit à ſe morfondre devant Breſt pour empêcher la jonction des eſcadres combinées, deux grandes flottes avoient appareillé de Ports-Mouth le 28 Juillet, ſous la foible eſcorte des trois vaiſſeaux de ligne le Buffalo, l'Inflexible, le Ramillies, & des frégates la Southampton & la Thetis; encore les deux premiers vaiſſeaux devoient-ils s'en ſéparer à la hauteur du cap Finiſterre, ce qui fut exécuté peu de jours après le départ. Don Louis de Cordova en avoit eu connoiſſance ; il appareilla de Cadix dans la ſoirée du 8 Août, avec quarante voiles de la flotte combinée ; & le lendemain, le Capitaine du Ramillies vit tout ſon convoi enveloppé par les vaiſſeaux ennemis qui formoient un croiſſant.

1780. Il donna le ſignal de ſauve qui peut; mais il n'étoit plus tems ; le cercle étoit preſque formé, & le Général eſpagnol avoit fait le ſignal d'une chaſſe générale. Trente-ſix bâtimens ſe rendirent ſur le champ & furent d'abord amarinés. Le Ramillies, les deux frégates, & quelques autres vaiſſeaux furent chaſſés par l'eſcadre légere aux ordres de M. de Beauſſet, qui ne pouvant les atteindre, ſe mit à la pourſuite des navires qui fuyoient à la partie du Sud-Oueſt ; il réuſſit à les intercepter. Ces nouvelles priſes, jointes aux trente-ſix premieres, complettèrent le nombre de cinquante bâtimens. Le Chef d'eſcadre Don Vincent Doz fut chargé de la conduite de cette riche flotte qui vint mouiller dans le port de Cadix, accrue de quelques autres priſes faites dans la traverſée. Le convoi enlevé aux Anglois par l'imprudence de leurs Miniſtres, étoit, ſinon le plus nombreux, au moins le plus important qui fut ſorti depuis longtems des ports de la Grande-Bretagne. Il ſeroit inutile d'obſerver combien ce coup dût être ſenſible pour les éta-

bliſſemens britanniques dans les deux Indes. La perte en argent fut évaluée à un million & demi ſterling; & c'étoit la moins fâcheuſe. Le pire du calcul fut que le nombre des priſonniers débarqués à Cadix ſe montoit à trois mille, tant Soldats que Matelots, ſans y comprendre les Officiers. 1780.

Mauvaiſe excuſe de Lord Sandwich.

La priſe de ce riche convoi fit perdre tout eſpoir aux bons ſpéculateurs anglois, & devint la matiere des plus vifs reproches contre Lord Sandwich. Le premier Lord de l'Amirauté crut ſe diſculper ſuffiſamment en diſant qu'il y auroit eu de l'imprudence à retirer la flotte des parages de Breſt pour la conduire au cap Finiſterre, & que la perte du convoi étoit l'effet d'un haſard très-commun à la guerre. Mais, comme l'obſerve un auteur eſtimable, (1) s'il eût été imprudent à la flotte angloiſe de ſe porter juſqu'au cap, c'étoit une preuve qu'on y appercevoit quelque danger; il y avoit donc de l'imprudence d'y envoyer le convoi ſous une foible eſcorte. Au reſte,

(1) M. Joly de Saint-Valier.

1780. il eſt difficile de concevoir comment il étoit dangereux pour l'Amiral Darby de ſe porter juſqu'au cap Finiſterre. Quant aux haſards de la guerre; ſi le déſaſtre du convoi fut un de leurs effets, il n'y a rien qu'on ne puiſſe mettre ſur le compte du haſard, & déſormais le haſard ſeul doit répondre des événemens.

Déſaſtre de la flotte de la Jamaïque.

L'Angleterre imputoit avec raiſon aux mauvaiſes combinaiſons de ſes Miniſtres, la perte de ces deux flottes équipées pour l'une & l'autre Inde; mais elle n'eut à s'en prendre qu'aux flots des déſaſtres qu'eſſuya la flotte de la Jamaïque, juſqu'à ſon arrivée dans les ports de la Grande-Bretagne. Le tiers des vaiſſeaux périt dans la traverſée, & ceux qui abordèrent les côtes britanniques ſe reſſentoient plus ou moins des ravages de la tempête.

L'Angleterre ſonge à tenter encore les haſards de la guerre.

Telle étoit la poſition fâcheuſe des Anglois à la fin de cette campagne qui, ſans doute, auroit été la derniere, s'ils avoient ſuivi les conſeils d'une politique ſage & prévoyante; mais l'inaction ruineuſe de leur grande flotte qui venoit de mouiller à la rade de Saint-Helen,

après une croisiere aussi pénible qu'infructueuse, fut pour la Grande-Bretagne une raison de plus de tenter encore les hasards de la guerre. Cependant cette flotte avoit rencontré deux fois celle du Comte d'Estaing sans ôser l'attaquer, & il n'étoit pas à présumer que l'occasion se montrât plus belle une autre année. Quoi qu'il en soit, dans la séance du 24 Novembre, M. Jenkinson lut cette résolution à la Chambre des Communes.

1780.

» Que pour le service de 1781, » il soit employé comme forces de » terre trente-neuf mille six cens » soixante-six hommes effectifs, y » compris quatre mille deux cens » treize invalides ».

Lequel est le plus expédient pour l'Angleterre, ou d'augmenter ses forces navales, ou d'accroître ses troupes de terre?

Après quelques difficultés, on finit par voter ce nombre d'hommes; mais dans la séance du 28, lorsqu'il fut question d'entendre le rapport du Comité des subsides relativement aux troupes, M. Hussey déclara qu'il avoit des objections à faire contre la résolution proposée le 24. Il motiva son opposition, en blâmant la préférence qu'on donnoit aux troupes

de terre ſur les forces navales ; &
1780. il annonça l'intention où il étoit de
propoſer une augmentation de vingt
mille Matelots. Comme il avoit demandé dans le cours de ſa motion
quels étoient les hauts faits capables de compenſer la ſomme de
dix millions ſterling que coûtoit à
l'Etat l'entretien des armées de
terre ; M. Jenkinſon répondit à
cette queſtion que dans le cours
entier de la dernière campagne, les
Anglois n'avoient pas eſſuyé de
perte eſſentielle, qu'on ne leur avoit
pas enlevé une armée, une iſle,
un ſeul vaiſſeau de ligne, & qu'ils
avoient remporté des victoires ſignalées en Amérique. » On ne peut
» nier, ajouta-t-il, que les troupes
» de terre n'ayent eu beaucoup de
» part à nos ſuccès ; ce ſont elles
» qui ont mis Sir Henry Clinton
» en état de tenir ſi longtems en
» échec le Général Washington ;
» ce ſont elles qui forcent encore
» à l'inaction & le Général américain & les troupes que la France
» a fait paſſer à ſon ſecours, ſous
» les ordres du Comte de Rochambeau ; ce ſont elles qui, diſperſées

» dans les isles que l'ennemi parois- 1780.
» soit menacer, lui en ont interdit
» l'accès dans un tems où ses forces
» navales étoient supérieures aux
» nôtres, & l'ont mis dans l'impossi-
» bilité d'agir jusqu'à l'arrivée de
» notre flotte envoyée pour proté-
» ger ces isles.... Graces aux troupes
» de terre, dont on voudroit mé-
» connoître l'utilité, l'ennemi n'a
» pû rien entreprendre; il a trouvé
» par-tout ces troupes disposées à
» le recevoir, & assez en forces
» pour le repousser ».

Tous ces prétendus avantages de l'Angleterre en Amérique, n'étoient si gratuitement exagerés par les Ministres, que pour faire goûter au peuple anglois la prolongation de la guerre; & ce fut dans le même esprit, qu'ils firent solliciter au Parlement un vœu de remerciemens en faveur de Lord Cornwallis, de Sir Henry Clinton & de l'Amiral Arbuthnot. Cette motion passa avec les amendemens ordinaires, malgré l'opposition de la minorité qui n'approuvoit ni la guerre d'Amérique, ni les honneurs accordés aux Généraux.

1780.

Que les Américains, suivant M. Wilkes, sont dans le même cas que le peuple anglois soulevé contre Charles I.

» Quels que soient, dit M. Wilkes, » les succès, dont vous vous pro» posez de récompenser les auteurs, » je regarderai toujours les Amé» ricains comme ayant pris les armes » dans les mêmes principes que » ceux du peuple anglois armé » contre Charles premier. Ce Prince » vouloit puiser dans la bourse de » ses sujets sans leur consentement; » il portoit atteinte à la constitution : » le peuple réclama ses droits ; il » prit les armes. La position des » Américains est absolument la » même que celle de vos ancêtres; » ils ont les mêmes droits, & ces » droits sont également violés. » En tirant l'épée contre les Amé» ricains, Sir Henry Clinton & Lord » Cornwallis l'ont plongée sans pro» vocation dans le sang innocent. » Je suis prêt à voter des remer» ciemens pour les Officiers qui » ont remporté des victoires sur » la France ou sur l'Espagne; mais » en voter en faveur de ceux, qui » dans la supposition même d'une » rébellion de la part des Améri» cains, n'auroient servi que dans » une guerre civile, c'est ce dont

» on ne trouve point d'exemples » dans les annales du monde. Jamais Rome ne décerna les honneurs du triomphe à un Général » qui n'avoit à faire valoir que des » victoires remportées sur ses concitoyens ».

1780.

Dispositions des Anglois pour la campagne de 1781.

Toutes les déclamations des antiministériaux ne devoient rien changer au plan de la campagne prochaine. Ces dispositions embrassoient les quatre parties du monde ; & déjà les papiers publics avoient désigné les objets sur lesquels on devoit asseoir l'impôt des vingt-cinq millions nécessaires aux frais de la guerre dans le courant de 1781. A peine rentrée dans le port, la grande flotte se disposoit à lever l'ancre, pour recommencer sa croisière & protéger le retour des quatre flottes marchandes attendues de l'Amérique & des Indes orientales. On équipoit une escadre de cinq vaisseaux aux ordres de Lord Mulgrave, pour aller exercer les hostilités récemment dénoncées aux Etats-Généraux. Le Commodore Johnstone se disposoit à reprendre sa station devant Lisbonne avec

1780. trois vaiſſeaux de ligne & huit frégates. On parloit d'une forte eſcadre deſtinée à renforcer l'Amiral Hughes aux Indes orientales, & cette eſcadre, diſoit-on, alloit mettre à la voile ſous le commandement de l'Amiral Palliſer.

Leur poſition dans l'Inde. Lord Macartney eſt déſigné pour ſuccéder à Sir Thomas Rumbold dans le Gouvernement de Madraſs.

La poſition des Anglois dans cette partie du monde, n'étoit pas moins allarmante que ſur les autres théâtres de la guerre. Le déſordre régnoit dans toutes les poſſeſſions de la compagnie, & particulièrement à la côte de Coromandel, où les Gouvernemens étoient déchirés par les factions & les troubles civils. La guerre avoit été la première cauſe des malheurs de l'Inde britannique, & la négligence ou l'incapacité des Gouverneurs en avoit favoriſé les progrès. Le peuple toujours précipité dans ſes jugemens, s'en prenoit ſur-tout à la mauvaiſe adminiſtration de Sir Thomas Rumbold qui venoit de réſigner le Gouvernement du fort Saint-George ou de Madraſs. On lui faiſoit un crime des quinze cens mille livres ſterling qu'il avoit amaſſées, en moins de quatre ans, dans

cette place lucrative. Pour remédier aux désordres, le Général Smith avoit proposé dans une assemblée des actionnaires de la compagnie des Indes, entr'autres moyens nécessairement efficaces, de choisir le successeur de Sir Rumbold parmi les serviteurs de cette compagnie. C'étoit le vœu de quelques membres de l'assemblée; mais Lord Macartney, ci-devant Gouverneur de la Grenade, aspiroit à la présidence du fort Saint-George, & ce Lord l'emporta sur ses concurrens. Rien ne prouvoit l'influence de la Cour dans les délibérations de la compagnie, comme cette élection contre laquelle le Général Smith & d'autres actionnaires protestèrent jusqu'au jour de la décision. Le 13 Décembre, les Directeurs à qui ce choix appartenoit, avoient déjà reçu de Lord Macartney le serment d'usage en pareille circonstance. Le 20, il adressa à la Cour des actionnaires réunis dans leur Hôtel un discours très-modeste où il se qualifioit enfant adopté par ce corps respectable. M. Burke releva cette proposition en obser-

1780.

vant, avec humeur, que la compagnie avoit des enfans dans son sein, & qu'il n'étoit pas besoin d'en adopter d'étrangers; mais son opposition, celle de M. Smith & de quelques membres de cette Cour, ne devoient rien changer aux résolutions de l'assemblée. On prit en faveur de Lord Macartney, le suffrage qui confirmoit, pour le moment, le choix des directeurs, & qui donnoit la certitude de le voir confirmé, lorsqu'on en viendroit au scrutin.

1780.

Victoire d'Ayder-Aly.

Dans l'état présent des choses, il falloit autant de présomption que de courage pour ôser se charger du gouvernement de Madrass; mais Lord Macartney ne manquoit ni d'intrépidité, ni de confiance en ses talens, & les fâcheuses nouvelles de l'Inde, ne ralentirent point son ardeur pour le service de la compagnie. Cependant on venoit d'apprendre qu'Ayder-Aly-Kan, à la tête d'une armée formidable de Marattes, n'attendoit pour former le siége de Madrass, que l'arrivée des Ingénieurs françois qui devoient le diriger. On avoit d'autant

plus lieu de craindre pour cette place, qu'il y régnoit de grandes divisions entre la garnison & les habitans. D'ailleurs ce fameux conquérant venoit de ravager plusieurs possessions angloises sur la côte de Coromandel. Au mois de Juillet de cette année, il étoit entré dans le Carnate avec quatre-vingt mille hommes, auxquels devoit se joindre une armée détachée des isles françoises. Il commença les hostilités par envoyer cinq mille chevaux dans les environs de Madrass où ils pillèrent les maisons & les jardins des habitans, qui tous se réfugièrent dans la ville & sous la protection du fort. Il fallut beaucoup de tems pour former une armée des troupes éparses dans les garnisons angloises; la cavalerie d'Ayder couvroit le pays & retardoit nécessairement la jonction des petits corps dispersés. Enfin un gros détachement de trois mille Sypahis & de quatre mille cinq cens Européens aux ordres du Colonel Baillie, rencontra vingt mille Marattes commandés par le fils d'Ayder. Ils plièrent au premier choc; mais s'étant bientôt

1780.

1780. ralliés, ils revinrent à la charge contre le Colonel qui se trouvoit alors à cinq ou six milles de la grande armée de Sir Hector Munro, Généralissime des troupes de la compagnie britannique. A cette seconde attaque, Ayder qui commandoit en personne, fit jouer trois batteries qui causèrent un tel désordre parmi les troupes royales, que la ligne angloise fut entièrement rompue. Cependant le Colonel & une partie de son détachement s'ouvrirent un passage avec la bayonnette jusqu'au village le plus voisin; mais un parti ennemi fondit sur eux & les battit si complettement, qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'Européens qui échappèrent à ce désastre.

Le royaume d'Arcote est abandonné à la merci du vainqueur

Sir Hector Munro en fut informé sur le champ & ne crut pas devoir tenter une revanche trop périlleuse. Il se retira précipitamment à Madrass, laissant le royaume d'Arcote à la merci de ce vainqueur redoutable par sa bravoure & ses talens personnels; mais encore plus à craindre par la valeur des troupes européennes qui faisoient la principale

force de ſon armée. Elles étoient commandées par un vieux Sergent françois à qui l'on avoit envoyé la Croix de Saint-Louis & le Brevet de Lieutenant-Colonel, ſur de bons témoignages de ſa capacité, de ſes ſervices & de ſon attachement aux intérêts de la France. Ce brave homme avoit eu beaucoup de part à la dernière victoire des Marattes, dont le ſuccès étoit fait pour changer la deſtination du Commodore Johnſtone qui, diſoit-on, étoit allé avec ſa petite eſcadre tenter une expédition à Buenos-Ayres, dans un pays éloigné de tous les établiſſemens anglois & défendu par un régiment de troupes reglées & ſix mille hommes de milice aux ordres d'un excellent Officier des armées eſpagnoles. L'Amiral eût néceſſairement échoué dans cette tentative. Il reçut ordre de diriger ſa marche vers le cap de Bonne-Eſpérance où l'intention de l'Angleterre étoit de commencer les hoſtillités contre les Hollandois. Ce mouvement avoit été prévu, & le Commandeur de Suffren étoit parti pour l'Inde avec

1780.

Projets échoués du Commodore Johnſtone.

1780. une escadre considérable, un convoi nombreux & des renforts pour le cap de Bonne-Espérance. Ce qui dut ajouter aux allarmes de la compagnie angloise, ce fut la destination des six vaisseaux de ligne qui, le 8 Octobre, avoient mis à la voile de l'Isle-de-France pour aller tenter une expédition à l'embouchure du Gange. Le plan de M. d'Orves, Commandant de cette escadre, étoit d'intercepter les bâtimens qui descendroient le fleuve, de croiser ensuite sur les côtes de Coromandel & de Malabar, & de se mesurer, s'il étoit possible, avec l'Amiral Hughes qui n'avoit alors que cinq vaisseaux à Madras.

Prise du fort Basan par le Général Goddard.

La prise du fort Basan situé sur les confins du pays des Marattes, est le seul événement heureux pour l'Angleterre, dont cette partie du monde ait été le théâtre à cette époque. Le 13 Novembre, le Général Goddard s'étoit porté sur cette place très-bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Avec les troupes qu'il avoit amenées de Surate, & les renforts qui lui vinrent de Bombay, il se mit en

devoir de former une attaque régulière. Le 28, il établit sa première batterie; & en moins de douze jours elles furent toutes en état de jouer. Elles étoient si bien servies, que le 11 Décembre la place se rendit à discrétion. C'étoit la plus importante du pays. Les ouvrages du fort Basan avoient coûté originairement aux Marattes, soixante-dix laques de roupies, & le Général Goddard se flattoit que, pour en recouvrer la possession, ces Indiens se joindroient aux troupes de la compagnie contre Ayder-Aly-Kan; mais cette conjecture n'avoit de fondement que dans la présomption du Général anglois; & les Marattes étoient plus éloignés que jamais de cette défection imaginaire. 1780.

Projet sans exécution contre le port de Mangalore.

Quoi qu'il en soit, ce Général après avoir laissé une assez forte garnison à Basan, marcha vers Mangalore avec des troupes & de l'artillerie tirées de Bombay. Mangalore est un port de mer dans la Péninsule en deçà du Gange sur la côte de Malabar, & cette place située sur une colline est la plus considérable du royaume de Ca-

1780. nara; elle offre une excellente rade où les vaiſſeaux ſont à l'abri pendant la ſaiſon des tempêtes. L'acquiſition de Mangalore eût redonné l'avantage aux Anglois dans cette partie du monde; mais ce fut un projet ſans exécution, & la compagnie britannique n'eut de véritable ſuccès que la priſe du fort Baſan. Tout lui préſageoit de fâcheux événemens dans les différentes contrées de l'Inde. Ses principales forces conſiſtoient en cinq mille Européens & environ quarante mille Sypahis bien diſciplinés qui formoient ſon armée de Bengale; mais ſa marine étoit foible & de beaucoup inférieure à celle des Puiſſances confédérées, ſur-tout depuis l'adhéſion des Etats-Généraux, dont les forces navales dans l'Inde, ſe montoient à quatre vaiſſeaux de ligne, à cinq frégates & à pluſieurs autres bâtimens armés. Ils avoient au moins huit mille hommes de troupes européennes diſtribuées tant au cap de Bonne-Eſpérance & dans l'iſle de Ceilan, qu'à Tranguebar, à Chinſure & à Batavia. Il ſuit de cet apperçu relativement

Infériorité des Anglois dans l'Inde comme ſur les autres théâtres de la guerre.

à ces contrées lointaines, qu'elles n'offroient point aux Anglois, pour la campagne de 1781, un théâtre plus favorables à leurs opérations militaires que les autres parties du monde, où l'on a vu que toutes les circonſtances ſe combinoient heureuſement pour aſſurer & conſommer le triomphe des Puiſſances liguées contre la Grande-Bretagne. 1780.

Fin du Tome ſecond.

